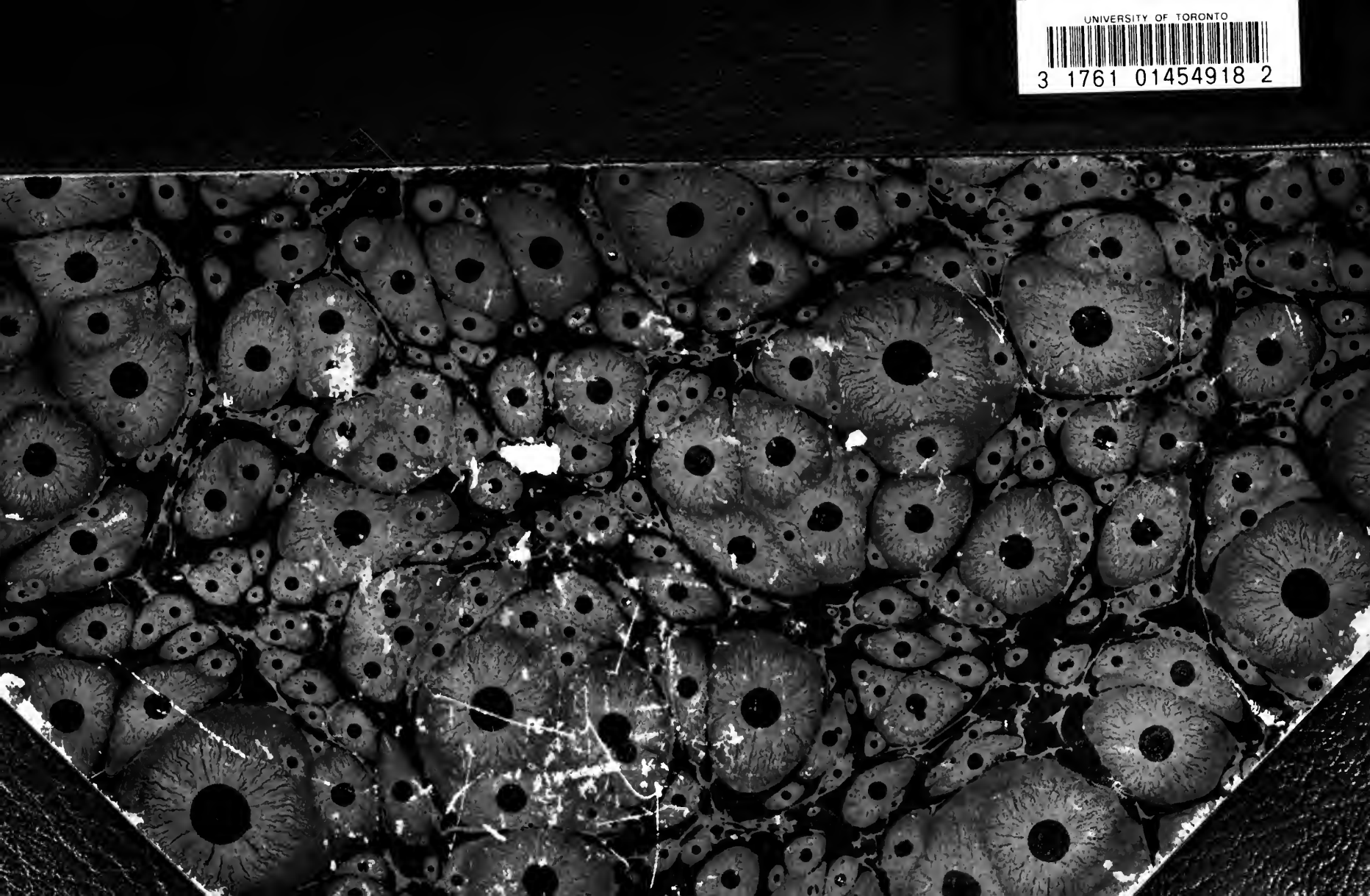
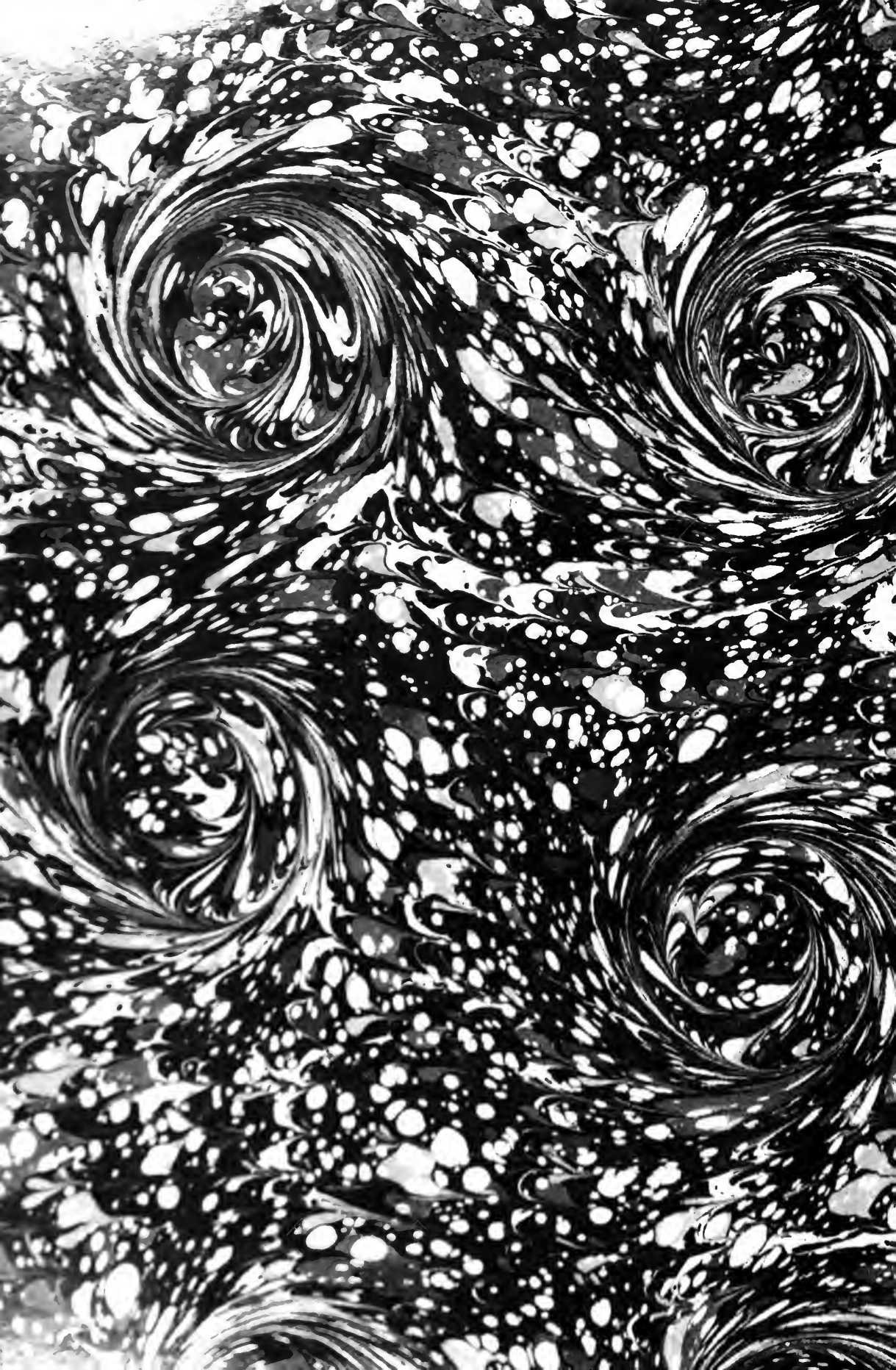
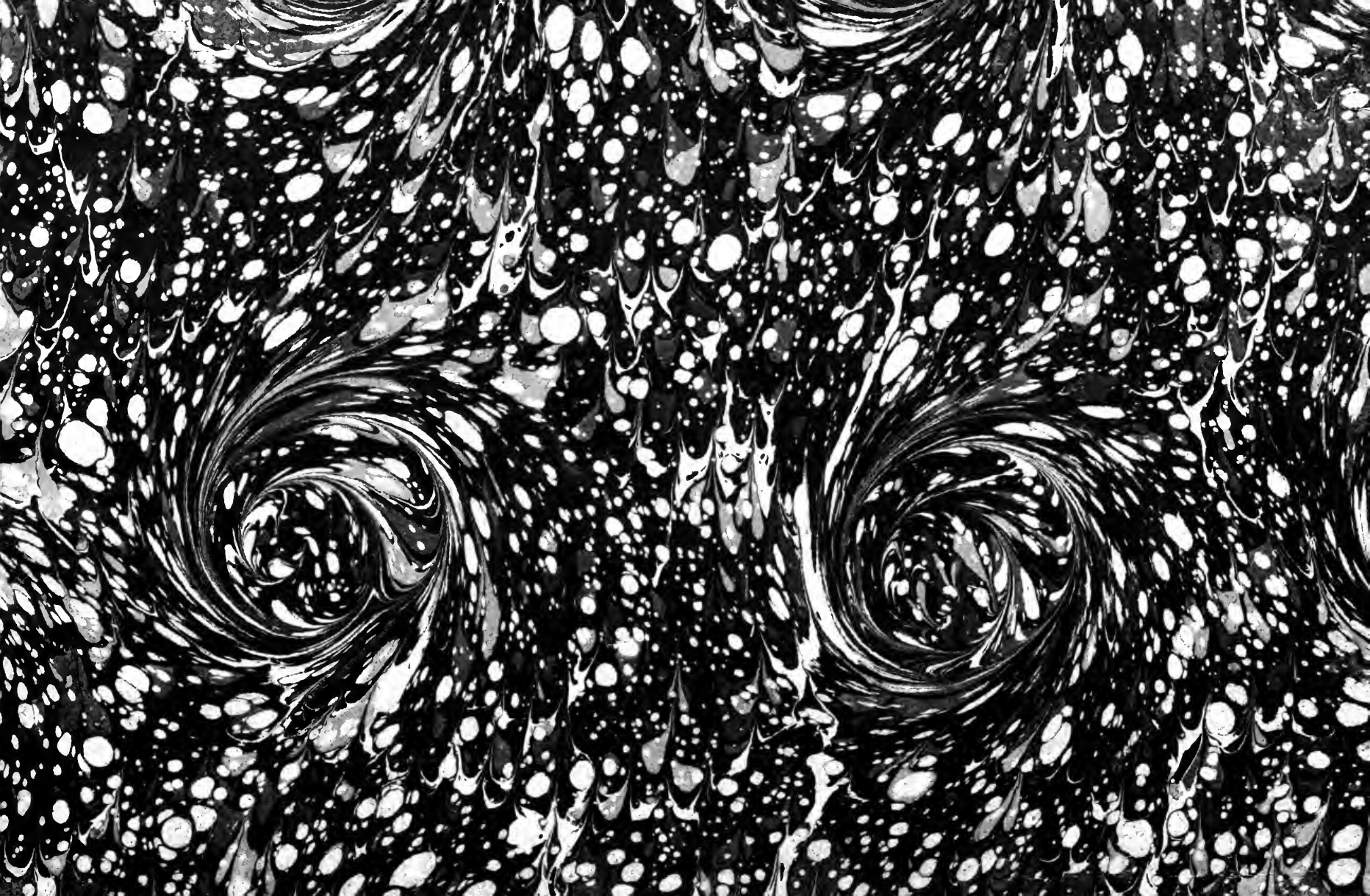
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01454918 2







ŒUVRES COMPLÈTES

DE

François Coppée

POÉSIES

1864-1887

Paris. — Imprimerie A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

Tous droits réservés.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

François Coppée

POÉSIES

1864-1887

Édition illustrée de trois cents dessins

PAR

F. DE MYRBACH

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Le Reliquaire

1864-1866

A mon cher maître Leconte de Lisle

Je dédie mes premiers vers.

F. C.

Le

Reliquaire

PROLOGUE

Comme les prêtres catholiques,
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour,

Qui jettent des lueurs obscures
Sur les bijoux tristes et noirs
Perdus dans l'or des ciselures ;

Et de même que, tous les soirs,
Ils font autour du reliquaire
Fumer les légers encensoirs ;

Dédaignant la douleur vulgaire
Qui pousse des cris importuns,
Dans ces poèmes je veux faire

A tous mes beaux rêves défunts,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums

Et de cierges mélancoliques.

VERS LE PASSÉ

LONGUEMENT poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été
Au grand air rafraîchir mes tempes,
Je ris de voir, le long des bois, les fiancés
Cheminer lentement, deux par deux, enlacés
Comme dans les vieilles estampes.

Car je dédaigne enfin les baisers puérils
Et la foi des seize ans, fleur brève des avrils,
Éphémère duvet des pêches,
Qui fait qu'on se contente et qu'on est trop heureux
Si la femme qu'on aime a les bras amoureux,
L'âme neuve et les lèvres fraîches.

Elle est évanouie à jamais, la candeur
Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur
Qui n'est bien qu'à travers le voile,
Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux
Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux
Couleur de bleuet et d'étoile.

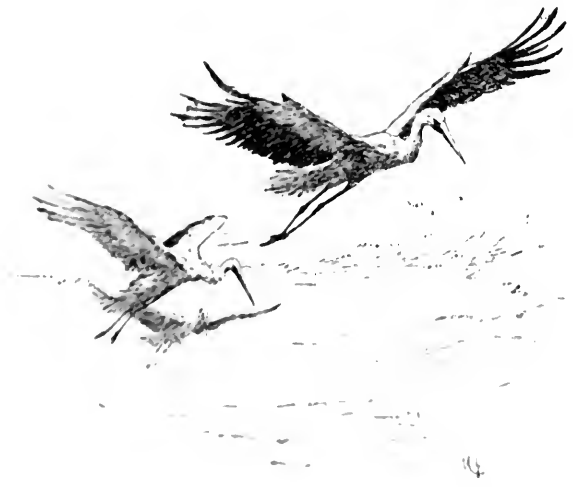
Et c'est la fin. Mon cœur, quitté des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et ce bonheur qui vous inonde,
Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon,
Sur votre épaule avec un geste d'abandon
Elle a posé sa tête blonde.

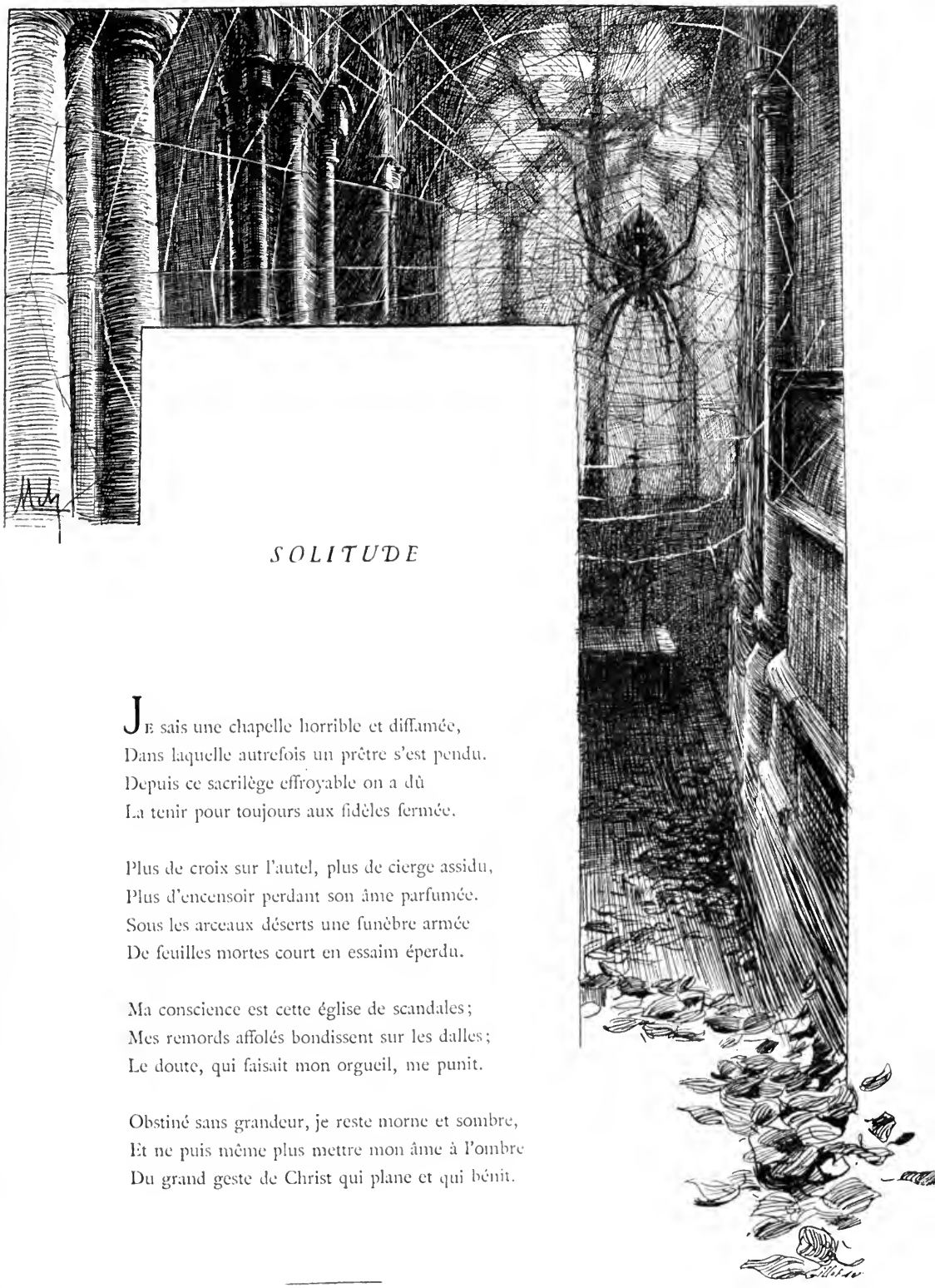
Et pourtant j'ai connu tout cela; j'ai connu
Même ces doux projets de bonheur ingénu
Dont l'âme si bien s'accommode:
L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis,
Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis
Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas ! d'un avenir doré,
Ces apparitions, ces rêves ont duré
Le temps d'une aube boréale,
Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus
Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme.
Je reviens du rivage où j'avais émigré,
Et j'ai le front très pâle; et cependant, malgré
Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi,
Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi
Comme de hideuses besognes,
Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids toujours vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes.





SOLITUDE

Je sais une chapelle horrible et diffamée,
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée.
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles;
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

ADAGIO

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir l'été les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel, un moment de vert tendre et de rose,

La rue était déserte ; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.
Le piano chantait toujours plus bas, plus bas.
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

A TES YEUX

Telle sur une mer houleuse, la frégate
Emporte vers le Nord les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

Car j'ai revu dans leur nuance délicate
Le mirage lointain des Édens et des cieux
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas! courbons le front sous le poids des exils!
C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

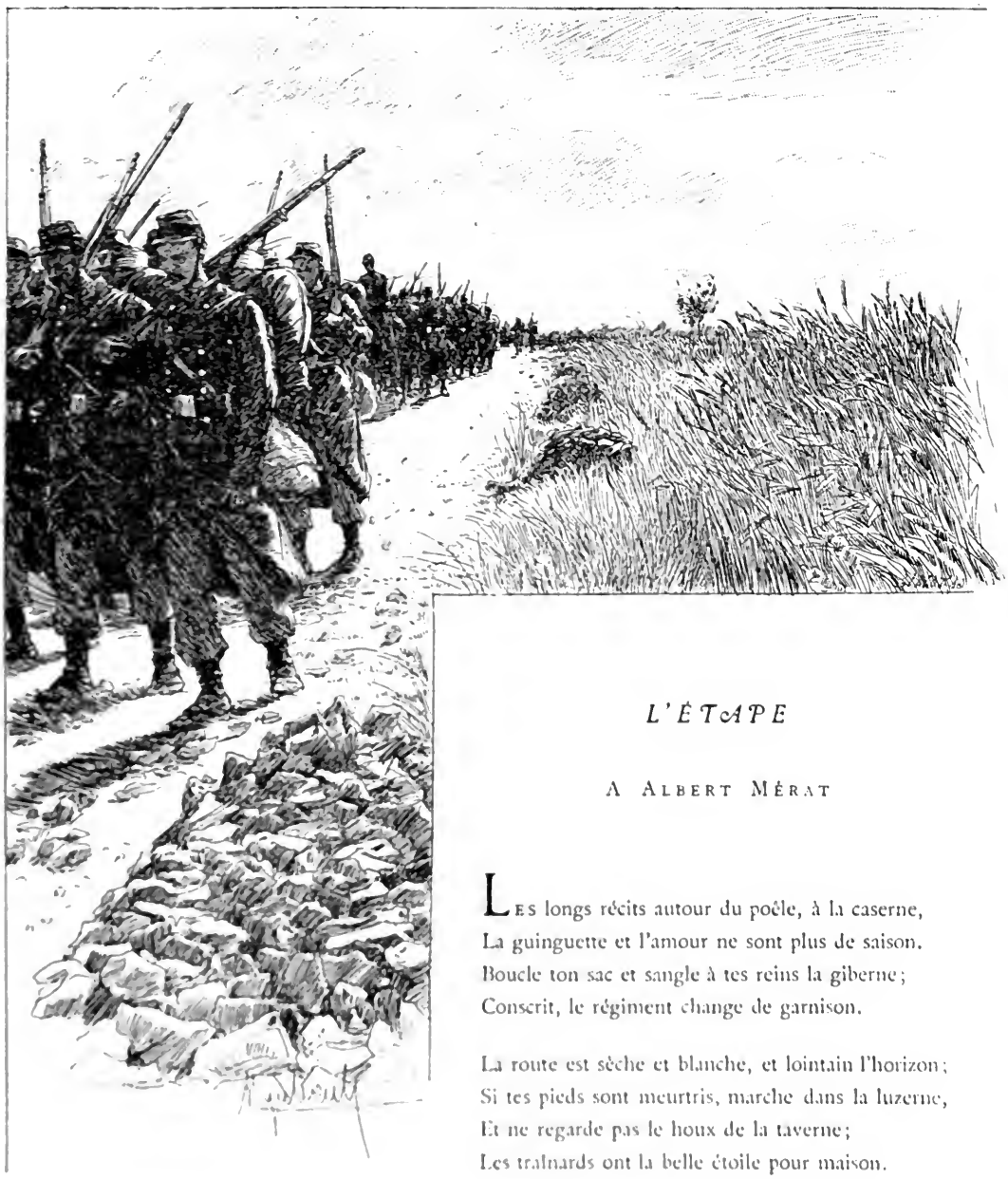
ET NUNC ET SEMPER

Sous l'éclat blanc du jour, sous la fraîcheur des cèdres,
Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils,
Longtemps j'ai promené mes souvenirs, pareils
Aux tragiques douleurs des Saphos et des Phèdres;

Mais l'azur clair, les bois profonds, les blondes nuits
En moi n'ont point versé leurs influences calmes;
Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes,
Sans espoir je promène encore mes ennuis.

Que la forêt frémisse ainsi qu'un chœur de harpes,
Ou que le soir s'embaume aux calices ouverts,
Le son ou le parfum des maux jadis soufferts
Descend sur ma pensée en funèbres écharpes.

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois,
Me haïssez-vous donc, puisqu'il faut que je sente
Dans vos aromes chers les baisers de l'absente
Et que j'entende en vos échos vibrer sa voix?



L'ÉTAPE

A Albert Mérat

Les longs récits autour du poêle, à la caserne,
La guinguette et l'amour ne sont plus de saison.
Boucle ton sac et sangle à tes reins la giberne;
Conscrit, le régiment change de garnison.

La route est sèche et blanche, et lointain l'horizon;
Si tes pieds sont meurtris, marche dans la luzerne,
Et ne regarde pas le houx de la taverne;
Les traînards ont la belle étoile pour maison.

— Je suis du régiment de misère. La tombe,
Dernière étape, est loin encore, et je succombe
De fatigue, de faim, de soif et de chaleur.

Je marche, sans espoir que mon tourment s'apaise,
Et, comme un soldat fait de l'arme qui lui pèse,
Je ne puis que changer d'épaule ma douleur.

SOUS LES BRANCHES

PALPITANTE encore du bal,
Elle voulut, la blonde fille,
M'accompagner jusqu'à la grille
Où j'avais lié mon cheval.

Malgré l'appel des ritournelles,
Au jardin nous nous attardions,
Et les choses que nous disions
Étaient tristes et solennelles.

Nous avions pris le long chemin,
Nous avions pris le chemin sombre.
Je ne la voyais pas dans l'ombre,
Mais je la tenais par la main.

Nos baisers rhythmaient nos paroles,
Et nous suivions, tendres et las,
La voûte obscure des lilas,
Qui s'étoilait de lucioles.

Et ma chevelure baignait,
Comme dans l'eau les pleurs d'un saule,
Son front posé sur mon épaule,
Son doux front qui s'abandonnait.

Et pour que l'opaque ramure
Couvrit notre rêve enchanté
De silence et d'obscurité,
La brise apaisait son murmure.

Je ne sais. Mais sur ma poitrine,
Souvenir des amours défunts,
Une fleur jadis purpurine
A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d'une amulette,
Je la garde là, mais j'en meurs :
Et je songe au morne squelette
Brodiguant ses funèbres fleurs.

LA TRÊVE

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épars de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées
Cherche plutôt à retenir,
Pour en parfumer tes pensées,
L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins,
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.

Et ma chevelure baigna.
Comme dans l'eau les pleu
Son front posé sur mon ép
Son doux front qui s'aban

Et pour que l'on
Couvrit n
De silen
La bri

BOUQUETIÈRE

Un maître, de qui la palette
Se plaisait aux sombres couleurs,
A peint un élégant squelette
Portant un frais panier de fleurs.

Près de lui la danse macabre,
Comme les plis d'un noir drapeau,
Ondoie; et reîtres à grand sabre,
Écoliers la pipe au chapeau,

Moines chauves, rois lourds d'hermine,
Bourgeois à ventre de bedeaux,
Mendiants fiers de leur vermine,
L'emplâtre à l'œil, la loque au dos,

Tous passent, enlaçant des filles,
Ou marchant d'un air rogue et sec,
Ou clochetant sur des béquilles
Au son du fifre et du rebec.

Pourtant la bande tout entière
Suspend sa danse et son caquet
Devant la maigre bouquetière,
Et chacun lui prend un bouquet.

Vieil artiste mélancolique,
Quels sont ces fous? Dans quel dessein
Cachent-ils comme une relique
Ces fleurs mortelles dans leur sein?

Je ne sais. Mais sur ma poitrine,
Souvenir des amours défunts,
Une fleur jadis purpurine
A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d'une amulette,
Je la garde là, mais j'en meurs:
Et je songe au morne squelette
Prodiguant ses funèbres fleurs.

LE CABARET

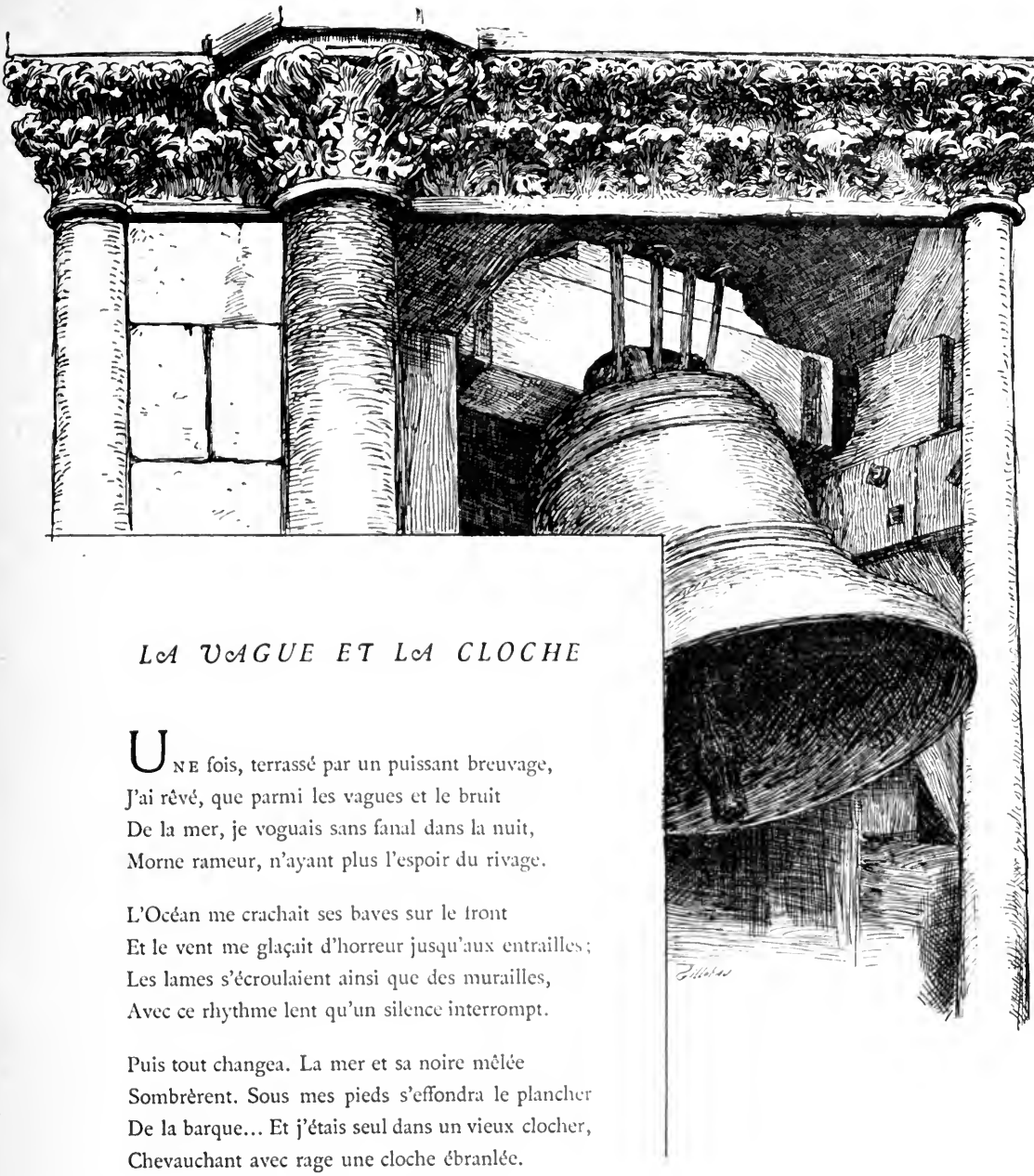
A Léon Valade

Dans le bouge qu'emplit l'essaim insupportable
Des mouches bourdonnant dans un chaud rayon d'août,
L'ivrogne, un de ceux-là qu'un désespoir absout,
Noyait au fond du vin son rêve détestable.

Stupide, il remuait la bouche avec dégoût,
Ainsi qu'un bœuf repu ruminant dans l'étable.
Près de lui le flacon, renversé sur la table,
Se dégorgeait avec les hoquets d'un égout.

Oh! qu'il est lourd, le poids des têtes accoudées
Où se heurtent sans fin les confuses idées
Avec le bruit tournant du plomb dans le grelot!

Je m'approchai de lui, pressentant quelque drame,
Et vis que, dans le vin craché par le goulot,
Lentement il traçait du doigt un nom de femme.



LA VAGUE ET LA CLOCHE

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé, que parmi les vagues et le bruit
De la mer, je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles ;
Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles,
Avec ce rhythme lent qu'un silence interrompt.

Puis tout changea. La mer et sa noire mêlée
Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrément,
Convulsif, et fermant dans l'effort mes paupières :
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu point dit, ô rêve ! où Dieu nous mène ?
Pourquoi n'as-tu point dit s'ils ne finiraient pas,
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas ! la vie humaine ?

UNE SAINTE

A MA MÈRE

C'EST une vieille fille en cheveux blancs; elle est
Pâle et maigre; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines.
Sans cesse remuant ses lèvres puritaines
D'où tombent les *Pater noster* et les *Ave,*
Et laissant son tricot de laine inachevé,
Droite, elle prie, assise au coin d'un feu de veuve,
Dans sa robe de deuil rigide et toujours neuve.

Le logis est glacé comme elle. Le cordeau
Semble avoir aligné les plis droits du rideau,
Que blêmit le reflet pâle d'un jour d'automne;
Et, s'il vient un rayon de soleil, il détonne
Et sur le sol découpe un grand carré brutal.
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital.
L'heure marche sans bruit sous son globe de verre.
Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère;
Et, près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

C'est une histoire simple et très mélancolique
Que raconte l'étrange et lugubre relique :

Les baisers sur les mains froides des vieux parents;
La bénédiction tremblante des mourants;
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre,
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds;
La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs,
Qui, la veille, devant le linceul et le cierge,
Jurait aux parents morts, à Jésus, à la Vierge,
D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau;
Ce sont les petits bras tendus hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte,
L'insomnie et la voix de l'horloge qui compte
L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois,
Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux froids,
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant
Qu'un front plus pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévoûment obscur a duré dix années.
Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées,
Tout fut sacrifié sans plainte et sans regret;
Et quand, par les beaux soirs, un instant elle ouvrait
A la brise de mai charmante et parfumée
La fenêtre toujours par prudence fermée
Et laissait ses regards errer à l'horizon,
Une toux de l'enfant refermait sa prison.

Elle est libre aujourd'hui.

C'est une pauvre vieille,
Toujours en deuil, dévote, ascétique, pareille
Aux béguines qu'on voit errer dans le couvent.
Libre! Pauvre âme simple et douce! Bien souvent
Elle songe, très triste, à son cher esclavage,
Et, tout bas, d'une voix sourde, presque sauvage,
Elle dit: « Il est mort! » Puis elle s'attendrit,
Et reprend: « Il avait déjà beaucoup d'esprit.
Quand il était méchant, il m'appelait Madame.
Il est mort! Le bon Dieu l'a pris. Sa petite âme
A des ailes. Il est un ange au paradis.
Sans quoi serait-il mort? Quelquefois je me dis
Que Dieu prend les enfants pour en faire des anges.
Puis il avait des mots et des regards étranges:
Peut-être qu'il était ange avant d'être né?
Tes pleurs de chaque jour, ô pauvre condamné,
Valent bien tous les longs *Oremus* qu'on prodigue.
Puis un signe de croix était une fatigue
Pour son bras. Il savait souffrir, et non prier.
Il est mort! Une nuit, je l'entendis crier.
J'accourus, je penchai la tête vers sa couche,
Et sa dernière haleine a passé sur ma bouche,
Et depuis ce temps-là je n'ai plus de gaîté.
Le lendemain, des gens sombres l'ont emporté.
Pauvre martyr! Sa bière était toute petite!
J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite.
Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas?
Il est au ciel. Hélas! est-il heureux là-bas?
Les anges, on se fait parfois de ces chimères,
Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères?
Je doute. Pardonnez, Seigneur, à mon regret! »
Et baissant ses grands yeux, où l'âme transparaît,
Elle active le cours rhythmique et monotone
De son lent chapelet. Et le soleil d'automne,
Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants,
Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs.

RÉDEMPTION

POUR aimer une fois encor, mais une seule,
Je veux, libertin repentant,
La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule,
Sans m'avoir jamais vu m'attend.

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières
Tous les soirs et tous les matins,
Et ne livre jamais aux doigts des chambrières
Ses modestes cheveux châtains.

Quelquefois, le dimanche, en robe étroite et grise,
Elle sort au bras d'un vieillard,
Laissant errer la vague extase et la surprise
Innocente de son regard.

Et les oisifs n'ont point de pensers d'infamies
Devant ses yeux calmes et doux,
Lorsque dans les jardins, chez les fleurs, ses amies,
Elle arrive à ses rendez-vous.

Elle est ainsi, n'aimant que les choses fleuries,
Préférant, pour passer le soir,
Les patients travaux de ses tapisseries
Aux sourires de son miroir.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore,
Elle est blanche, elle a dix-sept ans,
Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore
Comme elle a l'âge du printemps.

Les heures des longs jours pour elle passent brèves,
Et s'exhalant comme un parfum,
Elle voit chaque nuit des blancheurs dans ses rêves,
Et toute sa vie en est un.

Telle elle est, ou du moins je la devine telle,
Lys candide, cygne ingénu.
Je la cherche, et bientôt quand j'aurai dit : « C'est elle ! »
Quand elle m'aura reconnu,

Je veux lui donner tout, ma vie et ma pensée,
Ma gloire et mon orgueil, et veux
Choisir pour la nommer enfin ma fiancée
Une nuit propice aux aveux.

Elle viendra s'asseoir sur un vieux banc de pierre,
Au fond du parc inexploré,
Et me regardera sans baisser la paupière,
Et moi, je m'agenouillerai.

Doucement dans mes mains je presserai les siennes
Comme on tient des oiseaux captifs,
Et je lui conterai des choses très anciennes,
Les choses des cœurs primitifs.

Elle m'écoutera, pensive et sans rien dire,
Mais fixant sur moi ses grands yeux,
Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire
D'amour pur et religieux.

Et ses yeux me diront, éloquences muettes,
Ce que disent à demi-voix
Les amants dont on voit les claires silhouettes
Blanchir l'obscurité des bois.

Et sans bruit, pour que seul, oh ! seul, je puisse entendre
L'ineffable vibration,
Jusqu'à moi son baiser descendra, grave et tendre
Comme une bénédiction.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre
Donné le baiser baptismal,
Sans doute je pourrai guérir enfin ma fièvre
Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde
L'épouvante de mon passé,
Que mon lit garde encor ta place toute chaude,
O désir vainement chassé,

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène,
Secouer enfin la langueur
De mes sens et purger, ô femme, la gangrène
Dont tu m'as saturé le cœur,

Ainsi que fait du fard brûlant dont il se grime
L'histrion chanteur d'opéras,
Ou comme un spadassin essuie, après le crime,
L'épée atroce sous son bras !

Poèmes divers

Poèmes divers

LE JONGLEUR

A Catulle Mendès

Las des pédants de Salamanque
Et de l'école aux noirs gradins,
Je vais me faire saltimbanque
Et vivre avec les baladins.

Que je dorme entre quatre toiles,
La nuque sur un vieux tambour,
Mais que la fraîcheur des étoiles
Baigne mon front brûlé d'amour!

Je consens à risquer ma tête
En jonglant avec des couteaux,
Si le vin, ce but de la quête,
Coule à gros sous sur mes tréteaux.

Que la bise des nuits flagelle
La tente où j'irai bivaquant,
Mais que le maillot où je gèle
Soit fait de pourpre et de clinquant !

Que j'aille errant de ville en ville
Chassé par le corrégidor,
Mais que la populace vile
M'admire, ceint d'un bandeau d'or !

Qu'importe que sous la dentelle,
Devant mon cynisme doré,
Les dévotes de Compostelle
Se signent d'un air timoré,

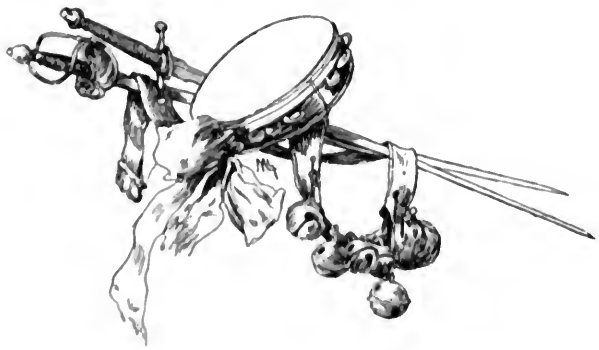
Si la gitane de Cordoue,
Qui sait se mettre sans miroir
Des accroche-cœurs sur la joue
Et du gros fard sous son œil noir,

Trompant un hercule de foire
Stupide et fort comme un cheval,
M'accorde, un soir d'été, la gloire
D'avoir un géant pour rival !

Croule donc, ô mon passé, croule,
Espoir des avenirs mesquins,
Et que je tienne enfin la foule
Béante sous mes brodequins !

Que je la voie, ardente, suivre
Le cercle pur que décriront
Les sonores poignards de cuivre
Sur ma tête envolés en rond,

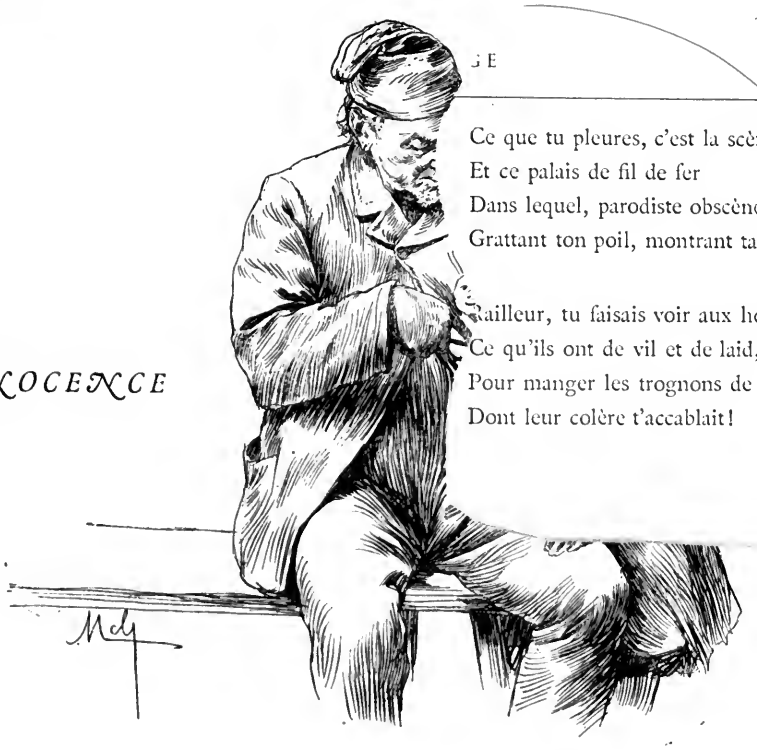
Et que, l'œil fou de l'auréole
Qu'allume ce serpent vermeil,
Elle prenne un jour pour idole
Le fier jongleur, aux dieux pareil !



Ce que tu pleures, c'est la scène
Et ce palais de fil de fer
Dans lequel, parodiste obscène,
Grattant ton poil, montrant ta chair,

Railleur, tu faisais voir aux hommes
Ce qu'ils ont de vil et de laid,
Pour manger les trognons de pommes
Dont leur colère t'accablait!

INNOCENCE



A Léopold Horovitz

Si chétive, une haleine, une âme,
L'orpheline du porte-clés
Promenait dans la cour infâme
L'innocence en cheveux bouclés.

Elle avait cinq ans; son épaule
Était blanche sous les haillons;
Et, libre, elle emplissait la geôle
D'éclats de rire et de rayons.

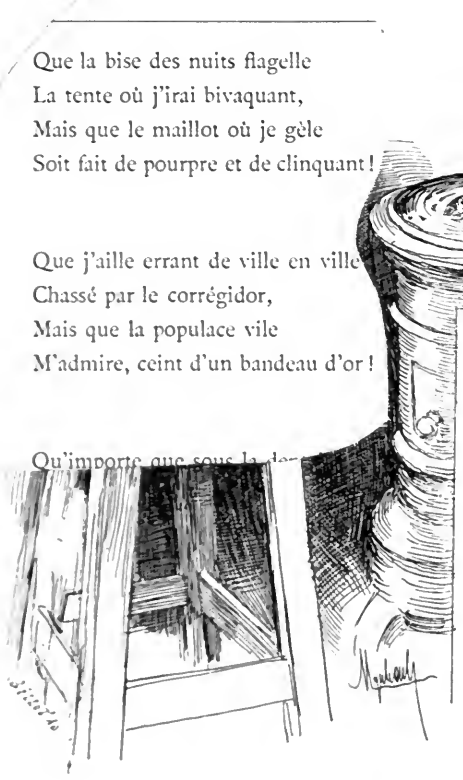
Un bon vieux repris de justice
Sculptait pour elle des joujoux;
L'ancien crime et le jeune vice
L'avaient prise sur leurs genoux;

Et, rappelant la mandragore
Qui fleurit au pied du gibet,
Elle était plus charmante encore
Le jour qu'une tête tombait.

Que la bise des nuits flagelle
La tente où j'irai bivaquant,
Mais que le maillot où je gèle
Soit fait de pourpre et de clinquant!

Que j'aille errant de ville en ville
Chassé par le corrégidor,
Mais que la populace vile
M'admire, ceint d'un bandeau d'or!

Qu'importe que sous la do-



LA MORT DU SINGE

A Ernest d'Hervilly

Frissonnant jusque dans la moelle,
Pelé, funèbre et moribond,
Le vieux singe, près de son poêle,
Tousse en râlant et se morfond.

Composant, malgré sa détresse,
La douleur qui le fait mourir,
Il geint; mais sa plainte s'adresse
Au public qu'il veut attendrir.

Comme une phtisique de drame
Pâmée en ses neigeux peignoirs,
Il joint, avec des airs de femme,
Ses petits doigts ridés et noirs;

Et des pleurs, traçant sur sa face
Deux sillons parmi les poils roux,
Font plus navrante sa grimace
Faite de rire et de courroux.

Vieil histrion, loin de tes planches,
Ainsi tu n'as pas regretté
Les bonds effarés dans les branches,
L'Inde immense, la liberté!

Ce que tu pleures, c'est la scène
Et ce palais de fil de fer
Dans lequel, parodiste obscène,
Grattant ton poil, montrant ta chair,

Railleur, tu faisais voir aux hommes
Ce qu'ils ont de vil et de laid,
Pour manger les trognons de pommes
Dont leur colère t'accablait!

RITOURNELLE

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, les papillons d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rhythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera, ce jour-là, l'été plus charmant :
Je serai poète, et toi poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

A UNE TULIPE

O rare fleur, ô fleur de luxe et de décor,
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante,

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane.

LE FEU FOLLET

PAR une nuit d'orage et sous un ciel en deuil,
Parfois le paysan, qui sort d'une veillée,
Aperçoit au détour de la route mouillée
Un feu follet énorme et fixe comme un œil.

S'il s'avance, domptant son effroi par orgueil,
Le feu recule et semble, au fond de la feuillée,
Par la brise de mer tordue et travaillée,
Une flamme d'alarme, au loin, sur un écueil ;

Mais s'il fuit, le poltron, et regarde en arrière,
Il voit tout près, tout près, l'infernale lumière
Grossissant et dardant sur lui son œil mauvais.

O vieux désir, pourquoi donc me poursuivre encore,
Puisque tu t'es enfui quand je te poursuivais ?
Quand donc t'éteindras-tu ? Quand donc viendra l'aurore ?

L'HOROSCOPE

A Emmanuel Glaser

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques,
Qui tournait lentement de ses vieux doigts lassés
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas ! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : « Du moins m'aimera-t-il ?
— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse ! »

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : « Moi, du moins, l'aimerai-je ?
— Oui. — Que me disiez-vous ? J'aurai trop de bonheur ! »

FERRUM EST QUOD AMANT

A José-Maria de Heredia

Sous les pleurs du jet d'eau qui bruit dans la vasque,
Armide étreint les flancs du héros enchaîné ;
Près d'Arès, qui de sang ruisselle, Dioné
Mêle ses fins cheveux aux crins rudes d'un casque.

Donc, ô femme, toujours ton caprice fantasque
Aux boucles des brassards s'accroche fasciné ;
Ton orgueil, par le glaive absurde dominé,
Tombe aux pieds des pesants pourfendeurs comme un masque.

Si tu t'offres ainsi, lubrique, à ces vainqueurs,
C'est qu'ils ont comme toi versé le sang des cœurs,
C'est que ta lèvre rouge est pareille à des traces

Sanglantes sur l'épée aux sinistres éclairs,
Et que, mieux qu'au miroir, dans l'acier des cuirasses
Tu te plais à mirer tes yeux cruels et clairs.

LE LYS

A Amédée Baudit

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau ;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lys se meurt dans une coupe.

CHANT DE GUERRE

CIRCASSIEN

Du Volga, sur leurs bidets grêles,
Les durs Baskirs vont arriver.
Avril est la saison des grêles,
Et les balles vont le prouver.

Les neiges ont fini leurs fontes,
Les champs sont verts d'épis nouveaux ;
Mettons les pistolets aux fontes
Et les harnais d'or aux chevaux.

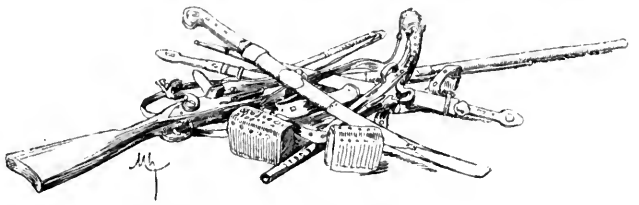
Que le plus vieux chef du Caucase
Bourre, en présence des aînés,
Avec le vélin d'un ukase
Les longs fusils damasquinés !

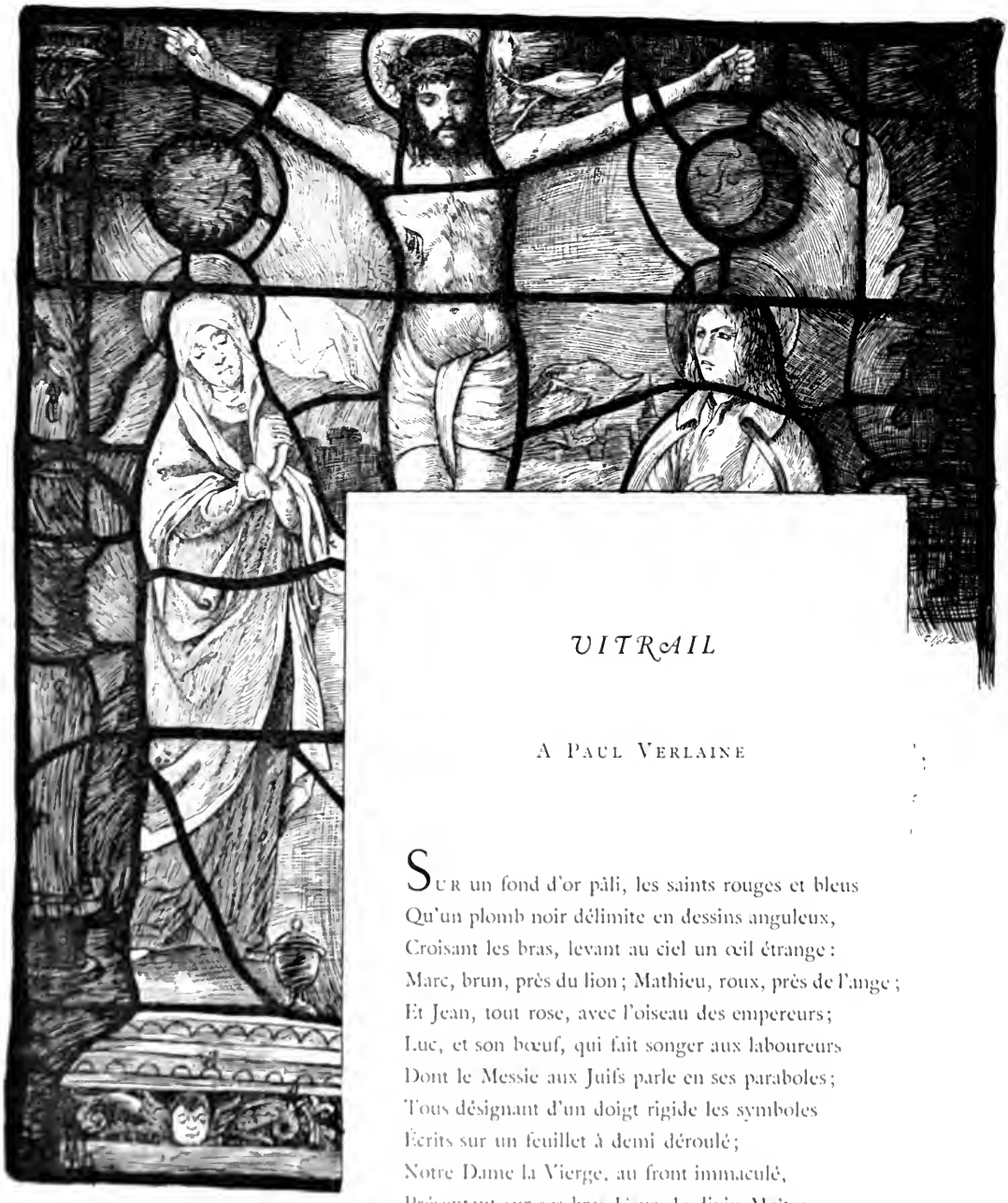
Qu'on ait le cheval qui se cabre
Sous les fourrures d'Astracan,
Et qu'on ceigne son plus grand sabre,
Son sabre de caïmacan !

Laissons les granges et les forges.
Que les fusils de nos aïeux
Frappent l'écho des vieilles gorges
De leur pétillement joyeux !

Et vous, prouvez, fières épouses,
Que celles-là que nous aimons
Aussi bien que nous sont jalouses
De la neige vierge des monts.

Adieu, femmes qui serez veuves;
Venez nous tendre l'étrier;
Et puis, si les cartouches neuves
Nous manquent, au lieu de prier,
Au lieu de filer et de coudre,
Pâles, le blanc linceul des morts,
Au marchand turc, pour de la poudre,
Vendez votre âme et votre corps.





VITRAIL

A Paul Verlaine

Sur un fond d'or pâli, les saints rouges et bleus
Qu'un plomb noir délimite en dessins anguleux,
Croisant les bras, levant au ciel un œil étrange :
Marc, brun, près du lion ; Mathieu, roux, près de l'ange ;
Et Jean, tout rose, avec l'oiseau des empereurs ;
Luc, et son bœuf, qui fait songer aux laboureurs
Dont le Messie aux Juifs parle en ses paraboles ;
Tous désignant d'un doigt rigide les symboles
Écrits sur un feuillet à demi déroulé ;
Notre Dame la Vierge, au front immaculé,
Présentant sur ses bras Jésus, le divin Maître,
Qui lève ses deux doigts pour bénir, comme un prêtre ;
Le bon Dieu, blanc vieillard qu'entourent les élus
Inclinés sous le vol des chérubins joufflus ;
Et le Christ, abreuvé de fiel et de vinaigre,
Cambrant sur le bois noir son torse jaune et maigre.

LE FILS DES ARMURES

A Léopold Flameng

Tous les ducs morts sont là, gloire d'acier vêtue.
Depuis Othon le Saint jusqu'à Job le Bancal;
Et devant eux, riant son rire musical,
L'enfant à soulever des armes s'évertue.

Chaque armure, où l'aïeul se survit en statue
Sous la fière couronne et le cimier ducal,
Joyeuse, reconnaît d'un regard amical
Sa race qui déjà joue avec ce qui tue.

Plongé dans un fauteuil de cuir rouge, gaufré
De fleurs d'or, l'écuyer, grand vieillard balafré,
Feuillette un très ancien traité de balistique;

Et les vieux casques ont des sourires humains,
Cependant qu'au milieu de la chambre gothique
L'enfant chevauche sur une épée à deux mains.

LES AÏEULES

A Madame Judith Mendès

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton,
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire

Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.
Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort ; et, quand on est très vieux, on est tout seul.
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rhythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

LE JUSTICIER

A Théodore de Banville

L'an mil quatre cent trois, juste un mois après Pâques,
Le jour des bienheureux saint Philippe et saint Jacques,
Très haut et très puissant Gottlob, dit *le Brutal,*
Baron d'Hildburghausen, comte de Schnepfenthal,
Grand bailli d'Elbenau, margrave héréditaire
De Schlotemsdorff, seigneur du fleuve et de la terre,
Le doyen, le plus vieux des chevaliers saxons,
Qui, sur l'armorial, porte les écussons
De Ruhn et de Gommern écartelés, l'unique
Descendant d'une race altière et tyrannique,
Après être allé voir pendre trois paysans
Malgré la pluie et ses quatre-vingt-quatorze ans,
Vers l'Angelus, après souper, presque sans fièvre,
Mourut, les bras en croix et l'hostie à la lèvre,
En son château de Ruhn, sur l'Elbe.

On arbora
Le drapeau noir, et tout le pays respira.
Car on était alors dans les guerres civiles :
L'ivrogne Wenceslas avait vendu les villes

A prix d'or, les seigneurs gouvernaient à leur gré,
Et le vieux droit avait dès longtemps émigré.
Or il avait été cupide et sanguinaire,
Ce grand vieillard tout pâle et presque centenaire
Que le drap dessinait sur son lit de repos.
Il avait rétabli tous les anciens impôts;
Et ses hallebardiers, démons de violence,
Faisaient payer les gens à coups de bois de lance :
Impôt sur la vendange, impôt sur la moisson,
Sur le gibier, sur les moulins, sur le poisson;
Impôt même sur ceux qui font pèlerinage;
Impôt toujours; et quand on refusait, carnage!
Le vieux margrave avait des vengeances d'enfer.
Vêtu de fer, ganté de fer, masqué de fer,
Il arrivait, suivi de ses piquiers avides,
Et d'un geste faisait garnir les gibets vides.
Les vassaux par le fer, la corde ou le bâton,
Mouraient; les jeunes gens prenaient le hoqueton.
Mais les vieux! Tout couverts de haillons et de lèpres,
Il leur fallait aller, après l'heure des vêpres,
Mendier un pain noir aux portes du couvent;
Et sur la grande route on rencontrait souvent
Des mendiants douteux montrant d'horribles plaies.

Les bourgeois, enterrant les sous et les monnaies,
Avaient d'abord voulu se plaindre. Ils avaient pris
Un des leurs, un de ces malcontents à front gris,
Qui portent des rouleaux auxquels pend une cire,
Et qui font la grimace en disant le mot « Sire, »
Pour aller supplier l'archevêque-électeur
A Trèves, en secret, et dire avec lenteur
Et sans fiel leurs griefs au très saint patriarche.
Mais Gottlob, du preud'homme ayant su la démarche,
Envoya devant lui deux beaux mulets très lourds
Portant ciboires d'or et chapes de velours;
Et l'électeur, du bien de Dieu trop économe,
Reçut les dons et fit estraper le preud'homme.
Et l'on se tut.

Or la misère redoublait,
Et Gottlob devenait centenaire. Il semblait
Qu'on ne dût jamais voir la fin de ce supplice.
Les vieilles lui donnaient le diable pour complice;
Et tous désespéraient, et l'on criait merci.
Enfin il était mort; c'était bien sûr. Aussi,
Comme les petits nids des forêts sont en joie
Quand la tempête emporte un vol d'oiseaux de proie,
Le bon peuple à grands cris saluait ce départ
En allumant des feux de nuit sur le rempart,
Comme à Noël, après le temps des pénitences;
Et les manants dansaient en rond sous les potences.
Dans le château fermé, prêtant l'oreille aux bruits
Du lointain apportés par la brise des nuits,
Les soldats, inquiets, veillaient aux meurtrières,
Et près du mort un moine était seul en prières.
Assis dans un fauteuil de cuir, il rêvait, seul,
Observant sur le corps le dessin du linceul
Que rougissaient un cierge à droite, un cierge à gauche,
Et comparant ce lit funéraire à l'ébauche
Du marbre qu'on allait tailler pour le tombeau;
Ou, quand l'air plus glacé ravivait un flambeau
Et détournait ainsi sa vague rêverie,
Il regardait dans l'ombre une tapisserie
Obscure où se tordaient, confus, des cavaliers;
Ou bien suivait de l'œil l'arête des piliers.
Il était seul. Parfois une flamme hardie
Sur les vitraux étroits reflétait l'incendie,
Et les cris des vassaux en liesse au dehors
Par instants arrivaient moins lointains et plus forts.

Rigide sous le froc et pareil aux fantômes,
Le moine s'était mis à réciter des psaumes
Souvent interrompus d'un lent *Miserere,*
Quand soudain il pâlit, et son œil égaré
S'emplit d'une épouvante effroyable et niaise;
Ses maigres doigts crispés aux deux bras de sa chaise,
Il restait là, dompté, pétrifié, béant.
Le margrave s'était dressé sur son séant,
Voilé, blanc, et faisant de grands gestes étranges
Pour se débarrasser de ses funèbres langes.
Et celui qu'on croyait la pâture des vers
Apparut tout à coup vivant, les yeux ouverts,
Reconnut d'un regard vague et surpris à peine
Le moine, les flambeaux, le crucifix d'ébène,
Le bénitier plein d'eau bénite avec son buis,
Et dit d'une voix claire :

« Où suis-je ? Je ne puis
Dire si je rêvais ou si j'étais mort. Moine,
Mes neveux ont-ils pris déjà mon patrimoine
Et jeté bas le rouge étendard du beffroi ?
Suis-je défunt, ou suis-je encor maître chez moi ?
Réponds. Puis, comme j'ai la tête encor troublée,
Cherche sur ce dressoir ma coupe ciselée,
Et me verse un grand coup de vin.

— En vérité,
Dieu puissant ! dit le moine, il est ressuscité !

— Ressuscité ? J'étais donc mort ? Par mes ancêtres,
Je vais faire demain pavoiser mes fenêtres,
Recevoir mes neveux, du haut de mon balcon,
Et leur offrir à tous une chasse au faucon
Quand ils viendront, la larme à l'œil, pour mes obsèques,
Puis, après un repas comme en font vos évêques,
Les renvoyer tous gris abominablement. »

Le moine avec deux doigts se signa triplement
Sur la poitrine, sur le front et sur la bouche,
Se leva, fit un pas vers le vieillard farouche,
Et, d'une voix encor palpitante d'émoi,
Il dit :

« Et maintenant, margrave, écoutez-moi.
Tout à l'heure, à genoux près de votre cadavre,
Je priais, en songeant que c'est chose qui navre
Que de voir un vieillard, un grand seigneur, partir
Sans avoir eu le temps de se bien repentir.
Car l'absolution tombant des mains du prêtre
Est encore soumise à l'éternel *peut-être ;*
Et, sans contrition, l'*Oremus* dépêché
Ne guérit point l'ulcère horrible du péché.
C'est pourquoi je priais avec ferveur dans l'ombre.
Nous vivons dans un siècle inexorable et sombre,
Monseigneur, dans un temps très pervers, où les grands
Du malheur populaire, hélas ! sont ignorants.
Les gens de guerre ont tant piétiné l'Allemagne
Qu'il ne reste plus rien debout sur la campagne ;
Les moissonneurs sont sans besogne, et nous n'aurons
Bientôt plus de travail que pour les forgerons ;
C'est grand'pitié de voir les blés couchés, les seigles
Perdus, et les festins des vautours et des aigles,
Les seuls qui maintenant se nourrissent de chair ;
On mendie à tous les moutiers ; le pain est cher ;
Les villes ayant faim, les hameaux font comme elles ;
Et les mères n'ont plus de lait dans leurs mamelles.
De cela les puissants n'ont soucis ni remords.
Et moi, qui dois prier ici-bas pour les morts,
Ma prière est surtout pour les grands et les riches :
Car je vois des vassaux en pleurs, des champs en friches
Et des pendus bercés par le vent des forêts,
Car je songe, margrave, aux éternels arrêts,
A la stricte balance où se pèsent les âmes,
Et j'entends le joyeux crépitement des flammes
Qu'attise avec sa fourche énorme le démon. »

Le margrave éclata de rire.

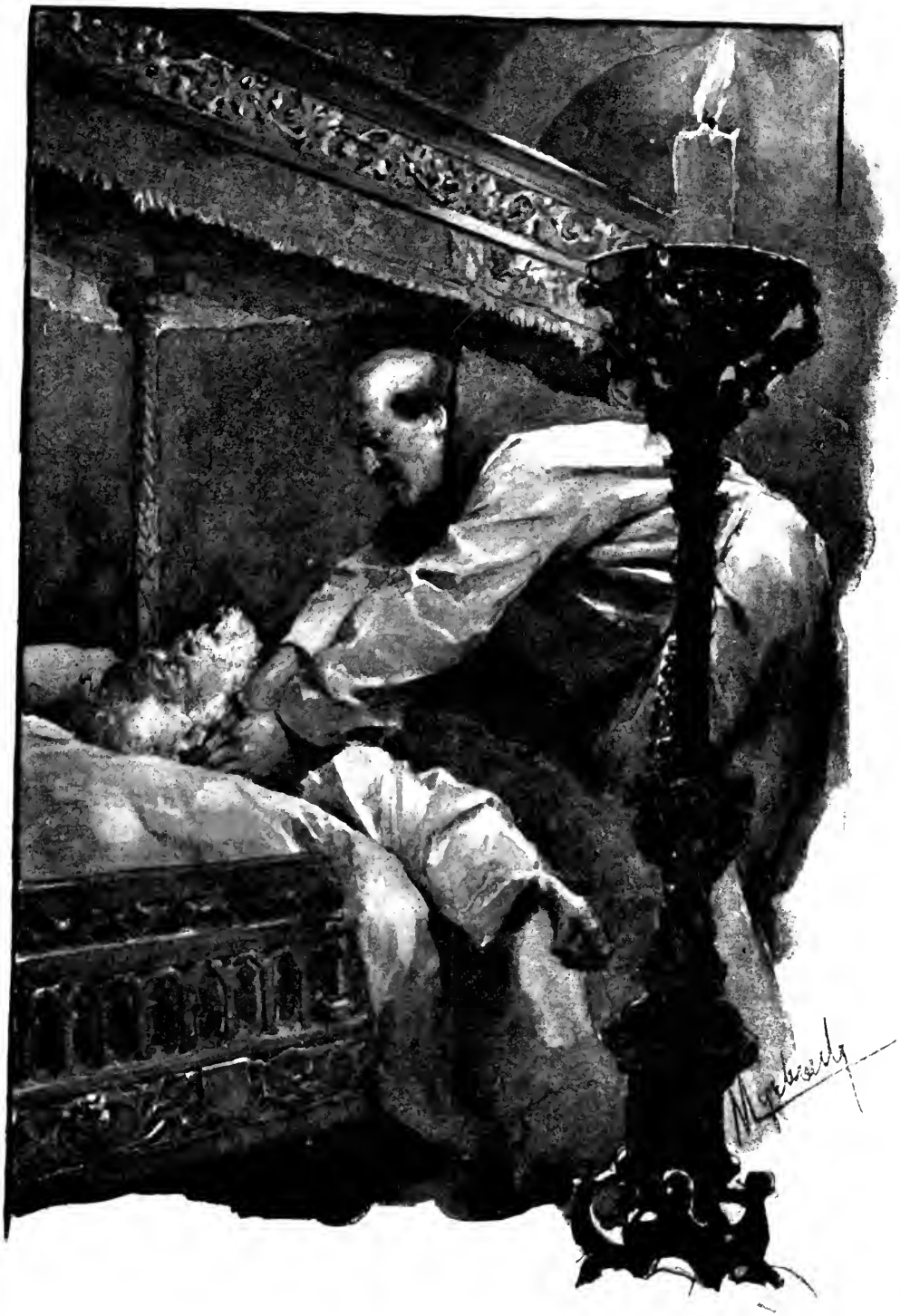
« Un beau sermon !
Dit-il. Et tu conclus ?

— Que si la mort tenace
Vous épargne, c'est une effrayante menace,
Un avis du Très-Haut, et que votre cercueil
Avant longtemps aura franchi le dernier seuil,
Et que Dieu vous accorde, en son omnipotence,
Gottlob, le juste temps de faire pénitence.

— Tu le vois, dit Gottlob, j'écoute de mon mieux
Ton homélie, étant aujourd'hui très joyeux
De n'avoir point quatre ais de chêne pour chemise.
Ne crois pas cependant qu'elle te soit permise
Davantage, et retiens que, si je le voulais,
Je te ferais chasser par deux de mes valets
Fouaillant derrière toi mes limiers pour te mordre
Aux jambes. Maintenant je t'avais donné l'ordre
De m'aller vitement quérir à boire ; va ! »

Le moine, qui s'était assis, se releva.
Son froc l'enveloppait de grandes lignes blanches ;
Ses mains en l'air sortaient, tremblantes, de ses manches ;
Et, sous l'ombre de sa cagoule, son regard
S'attachait fixement sur le marquis.

« Vieillard,



Repens-toi ! cria-t-il. Avant que de descendre
Au tombeau, va souiller tes cheveux blancs de cendre,
Prends le cilice et prends la robe comme nous,
Aux marches des autels use tes vieux genoux,
Va chanter les répons et va baiser la pierre
Des cloîtres, et, la nuit, couche dans une bière.
Le martinet armé de ses pointes de fer
Entretenant la plaie ardente sur la chair,
L'*in pace,* l'escalier gluant où l'on trébuche,
Le jeûne, le pain noir et l'eau bue à la cruche,
Sont doux pour un pécheur qui se repent si tard !

— Holà ! cria Gottlob, ridicule bâtard,
Sache d'abord qu'il n'est qu'un vêtement qui m'aille :
C'est mon habit de fer qu'on forgea maille à maille,
Et que n'ont pu trouer les princes et les rois,
Quand j'étais lieutenant du duc Rodolphe trois
Et sergent de combat du bon empereur Charles,
Moi, Gottlob, haut seigneur de Ruhn, à qui tu parles.
Sache aussi que tous ceux qui portent de grands noms,
Et qui se font broder en or sur leurs pennons
Des mots latins parlant de courage et de morgue,
Ne savent point hurler des psaumes sous un orgue ;
Que leur musique, c'est le bruit des éperons,
C'est la note éclatante et fière des clairons,
Le frisson des tambours et le joyeux murmure
Des estocs martelant le cuivre d'une armure.
Sache aussi que je hais les frocards et tous ceux
Qui se cachent, poltrons, dans les cloîtres crasseux
Et ne lavent leurs mains qu'en prenant l'eau bénite.
Ainsi, tais-toi, bon frère, et m'obéis bien vite. »

Le moine vers le lit fit encore deux pas :

« Redoute Dieu qui passe et qui ne revient pas.
Margrave, il est encor temps de sauver ton âme.
Mais tu fus vil, tu fus cruel, tu fus infâme !
Tu sembles aujourd'hui ne plus te souvenir
De tes crimes ; mais Dieu, qui les doit tous punir,
Se rappelle, et la liste au ciel en est gravée.
Au sac de Schnepfenthal qui s'était soulevée,
Tu tuas d'un seul coup, stupide meurtrier,
Un échevin courbé jusqu'à ton étrier ;
Puis tu le fis couper en morceaux et suspendre
Au portail du donjon, qu'alors on pouvait prendre
Pour les crochets sanglants de l'étal des tripiers.
A la chasse, une fois, tu te chauffas les pieds
Dans le ventre béant d'un braconnier. Tes lances
Faisaient autour de toi régner de noirs silences ;
Mais qui t'aurait suivi, sûrement t'eût rejoint
Par le chemin sanglant que menaçaient du poing
Les laboureurs avec leurs familles en larmes.
Tu fis périr ta sœur enceinte. Tes gens d'armes
Pillaient les voyageurs jusque dans les faubourgs ;
Et tu fis promener, chevauchant à rebours
Des pourceaux, les bourgeois qui refusaient les dîmes.
J'en passe. Et quand tu meurs, souillé de tous ces crimes,
Et quand le Tout-Puissant, comme surpris de voir
Ce monstre et te trouvant pour son enfer trop noir,
Te repousse du pied sur la terre et t'accorde
Le temps de lui crier enfin miséricorde,
Le ciel par ton orgueil est encore insulté !
Apprends donc maintenant toute la vérité.
Ah ! tu n'as pas assez d'un prêtre pour arbitre !
Eh bien, vois cette flamme incendiant la vitre ;
Entends ces cris de joie au lointain éclatants.
Écoute, et souviens-toi. Lorsque, depuis longtemps,
Un loup, un ours ou quelque autre bête sauvage
Exerçait dans nos bois antiques son ravage,
Et lorsqu'il est enfin tombé sous les épieux,
Le soir, sur les coteaux on allume des feux
Autour desquels, grandis par les flammes rougeâtres,
Dansent, lourds et joyeux, les chasseurs et les pâtres.
Marquis, c'est la coutume en Saxe, n'est-ce pas ?
Puisqu'on en fait autant le jour de ton trépas,
Et qu'on te traite ainsi qu'une bête féroce...

— Silence ! » dit Gottlob avec un rire atroce ;
Et, se levant de ses deux poings sur l'oreiller,
Livide, fou de rage, il se mit à crier :
« Ah ! vous mettez la flamme aux bûches, misérables !
Ah ! vous jetez au feu les pins et les érables
Où je taillais jadis vos poteaux de gibet !
Sans mon réveil, demain peut-être l'on flambait,
Pour l'ébaudissement de toute la canaille,

Avec mes ormes gris, un margrave de paille!
Ah! vous coupez gaiment, pour les mettre en fagots,
Mes vieux chênes rugueux plantés du temps des Goths!
Soit! Puisque mon bon peuple aime le feu qui flambe,
Dès ce soir, casque en tête et lance sur la jambe,
J'accours pour voir s'il est joyeux et rayonnant,
Le feu qu'on entretient de graisse de manant,
Et je veux comparer les flammes et les braises.

— Gottlob, Satan aussi prépare ses fournaises!
Songe au feu qui rougeoie aux bouches des volcans;
Marquis, songe aux damnés tordus et suffocants
Qui, perdus dans le gouffre et sous les sombres porches,
Pour une éternité brûlent comme des torches;
Songe qu'il est un Dieu; songe que tu mourras,
Et que tous tes gibets, de leur unique bras,
Te montrent le chemin de l'abime. Margrave,
Songe qu'après ta mort, toi qui fus noble et brave
Et qui portais une hydre horrible à ton cimier,
Tu seras faible et nu comme un ver de fumier.
Alors, entraîné vers les flammes éternelles
Par les démons, saignant sous l'ongle de leurs ailes,
La corde aux mains, la fourche aux reins, les fers aux pieds,
Tu raidiras tes vieux membres estropiés,
Sans pouvoir fuir ce feu, vers lequel on te penche
Et dont l'ardeur fera flamber ta barbe blanche.

— Soit donc! reprit le vieux margrave. Je te dis,
Moine, d'aller offrir tes clés de paradis
A cette populace à chanter occupée,
Et dont bientôt, par la grâce de mon épée,
Plus d'un aura besoin d'avoir les cieux conquis.
Pour mon compte, Satan est prince, moi marquis,
Et j'irai le rejoindre en égal, car nous sommes
Tous les deux de très bons et très vieux gentilshommes.
Puis je retrouverai là-bas, dans son enfer,
Mes meilleurs compagnons de combat, que le fer
Jadis fauchа parmi les sanglantes tempêtes,
Et nous nous donnerons des tournois et des fêtes

Quant à vous, mes mignons, qui vous réjouissez,
Et qui faites des feux de paille, et qui dansez,
Je vais donner à tout le monde un peu de joie
Et régaler si bien mes chers oiseaux de proie
Que, dans cent ans, vos fils ôteront leur chapeau
Quand ils traverseront l'ombre de mon tombeau. »

Et Gottlob, haletant d'une horrible folie,
Tourna son regard noir vers une panoplie
Où s'épanouissaient, comme une fleur de fer
Énorme, vingt estocs au reflet dur et clair,
Que reliaient entre eux des toiles d'araignée,
Puis, s'élançant, car elle était trop éloignée,
Mit hors du lit sa jambe horrible de vieillard.

Le moine devant lui s'était dressé, hagard.

« Meurs donc dans ton blasphème et ton impénitence! »
Dit-il; et d'un seul bond franchissant la distance
Qui le sépare encor du vieillard éperdu,
Nu-tête, et laissant voir, sous son crâne tondu,
Ses yeux creux et brillants comme un foyer de forge,
Calme et tragique, il prend le margrave à la gorge;
Et, malgré cette voix qui crie: « A l'assassin! »
Malgré ces cheveux blancs épars sur le coussin,
Il l'étrangle, en disant:

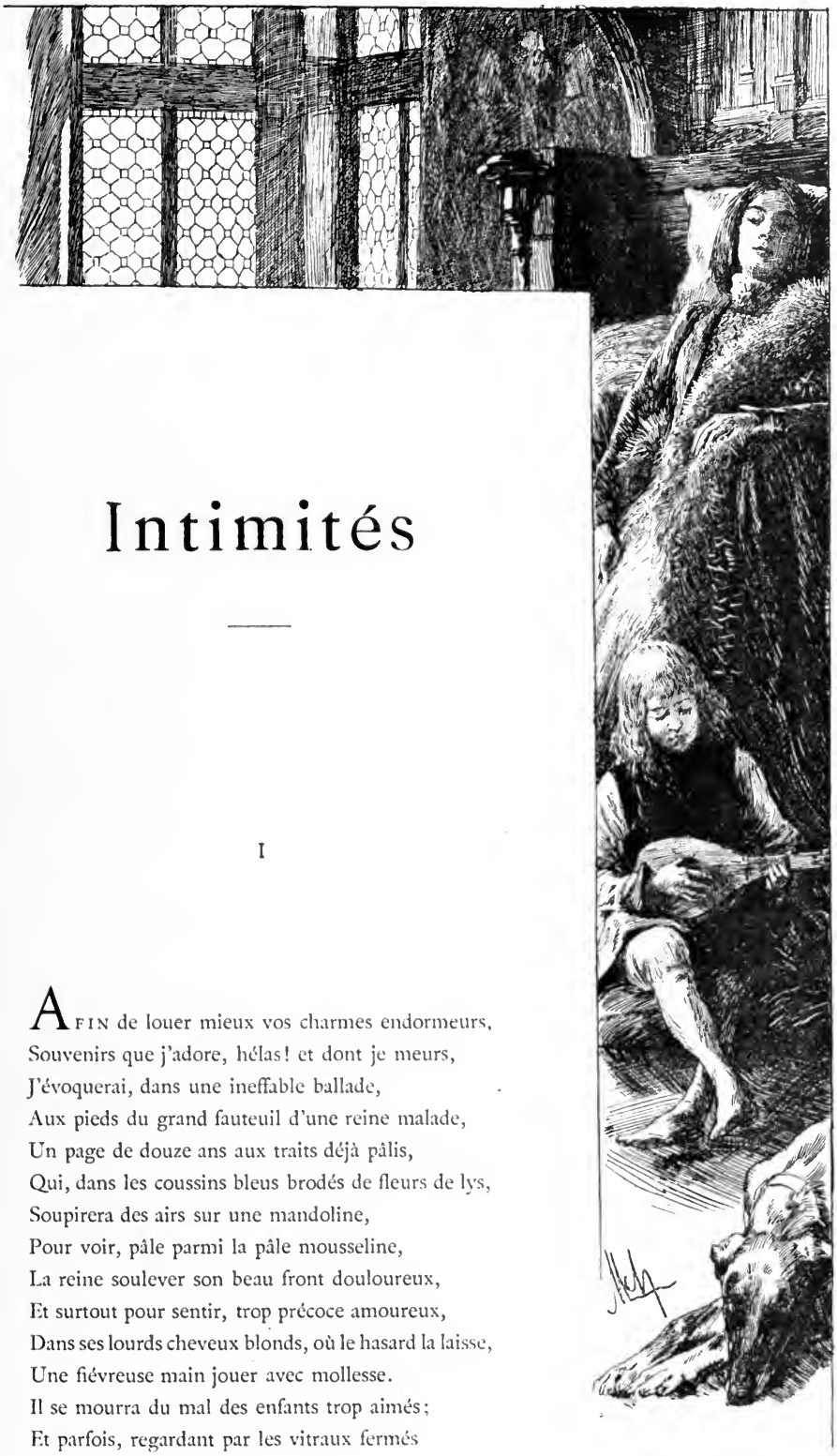
« Cette fois-ci, margrave,
Meurs pour de bon. »

Alors, toujours tranquille et grave,
Il ramène le drap rejeté sur le mort,
Comme fait une mère à son enfant qui dort,
Ramasse un des flambeaux renversé, le rallume,
Puis se met à genoux, ainsi qu'il a coutume
De faire quand il prie à l'ombre du saint lieu,
Joint les deux mains, et dit:

« Je me confesse à Dieu. »

Intimités

1867



Intimités

I

AFIN de louer mieux vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds, où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse.
Il se mourra du mal des enfants trop aimés;
Et parfois, regardant par les vitraux fermés

La route qui s'en va, le nuage qui passe,
La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il songera qu'il est heureux dans sa prison,
Qu'aux salubres parfums des forêts il préfère
La chambre obscure et son étouffante atmosphère,
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux
Que si, par la douleur arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis.

II

Elle viendra ce soir; elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies
Et de jeter au feu les fades élégies
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle
Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette

O les premiers baisers à travers la voilette!

III

C'est lâche! J'aurais dû me fâcher, j'aurais dû
Lui dire ce que c'est qu'un bonheur attendu
Si longtemps et qui manque, et qu'une nuit pareille
Qu'on passe, l'œil fixé sur l'horloge, et l'oreille
Tendue au moindre bruit vague de l'escalier.
C'est lâche! J'aurais dû me faire supplier,
Avoir à pardonner la faute qu'on avoue
Et boire en un baiser ses larmes sur sa joue.
Mais elle avait un air si tranquille et si doux
Qu'en la voyant je suis tombé sur les genoux;
Et, me cachant le front dans les plis de sa jupe,
J'ai savouré longtemps la douceur d'être dupe.
Je n'ai pas exigé de larmes ni d'aveux,
Car ses petites mains jouaient dans mes cheveux;
Tandis que ses deux bras m'enlaçaient de leur chaîne
D'avance j'absolvais la trahison prochaine,
Et, vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts.

IV

Il faisait presque nuit. La chambre était obscure
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,

Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser.
Ses magnétiques yeux me tenaient sous leurs charmes ;
Et je lui pris les mains et les couvris de larmes.
Moi qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
Je vis que je l'aimais bien mieux et bien plus fort,
Et que ma passion s'était encore accrue.

Et j'écoutais rouler les fiacres dans la rue.

V

Sa chambre bleue est bien celle que je préfère.
Mon bouquet du matin s'y fane, et l'atmosphère
Languissante s'empreint de parfums assoupis ;
Les longs et fins rideaux, tombant sur le tapis,
Attendrissent encor le jour discret et sobre
Que leur verse une tiède après-midi d'octobre.
Au fond du feu mourant deux fauteuils rapprochés
Semblent causer entre eux de nos prochains péchés.
Un coussin traîne là sans raison ; mais le fourbe
S'offrira tout à l'heure au genou qui se courbe.

VI

La plus lente caresse, amie, est la meilleure.
N'est-ce pas ? Et tu hais l'instant funeste où l'heure
Rappelle avec son chant métallique et glacé
Qu'il se fait tard, très tard, et qu'il est dépassé
Déjà, le temps moral d'un bain ou d'une messe.
Car ce sont les adieux alors et la promesse
De revenir. — Et puis nous oublions encor !
Mais l'horloge implacable avec son timbre d'or
Recommence. Tu veux te sauver ; tu te troubles.

Hélas ! et nous devons mettre les baisers doubles.

VII

Septembre au ciel léger taché de cerfs-volants
Est favorable à la flânerie à pas lents,
Par la rue, en sortant de chez la femme aimée,
Après un tendre adieu dont l'âme est parfumée.
Pour moi, je crois toujours l'aimer mieux et bien plus
Dans ce mois-ci, car c'est l'époque où je lui plus.
L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude ;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude,
Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le Souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses,
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arome exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde,
— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.

VIII

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,

Contemplent l'occident clair encore, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble;
Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

Pour échanger tout bas nos éternels aveux,
Chère, nous choisirons cette heure, si tu veux.
Nous prendrons le chemin tournant de la colline.
Mon front se penchera vers ton front qui s'incline;
Et nos baisers feront des concerts infinis
Si doux que les oiseaux, réveillés dans leurs nids,
Trouveront la musique, à cette heure, indiscrète,
Et se demanderont quelle bergeronnette
Ou quel chardonneret est assez débauché
Pour faire l'amour quand le soleil s'est couché.

IX

A Paris, en été, les soirs sont étouffants.
Et moi, noir promeneur qu'évitent les enfants,
Qui fuis la joie et fais, en flânant, bien des lieues,
Je m'en vais, ces jours-là, vers les tristes banlieues.
Je prends quelque ruelle où pousse le gazon
Et dont un mur tournant est le seul horizon.
Je me plais dans ces lieux déserts où le pied sonne,
Où je suis presque sûr de ne croiser personne.
Au-dessus des enclos les tilleuls sentent bon;
Et sur le plâtre frais sont écrits au charbon
Les noms entrelacés de *Victoire* et d'*Eugène*,
Populaire et naïf monument, que ne gêne
Pas du tout le croquis odieux qu'à côté
A tracé gaillardement, d'un fusain effronté,
En passant après eux, la débauche impubère.

Et, quand s'allume au loin le premier réverbère,
Je gagne la grand'rue, où je puis encor voir
Des boutiquiers prenant le frais sur le trottoir,
Tandis que, pour montrer un peu ses formes grasses,
Avec son prétendu leur fille joue aux grâces.

X

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,

Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

XI

Elle est un peu pédante, et, lorsque nous lisons,
Tout en laissant rôtir sa pantoufle aux tisons,
Elle laisse échapper un fin mot de critique.
Moi, comme j'ai fait choix d'un livre sympathique,
Comme il est quelquefois signé par un ami,
Je le défends, mais trop faiblement, à demi,
Les amoureux ayant des lâchetés infâmes.
— Les poètes pourtant sont bien compris des femmes,
Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
Lorsque pour engourdir son mal et sa colère
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
— Elle aime ces divins interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis.

Et le livre souvent tombe sur le tapis.

XII

Quelquefois tu me prends les mains et tu les serres,
Tu fixes sur les miens tes yeux bons et sincères,
Et, me parlant avec cette ferme douceur
Qui tient du camarade et qui tient de la sœur,
Mêlant dans tes discours les douces réprimandes
Aux encouragements tendres, tu me demandes
Quelles longues douleurs et quels chagrins aigris
M'ont fait le front si pâle et les yeux si meurtris.
Je prétexte d'abord des tristesses confuses,
Des ennuis qu'il vaut mieux taire; mais tu refuses
De me croire, et j'avoue un souci bien banal.
Je te confie alors, tout honteux, qu'un journal
Qui trouve des oisifs quelconques pour le lire
Vient d'insulter mon art, mes frères et la Lyre,
Que je m'en suis ému, mais que je m'y ferai.
— Alors, amie, avec ton regard préféré,
Qui se charge un moment de bienveillants reproches,
Pour me mettre les bras au cou tu te rapproches,
Et, donnant à ta voix son charme captivant,
Tu me railles tout bas, et tu me dis: — « Enfant!
Enfant, qui se permet de garder ce front blême
Et ces grands yeux remplis de chagrin, quand on l'aime!
Ces poètes ingrats! ils sont trop adorés.
Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor d'avoir saisi les papillons du rêve,
Et nous sentons frémir nos cœurs de filles d'Ève.
C'est d'abord un attrait vaguement vaniteux
Qui nous séduit; car nous savons que ce sont eux
Qui domptent la pensée et le rhythme rebelles
Pour dire aux temps futurs combien nous fûmes belles.
Mais, les Èves toujours écoutant les démons,
Nous les aimons, et puis après nous les aimons

Encor, parce qu'eux seuls savent parler aux femmes.
Ainsi donc vous auriez les rêves et les âmes,
Poètes, vous seriez les heureux, vous auriez
La rose qui parfume et fleurit vos lauriers.
Vous auriez cette joie, et, parce que l'envie
Aura mordu le vers qu'une femme ravie
La veille avait trouvé peut-être le plus beau,
Ainsi qu'un écolier qui se plaint d'un bobo
Vous nous reviendriez tout pleurants et moroses! »

— Je t'écoute, mignonne, et tu me dis ces choses
D'un accent qui caresse et, doucement moqueur,
Éveille la gaîté franche qui vient du cœur!
Et tu me les redis jusqu'à ce qu'applaudisse
Ma pensée oubliant la haine et l'injustice:
Et tu n'en parles plus que lorsque l'entretien
Te fait bien voir mon cœur heureux comme le tien.
Ainsi nous devisons longtemps à l'aventure;
Et, quand c'est bien assez parler littérature,
Afin que ton conseil me soit plus précieux,
Tu me fais le baiser que tu sais, sur les yeux.

XIII

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude sous ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

XIV

Je ne suis plus l'enfant et tu n'es plus l'espiègle
Qui naguère, le long des verts épis de seigle,
Effarions les oiseaux du printemps par nos jeux,
Ou qui marchions, le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,
Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.
Six ans se sont passés depuis lors, six années!
Et le beau temps n'est plus des blondes matinées,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux,
De la lèvre chanteuse et facile aux aveux,
Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.
— Nous ne regrettons pas, sans doute, nos vingt ans,
Car notre amour loyal grandit avec le temps;
Mais le mien ne devint ni courageux ni mâle.
Je suis toujours enfant pour souffrir; et plus pâle
Est mon front, et mon cœur plus sombre et plus amer,
Tel qu'à l'écueil revient le lourd paquet de mer,

La cigogne au clocher, et la flèche à la cible,
Tel je reviens toujours à mon rêve impossible,
A ton amour pour moi, qui te met en danger;
Aux courts instants d'oubli qu'il nous faut abréger,
Car nous savons tous deux qu'un espion les compte;
A ce bonheur, que nous cachons comme une honte;
A ce logis, que j'ose à peine orner de fleurs,
Où je viens en secret, comme font les voleurs,
Et dans lequel tu vis, hélas! emprisonnée;
A tes chagrins, — et puis à la vingtième année,
Au temps des longs chemins qu'on fait à petits pas,
Échangeant des serments légers, ne sachant pas
Qu'il faudra tant souffrir et que c'est pour la vie;
Au bon temps où, parmi la nature ravie,
On s'aime en ne songeant qu'à la beauté des cieux;

— Et je t'écris cela les larmes dans les yeux.

XV

Au fond je suis resté naïf, et mon passé,
Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
De mon cœur la première et candide chimère;
Et, lorsque je rencontre allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux sœurs
Se ressemblant, avec d'identiques toilettes,
Et portant, comme deux joyeuses goëlettes
Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,
Je suis heureux; j'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs,
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

Mais cette illusion ne dure pas longtemps,
Et tu reviens avec tes désirs irritants,
Passé, passé fatal, par qui ma vie est prise,
Poison amer et doux, dont on meurt, mais qui grise!
Et toutes les ardeurs du mauvais souvenir,
Qui viennent s'imposer à mes sens et ternir
Les naïves blancheurs à peine encore écloses,
Sont comme des moineaux qui, dans le mois des roses,
S'installeraient, parmi tous les autres jardins,
Pour prendre leurs ébats effrontés et badins,
Se becqueter à l'aise et palpiter des ailes,
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

XVI

L'autre soir, en parlant à cette jeune fille
D'un rien, du chiffon blanc que brodait son aiguille,
Du ruban que parmi ses nattes elle avait,
Vain prétexte pour mieux admirer le duvet
Des petits cheveux blonds frisant près de l'oreille,
Et cette ombre, au reflet d'une rose pareille,
Du menton mollement replié sur le cou,
Tout en causant, je fis, dis-je, ce rêve fou:
Que rien n'était charmant comme une demi-teinte,
Que cette enfant avait la timidité sainte
Des longs cils d'or voilant les chastes regards bleus,
Et des gestes d'hermine effrayés et frileux;

Et déjà ma pensée absorbante et jalouse
Se la représentait comme une blanche épouse,
Pure et douce, au milieu d'un frais intérieur
Égayé par les jeux d'un bel enfant rieur.

Et cette impression qu'elle m'avait donnée
Dura le lendemain toute la matinée,
Si bien que j'espérais presque un amour naissant.

Le bon rêve! j'étais comme un convalescent
Faible encore et fiévreux, mais qui se sent renaître
Et qui, dans les coussins, auprès de sa fenêtre,
Devant un ciel d'avril plein d'azur rajeuni,
Sourit en se disant que tout n'est pas fini,

Tandis qu'un feu discret meurt dans les cendres chaudes
Et qu'il voit au jardin en vives émeraudes
Sur les arbustes noirs éclater les bourgeons.
Les nuages, avec lesquels nous voyageons,
Lui parlent d'horizon, d'air pur, de libres courses
Dans les grands bois charmés du murmure des sources,
De la ferme, avec son bonnet de chaumes blonds,
Croulante sous l'assaut fantasque des houblons
Et de loin devinée à son odeur d'étable,
Où, vers le soir, dans la salle basse, on s'attable;
Et, tout en caressant son menton amaigri,
Heureux, tendre, oubliant déjà son mal guéri,
Qui lui fut un miroir des amitiés fidèles,
Il songe au tout prochain retour des hirondelles.

Poèmes modernes

1867-1869

ANGELUS

I

Tapi dans les rochers qui regardent la plage,
Au pied de la falaise est le petit village.
Sur les vagues ses toits ont l'air de se pencher,
Et ses mâts de bateaux entourent son clocher.
C'est en mai. — L'Océan, dans ces belles journées,
A l'azur tiède et clair des méditerranées.
Il chante, et le soleil rend plus brillante encor
Son écume glissant le long des sables d'or.
L'odeur du flot se mêle aux parfums de la terre
Et, là-bas, le petit jardin du presbytère,
A mi-côte, est rempli de fleurs et de rayons.
Blond, rieur et chassant aux premiers papillons,

Un bel enfant y joue et va, sur la pelouse,
Du vieux prêtre en soutane au vieux bonhomme en blouse
Qui sont là, l'un disant ses prières tout bas,
L'autre arrosant des fleurs qu'il ne regarde pas,
Car pour mieux voir l'enfant, qui court dans la lumière,
L'un néglige ses fleurs et l'autre sa prière ;
Et tous les deux se font des sourires joyeux.

Le prêtre est le curé de l'endroit ; l'autre vieux
En est le fossoyeur. Le premier dans sa cure
Mène depuis vingt ans sa douce vie obscure.
Ce juste a fait le bien, ainsi qu'il l'a prêché,
Et se laisse appeler *bonhomme* à l'évêché,
Sans s'étonner et sans que son zèle en décroisse.
Comme le cimetière est près de la paroisse,
Qu'il est bien seul, qu'il aime à deviser un peu
En se chauffant les pieds, le soir, au coin du feu,
Et comme il n'entend rien aux choses maritimes,
Le fossoyeur et lui sont devenus intimes.
Car c'est, à la campagne, un causeur assuré
Qu'un soldat vétéran auprès d'un vieux curé.
Celui-là, revenu dès longtemps au village,
Invalide vaincu par la guerre et par l'âge,
Trop vieux pour devenir laboureur ou marin,
Est fossoyeur, et chante, aux grands jours, au lutrin.
Or, c'est un compagnon agréable au vieux prêtre,
Disant trop longuement ses batailles, peut-être,
Mais résigné, naïf, n'engendrant point l'ennui,
Et que le curé sait doux et bon comme lui.
Tous deux s'aiment. Et quant au bel enfant qui joue,
Le ciel dans le regard, l'aurore sur la joue,
Et pour lequel ils ont ce sourire attendri,
C'est Angelus, l'enfant trouvé, leur fils chéri.
Ces cheveux blonds au vent sont la dernière flamme
Qui se reflète encore au miroir de leur âme ;
Et, parmi les bleuets et les coquelicots,
Ce bon rire aux éclats vibrants et musicaux
Leur fait une vieillesse encore ensoleillée.

Car naguère ils étaient bien seuls, et la veillée
Leur semblait longue. Assis près de l'âtre et rêvant,
Tandis qu'ils écoutaient les longs sanglots du vent
Et la mer se briser aux rochers des presqu'îles,
Un nuage passait sur leurs âmes tranquilles.
La causerie avec le foyer s'éteignait.
Le vieux prêtre fermait son livre, et se signait
Comme contre un désir coupable et qu'on repousse ;
Le vétéran vidait sa pipe sur son pouce ;
Et tous deux se taisaient, songeant qu'ils étaient seuls
Et que tous ces vieux morts, cousus dans leurs linceuls,
Qui venaient réclamer de l'un une prière
Et de l'autre un trou noir au fond du cimetière,
Avaient du moins autour de leur pauvre cercueil
Des femmes qui pleuraient et des enfants en deuil ;
Que ces gens se faisaient répéter la promesse
Que l'on n'oublierait rien, ni les fleurs, ni la messe ;
Et qu'eux, lorsqu'ils seraient à jamais endormis
Sous terre, ils n'auraient point de parents ni d'amis
Pour arracher l'ortie et la ronce mauvaise
Frissonnant sur leur tombe au vent de la falaise.

Un soir le fossoyeur, d'un ton mal assuré
Et les deux mains au feu, dit :

« Monsieur le curé,
Puisque vous savez tout, vous devriez me dire
Ce qui fait qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas rire :
Cependant, sans avoir besoin d'être indulgents,
Nous pouvons nous donner comme deux braves gens.
Je ne sais rien, c'est vrai ; que le bon Dieu m'assiste !
Mais pourquoi notre cœur, étant pur, est-il triste ?

— C'est vrai, » dit le curé.

Puis, après un moment
De silence, il reprit, bas et timidement :

« Oui, nous avons rendu, malgré la chair fragile,
A César comme à Dieu ce que veut l'Évangile,
Et nous n'avons ni l'un ni l'autre fait le mal.
Nos cœurs sont innocents comme au jour baptismal ;
Rien ne les assombrit et rien ne les déprave,
Le mien étant pieux et le vôtre étant brave.
Priant pour les vivants et prenant soin des morts,
Nous vieillissons ici, calmes et sans remords.

Et pourtant notre vie est triste !

— Au point, dit l'autre,
Que vous, monsieur l'abbé, vous, plus saint qu'un apôtre,
Je vous ai vu jeter, dans vos jours de souci,
Un regard envieux aux plus pauvres d'ici.

— Le pêcheur, dit le prêtre, heureux parmi les hommes,
N'a pas du laboureur les ennuis économes ;
Il a la mer ; il a sa plage de galets
Pour prendre du varech et sécher ses filets ;
Et, si les flancs épais de sa barque normande
Regorgent de saumon, de congre ou de limande,
Oublieux du péril auquel il s'exposa,
Il revient tout joyeux à son feu de colza,
Sans penser que demain il faut qu'il recommence
Sa bataille éternelle avec la mer immense,
Et pose à son retour des baisers triomphants
Sur les fronts inégaux de ses petits enfants.
Un enfant ! C'est cela qui nous manque peut-être.
Nous n'avons pas d'enfant, hélas ! »

Et le vieux prêtre
Reprit, en tisonnant tout doucement son feu :

« Tous les moyens sont doux, ami, de plaire à Dieu.
Il est doux d'obéir, d'être humble et d'être chaste ;
Mais notre cœur humain est-il donc si peu vaste,
Que la patrie et Dieu, dans ce cœur enfermés,
N'y puissent laisser place à des êtres aimés ?
Pourtant Dieu, c'est l'amour. Il sait bien que nous sommes
Aimants ; et puis c'est grand, cela : faire des hommes.
Vivre au milieu de fils chrétiens, c'est aussi beau
Que servir un autel ou défendre un drapeau.
Ce doit être un devoir bien plus lourd qu'on ne pense,
Oui, mais qui porte en lui sa chère récompense.
Nous n'avons pas d'enfant, voilà !

— Certainement,
Dit l'autre. Quand j'étais encore au régiment,
Et quand, les pieds meurtris aux cailloux des montagnes,
Je m'en allais coucher chez les gens des campagnes,
Qui m'accueillaient fort mal et n'avaient d'autre soin
Pour moi que de passer leur fourche dans le foin,
Parfois, en attendant qu'on fît de la lumière,
J'ai vu de beaux enfants jouer dans la chaumière,
Et je leur ai souri. Mais il fallait passer
Sans leur dire un seul mot et sans les embrasser,
Et s'en aller dormir sur son sac dans la grange.
Mais ces fois-là j'étais plus las, et, c'est étrange,
Je repartais le cœur plus sombre. »

Et, soupirant,
Ils restèrent au coin de leur foyer mourant,
Sans entendre, du fond de leur pénible rêve,
Se lamenter au loin l'Océan sur la grève.

II

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
L'hiver, quand vient la nuit et quand c'est l'*angelus*
Qui sonne lourdement au clocher du village,
Rhythmé par les sanglots de la mer sur la plage.
Dans les cœurs son écho lugubre retentit.
Celle qui reste songe à celui qui partit
Sur sa barque parmi la brume et la tempête,
Et se demande, auprès du rouet qui s'arrête,
Si là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
A comme elle entendu les coups du grave airain,
Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle,
Il s'est bien souvenu de se signer comme elle.

Ayant sonné la cloche et dit les oraisons,
Les deux vieillards allaient regagner leurs maisons
Et se disaient adieu sur le seuil de l'église,
Quand ils virent, gisant sur une pierre grise,

Quelque chose de blanc qu'on avait laissé là;
Et, s'étant approchés tous deux, il leur sembla
Que cela remuait vaguement. Le vieux prêtre,
Inquiet, se pencha vite et put reconnaître
Que c'était un pauvre être à peine emmaillotté,
Un enfant qu'une mère horrible avait jeté,
Profitant du sommeil confiant de l'enfance,
En passant, dans ce coin, presque nu, sans défense,
Comme un voyageur las jette au loin son fardeau.

« Hélas! dit le curé, qui des mains du bedeau
Prend le pauvre petit, notre raison humaine
Est folle en voulant fuir la route où Dieu la mène.
Vous avez vu par nous vos desseins outragés,
Dieu très juste, et voici comment vous vous vengez.
L'autre soir, nous sentions dans nos âmes farouches
Fermenter les désirs coupables, et nos bouches
Ont prononcé tout bas des propos envieux.
Mais vous vous êtes dit : « Ces deux hommes sont vieux :
Leur voyage fut long; ils sont las de leur course;
Ils ont besoin d'un peu d'ombre et de quelque source;
Ce sont de vrais chrétiens, ce sont de bons amis;
Il faut leur pardonner. » Et vous avez permis
Que notre foi n'eût plus même ce seul obstacle.
Merci! Que cet enfant, donné par un miracle,
Bonheur que nos vieux jours n'auraient jamais rêvé,
Porte le nom de l'heure où nous l'avons trouvé :
Qu'il s'appelle Angelus! c'est un nom de prière.
Mon Angelus, je vous baptise au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit!

— *Amen!* » dit le soldat.

Et, de peur que le vent de mer n'incommodât
Davantage l'enfant tout transi sur les pierres
Et qui ne rouvrait pas encore ses paupières,
En prenant à travers un terrain labouré
Ils rentrèrent en hâte au logis du curé.
Là, pour faire du feu, le soldat s'agenouille;
De son vieux manteau noir le curé se dépouille
Et reste ainsi, portant le petit sur les bras,
Et tout semblable, dans son naïf embarras,
Au saint Vincent de Paul des naïves images.

Jadis un autre enfant, celui vers qui les mages,
Écoutant dans le ciel un mystique concert
Et suivant une étoile à travers le désert,
Vinrent pour présenter l'or, l'encens et la myrrhe,
L'enfant divin, l'enfant Jésus, qu'encore admire
Le monde qui pourtant a brisé tous ses dieux,
L'enfant de Bethléem parut moins radieux,
Dans sa crèche adorable, aux pèlerins augustes,
Que cet enfant trouvé ne parut à ces justes,
Lorsque sur le lit blanc et pur comme un berceau
Ils l'eurent déposé dans son sommeil d'oiseau,
Et que sous le profond rideau qui se soulève
Ils le virent tous deux continuer son rêve.

« Oui-da! dit le soldat qui tenait le rideau,
Le bon Dieu nous a fait un bien joli cadeau.
Nous voulions un enfant, c'est comme dans un conte,
Le voilà. Nous allons l'élever et, j'y compte,
Plus tard en faire un gars robuste et bien portant.
C'est entendu, monsieur le curé. Mais pourtant
Il faut aussi songer à ce qui va s'ensuivre.
Vous êtes, vous, d'abord, éduqué comme un livre :
L'enfant saura de vous tout ce qu'il faut savoir.
Moi, pour les menus soins, je me flatte d'avoir
La chose d'employer le fil et les aiguilles.
Mais voilà : nous avons vécu loin des familles,
Loin des berceaux; jamais on ne nous révéla
Comme on s'y prend avec ces petits êtres-là.
Leur parler, vous savez le langage des anges,
Ce n'est rien. Mais ôter et remettre leurs langes,
Les nourrir comme il faut et leur dire ces chants
Qui les font s'endormir alors qu'ils sont méchants,
Les soigner, eux toujours malades et débiles,
A cela, voyez-vous! nous serons malhabiles.
Qu'y faire? Une servante?... Eh! nous ne pourrions pas
La payer. Faites-vous toujours vos deux repas?
Pour nous, les serviteurs sont des gens trop avides.
Et tous vos pauvres qui s'en iraient les mains vides!
Puis, quel autre aussi bien que nous en aurait soin?

— Comment, une servante! il n'en est pas besoin,

Dit le vieux prêtre avec son bon regard sincère.
Nous saurons bien ce qui lui sera nécessaire.
Nous désirions un fils, Dieu nous l'envoie : ainsi,
Ce n'est pas, à coup sûr, pour qu'il sorte d'ici.
En lui donnant d'abord toute notre tendresse,
Nous ne commettrons pas de grave maladresse.
Nous sommes, il est vrai, très pauvres; mais enfin
Notre enfant ne mourra ni de froid ni de faim :
J'ai de beau linge blanc tout plein ma vieille armoire,
Et je pourrais encor vous remettre en mémoire,
Mon cuisinier d'un jour, que, quand vient Monseigneur,
Notre hospitalité nous fait assez d'honneur,
En ajoutant tout bas que pour Son Éminence
Un jour passé chez moi n'est pas jour d'abstinence.

— Vos poulets? votre vin? pour qui? pour ce petit?
Mais à son âge on n'a pas si bon appétit
Qu'un archevêque; et c'est bien plus tard qu'on les sèvre.

— Eh bien, en attendant, nous aurons une chèvre...
Et puis je vous défends de rire du clergé.

— Bien, ne vous fâchez pas, la bonne a son congé.
C'est dit. L'enfant aura d'abord quelque surprise
De votre robe noire et de ma barbe grise;
Mais nous lui sourirons; puis, nous n'y pouvons rien.
Vous, monsieur le curé, pour sûr, vous saurez bien
Ce qu'il lui faut, vous qui savez soigner les âmes;
Les vieux prêtres, mais c'est aussi doux que les femmes!
Et vous avez les mains blanches comme les leurs.
Moi, j'aimerai l'enfant comme j'aime mes fleurs.
Et nous pourrons mener jusqu'au bout ce caprice,
D'apprendre le métier de mère et de nourrice. »

Et pendant ce temps-là le pauvre enfant trouvé,
Sur l'oreiller moelleux, comme sur le pavé,
Dormait toujours, charmant d'abandon et de grâce.
Les deux vieillards baisaient sa petite main grasse,
Et puis la reposaient doucement sur le lit.
Comme on penche le front sur un livre qu'on lit,
Ils se tinrent longtemps inclinés sur sa couche,
Retenant leur haleine et le doigt sur la bouche.

Puis, par un enfantin regard persuadant
L'autre qui lui faisait signe d'être prudent,
Et comme n'y pouvant résister, le vieux prêtre,
Au risque d'éveiller le charmant petit être,
Silencieusement le baisa sur le front.
Angelus ébaucha de son bras rose et rond
Ce geste vague et mou du réveil qui s'approche,
Tandis que, s'adressant en secret un reproche,
Vite se reculait le vieil audacieux,
An fond très satisfait de voir s'ouvrir les yeux
De l'enfant, comme afin d'orienter ses voiles
Le marin est heureux du lever des étoiles.

L'enfant, qui s'éveilla doucement, leur sourit.

Alors, courbant le front, le bon curé le prit
Dans ses mains, que rendait fébriles son grand âge,
Mais que la peur faisait trembler bien davantage;
Et, se sentant le cœur plus inquiet encor
Que le jour où, vêtu de la chasuble d'or,
Et selon la promesse aux chrétiens garantie,
Pour la première fois il consacra l'hostie,
Il vint s'asseoir auprès du feu qui pétillait;
Et, cependant qu'avec lenteur il dépouillait
L'enfant de ses haillons liés par des ficelles,
S'étonnant de ne pas lui découvrir des ailes,
Le fossoyeur, avec un air tout réjoui,
Se tenait immobile et debout devant lui,
L'encourageant des yeux et le regardant faire.
Et cette heure leur fut exquise. L'atmosphère
Était intime. A peine entendait-on le bruit
Du vent et de la mer qui pleuraient dans la nuit.
Le colza sec brûlait, clair, dans la cheminée;
Toute la vieille chambre était illuminée.
La bouilloire chantait gaîment devant le feu
En laissant échapper son mince filet bleu;
Et le petit enfant, frêle espérance d'âme,
Content de se sentir tout nu devant la flamme,
Sur les genoux des deux vieillards extasiés,
Serrait ses petits poings, frottait ses petits pieds
Et murmurait, le front ballant et l'œil atone,
Son doux vagissement heureux et monotone.

III

Comme le presbytère est joyeux maintenant!
Bien qu'au bord de la mer il soit moins rayonnant,
Le printemps, qui sourit parmi les giboulées,
Éclaire le gazon frileux dans les allées,
Réchauffe le vieux seuil, le cep en espalier,
Et vient mourir au bas du gothique escalier.
Le jardin rajeunit, rempli de pousses vertes.
L'éclat de rire sort des fenêtres ouvertes.
La brique a le ton rose et charmant d'un décor,
Et le chaume brillant pétille comme l'or.

Ah! si le jardin sombre et les vieux murs moroses
Se sont transfigurés si vite, si les roses
Ont si vite chassé l'ortie et le chardon,
Si la tendre espérance et l'aimable pardon
De floréal ont pris ce coin noir pour leurs fêtes,
Si plus pures et plus exquises se sont faites
Pour ce lieu les senteurs premières des lilas,
Si ce miracle advint, c'est que tu t'y mêlas,
C'est que tu l'accomplis sans le savoir, Enfance!
C'est qu'une sympathique et douce connivence
S'installe entre ta grâce et la grâce d'avril;
C'est qu'un enchaînement adorable et subtil
Comme lui t'embellit de charme et de surprise,
Fait ton rire semblable aux chansons de sa brise
Et l'or pâle de ta chevelure pareil
Aux rayons étonnés de son jeune soleil!

Car de longs mois, depuis cette nuit de novembre
Où près des deux vieillards et dans la vieille chambre,
Confiant, protégé par leur regard ami,
Pour la première fois l'enfant avait dormi,
De bien longs mois, de bien doux mois, toute une année
D'extase stupéfaite et de joie étonnée
Avait passé, bien chère et trop courte pour eux.

Et dès le lendemain de ce jour bienheureux
Ils avaient entrepris leur délicat ouvrage.
D'abord ils avaient craint les dangers du sevrage;
Mais tout semblait venir en aide à leur dessein.
Rejeton du malheur, né sur un maigre sein
Avare de son lait comme de sa tendresse,
Angelus, élevé sans soin et sans caresse,
N'étant pas mort, hélas! s'était vite endurci,
Car la misère tue ou rend robuste. Aussi,
Plus fort que ne le sont les bambins de cet âge,
Il supportait déjà la soupe et le laitage.
Ensuite, autre souci, cet enfant inconnu
Avait été trouvé par eux à peu près nu :
Il fallait le vêtir au plus tôt, faire emplette
De toile, lui fournir sa layette complète,
Payer quelque ouvrière enfin; et justement
Le curé n'était pas bien riche en ce moment ;
Ses pauvres de la veille avaient vidé ses poches.
Et le voilà déjà s'accablant de reproches
Et se disant tout haut, d'un air très irrité,
Qu'il était imprudent et que la charité
Comme cela, c'était une chose coupable.

Mais le soldat, fronçant le nez d'un air capable,
Prit les deux meilleurs draps dans l'armoire en noyer,
Et, s'armant de ciseaux, il se mit à tailler
Des ronds et des carrés dans le vieux linge jaune.
Parfois il devenait rêveur, prenait une aune,
Se trompait, puis jetait ses ciseaux, plein d'effroi,
Comme un tailleur gâtant le bleu manteau d'un roi.
Le bon prêtre, ignorant comme une vieille fille
Et stupéfait, le vit enfiler son aiguille,
Coudre longtemps, soufflant très fort à chaque point,
Puis enfin, d'un air grave, essayer sur son poing
Un tout petit bonnet d'enfant du premier âge.
Ce n'était pas parfait; mais, sans perdre courage,
Le bonhomme, étouffant quelquefois un juron,
Vite en tailla plusieurs sur le même patron.
Sans doute il essuyait bien souvent ses lunettes,
Les coutures n'étaient ni droites ni bien nettes,

Mais le vieil apprenti des choses du berceau,
Le soir, eut terminé tout le petit trousseau.

Pour eux ce fut alors une douce existence :
Ces hommes maladroits, mais remplis de constance,
Tâchaient de deviner, enchantés et surpris,
Ces mille petits soins qu'ils n'avaient pas appris,
Intuition du cœur, science maternelle,
Qu'avec l'enfant conçu la femme porte en elle.
Certes, ce ne fut pas d'abord sans embarras.
Lorsque Angelus pleurait en leur tendant les bras,
Souvent ils ne savaient que faire ni que dire.
Que lui fallait-il donc ? Un baiser ? un sourire ?
On les lui prodiguait. Que voulait-il enfin ?
Souffrait-il ? avait-il sommeil ? avait-il faim ?
Et puis, comme toujours un esprit qui travaille
Découvre, ils découvraient ; et de chaque trouvaille,
De chaque invention de leur ardent amour,
Ils se sentaient le cœur heureux pour tout un jour ;
Et le bonheur est fait de ces riens éphémères.
Ils allaient à tâtons, consultaient les commères
Du village, et prenaient des conseils très prudents
Pour l'âge où le petit devrait faire ses dents.
O candeur ! ils avaient des fiertés de nourrices,
Et quand l'enfant dormait tout nu, montrant ses cuisses
Où le sang rose et pur venait à fleur de peau,
Les yeux brillants de joie, ils disaient : « Qu'il est beau ! »

Angelus grandissait, et, sur ces entrefaites,
Un beau jour il voulut marcher. Nouvelles fêtes !
Ces vieux, avec leurs dos voûtés et leurs pas lents,
Semblaient faits pour guider les efforts chancelants
De ce petit garçon, leur fils et leur élève.
Chaque soir, sur le sable humide de la grève
Ils le firent marcher, surveillant avec soin
Ses progrès, chaque jour allant un peu plus loin,
Et, plus tard, chaque jour allant un peu plus vite.
L'encourageant par un bon rire qui l'invite,
Chacun d'eux soutenait un des bras de l'enfant ;
Et celui-ci parfois s'arrêtait, triomphant,
Après un petit pas qui lui semblait immense,
Heureux ainsi qu'on l'est toujours quand on commence :
Et les deux bons vieillards étaient tout égayés
Lorsque Angelus, ouvrant de grands yeux effrayés,
Jetait un léger cri, douce et claire syllabe,
Devant la fuite oblique et bizarre d'un crabe,
Ou quand il leur fallait, en se baissant un peu,
L'aider à ramasser le coquillage bleu
Ou le petit galet joli comme une perle
Que jetait à leurs pieds la vague qui déferle.
Et quel triomphe encor quand, s'étant hasardé,
Un beau matin l'enfant courut sans être aidé !
Depuis lors il allait en avant, eux derrière.
Le curé regardait par-dessus son bréviaire,
Et l'autre se frottait les mains, l'air tout joyeux.
Et quand leur fils courait trop vite, les deux vieux
Hâtaient le pas, l'abbé refermant son gros livre,
Et tous les deux riaient de ne pouvoir le suivre.
Toute leur vie était pleine de ce marmot.
Après le premier pas, ce fut le premier mot.
Chaque jour amenait sa nouvelle surprise.
Et, comme le bonheur nous égare et nous grise,
Le petit Angelus n'avait pas seulement
Trouvé parmi ses cris ce vague bégaiement,
Effort de la pensée éclose qui s'envole
Et qui ressemble à peine encore à la parole,
Que déjà le curé, plein d'ardeur et rêvant
A le faire bientôt devenir très savant,
Cherchait dans un coin noir de sa bibliothèque
Son vieux savoir latin et sa science grecque,
Et rouvrait ses bouquins de poussière chargés,
Se reprochant de les avoir tant négligés,
Et critiquant tout bas la Messe et l'Évangile
Qui le brouillaient avec la langue de Virgile.
Pourtant, sans honte, ainsi qu'un tout jeune garçon,
Il se remit à l'œuvre, apprenant sa leçon
Tous les jours et vivant sur son dictionnaire,
Comme lorsqu'il était au petit séminaire.
Pour mieux se souvenir, souvent il récitait
Du latin à voix haute, et, quand il s'arrêtait
Cherchant le mot perdu dans son livre d'étude,
Le vétéran disait : *Amen !* par habitude.
Ils étaient donc heureux tout à fait ; et le soir
Près du berceau chéri tous deux venaient s'asseoir,
Et, le cœur attendri, silencieux, timides,
Ils contemplaient l'enfant avec des yeux humides.

IV

Or le printemps avait sept fois fleuri ; l'été,
Dardant sur les blés mûrs son or diamanté,
Avait sept fois donné sa moisson, et l'automne
Sa vendange, et l'hiver sa neige monotone.
Auprès des deux vieillards l'enfant avait grandi,
Mais sans prendre cet air libre, vif, étourdi,
Ce goût des jeux bruyants et ce doux caquetage
Qu'on trouve d'ordinaire aux garçons de cet âge :
Sa grâce — les enfants sont toujours gracieux —
Était comme voilée et craintive ; ses yeux
Cachaient une douleur dans leur azur sincère ;
Il était pâle et doux comme une fleur de serre ;
Son sourire était rare et contraint. Souffrait-il ?
Peut-être ; mais d'un mal bien lent et bien subtil,
Et qui, ne s'exprimant jamais par une plainte,
Ne pouvait éveiller l'affectueuse crainte
Des deux vieillards naïfs, qui trouvaient justement
L'enfant, dans sa douceur malade, plus charmant.

Pourtant, s'il suffisait, pour que la fleur qui pousse
Embaumât le jardin d'une haleine plus douce
Et pour que l'enfant prît des forces chaque jour,
D'un rayon généreux de soleil et d'amour,
Angelus, qu'entourait deux fois l'amour d'un père,
Aurait dû, tout pareil à la fleur qui prospère,
S'épanouir en fraîche et robuste santé.
Si le baiser longtemps et souvent répété
Faisait éclore seul les roses sur la joue ;
Si la bonté d'un cœur d'aïeul qui se dévoue,
La tendresse tremblante et toujours en éveil,
Le front à cheveux blancs penché sur le sommeil,
Suffisaient pour servir de garde et de défense
A ce fragile espoir qu'on appelle l'enfance,
Angelus, délivré des langes du berceau,
Aurait dû s'élancer, léger comme un oiseau,
Par la nature et faire en courant bien des lieues,
Fou des insectes d'or et des fleurettes bleues,
Heureux, libre, voulant tout sentir, tout saisir,
Tout connaître, cédant à l'avide désir,
Tapageur, les cheveux emmêlés par les branches,
Mordant les fruits trop verts de toutes ses dents blanches,
Faisant rire avec lui les échos du chemin
Et prenant sans effroi des bêtes dans sa main !

Mais non ! le jeune fils des deux vieux, au contraire,
Par aucun jeu d'enfant ne se laissait distraire.
Souvent, ouvrant ses yeux étonnés et chercheurs,
Il regardait passer les enfants des pêcheurs,
Qui, lorsque revenait la saison douce et belle,
Allaient au bois voisin, en longue ribambelle,
Cueillir des mûres ou chasser les papillons.
Il regardait passer ces gaîtés en haillons,
Qui couraient les pieds nus et d'aurore coiffées,
Et ces blouses, et ces culottes étoffées
De grands-pères, et ces cheveux blonds sans bonnet,
Leur faisait un sourire, et puis s'en revenait,
Marchant à petits pas, rêveur et solitaire,
Tout seul, dans le jardin calme du presbytère.
Quand il voyait l'enfant revenir et s'asseoir,
Son père le soldat, qui tenait l'arrosoir
Ou passait le râteau sur quelque plate-bande,
En écoutant au loin chanter la folle bande,
Grommelait, de son air affable et belliqueux :
« Voyons donc, fainéant, va jouer avec eux. »
Mais l'enfant, sans prêter l'oreille aux cris de fête,
Soupirait, secouait négligemment la tête
Et s'approchait du vieux pour lui dire : « Pourquoi ?
Je m'amuse bien mieux quand je suis avec toi. »

Puis Angelus passait bien des heures à lire ;
Et le savoir n'est pas le père du sourire.
Il lisait trop. D'abord ce désir curieux
Avait rendu le bon curé tout glorieux :
Tel le semeur qui voit prospérer ses semailles.
Ce jeune esprit déjà plein d'heureuses trouvailles,
Ces prompts étonnements, ces vives questions,

Au vieux prêtre inspiraient quelques ambitions,
Car Angelus avait toujours aimé le livre.
A peine avait-il eu jadis besoin de suivre
Le doigt ridé qui montre en tremblant l'alphabet.
Le piège était tentant; le bonhomme y tombait,
Et parfois sa science était tout étonnée
Quand l'enfant, sachant plus que la leçon donnée,
Avec son éternel « Pourquoi? » l'embarrassait.
Il ne comprenait pas le danger : il laissait
Angelus absorbé dans ses livres d'estampes,
Et n'apercevait pas palpiter à ses tempes
Les rêves trop pesants pour ce jeune cerveau
Avide avant le temps d'étrange et de nouveau.
Et chaque jour, malgré le calme de l'asile
Où sa vie aurait dû couler, pure et facile,
Dans les fleurs en été, près de l'âtre en hiver,
Malgré le souffle sain et puissant de la mer
Qui caressait son front sans y mettre le hâle,
Angelus devenait plus souffrant et plus pâle;
Et de ce mal visible à peine, mais profond,
Les vieux ne savaient rien, presque contents au fond
— Car chez les plus aimants l'égoïsme sommeille —
Que cette enfance fût moins fraîche et moins vermeille,
Mais plus tendre et toujours présente à leur foyer.
Tous deux s'étaient hâtés bien vite d'oublier
Leurs doutes de jadis. On leur eût fait offense
De leur dire à présent ce qu'il faut à l'enfance.
Ils croyaient seulement que leur fils n'était pas
Un être comme un autre, et se disaient tout bas
Que leur affection avait fait ce prodige.
Ils étaient étonnés de leur œuvre; et, que dis-je!
De cette ardeur précoce, où déjà s'épuisait
Angelus, leur orgueil paternel s'amusait.
Hélas! leur ignorance était seule coupable,
Non pas leur cœur; et tout ce dont était capable
De soin, de dévoûment et d'amour, en effet,
Leur vieillesse naïve et bonne, ils l'avaient fait.
Mais malgré tout, malgré leur charité divine,
Ils n'avaient pas appris ce qu'il faut qu'on devine;
Et leurs cerveaux, trop froids, ne pouvaient plus avoir
L'instinct, bien plus puissant encor que le savoir.
Car la grande Nature est jalouse : elle exige
Qu'on ne s'écarte pas des règles qu'elle inflige,
Et ne fait si chétif l'enfant qui naît au jour,
Que pour qu'il soit aimé d'un plus prudent amour
A cause des soucis et des craintes qu'il donne;
Elle veut que cet œil flottant et qui s'étonne
Ne puisse supporter l'immense éclat des cieux
Sans l'avoir vu d'abord reflété par les yeux
De la mère, qui veille à côté de la couche;
Elle veut que, cruelle et rude, cette bouche
Pour y boire le lait morde à même le sein;
Elle ordonne, dans son immuable dessein,
Un travail réciproque à tous ceux qu'elle affame,
Aux mères pour l'Enfant, aux époux pour la Femme;
Elle ne peut avoir pitié des célibats;
Ni les autels sacrés, ni les nobles combats
Ne sauraient un instant plier sa règle austère,
Et toujours elle dit : « Malheur au solitaire! »

Oui, ces deux justes, oui, ces excellents viellards,
Dont tous les battements de cœur, tous les regards
Étaient pour cet enfant adorablement triste,
Ne voyaient pas, dans leur amour presque égoïste,
Que pour cet être, espoir de leur humble maison,
Leur étreinte était une étouffante prison;
Que sur ce faible front leur sénile tendresse
Appuyait trop longtemps la trop lente caresse;
Qu'Angelus en souffrait, et que chaque baiser
Venait encore plus l'abattre et l'épuiser:
Qu'à son sourire, fleur exquise de sa lèvre,
Volaient les papillons obsédants de la fièvre,
Et qu'enfant pressentant déjà le séraphin,
Sans regret et sans plainte il se mourait enfin.
Car Angelus, nature affectueuse et douce,
Ignorait tout à fait le geste qui repousse.
A ces baisers mortels, dont il était brisé,
Toujours il présentait son sourire lassé
Et se jetait au cou du soldat et du prêtre.
On meurt d'être aimé trop comme de ne pas l'être,
Et c'est un mal divin dont nul ne se défend.
Une mère aurait lu dans les yeux de l'enfant
La fatale langueur de ce mal qui s'ignore.
Elle eût dit : « C'est assez! » Les vieux disaient : « Encore! »
Et par leur faute, et dans leurs bras, et sous leurs yeux,
Angelus se mourait, martyr délicieux!

O Nature! c'était pourtant bien peu de chose :
Laisser vivre un enfant, laisser croître une rose,
Épargner ce dernier supplice à ces deux saints,
Cela n'importait pas beaucoup à tes desseins. .
Ne se peut-il donc pas, ô Mère, que tu veuilles
Qu'en un an l'arbrisseau pousse deux fois ses feuilles?
Et si, sous le soleil d'automne, et trop hâtifs,
Ses rameaux ont donné quelques bourgeons chétifs,
Faut-il toujours, faut-il, hélas! que tu l'accables
Sous ton hiver et sous tes neiges implacables?
Pourtant c'était l'espoir de l'antique forêt.
Ces chênes, dont le cercle auguste l'entourait
Et peut-être au printemps jetait sur lui trop d'ombre,
Ne pourront-ils, alors que revient le temps sombre,
Étendre jusqu'à lui leurs grands bras paternels?
Non, tu ne changes rien aux ordres éternels!
Non! Avril renaîtra sans que l'arbre renaisse,
Et, retrouvant encore un effort de jeunesse,
Les vieux troncs, tout pourris sous le lierre, verront
Le feuillage épuisé reverdir à leur front;
Et ces aïeux, dont l'âme altière et résignée
Ne craignait même plus les coups de la cognée,
En voyant ce trépas qui précède le leur,
Les vieux chênes des bois gémiront de douleur!

V

Ce soir-là — c'était vers le milieu de septembre,
Les vieillards et l'enfant avaient gardé la chambre,
Angelus se sentant plus malade et plus las.
Le prêtre et le soldat, les deux pères, hélas!
Ne pouvaient se douter que la fin fût si proche.
Ils étaient sans effroi, se sentant sans reproche
— Ce sera, pensaient-ils, un malaise d'un jour. »
Et leur bonheur n'était pas troublé, leur amour
Les trompant, et l'enfant donnant à sa caresse
Toujours plus de fiévreuse et de mièvre tendresse.
Auprès de la fenêtre, où fraîchissait le soir,
Dans son large fauteuil le curé fit asseoir
Angelus; et tous trois devant le clair de lune
Écoutèrent mourir les lames sur la dune.
Abandonné, fermant ses beaux yeux à demi,
L'enfant, qui se mourait, paraissait endormi.
La sueur sur son front collait ses cheveux d'ange;
Et, d'un geste navrant, mais plein d'un charme étrange,
Il cherchait vaguement, comme on cherche un appui,
Les mains des deux vieillards, assis auprès de lui.
Mais ceux-ci ne pouvaient deviner sa souffrance,
Leurs cœurs simples étaient toujours pleins d'espérance;
Et, pensant qu'Angelus ne les entendait pas,
Avec un bon sourire ils échangeaient tout bas
Les décevants projets et les douces chimères,
Comme auprès des berceaux en évoquent les mères.

« Puisque voilà l'enfant près de nous endormi,
Disait le prêtre, il faut songer, mon bon ami,
Que, pour qu'il soit heureux plus tard, notre prière
Ne suffit pas. Voyons à choisir sa carrière.
Notre Angelus devient grand garçon, et déjà
Sa jeune âme, que Dieu jusqu'ici protégea,
Blanc calice, s'entr'ouvre et cherche la lumière.
Nous avons bien guidé son enfance première :
Il ne sait rien encor de mauvais ni d'amer;
Il n'a vu jusqu'ici que le ciel et la mer;
Par la chanson du flux son âme fut bercée,
Et l'azur est moins pur que sa fraîche pensée
Et que ses sens nouveaux encore appesantis,
Car la grande nature est bonne aux tout petits.
Mais il faut profiter de l'heureuse minute.
Nous sommes vieux. Demain, seul, il faudra qu'il lutte;
Et, comme le devoir paternel le prescrit,
Nous devons lui donner les armes de l'esprit.
Je ne désire pas, moi, qu'il se fasse prêtre.
Oh! qu'il soit bon chrétien, que la foi le pénètre,
Qu'il aime et qu'il espère enfin, et qu'il soit tel
Qu'un lys pur qui fleurit à l'ombre de l'autel!
Mais, si j'en puis juger par sa petite enfance,
J'aimerais mieux — que Dieu pardonne mon offense! —

Que la vocation de grâce lui manquât,
Car pour le sacerdoce il est trop délicat.
C'est en souffrant qu'il faut que le pasteur travaille
Pour ses brebis. Il faut qu'il se lève et qu'il aille
Par la nuit, bien avant le petit point du jour,
Sous la bise, à travers les terres de labour,
Emportant dans un coin du manteau le ciboire,
Et cherchant, tout au fond de la campagne noire,
A découvrir enfin au douteux horizon
La lueur qui trahit la funèbre maison
Où quelque agonisant, quand il arrive à l'heure,
Lui montre en blasphémant sa famille qui pleure,
Son foyer sans fagot et sa huche sans pain.
Puis, avec l'eau bénite et la bière en sapin,
Il faut le lendemain qu'il revienne et qu'il donne
Au mort une prière, aux vivants son aumône,
Et, s'il n'a pas d'argent, qu'il en trouve, et qu'il ait
Pour ses pauvres toujours du pain bis et du lait.
Et, s'il chemine un jour, heureux, lisant son livre,
Respirant les sentiers en fleur, et qu'un homme ivre,
Qui sort du cabaret et qu'il ne connaît point,
L'appelle fainéant en lui montrant le poing,
Il faut que sans pâlir il subisse l'insulte.
Et puis ce n'est pas tout. Le serviteur du culte
A bien d'autres soucis, et l'on ne peut savoir
Combien grave et combien austère est son devoir,
Car la tentation est bien près de la faute.
Pourquoi, près de la chaire où l'on parle à voix haute,
Ce confessionnal où l'on parle tout bas?
Il faut l'aide de Dieu pour n'y succomber pas.
Ne nous le prends donc point, Seigneur, pour ton service,
Et permets qu'à tel point il ignore le vice
Que même pour l'abattre, il y soit étranger;
Car, tu le sais, l'agneau ne peut être berger.

— Et maintenant, monsieur le curé, reprit l'autre,
A mon tour, n'est-ce pas? car cet enfant est nôtre,
Et je suis comme vous le père d'Angelus.
Pas de soutane, soit! pas de sabre non plus.
Très souvent le plumet tricolore dérange
Les projets. Ces gamins ont un goût fort étrange
Pour les habits dorés tout partout sur le corps
Comme ceux des housards et des tambours-majors.
Sachant qu'ils n'aiment pas beaucoup qu'on les chicane,
On les laisse d'abord chevaucher sur sa canne
Et grimper aux genoux comme on grimpe aux remparts;
C'est gentil. Puis un jour ils vous disent : « Je pars. »
Et ce jour-là ce sont des hommes pour la tête;
Et l'on reste à pleurer tout seul comme une bête.
Et voilà qu'ils s'en vont à la guerre là-bas,
Dans des pays affreux d'où l'on ne revient pas.
Ils meurent, et les vieux les suivent. C'est stupide!
Veillons-y. Le petit m'a l'air d'un intrépide.
Quand il se portait mieux, il grimpait aux pruniers
Les plus hauts. Le dimanche, il va voir les douaniers,
A l'heure où le sergent fait faire la parade.
Morbleu! qu'il n'aille pas, le petit camarade,
Vouloir être soldat, ou nous nous fâcherons!

— Bien, bien! dit le curé, nous y réfléchirons.
Sans être cardinal ni maréchal de France,
Angelus peut encor passer notre espérance.
L'enfant a tant d'esprit qu'il m'étonne souvent :
Ce sera quelque artiste ou bien quelque savant;
Et, quoi qu'il soit d'ailleurs, nous en ferons un juste.
Mais avant tout il faut qu'il devienne robuste,
Qu'il retrouve son rire et ses fraîches couleurs.
Mes livres sont mauvais : qu'il coure dans vos fleurs!
Une leçon vaut moins pour lui qu'une culbute
A cette heure. Ainsi donc, ajournons la dispute. »

Tous deux en étaient là de leurs propos joyeux,
Lorsque Angelus ouvrit tout doucement les yeux
Et de cet air malin, si charmant dans l'enfance,
Il leur dit :

« C'est fort bien. On arrange d'avance
Ce qu'on fera plus tard de son enfant gâté.
Mais je ne dormais pas, et j'ai tout écouté.
Savez-vous que c'est mal de disposer des autres?
Pourtant n'ayez pas peur, car, sans gêner les vôtres,
Je puis vous confier maintenant mes projets.
Ils sont très sérieux, vous verrez! Je songeais
Depuis assez longtemps, pères, à vous les dire.
Ces livres dans lesquels vous m'apprîtes à lire
Et ce vaste Océan qui berce mon sommeil

Me les ont inspirés et m'ont donné conseil.
Je veux être marin sur la mer. Ces volumes,
Que j'épelais jadis si mal, puis que nous lûmes
Ensemble et qu'aujourd'hui je relis couramment,
M'ont parlé de pays au ciel toujours clément,
Aux arbres toujours verts, pleins d'oiseaux magnifiques,
Où l'on allait porté par les flots pacifiques.
Je veux partir pour ces pays délicieux.
Ce ciel gris m'est fatal. Quand je ferme les yeux,
Tout prend la couleur d'or du soleil dans mes rêves;
Et les vagues au loin murmurant sur les grèves
Me disent — car j'entends des mots dans leurs rumeurs : —
« Viens avec nous, et fuis ces climats où tu meurs! »
Pères, ne tentez pas d'arrêter mon courage
Et ne me parlez pas d'écueils et de naufrage;
Car j'ai lu quelque part, et c'était arrivé,
Que toujours un marin, un seul, s'était sauvé
A la nage, à cheval sur une vieille planche,
Et qu'il voyait bientôt poindre la voile blanche
D'un navire passant pour lui porter secours.
Moi, je serai celui qui se sauve toujours.
Si je tarde longtemps, il est bien inutile
D'avoir peur. Non. C'est que je serai dans une île
Où je m'établirai, comme a fait Robinson,
En attendant qu'il passe un brick à l'horizon.
Il arrive toujours, le moment qu'on espère.
Alors je reviendrai. Ce n'est pas vrai, ce père
Qui pleure et devient vieux, et dit : « Pauvre petit! »
De son fils, grand garçon déjà quand il partit.
Les contes n'ont jamais une fin si fatale.
L'enfant revient toujours à la maison natale,
Près des vieux. On s'assied en cercle autour du feu,
Et, pour les effrayer beaucoup, il ment un peu.
Comme les voyageurs de mes belles lectures,
Je vous raconterai toutes mes aventures.
Vous verrez, en ouvrant de grands yeux ébahis,
Toutes les mers, tous les peuples, tous les pays
Où m'auront promené la voile et la machine.
Je vous rapporterai des choses de la Chine.
Vous verrez le trois-mâts glissant près des îlots
Avec son pavillon qui traîne sur les flots,
Et le peuple tout nu, très noir et très sauvage,
Qui nous suit en tirant des flèches du rivage,
Et ce sera charmant, et vous m'embrasserez
Au beau milieu de mon récit, et vous serez
Tout surpris de ma barbe et de mon air si grave,
Aux beaux endroits, tout bas, vous direz : « Qu'il est brave
Vous sourirez, et vous m'embrasserez encor,
Et vous jouerez avec mes épaulettes d'or.
Mais, je le sais, il faut un long apprentissage.
Et dès demain je vais bien apprendre, être sage,
Lire beaucoup, veiller sous ma lampe l'hiver;
Et puis je m'en irai pour longtemps sur la mer. »

Il se tut, souriant à quelque intime joie.
Et, comme un affamé qui réclame une proie,
L'Océan qui montait gronda dans les rochers.
Les astres de la nuit furent soudain cachés.
L'enfant agonisait; mais la voix sépulcrale
De la lame étouffait le bruit sourd de son râle.

Alors comme brisé par ce qu'il avait dit,
Angelus referma ses beaux yeux et tendit
Aux deux amis ses mains plus froides et plus molles.
Mais sur ceux-ci déjà les bizarres paroles
De l'enfant moribond exerçaient leur pouvoir.
Sombres, ils regardaient ce ciel devenu noir,
Ils écoutaient le bruit plus sinistre des vagues,
Et se sentaient venir au cœur ces craintes vagues
Qu'on repousse, mais dont l'âme en vain se défend.
Sans doute ce n'étaient que des rêves d'enfant,
Inspirés par un livre ou bien par quelque image,
Qu'ils laissent aussitôt sans dire : « C'est dommage! »
Et qui durent un jour ou deux pour la plupart.
Mais tout cela parlait d'absence, de départ,
Avec une éloquence étrange et captivante;
Et l'âme des vieillards était dans l'épouvante.

Les yeux toujours fermés, le petit Angelus
Reprit tout bas :

« Venez plus près, je n'y vois plus.
Le ciel et l'océan sont noirs comme l'ébène.
Ce que je vous ai dit vous a fait de la peine
Tout à l'heure. Il faudra tâcher de l'oublier.
Pères, j'ai maintenant un rêve singulier.

Est-ce un rêve ? Prenez mes deux mains dans les vôtres.
Les astres dans la mer les uns après les autres
Sont tous tombés, tombés ! Et dans le ciel en deuil,
Ainsi qu'un christ d'argent sur le drap d'un cercueil,
Il n'en reste plus qu'un. Vous devez le connaître,
Celui-là ; car il brille au haut de ma fenêtre,
Le soir, et je le vois de mon cher petit lit ;
Et c'est le seul qui reste au ciel. Mais il pâlit !
Il a l'air aussi d'être attiré par le gouffre.
On dirait qu'il s'éteint et l'on dirait qu'il souffre.
Regardez ! le voilà qui file, qui s'enfuit !...
Il est tombé !... J'ai froid, j'ai peur !... Et c'est la nuit ! »

En prononçant ce mot, — c'était le mot suprême ! —
Le petit Angelus s'affaissa sur lui-même.
Sa bouche ouverte et l'orbe éteint de ses grands yeux
S'emplirent d'un effroi vague et mystérieux.
Les vieillards, égarés et crispant la narine,
Virent son front trop lourd tomber sur sa poitrine,
Et ses petites mains, qu'ils lâchèrent alors,
Pesamment et d'un coup glisser contre son corps.
Pure, à travers la nuit profonde et solennelle,
L'âme de l'enfant mort venait d'ouvrir son aile,
Ainsi que d'une salle ouverte à l'air du soir
S'envole un papillon silencieux et noir.

Après un long regard échangé sans rien dire,
Un long regard chargé d'horreur et de délire,
Les vieillards, abattus par un terrible effort,
Tombèrent à genoux devant Angelus mort.
Ils restèrent ainsi toute la nuit, farouches,
Collant les froides mains du cadavre à leurs bouches,
Atterrés, leurs sanglots muets les étouffant,
N'osant lever les yeux sur le front de l'enfant
Qui prenait la blancheur dure et froide des pierres.
Mais, comme s'il était gravé sous leurs paupières,
Ce visage chéri, qu'ils ne voulaient plus voir,
Leurs yeux, leurs yeux fermés, toujours sur un fond noir
Distinguaient Angelus, penché d'un air débile,
Pâle et leur souriant d'un sourire immobile.

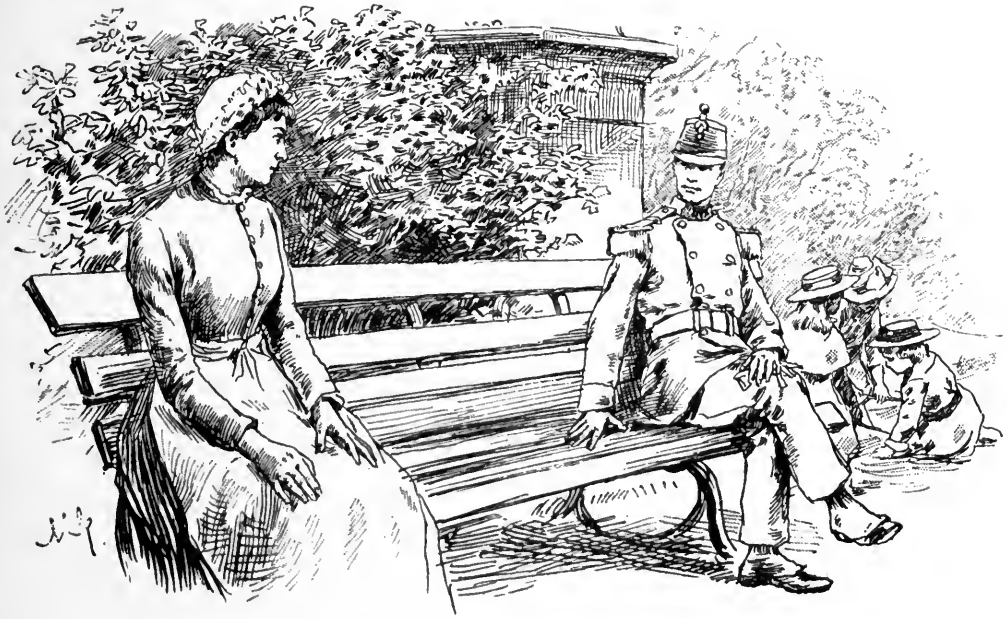
Ah ! cette nuit, tandis qu'ils se désespéraient,
Était-ce seulement leur enfant qu'ils pleuraient !
Ne s'accusaient-ils pas, ces deux hommes candides ?
Ne maudissaient-ils pas leurs cheveux blancs stupides ?
Ne comprenaient-ils pas enfin, les malheureux,
Que cet être adorable était tué par eux ?
Que l'absurde consigne et la vaine prière,
Auxquelles ils avaient donné leur vie entière,
Avaient fait leur malheur et leur aveuglement ?
Que prier seulement, combattre seulement,
Cela n'est pas assez pour l'homme, et qu'il est lâche
Et mauvais de n'avoir ici-bas qu'une tâche ?
Qu'il faut que chacun soit amant et père un jour ;
Que la loi du devoir est une loi d'amour ;
Qu'être seul, cela tue et cela paralyse ;
Que la famille, c'est la patrie et l'église ;
Que l'épée au fourreau doit orner le foyer ;
Que les yeux de l'enfant font croire et font prier ;
Que si tous deux, le vieux soldat et le vieux prêtre,
Ils n'avaient pu sauver ce pauvre petit être,
A qui pourtant leur cœur entier se dévouait,
C'est qu'ils l'avaient aimé comme on aime un jouet ;
Que leur expérience était une chimère ;
Qu'ils n'étaient que de vieux enfants ; et qu'une mère,
Qui, dans l'humble maison d'un pauvre matelot,
Balaye et lave, et met les légumes au pot,
Et ravaude son linge, et file sa quenouille,
Et tout à la fois baise, allaite et débarbouille
Six marmots qu'elle voit autour d'elle courir,
Eût fait vivre l'enfant qu'ils avaient fait mourir ?

Le matin les surprit aux genoux du cadavre.

Et puis ce fut l'histoire ordinaire, et qui navre :
Dernier regard qu'on jette au cher enseveli,
Dernier baiser qu'on pose au front déjà pâli,
Et plus rien ! Mais pour ces vieillards le sort complice
Rendit plus douloureux et plus long le supplice.
Le prêtre — il était prêtre, hélas ! — dut sur le corps
De son enfant chanter les prières des morts,
Lui jeter l'eau bénite en sanglotant, et boire
Ses pleurs qui se mêlaient au vin dans le ciboire.
Il dut l'accompagner jusqu'au dernier logis,
Où le soldat, les yeux par les larmes rougis,
Dut sous son vieux sabot pousser la lourde bêche

Et couvrir le cercueil de terre toute fraîche.

Maintenant ils sont seuls. Tout est déjà rentré
Dans l'ordre d'autrefois chez le pauvre curé.
Assis au feu, chauffant leurs vieilles mains tremblantes,
Ils laissent, sans parler, s'enfuir les heures lentes,
Ne sachant rien, sinon que leur enfant est mort.
Mornes, sans l'accepter, ils subissent le sort.
Le soldat fait ses trous, le prêtre dit sa messe.
Ils vivront peu ; mais dans la suprême promesse
C'est à peine s'ils ont encor gardé la foi.
On lit dans leurs regards je ne sais quel effroi
Quand ils sortent tous deux en grand deuil de l'église,
Au moment où le soir répand son ombre grise.
Et le pêcheur, qui passe et qui les reconnaît,
Regarde, tout timide, en ôtant son bonnet,
Descendre du parvis les deux vieillards funèbres,
Tandis que vibre encore au loin dans les ténèbres,
Long, triste et solennel comme leur désespoir,
Le dernier tintement de l'*angelus* du soir.



LE BANC

IDYLLE PARISIENNE

Non loin du piédestal où j'étais accoudé,
A l'ombre d'un Sylvain de marbre démodé
Et sur un banc perdu du jardin solitaire,
Je vis une servante auprès d'un militaire.
Ils se tenaient tous deux assis à chaque coin
Du banc, et se parlaient doucement, mais de loin,
— Attitude où l'amour jeune est reconnaissable. —
A leurs pieds un enfant jouait avec le sable.
C'était le soir ; c'était l'heure où les amoureux,
Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
Les tendres questions et les douces réponses.
Le couchant empourprait le front noir des quinconces ;
Lentement descendait l'ombre, comme à dessein ;
Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin

Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose ;
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

Et, n'ayant rien de mieux à faire, j'écoutai.

Tous deux dirent d'abord le plaisir qu'on éprouve
A parler du passé, comment on se retrouve
Si loin, bien qu'étant nés dans un petit pays,
Leur enfance commune, et les parents vieillis
Dont on est inquiet, sans trop oser le dire
Dans ses lettres, les vieux ne sachant pas écrire
Et ne pouvant payer la plume du bedeau.
Ils dirent la rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé,
Le vieux bateau, rempli de feuillage mouillé,
Qu'on prenait pour aller jouer dans le coin d'île,
Les moulins, les sentiers sous bois, toute l'idylle.
Mais l'enfance du pauvre est très courte, et depuis
N'avaient-ils pas tous deux souffert bien des ennuis?
— Et naïve, ignorant encore la prudence,
La simple enfant livra toute sa confidence,
La première.

Elle dit, en termes très touchants,
Que, ne supportant pas les durs travaux des champs
Et ne voulant pas être à charge à sa famille,
Elle avait bien prévu qu'elle resterait fille,
Ses père et mère étant de pauvres villageois,
Et qu'elle était entrée alors chez des bourgeois.
Or cette vie était pour elle bien amère,
A son âge, d'avoir tous les soins d'une mère
Pour des enfants ingrats et qui ne l'aimaient pas.
Elle pleurait souvent à l'heure des repas,
Dans sa froide cuisine, auprès d'une chandelle,
Toute seule. Elle était courageuse et fidèle ;
Mais ses maîtres, gardant toujours leur air grognon,
Ne semblaient même pas la connaître de nom
Et lui donnaient celui de la servante ancienne.
Enfin la vie était dure à tous, et la sienne
Lui compterait sans doute un jour pour ses péchés.

Les deux enfants s'étaient doucement rapprochés.
Mais, sans pouvoir trouver un bon mot qui console,
Le militaire prit à son tour la parole.
Il parla, le front bas et les yeux assombris :

Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris.
Être soldat, cela se nomme encor *service*.
Il maudit ce métier qui lui donnait un vice :
De pauvre on l'avait fait devenir paresseux.
L'avenir ! il n'osait y croire, étant de ceux
Qu'on peut le lendemain envoyer à la guerre,
Un de ces hommes, faits d'une argile vulgaire,
Que pour l'ambition du premier conquérant
Dieu sans doute pétrit d'un pouce indifférent,
Chair à canon, chair à scalpel, matière infâme
Et que la statistique appelle seule une âme.
Il raconta ses jours sans fin de garnison,
Ses courses dans les champs, le soir, vers l'horizon,
Sans but, en écoutant si la retraite sonne.
Il était sans ami, sans pays, sans personne,
Sans rien. Il ne pouvait se faire à son état
Et parfois souhaitait que la guerre éclatât.

A ce mot, prononcé simplement, la servante
Eut un petit frisson de soudaine épouvante,
Et s'approchant, avec un bon geste de sœur :
« Ne parlez pas ainsi, » dit-elle avec douceur ;
Puis elle prit les mains du soldat, sans rien dire,
Et tous deux, essayant un douloureux sourire,
Écoutèrent au loin mourir le chant des nids.

Alors — mystérieux témoin, je te bénis,
Amour, consolateur dernier des misérables,
Je vous bénis, ô nuit, ô rameaux vénérables
Qui les cachiez, pendant qu'ils oubliaient un peu ! —
En silence, les mains froides, la tête en feu,
Ils virent dans l'azur les étoiles éclore,
Puis longtemps et tout bas échangèrent encore,
Heureux et confiants, l'un près de l'autre assis,
Leurs modestes espoirs et leurs humbles soucis.
Le murmure des voix, plus craintif et plus tendre,
S'affaiblit ; et, bientôt après, je pus entendre

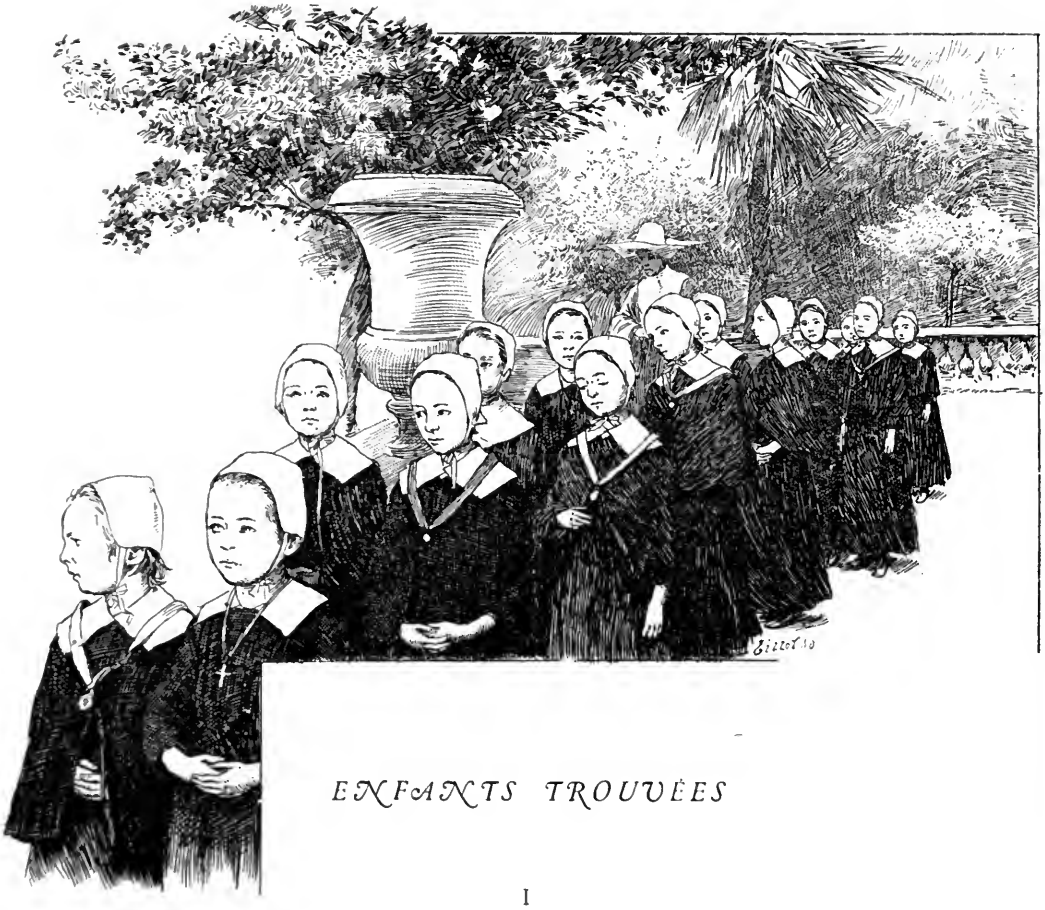
— Car l'ombre m'empêchait de voir les deux amis —
Un baiser, qu'un soupir d'abord avait promis,
Vibrer, pareil au bruit d'un oiseau qui s'effare.

Tout à coup une claire et brutale fanfare
Éclata dans la nuit profonde du jardin.

Le soldat inquiet se releva soudain :
Il fallait se quitter, car c'était la retraite.
Oh ! le triste moment d'un départ qui s'apprête !
Vingt fois on se redit qu'on se reverrait là ;
Et le pauvre amoureux en hâte s'en alla,
Mais non sans regarder bien souvent en arrière.

Elle, les yeux baissés comme pour la prière,
Triste, joignant les mains sur son tablier blanc,
Resta longtemps rêveuse et seule sur le banc.
Lentement s'éloignait la fanfare importune ;
Et, lorsque dans le ciel monta le clair de lune,
Je la vis, pâle encor du baiser de l'amant
Et les larmes aux yeux, écouter vaguement
La retraite s'éteindre au fond du crépuscule.

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.



ENFANTS TROUVÉES

I

Dans les promenades publiques,
Les beaux dimanches, on peut voir
Passer, troupes mélancoliques,
Des petites filles en noir.

De loin, on croit des hirondelles :
Robes sombres et grands cols blancs ;
Et le vent met des frissons d'ailes
Dans les légers camails tremblants.

Mais quand, plus près des écolières,
On les voit se parler tout bas,
On songe aux étroites volières
Où les oiseaux ne chantent pas.

Près d'une sœur, qui les surveille
En dépêchant son chapelet,
Deux par deux, en bonnet de vieille,
Et les mains sous le mantelet,

Les cils baissés, tristes et laides,
Le front ignorant du baiser,
Elles vont voir, pauvres cœurs tièdes,
Les autres enfants s'amuser.

Les petites vont les premières ;
Mais leur regard discipliné
A perdu ses vives lumières
Et son bel azur étonné.

Les pieuses et les savantes
Ont un maintien plus glacial ;
Toutes ont des mains de servantes,
L'œil sournois et l'air trivial.

Car ces êtres sont de la race
Du vice et de la pauvreté,
Qui font les enfances sans grâce
Et les tristesses sans beauté.

II

Les berceaux ont leurs destinées!
Et vous ne les avez pas vus,
Les fronts de mères inclinées
Comme la Vierge sur Jésus.

Vos sombres âmes stupéfaites,
Enfants, ne se rappellent pas
La chambre joyeuse, les fêtes
Du premier cri, du premier pas.

La gambade faite en chemise
Sur le tapis, devant le feu,
La gaîté bruyante et permise,
Et l'aïeule qui gronde un peu.

— Pourtant ce qui vous fait, si jeunes,
Pareilles aux fleurs des prisons,
Ce ne sont ni les rudes jeûnes,
Ni les pénibles oraisons :

Ces graves filles, vos maîtresses,
Vous pouvez leur dire : « Ma sœur! »
Sans amour tendre ni caresses,
Elles ont du moins la douceur;

Une de ces vierges chrétiennes
Joint tous les jours, souvenez-vous,
Vos petites mains sous les siennes,
En vous tenant sur ses genoux;

Et sa voix, bonne et familière,
Vous fait répéter chaque soir
Une belle et longue prière
Qui parle d'amour et d'espoir.

III

Sombres enfants qui, sur ma route,
Allez, le front lourd et baissé,
Je crains que vous n'ayez le doute
Effrayant de votre passé;

Que dans votre âme obscure, où monte
Le flot des vagues questions,
Vous ne sentiez frémir la honte,
Source des malédictions;

Et que, par lueurs éphémères,
Votre esprit ne cherche à savoir
Si vraiment sont mortes vos mères,
Pour qu'on vous habille de noir!

— Si ce doute est votre souffrance,
Ah! que pour toujours le couvent
Dans la plus étroite ignorance
Mure votre cœur tout vivant!

Que par les niaises pratiques
Et les dévotions d'autel,
Par le chant des fades cantiques
Et la lecture du missel,

Par la fatigue du cilice,
Par le chapelet récité,
A ce point votre âme s'emplisse
D'enfantine crédulité,

Que, ployant sous les disciplines
Et mortes avant le cercueil,
Vous vous sentiez bien orphelines
En voyant vos habits de deuil!

L'ATTENTE

A Auguste Vacquerie

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire ; et bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi;
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir :
C'est l'obscur rendez-vous des flots où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir;

Et, quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre,
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

LE PÈRE

A Victor Azam

Il rentrait toujours ivre et battait sa maîtresse.
Deux sombres forgerons, le Vice et la Détresse,
Avaient rivé la chaîne à ces deux malheureux.
Cette femme était chez cet homme — c'est affreux!
Seulement par l'effroi de coucher dans la rue.
L'ivrogne la trouvait toujours aigre et bourrue
Le soir, et la frappait. Leurs cris et leurs jurons
Faisaient connaître l'heure aux gens des environs.
Puis c'était un silence effrayant dans leur chambre.
— Un jour que par l'horreur, par la faim, par décembre,
Ce couple épouvantable était plus assailli,
Il leur naquit un fils, berceau mal accueilli,
Humble front baptisé par un baiser morose,
Hélas! et qui n'était pas moins pur ni moins rose.
L'homme revint encore ivre le lendemain,
Mais, s'arrêtant au seuil, ne leva point la main
Sur sa femme, depuis que c'était une mère.
Le regard noir de haine et la parole amère,
Celle-ci se tourna vers son horrible amant
Qui la voyait bercer son fils farouchement,
Et, raillant, lui cria :

« Frappe donc. Qui t'arrête?
Notre homme, j'attendais ton retour. Je suis prête.
L'hiver est-il moins dur? le pain est-il moins cher?
Dis! et n'es-tu pas ivre aujourd'hui comme hier? »

Mais le père, accablé, ne parut point l'entendre,
Et, fixant sur son fils un œil stupide et tendre,
Craintif, ainsi qu'un homme accusé se défend,
Il murmura :

« J'ai peur de réveiller l'enfant! »

LE DÉFILÉ

A MA SŒUR ANNETTE COPPÉE

Dans le faubourg planté d'arbustes rabougris,
Où le pâle chardon pousse au bas des murs gris,
Sur le trottoir pavé que limitent des bornes,
Lentement, en grand deuil tous deux, tristes et mornes,
Et vers le couchant d'or d'un juillet étouffant,
Vont ensemble une mère et son petit enfant.
La mère est jeune encore, elle est pauvre, elle est veuve.
Résignée, et pourtant droite encor sous l'épreuve,
Elle songe sans doute au sombre lendemain;
Et le petit garçon qu'elle tient par la main
A déjà dans ses yeux agrandis par les jeûnes
L'air grave des enfants qui s'étonnent trop jeunes.

Ils marchent, regardant le coucher du soleil.

Mais voici que, parmi le triomphe vermeil
Des nuages de pourpre aux franges d'écarlate,
Là-bas, soudaine et fière, une fanfare éclate;
Et, poussant devant eux clairons et timbaliers,

Apparaissent au loin les premiers cavaliers
D'un pompeux régiment qui vient de la parade.
Des escadrons! mais c'est comme une mascarade.
Les enfants et le peuple, hélas! enfant aussi,
S'arrêtent en chemin pour les voir. Or ceux-ci
Sont très beaux; et le fils de la veuve regarde.
Lui qui vécut dans les murs froids d'une mansarde,
Il n'a jamais rien vu de tel. Il est hagard;
Et sa mère lui dit, bénissant ce hasard,
Et distraite, elle aussi, de ses rêves austères :

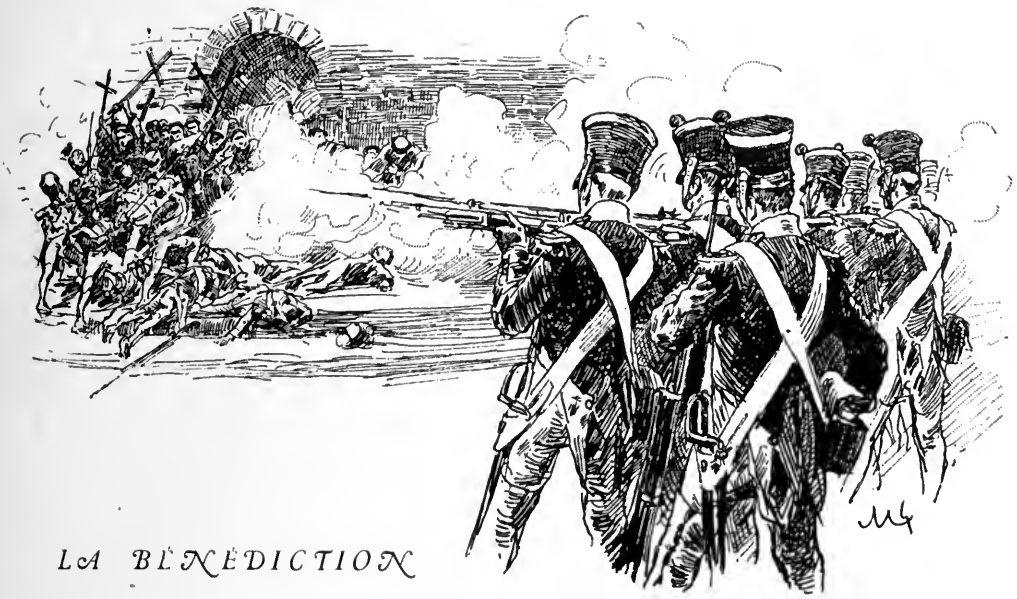
« Restons là. Nous verrons passer les militaires. »

Ils s'arrêtent tous deux; et le beau régiment,
Sombre et pesant d'orgueil, défile fièrement.
Ce sont des cuirassiers; ils vont, musique en tête,
Répandant alentour comme un bruit de tempête.
Les casques sont polis ainsi que des miroirs;
Les sabres sont tirés. Tous les chevaux sont noirs;
Ils ont la flamme aux yeux et le sang aux narines.
— Les cuirasses d'acier qui bombent les poitrines
Jettent à chaque pas des éclairs aveuglants;
Et les lourds escadrons, impassibles et lents,
Se succèdent, au pas, allant de gauche à droite,
Avec leurs officiers dans la distance étroite,
Si bien que le passant, sur la route arrêté,
Cependant qu'il peut voir s'éloigner d'un côté
Des croupes de chevaux et des dos de cuirasses,
Voit de l'autre, marchant de tout près sur leurs traces,
S'avancer, alignés comme par deux niveaux,
Des casques de soldats et des fronts de chevaux.
Et ce spectacle est plus sublime et plus farouche
Dans la rouge splendeur du soleil qui se couche.

Mais, l'œil tout ébloui des ors et des aciers,
L'enfant cherche surtout à voir ces officiers
Qui brandissent, tournés à demi sur la selle,
Leur sabre dont la lame au soleil étincelle,
Et sont gantés de blanc ainsi que pour le bal,
Et commandent, tandis que leur fougueux cheval,
Se rappelant sans doute une ancienne victoire,
Secoue avec orgueil son mors dans sa mâchoire.
Et plus que tous ceux-là l'enfant admire encor
Le plus jeune, qui n'a qu'une aiguillette d'or
Et marche dans les rangs ainsi qu'une recrue,
Mais qui semble toujours à la foule accourue
Le plus heureux, le plus superbe et le plus beau,
Car il porte les plis somptueux du drapeau.

Le régiment défile, et l'enfant s'extasie.
Craintif et se tenant à la jupe saisie
De sa mère, il admire, avide et stupéfait,
Et tremble. Mais alors celle-ci, qui rêvait,
Le regarde, et soudain elle devient peureuse.
La pauvre femme, qui naguère était heureuse
Que pour son fils ce beau régiment paradât,
Craint maintenant qu'il veuille un jour être soldat;
Et même, bien avant que ce soupçon s'achève,
Son esprit a conçu l'épouvantable rêve
D'un noir champ de bataille où dans les blés versés,
Sous la lune sinistre, on voit quelques blessés,
Qui, mouillés par le sang et la rosée amère,
Se traînent sur leurs mains en appelant leur mère,
Puis qui s'accoudent, puis qui retombent enfin;
Et, seuls debout alors, des chevaux ayant faim
Qui, baissant vers le sol leurs longs museaux avides,
Broutent le gazon noir entre les morts livides!

Elle entraîne son fils; elle a le cœur glacé.
Et, bien que le brillant régiment soit passé
Et qu'au coin du faubourg tourne l'arrière-garde,
L'enfant se plaint tout bas, et résiste, et regarde
Son rêve qui s'enfuit, espérant voir encor
Là-bas, dans la poussière, une étincelle d'or,
Et détestant déjà les amis et les mères
Qui nous tirent loin des dangers et des chimères.



LA BÉNÉDICTION

Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par leurs fenêtres.
On se disait tout bas : « C'est la faute des prêtres. »
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.
Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs,
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femme qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,

Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur ;
Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : « A l'aide ! » En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique : avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessus les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
— Et, derrière, s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur ;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et, dans l'encadrement noir de la porte basse,
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie ; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache ;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.

« Feu ! » dit un officier.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint-sacrement ;
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsque avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes,
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs *Oremus,*
Dit :

Benedicat vos omnipotens Deus.

« Feu ! répéta la voix féroce, ou je me fâche. »
Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :

Pater et Filius, reprit-il.

Quelle rage

M. Brady
1886

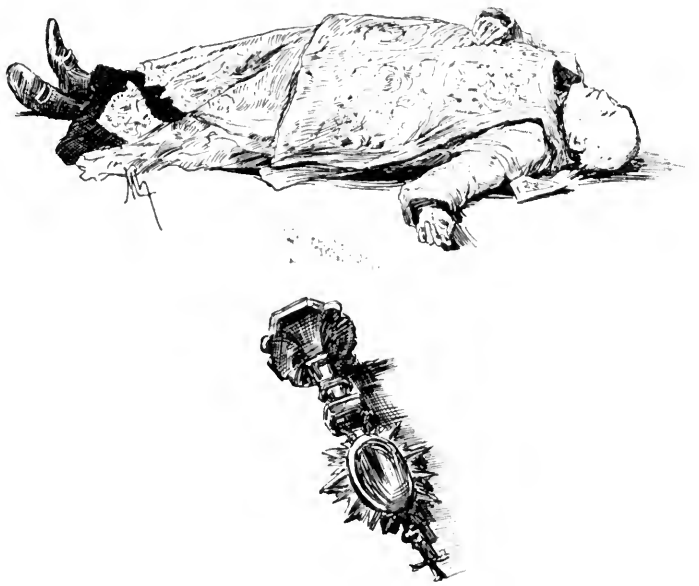
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais ; mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor,
De l'autre souleva le lourd ostensoir d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :

Et Spiritus sanctus.

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre.
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyre :

Amen ! dit un tambour en éclatant de rire.



La

Grève des Forgerons

A mon ami Paul Haag

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur; enfin,
Cette fois, le faubourg était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret; et, là, les plus vieux compagnons
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent : « Père Jean, nous manquons de courage;
Qu'on augmente la paye, ou sinon plus d'ouvrage!
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,

Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme? » Moi je dis :
« Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades. »
Mon président, je n'ai pas fait de barricades;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître;
J'arrive, et je le trouve à table; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit :
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin :

« Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire. »

Moi je réponds :

« C'est bien, monsieur. »

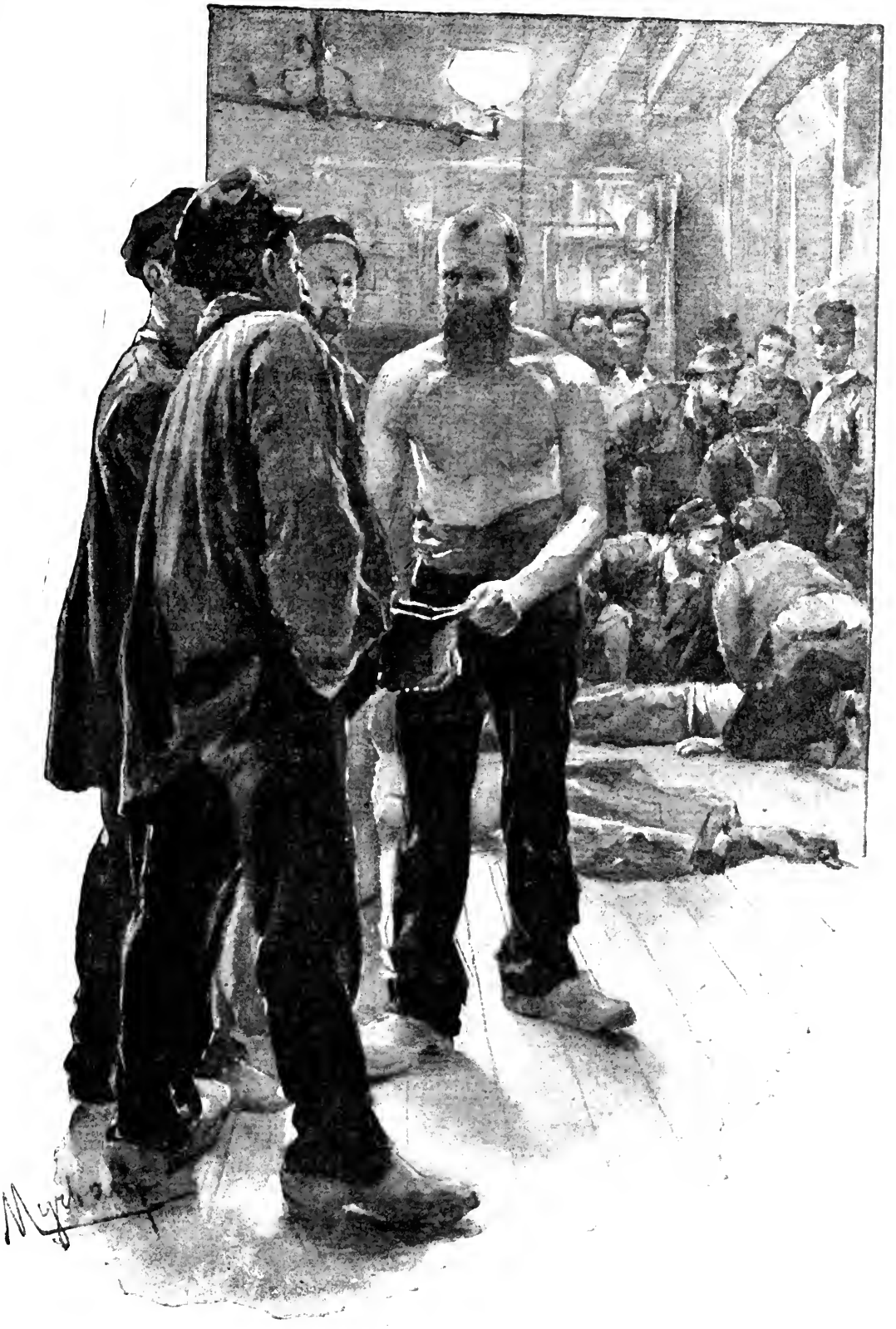
Je me retire,
Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique;
Et, dam! je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en réponds, se sentir l'âme gaie,
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
— Pour moi, le coup fut dur; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. — Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits-enfants sur mes genoux,
— Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide;
Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher;
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit :

« Mon homme,
Tu sais bien que je suis une femme économe.
Je ferai ce qu'il faut; mais les temps sont bien lourds,
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours. »

Moi, je repris :

« Cela s'arrangera peut-être! »
Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents,
Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges.

Et la misère vint. — O mes juges, mes juges!
Vous croyez bien que, même au comble du malheur,
Je n'aurais jamais pu devenir un voleur,
Que rien que d'y songer, je serais mort de honte;
Et je ne prétends pas qu'il faille tenir compte,
Même au désespéré qui du matin au soir
Regarde dans les yeux son propre désespoir,
De n'avoir jamais eu de mauvaise pensée.
Pourtant, lorsque au plus fort de la saison glacée
Ma vieille honnêteté voyait — vivants défis —
Ma vaillante compagne et mes deux petits-fils



Grelotter tous les trois près du foyer sans flamme,
Devant ces cris d'enfants, devant ces pleurs de femme,
Devant ce groupe affreux de froid pétrifié,
Jamais — j'en jure ici par ce crucifié —
Jamais dans mon cerveau sombre n'est apparue
Cette action furtive et vile de la rue,
Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.
— Hélas ! si mon orgueil à présent s'adoucit,
Si je plie un moment devant vous, si je pleure,
C'est que je les revois, ceux de qui tout à l'heure
J'ai parlé, ceux pour qui j'ai fait ce que j'ai fait.

Donc on se conduisit d'abord comme on devait :
On mangea du pain sec, et l'on mit tout en gage.
Je souffrais bien. Pour nous, la chambre, c'est la cage,
Et nous ne savons pas rester à la maison.
Voyez-vous ! j'ai tâté depuis de la prison,
Et je n'ai pas trouvé de grande différence.
Puis ne rien faire, c'est encore une souffrance.
On ne le croirait pas. Eh bien, il faut qu'on soit
Les bras croisés par force ; alors on s'aperçoit
Qu'on aime l'atelier, et que cette atmosphère
De limaille et de feu, c'est celle qu'on préfère.

Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
— J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule,
Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
Mais, comme je rentrais une fois, vers la fin
D'une après-midi froide et grise de novembre,
Je vis ma femme assise en un coin de la chambre,
Avec les deux petits serrés contre son sein ;
Et je pensai : C'est moi qui suis leur assassin !
Quand la vieille me dit, douce et presque confuse :

« Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain ?

— J'y vais, »
Répondis-je ; et prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage ;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
— Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve :
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait. — Oh ! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi notre horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire !
— Dès que vers les buveurs je me fus avancé,
Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire ;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai :

« Je viens pour vous dire ceci :
C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que dans la mansarde où nous vivons au large,
— Tous nos meubles étant vendus — on est sans pain.
Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin,
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose ;
Mais pour ma femme et mes petits, c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers.
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez ! j'ai les cheveux tout blancs et les mains noires,
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier : je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continuel du marteau soulevé,
Et qu'on veut aux passants tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
— Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.
Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche. »

Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit :

« Lâche ! »

Alors j'eus froid au cœur, et le sang m'aveugla.
Je regardai celui qui m'avait dit cela.

C'était un grand garçon, blême au reflet des lampes,
Un malin, un coureur de bals, qui, sur les tempes,
Comme une fille, avait deux gros accroche-cœurs.
Il ricanait, fixant sur moi ses yeux moqueurs :
Et les autres gardaient un si profond silence
Que j'entendais mon cœur battre avec violence.

Tout à coup j'étreignis dans mes deux mains mon front
Et m'écriai :

« Ma femme et mes deux fils mourront.
Soit ! Et je n'irai pas travailler. — Mais je jure
Que, toi, tu me rendras raison de cette injure,
Et que nous nous battrons, tout comme des bourgeois.
Mon heure ? Sur-le-champ. — Mon arme ? J'ai le choix ;
Et, parbleu ! ce sera le lourd marteau d'enclume,
Plus léger pour nos bras que l'épée ou la plume ;
Et vous, les compagnons, vous serez les témoins.
Or çà, faites le cercle et cherchez dans les coins
Deux de ces bons frappeurs de fer couverts de rouille.
Et toi, vil insulteur de vieux, allons ! dépouille
Ta blouse et ta chemise, et crache dans ta main. »

Farouche et me frayant des coudes un chemin
Parmi les ouvriers, dans un coin des murailles
Je choisis deux marteaux sur un tas de ferrailles,
Et, les ayant jugés d'un coup d'œil, je jetai
Le meilleur à celui qui m'avait insulté.
Il ricanait encor ; mais, à toute aventure,
Il prit l'arme, et gardant toujours cette posture
Défensive :

« Allons, vieux, ne fais pas le méchant ! »

Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête
Et faisant tournoyer au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.
Mais il était trop tard, hélas ! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne.

Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne ;
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat,
Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle ;
Et, comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restais là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Et voulant me saisir, en tremblant, me touchèrent.
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis : « Laissez-moi. Je me condamne à mort. »
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête :
« Pour la femme et pour les petiots, mes bons amis. »
Et cela fit dix francs, qu'un vieux leur a remis.
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire.

A présent, vous avez un récit très sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc, que pour moi ce soit la Prison ou le Bagne,
Ou même le Pardon, je n'en ai plus souci ;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci !

Les Humbles

Les Humbles

LA NOURRICE

A MON CHER COUSIN ET AMI

AUGUSTE BAUDRIT

I

Elle était orpheline et servait dans les fermes.
Saint-Martin et Saint-Jean d'été sont les deux termes
Où les gros métayers, au chef-lieu de canton,
Disputant et frappant à terre du bâton,
Viennent, pour la saison, louer des domestiques.
A peine arrivait-elle en ces marchés rustiques,
Qu'un fermier l'embauchait au plus vite, enchanté
Par sa figure franche et sa belle santé;
Et les plus rechignés comme les plus avares
Lui prenaient le menton en lui donnant ses arrhes
Et lui payaient encore un beau jupon tout neuf.
En effet, elle était robuste comme un bœuf,
Exacte comme un coq, probe comme un gendarme.
Sa tête, un peu commune, avait pourtant ce charme
Que donnent des couleurs, deux beaux yeux et vingt ans;
De plus, toujours noués de foulards éclatants,

Ses cheveux se tordaient, noirs, pesants et superbes.
Elle savait filer, coudre, arracher les herbes,
Faire la soupe aux gens et soigner le bétail.
La dernière à son lit, la première au travail,
Aux mille soins du jour empressée et savante,
C'était le type enfin de la bonne servante.

Sage ? Qui sait ? Mais nul n'en médisait du moins.

Ce n'est que l'autre été, quand on faucha les foins,
Qu'elle fut tout à coup prise d'un goût étrange
Pour un assez beau gars, mauvais batteur en grange,
Qui courait les cafés et vivait de hasards,
Mais qui, sept ans, avait servi dans les hussards.
Tout fier d'avoir porté jadis la sabretache,
Il avait conservé la petite moustache
Et ce certain air fat qui fait qu'on est aimé.
Tout le village était par ce drôle opprimé.
Au bal, c'était toujours pour lui les belles filles ;
Au billard, observant le choc savant des billes,
Un cercle d'amateurs éblouis l'entourait.
Elle épousa ce beau tyran de cabaret
Dont aucun paysan n'avait voulu pour gendre
Et qui, lorsque à sa main elle parut prétendre,
Fit bien quelques façons, mais ne refusa pas,
Sachant les louis d'or cachés dans un vieux bas,
Et les rêvant déjà, transformés en bouteilles.
Toutes ces unions maudites sont pareilles :
La noce, quelques nuits de brutales amours,
La discorde au ménage au bout de quinze jours,
L'homme se dégageant brusquement de l'étreinte
Pour retourner au vin, quand la femme est enceinte,
Les courroux que des mots ne peuvent apaiser,
Et le premier soufflet près du premier baiser.
Puis la misère.

Ici l'événement fut pire.
Ce fainéant avait des instincts de vampire.
Ce monstre, le jour même où sa femme accoucha,
— L'huissier ayant saisi le ménage, — chercha
Le moyen d'exploiter encore sa femelle ;
Et, quand il vit son fils mordant à la mamelle,
Il se frotta les mains. Chose horrible ! il fallut,
Pour sauver le vieux toit, la vache et le bahut,
Que la mère quittât son pays, sa chaumière,
Son enfant, les yeux clos encore à la lumière,
Et qui, dans son berceau, gémissait, l'innocent !
Qu'elle vendît, hélas ! son lait, plus que son sang,
Et que, le front courbé par cet acte servile,
Douloureuse, elle prît le chemin de la ville.
— Elle avait bien d'abord refusé de partir ;
Mais son homme montrait un réel repentir ;
Il pleurait ; il avait juré de ne plus boire.
L'hypocrite disait, — un père ! on peut le croire : —
« Plus un seul coup de vin ! Quant au petit patron,
Je m'en vais, dès demain, le mettre au biberon,
Et si Monsieur n'est pas content de la cuisine,
Est-ce pour son seul fils que Jeanne, la voisine,
A deux seins ? L'un des deux sera pour ton petit. »

Et, la mort dans le cœur, la nourrice partit.

II

Oh ! dans le noir wagon l'horrible nuit passée !
Sur le dur banc de bois, dans un coin affaissée,
Comme elle médita sur son sort anormal !
Ses pauvres seins gonflés de lait lui faisaient mal.
Et là-bas, son enfant, éveillé dans sa couche,
Réclamait à grands cris et cherchait de la bouche
Ce giron où l'on boit la vie avec le lait,
Premier asile humain duquel on l'exilait.
C'est ainsi qu'elle dut passer la nuit entière,
Tout en larmes, mettant la tête à la portière
Et buvant à longs traits l'air glacé du ciel noir,
Un peu pour se cacher, beaucoup pour ne pas voir,
En face d'elle assis, pleins de vin et de vice,
Un groupe de soldats revenant du service
Et qui, par sa présence honnête mis en train,
Vociféraient en chœur un immonde refrain :
Le tout puant le cuir, le rhum et le cigare.

A Paris, un laquais l'attendait à la gare.

— Un coupé qu'emportait un cheval très fringant
La conduisit devant un perron élégant
Où les autres laquais dirent : « C'est la nourrice. »
Dans une chambre mauve, adorable caprice
De blonde, elle aperçut un berceau près d'un lit ;
Et devant cet heureux spectacle elle pâlit.
En voyant cette jeune et jolie accouchée,
Blanche, et sur le berceau de dentelle penchée,
Devant ce doux sommeil d'enfant s'extasier,
Elle crut voir le sien dans son berceau d'osier,
Pleurant auprès du lit d'un père sans vergogne
Qui n'entend pas et dort son lourd sommeil d'ivrogne.

Elle prit le petit, qui but avidement.
La mère souriait. — Le père, en ce moment,
Survint et fit la moue en sentant l'atmosphère
De la chambre. — Il sortait... pour cette grosse affaire !...
Des dossiers sous le bras, en noir, un air subtil.
« Ah ! voici cette femme. Elle est fort bien, dit-il.
Mariée ? — Il paraît. — Et son pays ? — Normande,
Près de Caen. — Permettez, chère, cette demande :
Le docteur n'est-il pas pour celles du Midi ?
— Croyez-vous ? » Puis, riant de son rire étourdi,
La mère dit : « Pour peu que cela vous convienne,
Elle est brune, je vais la mettre en Arlésienne.
Le costume est joli ; puis c'est la mode au Bois. »
Le père eut un léger sarcasme dans la voix,
Et, s'en allant : « Fort bien. Amusez-vous, ma chère. »

Comme elle sentait bien qu'elle était étrangère
Et qu'elle allait souffrir dans ce monde nouveau !
Son nourrisson n'était ni bien portant ni beau.
C'était un pâle enfant, pauvre vie éphémère !
Pauvre front condamné ! C'est au bal que sa mère,
Dans une valse, avait reconnu son état.
Dépitée, il fallut bien qu'elle s'arrêtât,
En songeant : « Quel ennui, huit longs mois de sagesse ! »
Et quand vint le moment d'avouer sa grossesse,
L'homme — la Bourse avait baissé probablement —
Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : « Vraiment ! »
Mais, rempli d'à-propos, comme un joueur qui triche,
Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très riche.

III

Or la nourrice, ayant sans cesse l'embarras
De l'enfant qui criait faiblement dans ses bras
Et lui mordait le sein de ses lèvres avides,
Errait seule parmi les appartements vides,
Et, rustique au milieu du luxe des salons,
Comptait les jours d'exil qui lui semblaient si longs.
Triste foyer ! La mère était toujours en course,
Le père était au cercle, au Palais, à la Bourse ;
Et, quant à leur enfant, ils ne le voyaient pas,
Sauf quelquefois, le soir, à l'heure des repas,
Où le chef de maison, par pure bonté d'âme,
S'écriait : « Votre fils est fort joli, madame ! »
Puis, époux plein d'égards et sachant ce qu'il doit,
Il riait au petit et lui donnait son doigt.
Mais Madame bâillait, n'étant pas satisfaite
D'une robe apportée alors pour quelque fête,
Et, jugeant qu'on avait assez de l'avorton,
Disait : « Il se fait tard. Allez coucher Gaston. »

Qu'importaient cependant à la pauvre nourrice
L'abandon désolant, la maison corruptrice,
Ce faible enfant malade et refusant son lait,
Les habits d'opéra-comique qu'il fallait,
Par les jours de soleil, montrer aux Tuileries,
Les repas à l'office et les plaisanteries
De la femme de chambre et des valets railleurs ?
Pauvre mère ? son âme était toujours ailleurs ;
Toujours elle suivait — hélas ! par la pensée —
Sa lettre, la dernière au pays adressée,
La réponse si lente et venant de si loin ;
Et puis elle courait chez l'écrivain du coin
Dont l'enseigne, chef-d'œuvre affreux de calligraphie,
Présente un Béranger tracé d'un seul paraphe.
Enfin on répondait : « L'enfant se porte bien ;
Il profite, il grandit, il ne manque de rien.
Mais il faut de l'argent. L'huissier gronde et réclame. »
Elle baisait la lettre, et, le bonheur dans l'âme,

A l'époux qui mentait — dévoûment incompris —
De son dur esclavage elle envoyait le prix.

IV

L'HIVER revint, joyeux : grands dîners, bals, théâtres.
Le nourrisson avait des toux opiniâtres,
Et sous son front ridé brillaient ses yeux trop grands ;
Bref, le pauvre chétif, un soir que ses parents
Étaient allés bâiller à quelque opéra bouffe,
Eut un de ces accès trop longs dont on étouffe ;
Sa nourrice le vit expirer sur son sein ;
Puis la mère, en rentrant, trouva le médecin
Penché sur le petit cadavre déjà roide,
Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide,
Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs.

Congédiée alors avec quelques louis
Et l'esprit inquiet de cette mort subite,
La nourrice voulut revenir au plus vite
Au fils qu'elle pouvait allaiter aujourd'hui,
A l'enfant campagnard, qui se portait bien, lui !
Oh ! le voyage heureux que l'espérance abrège !
Que lui font le ciel gris, les champs vêtus de neige,
Et, là-bas, les bois noirs où volent les corbeaux ?
Tout, les arbres, les champs, le ciel, lui semblent beaux.
Le pays est plus près, le lieu d'exil recule.
Dans un instant, sur la rougeur du crépuscule,
Ses yeux mouillés de pleurs verront se détacher
La silhouette mince et noire du clocher.
C'est le terme à présent de sa longue souffrance.
Elle va voir son fils ! — Enfin, ô délivrance !
Le train s'arrête avec ses rudes chocs de fer.

Mais pourquoi donc est-il si froid, ce soir d'hiver ?
Pourquoi le vent du nord gémit-il dans les branches ?
Pourquoi donc les fossés des mornes routes blanches,
Noirs et béants, sont-ils pleins d'une horreur sans nom ?
Pourquoi toutes ces voix qui semblent dire : Non,
Parmi ces tourbillons siffleurs de feuilles mortes ?
Pourquoi ces hurlements de gros chiens sous les portes ?
Pourquoi ce cher pays, aimé de tant d'amour,
Fait-il donc cet accueil hostile à ce retour ?

La voilà cependant au bout de son voyage.
La nuit tombe. Tout est désert dans le village.
L'église au vieux portail dans la brume apparaît ;
Et près de là, voici le houx du cabaret
D'où sort, vibrante et claire, une chanson bachique.
— Soudain la voyageuse a fait halte, tragique,
Bouche béante et comme allant pousser un cri.
Car cette voix, c'est bien celle de son mari ;
Cette ombre profilée en noir sur les fenêtres,
C'est la sienne. Il avait donc menti dans ses lettres ;
Il est toujours le même ; elle avait bien raison ;
Il boit, et le petit est seul à la maison.
Le cerveau traversé d'une affreuse lumière,
Éperdue, elle court en hâte à sa chaumière.
La porte est entr'ouverte, elle entre. — Qu'il fait noir !
Du feu ! bien vite. — Et la malheureuse put voir,
Dans la chambre à présent sordide et démeublée,
Le reste du repas de l'ivresse attablée,
Le jambon qu'il mangea, la bouteille qu'il but,
Et, dans l'ombre, parmi les choses de rebut,
Sale, brisé, couvert de toiles d'araignée,
— Objet horrible aux yeux d'une mère indignée
Et qu'on avait jeté dans ce coin sans remord, —
L'humble berceau d'osier du petit enfant mort.

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.

V

ET depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice,
Tenant fixe sur vous ses yeux secs et brûlants,
Une femme encor jeune avec des cheveux blancs,
Qui cherche de la main sa mamelle livide
Et balance toujours du pied un berceau vide.

LE PETIT ÉPICIER

C'ÉTAIT un tout petit épicier de Montrouge,
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.
On le voyait debout derrière son comptoir,
En tablier, cassant du sucre avec méthode.
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode
Le bruit d'un camion apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux ;
Et, le reste du temps, c'était dans sa boutique
Un calme rarement troublé par la pratique,
Servante de rentier ou femme d'artisan,
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.
Ce petit homme roux, aux pâleurs maladives,
Était triste, faisant des affaires chétives
Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.
Son histoire pouvait vite se raconter.

Il était de Soissons, et son humble famille,
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,
Voulut lui faire apprendre un commerce à Paris.
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,
Lui donnant le logis avec la nourriture;
Et, malgré la cousine, épouse avare et dure,
Aux mystères de l'art il put l'initier.
Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier :
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,
Voulant récompenser ses mérites profonds,
Il lui fit prendre femme et lui vendit son fonds.

« Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide, »
Disait-il.

La future était aisée et laide,
Mais ce naïf resta devant elle tremblant;
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.
Vite il l'alla chercher et lui dit, triomphant :

« Viens donc, tu berceras notre premier enfant. »

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père!
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère :
Sa femme n'aimait pas le commerce; elle était
Hargneuse, lymphatique et froide; elle restait
A l'écart et passait des heures dans sa chambre.
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas;
Car sa mère, en bonnet et tricotant des bas,
Était là, toute fière et de son fils et d'elle,
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.
Donc il était encor satisfait comme ça.
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse
— Vieille histoire — devint de la mère jalouse.
Celle-ci comprit tout :

« Mon enfant, j'avais cru,
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru.
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux. »

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.
Hélas ! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.
Il consentit, devint plus morose qu'avant
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve,
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir :
Être père! c'était son idéal. — Le soir,
Quand un noir ouvrier, portant un enfant rose,
Entrait dans sa boutique acheter quelque chose,
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible;
Il partage le lit d'une femme insensible,
Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.
— Ah ! les rêves aussi durement expiés
Allument à la longue un désespoir qui couve!
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher? —
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain!

Pourtant il brille encore un rayon dans cette ombre.
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,
Quand il casse du sucre avec férocité,
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté
Par les trésors poudreux du petit étalage.
Dans la naïveté du désir et de l'âge,
Il montre d'une main le bonbon alléchant
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire

Et, tout er aient ce sourire,
Les autr· our un fou, —
Il don·

Ma· us douce;
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse;
Il rêve, il croit revoir sa mère qui partit,
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,
Et, lent, casse son sucre avec mélancolie.

UN FILS

A Alexis Orsat

I

Quand ils vinrent louer deux chambres au cinquième,
Le portier, d'un coup d'œil plein d'un mépris suprême,
Comprit tout et conclut : — « C'est des petites gens. »
Le garçonnet, avec ses yeux intelligents,
Était gai d'être en deuil, car sa veste était neuve.
Vieille à trente ans, sa mère, une timide veuve,
Sous ses longs voiles noirs cachait ses yeux rougis ;
Et quand on apporta dans ce pauvre logis
Leur mobilier, — il faut que du terme il réponde, —
Le portier s'assombrit : « C'est du tout petit monde, »
Pensa-t-il. Néanmoins, leur humble logement
Étant payé le huit très régulièrement,
Il corrigea son mot : « Du petit monde honnête. »
Mais quand il sut l'instant de leur coup de sonnette,

Il ne se pressa plus pour tirer le cordon,
— Par dignité ! — La veuve avait pourtant bon ton,
Et, pour vivre, courait les leçons de solfège.
A l'heure où son cher fils revenait du collège,
Elle était de retour et faisait le dîner.
Le dimanche, ils allaient souvent se promener
Ensemble au Luxembourg, donnaient du pain aux cygnes
Et revenaient. C'était de ces misères dignes
Et qui, lorsqu'on leur veut montrer de l'intérêt,
Ont un pâle sourire et gardent leur secret.
Ils plurent aux voisins. D'abord froide, la loge
Désarma. Le concierge eut quelques mots d'éloge ;
Et quand, six ans plus tard, un soir, il eut appris
Que le jeune homme avait obtenu tous les prix,
Ce père, ému par tant de courage et de zèle,
Rêva ceci : « Plus tard ?... Pour notre demoiselle ?... »

Or, ce jour-là, tandis que le rhétoricien,
Radieux de l'orgueil de sa mère et du sien,
Pour la vingtième fois lui montrait son trophée
Et l'embrassait, au point qu'elle était étouffée,
Lui parlant à genoux ainsi qu'un amoureux
Et lui disant : « Maman, que nous sommes heureux ! »
Elle prit les deux mains de son fils dans les siennes
Et, tout à coup, laissant les douleurs anciennes
Toutes en même temps s'échapper de son cœur,
A ce naïf, à cet heureux, à ce vainqueur,
Elle livra le mot de la science amère.

Il apprit qu'il n'avait que le nom de sa mère
Et qu'elle n'était pas veuve aux yeux de la loi.
Elle gagnait sa vie à vingt ans. Mais pourquoi
Laisser aller ainsi, seule, une jeune fille ?
La maîtresse de chant et le fils de famille :
Un drame très banal. Le coupable était mort
Brusquement, sans avoir pu réparer son tort ;
Elle eût voulu le suivre en ce moment funeste,
Mais elle avait un fils : — « Un fils ! tu sais le reste.
Voilà, depuis seize ans, mon désespoir profond.
Je n'ai plus de santé, mes pauvres yeux s'en vont,
Tu n'as pas de métier, et nous avons des dettes. »

L'enfant avait rêvé gloire, sabre, épaulettes,
Un avenir doré, les honneurs les plus grands.
A présent, il voulait gagner douze cents francs.
Il consola sa mère, il parla comme on prie :
« Tu sais. Nous connaissons quelqu'un à la mairie,
Il me fera nommer ; c'est un chef de bureau.
Ah ! pourvu qu'à vingt ans j'aie un bon numéro !
Mais oui, j'ai de la chance au jeu. Ne sois pas triste.
Puis ce n'est pas pour rien que je suis un artiste,
Et que je sais un peu jouer du violon.
On peut faire un métier du talent de salon.
Je me sens un courage indomptable dans l'âme ;
Tu verras. Mais ris donc, maman. D'abord, madame,
Je ne serai content que quand vous aurez ri. »

La pauvre heureuse mère ! Un sourire attendri
Éclaira, fugitif, sa figure chagrine.
Puis, tendre, elle attira son fils sur sa poitrine,
Et, le serrant bien fort, elle pleura longtemps.

Le soir, quand il fut seul, l'enfant de dix-sept ans,
En rangeant, à côté des autres sur leurs planches,
Ses livres gaufrés d'or et tout dorés sur tranches,
A ses rêves d'hier pour toujours dit adieu.
Comme il l'avait prévu, d'ailleurs, le reste eut lieu.
Un emploi très modeste occupa sa journée ;
Et la bonne moitié de sa nuit fut donnée
A racler des couplets dans un café-concert ;
Car il avait raison, et, pour vivre, tout sert.
Mais, du jour où l'enfant accepta la bataille,
Il cessa tout à coup de grandir ; et sa taille
Resta petite ainsi que son ambition.

Quand le portier connut cette décision,
Offensé dans ses goûts d'homme aristocratique,
Il ne put retenir quelques mots de critique :
« Ces gens de peu, dit-il, ont des instincts trop bas,
Ils voudraient s'élever, mais ils ne peuvent pas.
Ce jeune homme pourtant donnait quelque espérance,
C'est certain. Mais, voilà ! pas de persévérance.
Et dire que jadis mon épouse estima
Qu'il pourrait convenir un jour à notre Emma !
Je souris quand je songe à ce projet folâtre,
D'ailleurs nous destinons notre fille au théâtre. »

II

Et le bon fils connut le spleen dans un bureau,
Le long regard d'envie à travers le carreau
Sur le libre flâneur qui se promène et fume,
L'infecte odeur du poêle à qui l'on s'accoutume,
Mais qui vous fait pourtant tousser tous les matins,
Le journal commenté longuement, les festins
De petits pains de seigle et de charcuterie,
Le calembour stupide et dont il faut qu'on rie,
L'entretien très vulgaire avec le sentiment
De chacun sur les chefs et sur l'avancement,
Le travail monotone, ennuyeux et futile,
Le dégoût de sentir qu'on est un inutile,
Et, pour moment unique où l'on respire enfin,
Le lent retour, d'un pas affaibli par la faim
Que doit mal apaiser le dîner toujours maigre.
— En vieillissant, sa mère était devenue aigre.
Son long chagrin, souffert avec tant de vertu,
— Il faut bien l'avouer, — trop longtemps s'était tu.
Le cœur subit deux fois les douleurs qu'il faut taire.
De plus elle allait mal. Enfin son caractère,
Même à ce fils chéri, paraissait bien changé.
Le repas était donc par lui-même abrégé;
Il souffrait trop alors, pour lui comme pour elle,
De la voir agiter quelque vaine querelle,
Et toujours, le plus tôt possible, il s'en allait.
— A cette heure, au surplus, son devoir l'appelait
Dans le petit café-concert de la barrière,
Où chaque soir, tenant son violon, derrière
Un pianiste, chef d'orchestre sans bâton,
Et non loin d'un troupier soufflant dans un piston,
Il écoutait, distrait, et sans les trouver drôles,
La chanteuse fardée et montrant ses épaules,
Le baryton barbu, gêné dans ses gants blancs,
Et le pitre aux genoux rapprochés et tremblants,
En grand faux-col, faisant des grimaces atroces
Et contant au public charmé sa nuit de noces.
Vers minuit seulement, enfin il se levait,
Rentrait, ouvrait parfois ses livres de chevet,
Mais, de lire n'ayant même plus l'énergie,
Il se couchait, afin d'épargner la bougie.

Cela dura cinq ans, dix ans, quinze ans. Hélas!
Quinze fois, quand revint la saison des lilas,
Dans la rue, il put voir, par les soirs de dimanches,
Les fillettes du peuple, en fraîches robes blanches,
Près du trottoir, où sont les pères indulgents,
Jouer à la raquette avec les jeunes gens,
Tandis qu'il s'éloignait, toujours seul, le timide.
Il ne passa jamais devant la pyramide
Des bols à punch ornant le comptoir d'un café,
Où souvent il avait, au passage, observé
De vieux garçons, amis des voluptés sans fièvres,
Brassant les dominos, la pipe entre les lèvres,
Qui s'appelaient « Mon vieux » et caressaient leur chien.
Il enviait leur sort; car tel était le sien:
Gagner le pain du jour et le terme au trimestre.
Dans les commencements qu'il fut à son orchestre,
Une chanteuse blonde et phtisique à moitié
Sur lui laissa tomber un regard de pitié;
Mais il baissait les yeux quand elle entrait en scène.
Puis, peu de temps après, elle passa la Seine
Et mourut, toute jeune, en plein quartier Bréda.
A vrai dire, il l'avait presque aimée, et garda
Le dégoût d'avoir vu — chose bien naturelle —
Les acteurs embrassés et tutoyés par elle;
Et son métier lui fut plus pénible qu'avant.

III

Or l'état de sa mère allait en s'aggravant.
Une nuit vint la mort, triste comme la vie;
Et, quand à son dernier logis il l'eut suivie,
En grand deuil et traînant le cortège obligé
Des collègues heureux de ce jour de congé,
Il rentra dans sa chambre et songea, solitaire.
Il se vit sans amis, pauvre, célibataire,

Vieil enfant étonné d'avoir des cheveux gris ;
Il sentit que son âme et son corps avaient pris,
Depuis vingt ans, la lente et puissante habitude
De l'ennui, du silence et de la solitude ;
Qu'il n'avait prononcé qu'un mot d'amour : « maman »
Et qu'il n'espérait plus que son simple roman
Pût s'augmenter jamais d'un plus tendre chapitre.
— Le jour à son bureau, le soir à son pupitre,
Il revint donc s'asseoir, résigné, mais vaincu ;
Et, libre, il vit ainsi qu'esclave il a vécu.
Même dans la maison qu'il habite, personne
Ne songe qu'il existe, et, la nuit, quand il sonne,
Le vieux portier — il a soixante-dix-sept ans
Et perd la notion des choses et du temps —
Se réveille, maussade, et murmure en son antre :
« C'est le petit garçon du cinquième qui rentre. »

PETITS BOURGEOIS

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi, dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon

Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas. Car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur!
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
Ont-il tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse?
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

EN PROVINCE

A MA SŒUR MADAME SOPHIE LAFAYE

I

La petite maison à mine sépulcrale,
Noire et basse, en plein nord, près de la cathédrale,
Quand j'avais visité la ville, m'avait plu
Par son air clérical, discret et vermoulu.
L'espalier de la porte avec ses quelques roses
Qui, pâles, se mouraient le long des murs moroses,
Le pignon au vieux toit de tuiles surplombant
Les trois degrés du seuil, le trottoir et le banc
Placé là tout exprès pour que le pauvre y dorme,
L'ombre que sur le tout jetait l'église énorme,
La rue où le gazon verdissait les pavés,
Ces détails, plus complets qu'on ne les eût rêvés,

Me prouvaient qu'il fallait en effet que je vinsse
Pour voir cette maison dans ce coin de province.

Causant de ce logis à des voisins, j'appris
Qu'il était habité, moyennant un bas prix
Et depuis fort longtemps, par une vieille fille
Extrêmement dévote et d'ancienne famille.
Or, étant un flâneur, et passant très souvent
Devant cette maison au parfum de couvent,
— N'allez pas croire au moins qu'à dessein je le fisse —
Vers midi, c'est-à-dire une heure après l'office,
Tous les jours, excepté les dimanches, je vis
A cet angle que fait la place du parvis
Avec la vieille rue en question, paraître
Et venir lentement un grand et maigre prêtre,
En tricorne, portant son gros livre à fermoir,
Proprement recouvert d'un morceau de drap noir.
Il s'approchait, pensif, de la vieille masure,
Mais avec l'air tranquille et la démarche sûre
Qu'on a lorsqu'on se livre à des soins réguliers.
Il s'arrêtait au seuil, grattait ses lourds souliers,
Frappait un petit coup qu'on entendait à peine,
Et, vif, dès que la gâche avait jailli du pêne,
Entrait et refermait doucement après lui.
J'étais seul en province et m'ennuyais. L'ennui
Rend maussade et vous fait céder aux injustices;
Et voici que déjà, sur ces faibles indices,
J'avais un roman noir et bête tout trouvé :
Une dévote avare, un testament couvé,
Des parents sur la paille, enfin toutes les suites
D'une menée affreuse et sourde de jésuites.
On devient quelquefois un voltairien fieffé
Pour un rien, pour avoir lu le *Siècle* au café;
Et, comme il est toujours pénible de se taire
Quand on pense tenir la moitié d'un mystère,
Je m'informai. — Ce fut bien fait pour moi, vraiment,
Qui rêvais d'appeler un juste châtiment
Sur quelque tortueuse et sombre stratégie;
Car on ne me conta qu'une simple élégie
Dont il me fallut être ému, bon gré mal gré.

II

Au retour des Bourbons, un vieux noble émigré
Vint, ainsi que le fait un homme qui s'installe,
Louer cette maison dans sa ville natale.
Railleur et n'ayant plus les antiques respects,
Il ne s'était enfui que lorsque les suspects
Furent enfin inscrits sur la fameuse liste.
Car il était resté très ardent royaliste
Et partisan fougueux des orgueils du vieux temps.
Quand il revint avec une enfant de huit ans,
La fille de son fils, hélas! une orpheline,
Ce fut triste. — Il était sans laquais ni berline,
Seul, à pied et portant ce fardeau sur les bras.
Mais, sceptique, il avait prévu les rois ingrats,
Et, décemment râpé, sans misère apparente,
Il vécut, dans un coin, d'une petite rente,
Écrivant, par loisir, un traité de blason.
Il avait justement choisi cette maison,
Parce que, d'un côté, triste, inhospitalière,
Avec ses murs verdis et son toit noir de lierre,
Elle convenait fort à son âpre dédain,
Et qu'elle avait, derrière, un carré de jardin
Où, sous un frêle arceau de jaunes capucines,
Dérobée aux regards des fenêtres voisines,
L'enfant pouvait jouer au soleil, dans les fleurs.

Comme il n'espérait pas revoir des jours meilleurs;
Que son nom, nom fameux, vieux comme la bannière
De saint Denis, c'était cette enfant, la dernière,
Qui devait, fille pauvre et sans dot, le porter;
Qu'une mésalliance était à redouter;
Pour elle cet athée avait rêvé le cloître.
Aussi souriait-il, plus calme, en sentant croître
Dans ce cœur virginal le lys pur de la foi.
D'autre part, il aimait son fauteuil, son chez soi,
Trouvait l'office long et l'église glacée;

Et l'unique servante était bien trop pressée
Pour conduire l'enfant pieuse qui voulut
Bientôt entendre messe, et vêpres, et salut.
— A cette époque-là, venait chez ce vieux noble
Qui possédait encor quelques champs, un vignoble
Près d'une métairie à l'ombre des pommiers,
Un garçon de seize ans, le fils de ses fermiers,
Qui, jugé trop chétif pour la vie ordinaire
De la campagne, était élève au séminaire.
Un beau jour, ce petit paysan fut chargé
Par l'aïeul, le dimanche étant jour de congé,
De se rendre à l'église avec la demoiselle
Et de la ramener après cela chez elle.
On l'en récompensait par sa place aux repas
Et par l'accueil. C'était tout simple, n'est-ce pas?
Cet humble protégé, collégien rustique,
Pouvait, à la rigueur, servir de domestique,
Bien que, pour être prêtre, il apprit le latin.
— Depuis lors, les enfants, le dimanche matin,
Côte à côte, et prenant toujours la même place
Sous le vitrail en feu de la grande rosace,
S'asseyaient dans la nef profonde et priaient Dieu.
La petite fillette était vouée au bleu,
Toilette qui sied bien aux couleurs enfantines,
Et tous ses vêtements, chapeau, robe et bottines,
Comme son âme, étaient de la couleur du ciel.
Quant au pauvre garçon, le noir officiel
Et les habits de drap, à coupe droite et triste,
Pouvaient lui donner l'air un peu séminariste;
Mais, chez les bonnes gens qui prenaient le chemin
De l'église et voyaient, se tenant par la main,
Passer les deux enfants avec leurs eucologes,
C'étaient des hochements de tête et des éloges
De leurs regards brillants de douce piété.
Seulement ils étaient d'une timidité
Extrême et rougissaient beaucoup quand, sur leur route,
Un passant, étranger à la ville sans doute,
Parlait d'eux, les prenant pour le frère et la sœur.
L'un et l'autre, ils goûtaient vaguement la douceur
Pénétrante que donne à l'habitude prise
La province où la vie est monotone et grise.
Pour la triste orpheline et l'écolier captif,
Chaque dimanche était un moment fugitif
Fait de calme harmonie et de parfums de fête,
Où, vibrantes de foi candide et satisfaite,
Leurs deux voix se mêlaient dans tout ce qu'il y a
D'allégresse à chanter les blancs *Alleluia*.
Ils se sentaient égaux devant Dieu. La prière
Entre eux avait détruit à jamais la barrière
Qui, pour la loi du monde, encor les séparait;
Et leurs deux cœurs s'étaient réunis en secret
Par un de ces liens qui toujours se resserrent.

III

Naïfs, ils grandissaient, et cinq ans se passèrent
Sans que rien fût changé du train habituel.
Tout en or, tout en noir, selon le rituel,
Et lançant vers le ciel son chant mélancolique
Ou son cri triomphal, la pompe catholique,
Seule, pendant cinq ans, charma leurs cœurs nouveaux.
Les marguilliers, les gens d'église, les dévots
Qui font la révérence à toutes les chapelles,
Chérissaient comme leurs ces deux enfants modèles
Qui jouissaient près d'eux, sans se le définir,
Du bonheur de se voir et de se réunir.
Car si chez eux encor les doux rêves mystiques,
Qui s'exaltent parmi l'encens et les cantiques,
Avaient retardé l'heure où le désir naissant
De l'enfant étonné fait un adolescent,
Déjà leur âme était inquiète et subtile.
Ce qu'ils eussent jadis trouvé simple ou futile
Les laissait à présent très souvent timorés.
Ils se troublaient. Un jour ils étaient demeurés,
Lui, la rougeur au front, elle, tout interdite,
En effleurant leurs doigts humides d'eau bénite,
De s'être dit tous deux à la fois : « Prenez-en. »
Elle avait oublié qu'il était paysan,
Il avait oublié qu'elle était demoiselle,
Mais, bien qu'il redoublât d'humbles soins et de zèle,

Il ne lui donnait plus la main comme autrefois,
Quand il la conduisait à l'église, et sa voix
Tremblait en lui parlant de choses très vulgaires.

IV

Un dimanche matin, — il ne s'attendait guères
Que son destin allait dater de ce jour-là, —
Ainsi qu'il en avait l'habitude, il alla
Chercher la jeune fille à l'heure accoutumée.
La porte qu'il trouvait d'ordinaire fermée,
Malgré le froid d'hiver, s'ouvrait sinistrement.
Inquiet, il crut voir comme un pressentiment
Dans ce logis béant au vent noir de décembre,
Et, songeant à l'aïeul, monta jusqu'à sa chambre,
Mais pour s'arrêter court sur le seuil, en tremblant.
Car il vit le vieillard, pâle sur le lit blanc,
Râlant, les yeux grandis par les suprêmes fièvres,
Et qui disait, serrant cruellement les lèvres,
A sa fille courbée et pleurant sur sa main :

« Plus de larmes, je sens que je mourrai demain.
Or, c'est chez nous l'usage ordinaire, ma fille,
Que, s'il meurt dans son lit, le chef de la famille
Du plus proche héritier exige le serment
De maintenir le nom toujours plus fièrement.
Je te crois forte assez pour subir ces épreuves;
Car celles de ton sang, du jour qu'elles sont veuves
De quelque batailleur mis à mal n'importe où,
Prennent sa lourde épée et la pendent au clou
Et n'ont plus d'autre croix pour dire leur prière.
Pour toi, tu restes fille, enfant, et la dernière
De la race. Eh bien donc, sois-en digne et promets
De garder le vieux nom vierge et pur à jamais.
Si tu ne prends l'habit, point de mésalliance;
Et fais-en le serment pour qu'avec confiance
Je puisse me coucher dans la paix du cercueil. »

Alors la jeune fille, entendant sur le seuil
Un faible bruit, tourna ses regards en arrière
Et vit là son petit compagnon de prière
Qui, sans savoir pourquoi, mais désolé, pleurait.

C'était un sentiment bien vague, bien secret,
Bien indécis, exempt de toute ardeur qui tente,
Fait d'amitié craintive et de langueur latente,
Qu'ils avaient jusque-là l'un pour l'autre éprouvé.
Leur timide désir n'avait jamais rêvé
Plus loin que le bonheur de prier côte à côte,
Par un jour de soleil comme à la Pentecôte,
Sous le même rayon, devant le même autel.
Mais l'accent du vieillard moribond était tel
Qu'ils comprirent soudain que, pour toute leur vie,
L'espérance de vivre ensemble était ravie.

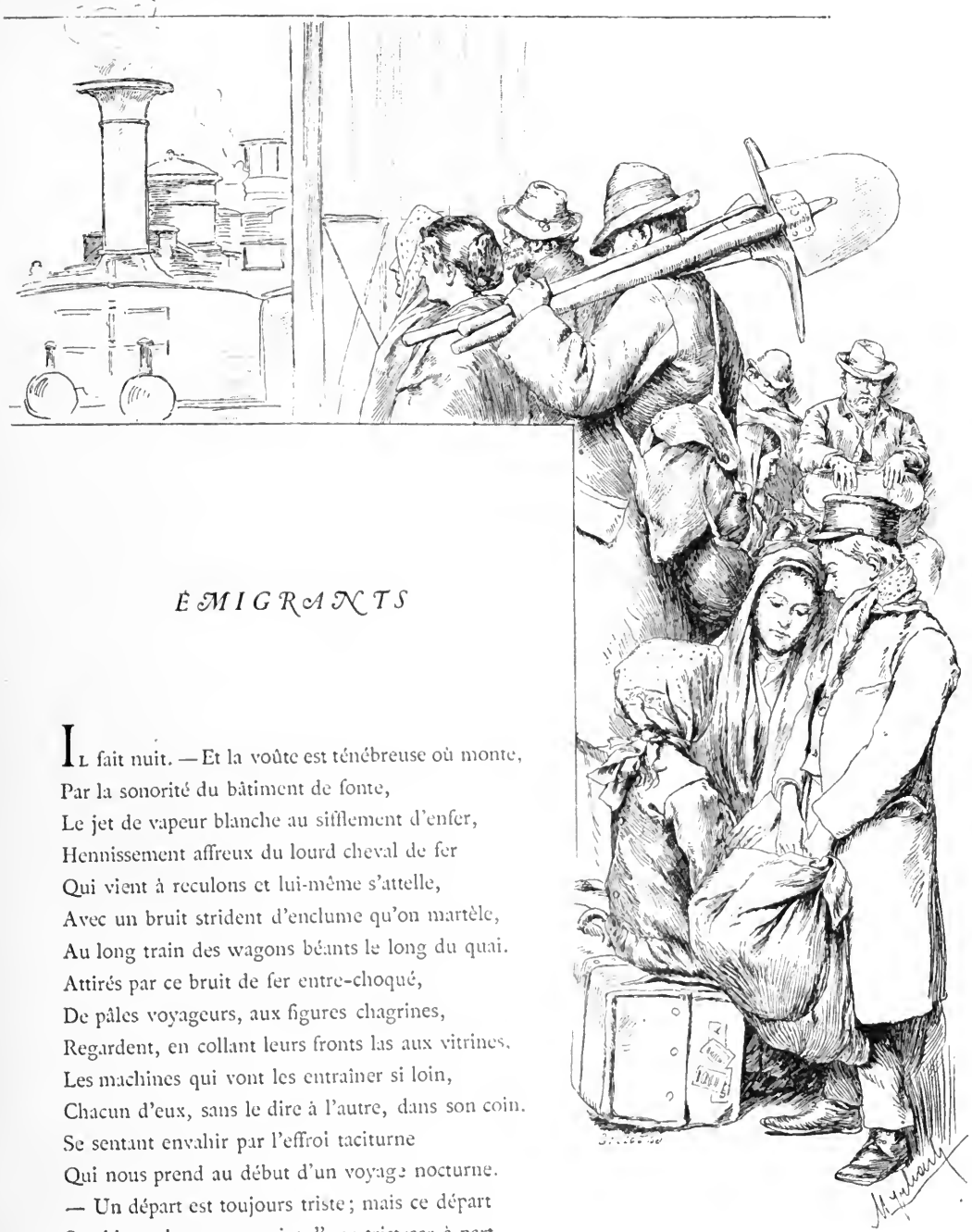
« Eh bien, petite? » fit le vieillard irrité.

« J'obéirai, » dit-elle avec simplicité
Et comme promettant une chose ordinaire.

V

Tout était dit. — Après cinq ans de séminaire,
Le jeune écolier fut tour à tour tonsuré,
Ordonné prêtre, puis enfin nommé curé
D'un village lointain choisi sur sa demande.
Il semblait avoir mis une hâte très grande
A prononcer lui-même un éternel serment.
— Ce n'est que devenu vieux, assez récemment,
Qu'ayant réalisé son petit patrimoine,
Il s'est laissé nommer, dans sa ville, chanoine.
Là, depuis son retour, vite le bon abbé
Dans l'ancienne habitude est de nouveau tombé
Et d'un logis bien cher a retrouvé la route.
Certes, quand il y vient lentement, il se doute
Qu'on entend de très loin son pas sur le pavé
Et que, près du rideau faiblement soulevé,

Un regard amical le voit venir et guette.
Mais il n'a pas encore osé lever la tête
Depuis quatre ans qu'il fait tous les jours ce chemin ;
Et quand il est entré, son missel à la main,
Dans le salon étroit et suranné de celle
A qui, par vieil usage, il dit « la demoiselle, »
Toutes les fois, il feint de croire à l'air surpris
Qu'à son aspect, soudain, la douce fille a pris,
Et qui la trouble au point que sa voix en hésite
Dans son remercîment de la bonne visite.
En deuil, ayant gardé ses beaux yeux clairs et doux,
Et délicatement flattant, sur ses genoux,
Le pelage soyeux de sa chatte endormie,
Telle, chaque matin, il voit sa vieille amie
Devant laquelle il reste une grande heure assis,
Lui faisant, d'un ton bas, quelques simples récits,
Sans que jamais en eux un geste, un rien dénote
Plus qu'une affection de vieux prêtre à dévote ;
Et lorsque du sujet honnête et puéril
L'entretien a suivi tout doucement le fil,
Sans un mot qui s'émeut, sans cordiale étreinte,
Comme si la mémoire en eux était éteinte
Du sacrifice fait jadis à leur devoir,
Ils échangent enfin un très faible : « Au revoir. »
— Pourtant il faut qu'il lutte et qu'elle se contienne,
Car, même redoutant l'effusion chrétienne
Où l'on doit se nommer un instant frère et sœur,
Elle n'a jamais pris l'abbé pour confesseur.



ÉMIGRANTS

Il fait nuit. — Et la voûte est ténébreuse où monte,
Par la sonorité du bâtiment de fonte,
Le jet de vapeur blanche au sifflement d'enfer,
Hennissement affreux du lourd cheval de fer
Qui vient à reculons et lui-même s'attelle,
Avec un bruit strident d'enclume qu'on martèle,
Au long train des wagons béants le long du quai.
Attirés par ce bruit de fer entre-choqué,
De pâles voyageurs, aux figures chagrines,
Regardent, en collant leurs fronts las aux vitrines,
Les machines qui vont les entraîner si loin,
Chacun d'eux, sans le dire à l'autre, dans son coin,
Se sentant envahir par l'effroi taciturne
Qui nous prend au début d'un voyage nocturne.
— Un départ est toujours triste ; mais ce départ
Semble vraiment empreint d'une tristesse à part.
D'abord, c'est un convoi de pauvres. Règle austère :
Qu'il s'en aille en voyage ou qu'il s'en aille en terre,
Vivant ou mort, le pauvre a sa voiture à lui.
Et puis, ceux-là qui vont habiter aujourd'hui,
Pendant toute une veille, en ces sombres voitures,
Qui devront endurer, tremblantes créatures,

Le froid de l'insomnie et le froid de l'hiver,
Et que l'on jettera demain, près de la mer,
Devant les paquebots couverts de voiles blanches,
Dont ils devront franchir le passage de planches
Pour retrouver encor la nuit des entreponts;
Ces paysans, honteux de passer vagabonds
Et que soutient à peine un espoir chimérique,
Ce sont des émigrants qui vont en Amérique.

Voilà de bien longs jours déjà qu'ils sont partis :
Le père tout chargé de paquets et d'outils,
La mère avec l'enfant qui pend à la mamelle
Et quelque autre marmot qui traîne la semelle
Et la suit, fatigué, s'accrochant aux jupons;
Le fils avec le sac au pain et les jambons,
Et la fille emportant sur son dos la vaisselle.
Heureux ceux qui n'ont pas quelque vieux qui chancelle
Et qui gronde et qu'on a, s'effarant, après soi !
Pourquoi donc partent-ils, ces braves gens? Pourquoi
S'en vont-ils par l'Europe et vers le Nouveau Monde,
Étonnés de montrer leur douce pâleur blonde
Et la calme candeur de leurs tristes yeux bleus
Sur les chemins de fer bruyants et populeux?
C'est que parfois la vie est inhospitalière.
Longtemps leur pauveté naïve, pure et fière,
En plein champ, près du pot de grès et du pain bis,
A lutté, n'arrachant que de maigres épis
A la terre trop vieille et devenue avare.
Car il leur fut ingrat, implacable et barbare,
Ce vieux sol paternel, ce sol religieux,
Où parfois, comme un don laissé par les aïeux,
Leur pioche déterrait un peu d'or ou des armes,
Et que leur front baignait de sueurs et de larmes.
Tristes et patients, longtemps ils ont lutté
Contre son inertie et sa stérilité,
Mais vainement. Alors, la vie étant trop chère
Pour qu'ils pussent laisser, une année, en jachère
Ce sol qui refusait toujours de les nourrir,
Ils ont vu qu'il fallait s'en aller ou mourir;
Et tous, pleins du regret des récoltes futures,
Ils sont partis vers les lointaines aventures.

Oh ! comme je les plains, les humbles, les petits,
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis
Timidement autour d'un clocher de village;
Ceux que retient, bien mieux que l'ancien vasselage
Et que tous les vieux jougs du monde féodal,
L'étroit et tendre amour de leur pays natal;
Ceux-là que le galop d'un voyageur étonne,
Qui sentent que le vrai bonheur est monotone
Et qui ne veulent pas d'autre sort que le sort
De leurs pères, de qui la naissance et la mort
S'inscrivaient — c'était tout — aux marges d'une Bible.
Quand il leur faut quitter la masure paisible,
Le foyer près duquel leur enfance a rêvé
Et le champ que leurs bras virils ont cultivé;
Quand ils s'en vont, tirant ou poussant la charrette,
Et jetant un regard suprême et qui regrette
A mille objets qui sont pour eux de vieux amis :
Au pâturage avec les grands bœufs endormis,
Au vieux pont, à l'auberge en face de l'église,
A l'enseigne où le grand Frédéric prend sa prise,
Au lavoir plein du bruit des linges que l'on bat,
Oh ! qu'il doit se livrer un lugubre combat
Dans leurs âmes déjà se sentant orphelines,
Tandis qu'ils voient grandir ces lointaines collines
Où naguère pour eux le monde finissait,
Et qu'ils songent avec amertume que c'est
La terre maternelle et dont vécut leur race,
La terre qui devient marâtre et qui les chasse !

Encor si l'avenir était riant pour eux,
Et s'ils étaient certains d'un lendemain heureux ! ·
Mais ils n'ont presque pas d'espoir qui les soutienne.
L'Amérique n'est plus cette jeune Indienne
Souriante en son île au milieu des roseaux
Et couronnant son front de plumages d'oiseaux,
Telle qu'ils l'ont rêvée autrefois, à l'école.
Pour eux, durs ouvriers du labeur agricole,
Ce qu'ils comptent trouver là-bas, c'est seulement
La forêt monstrueuse au noir tressaillement,
Où, rampant et glissant, la hideuse famille
De la nature vierge et féroce fourmille;
C'est la bataille avec la hache, avec le pic,
Contre les troncs noueux et les rochers à pic;
C'est le miasme lourd du terrain noir et riche

Qu'en grelottant de fièvre, avec rage, on défriche ;
Les grands feux dans les bois et les nuits sans repos
Où l'on voit scintiller, autour de ses troupeaux,
Dans l'ombre, les yeux d'or des jaguars et des onces ;
C'est la bêche tranchant les serpents et les ronces ;
— Enfin, comme un bonheur qu'on n'ose pas prévoir,
Et si Dieu plus clément daigne un jour s'émouvoir
Des cantiques chantés en chœur sous les étoiles,
C'est, après le sommeil frileux entre deux toiles
Et les maigres soupers de lard et de biscuits,
La famille restée encore entière, et puis
De gais et longs repas, par les soirs de dimanches,
Devant une moisson, près d'un logis de planches.

Pour l'instant, du trop long voyage tout meurtris,
Dans cette gare, en haut d'un faubourg de Paris,
Ils attendent, muets du regret qui les navre,
Le convoi qui les doit jeter aux quais du Havre.
Comme on n'a pas pour eux allumé de quinquets,
On croit qu'ils dorment tous, penchés sur leurs paquets,
Dans la salle aux longs bancs, sombre comme une geôle.
Mais l'époux qui soutient, lasse, sur son épaule,
Une tête de femme où sont clos de doux yeux,
Promène autour de lui des regards anxieux ;
Mais la mère est en proie aux présages funèbres,
Qui cache sous ses mains jointes, dans les ténèbres,
Des fronts d'enfants serrés contre elle avec terreur ;
Mais il pâlit, ce jeune et triste laboureur,
Qui sent, en la serrant sous la sienne pressée,
Frissonner une main douce de fiancée !
— Sinon pour soi, du moins pour l'être faible et cher,
Chacun songe au pays dans cette nuit d'hiver,
Et, jugeant que la salle est très mal éclairée,
Essuie, en se cachant, une larme ignorée.

UNE FEMME SEULE

Dans le salon bourgeois où je l'ai rencontrée,
Ses yeux doux et craintifs, son front d'ange proscrit,
M'attirèrent d'abord vers elle, et l'on m'apprit
Que d'un mari brutal elle était séparée.

Elle venait encor chez ces anciens amis,
Dont la maison avait vu grandir son enfance
Et qui, malgré le bruit dont le monde s'offense,
Au préjugé cruel ne s'étaient point soumis.

Mais elle savait bien, résignée et très douce,
Qu'on ne la recevait qu'en petit comité,
Et s'attendait toujours, dans sa tranquillité,
Au mot qui congédie, à l'accueil qui repousse.

Donc, les soirs sans dîner ni bal au piano,
Elle venait broder près de l'âtre, en famille,
Et c'est là que, devant son air de jeune fille,
Je m'étonnai de voir à son doigt un anneau.

Stoïque, elle acceptait son étrange veuvage,
Sans arrière-pensée et très naïvement;
Pour prouver qu'elle était fidèle à son serment,
Sa main avait gardé le signe d'esclavage.

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans ;
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières,
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Ni bijou, ni ruban. Nulle marque de joie.
Jamais la moindre fleur dans le bandeau châtain;
Et le petit col blanc, étroit et puritain,
Tranchait seul sur le deuil de la robe de soie.

Brodant très lentement et d'un geste assoupli
Et ne se doutant pas que l'ombre transfigure,
Sa place dans la chambre était la plus obscure;
Elle parlait à peine et désirait l'oubli.

Mais, à la question banale qu'on adresse,
Quand elle répondait quelques mots en passant,
Cela faisait du mal d'entendre cet accent
Brisé par la douleur et fait pour la tendresse,

Cette voix lente et pure, et lasse de prier,
Qu'interrompait jadis la forte voix d'un maître
Et qu'une insulte, hélas! un bras levé peut-être,
De honte et de terreur un jour firent crier.

Quand un petit enfant présentait à la ronde
Son front à nos baisers, oh! comme lentement,
Mélancoliquement et douloureusement,
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde!

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir,
Comme elle reprenait son travail au plus vite!
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite,
En songeant au regret qu'on avait pu saisir!

Car je m'apercevais, quoiqu'on fût bon pour elle,
Qu'on la plaignît d'avoir fait un si mauvais choix,
Que ce monde aux instincts timorés et bourgeois
Conservait une crainte, après tout naturelle.

J'avais bien remarqué que son humble regard
Tremblait d'être heurté par un regard qui brille,
Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille
Et ne levait les yeux que devant un vieillard.

— Jeune homme qui pourrais aimer la pauvre femme
Et qui la trouveras quelque jour sur tes pas,
Ne la regarde pas et ne lui parle pas.
Ne te fais pas aimer, car ce serait infâme!

Va, je connais l'adresse et les subtilités
Du sophisme, aussi bien que tu peux les connaître.
Je sais que son œil brûle et que sa voix pénètre,
Et quel sang bondira dans vos cœurs révoltés.

Je sais qu'elle succombe et qu'elle est sans défense,
Qu'elle meurtrit son sein devant le crucifix,
Qu'elle t'adorerait comme un dieu, comme un fils;
Je sais que ta victoire est certaine d'avance.

Oui, pour toi je suis sûr qu'elle sacrifierait
Son unique trésor, l'honneur pur et fidèle,
Et que tu voudrais vivre et mourir auprès d'elle.
— C'est bien. Mais je suis sûr aussi qu'elle en mourrait.

SIMPLE AMBITION

Être un modeste croque-notes
Donnant des leçons de hasard,
Qui court Paris en grosses bottes,
Mais qui comprend Gluck et Mozart;

Avoir quelque part un vieux maître;
Aimer sa fille; et, chaque soir,
Brosser son vieil habit et mettre
Du linge pour aller les voir;

Ils logent loin! Faire une lieue
En chantonnant quelques vieux airs,
L'été sous la douce nuit bleue
Et par les bons quartiers déserts;

Aimer d'un amour très honnête;
Avoir peur, en portant la main
A certain cordon de sonnette
Dont on sait pourtant le chemin...

« Ah! monsieur Paul!... — Mademoiselle!
— Mon père vous attend. Voyez.
Voici votre violoncelle,
Son violon et les cahiers. »

Demander comment va le maître,
Qui survient, simple et cordial;
Oh! le bon moment! — La fenêtre
S'ouvre sur le ciel nuptial;

Les brises déjà rafraîchies
Entrent avec des papillons
Bien vite brûlés aux bougies
Qui jettent de faibles rayons.

Le concert commence. Elle écoute,
Blonde, accoudée et tout en blanc,
Et son cœur frissonne sans doute
Avec l'allegretto tremblant.

Puis, c'est le menuet, l'andante,
Tout le beau poème du bruit,
Toute la symphonie ardente.
Et le temps passe. Il est minuit.

« Sauvez-vous. C'est une heure indue
Pour vous qui logez tout là-bas;
Et cette banlieue est perdue.
Vous viendrez demain, n'est-ce pas? »

Mais avant de partir, encore
Un peu de musique; pas trop...
Pendant que Julie élabore
Trois humbles verres de sirop.

DANS LA RUE

A Jules Bonnassies

Les deux petites sont en deuil ;
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'aînée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : « Souffle. »

LA SŒUR NOVICE

LORSQUE tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plans de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

LA FAMILLE DU MENUISIER

Le marchand de cercueils vient de trousser ses manches
Et rabote en sifflant, les pieds dans les copeaux.
L'année est bonne; il n'a pas le moindre repos
Et même il ne boit plus son gain tous les dimanches.

Tout en jouant parmi les longues bières blanches,
Ses enfants, deux blondins tout roses et dispos,
Quand passe un corbillard, lui tirent leurs chapeaux
Et bénissent la mort qui fait vendre des planches.

La mère, supputant de combien s'accroîtra
Son épargne, s'il vient un nouveau choléra,
Tricote, en souriant, au seuil de la boutique;

Et ce groupe joyeux, dans l'or d'un soir d'été,
Offre un tableau de paix naïve et domestique,
De bien-être honorable et de bonne santé.

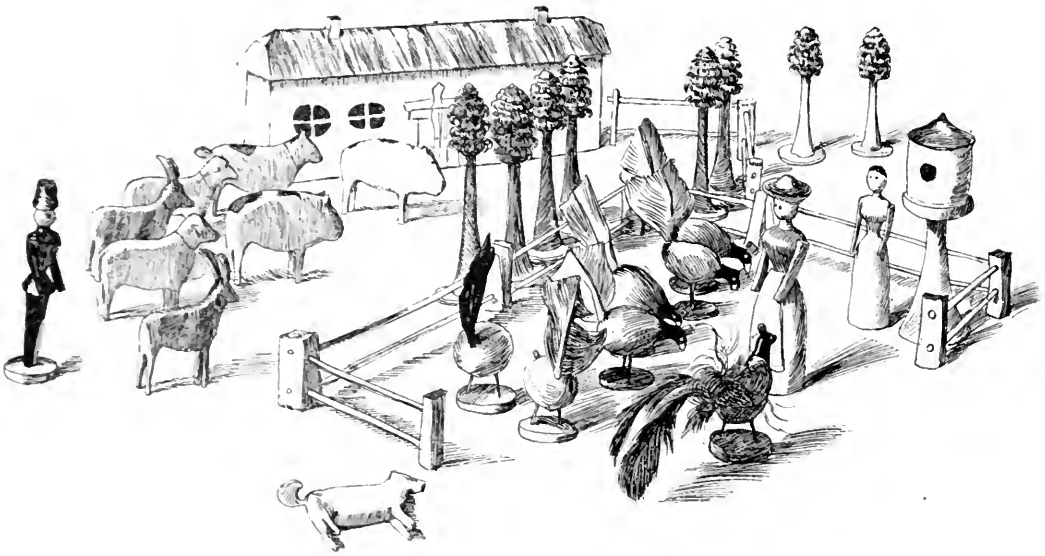
LE MUSÉE DE MARINE

Au Louvre, je vais voir ces délicats modèles
Qui montrent aux oisifs les richesses d'un port,
Je connais l'armement des vaisseaux de haut-bord
Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses bagatelles,
Le carré d'Océan qui lui sert de support,
Ses petits canons noirs se montrant au sabord,
Et ses mille haubans fins comme des dentelles.

Je suis un loup de mer et sais apprécier
Le blindage de cuivre et les ancres d'acier :
Car tous ces riens de bois, de ficelle et de liège

M'ont souvent fait trouver les dimanches bien courts,
Et, forçat de Paris dès longtemps pris au piège,
C'est là que j'ai rêvé le voyage au long cours.



JOUJOUX D'ALLEMAGNE

L'autre soir, je voyais la petite Marie
Rester, près de la lampe, en extase et sans voix ;
Car elle avait tiré de son coffre de bois
Ce jouet d'Allemagne appelé bergerie.

Les moutons étaient gros comme la métairie,
Qui, certes, n'aurait pu loger les villageois ;
Les arbres sur leurs pieds naïfs étaient tout droits,
Et le vieux tapis vert jouait mal la prairie.

Et moi, plus que l'enfant, je me suis amusé,
Et puisque le voyage, hélas ! m'est refusé,
Une heure j'ai joui d'un mirage illusoire.

L'odeur de ces joujoux, mal taillés et mal peints,
M'a permis de courir tes déserts de sapins,
Et j'ai connu ton ombre immense, ô forêt Noire !

Écrit pendant le siège

Paris, 1870

Écrit pendant le siège

LETTRE

D'UN

MOBILE BRETON

MAMAN, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne,
Ce soir, en attendant que le couvre-feu sonne,
Je mets la plume en main pour vous dire comment
Je pense tous les jours à vous très tendrement.
Très tristement aussi, malgré toute espérance;
Car, bien qu'ayant juré de mourir pour la France
Et certain d'accomplir jusqu'au bout mon devoir,
Je ne puis pas songer au pays sans revoir
La maison, le buffet et ses vaisselles peintes,
La table, le poiré qui mousse dans les pintes,
La soupière de choux qui fume et qui sent bon,
Entre les vastes plats de noix et de jambon,

La sœur et la maman priant, les deux mains jointes,
Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes,
Et papa qui, pensant que je manque au souper,
Fait sa croix sur le pain avant de le couper.
Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.
— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre
Avec Monsieur le Comte et tous ceux de chez nous.
Je vous écris ceci, mon sac sur les genoux,
Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle.
Bicêtre est une sombre et forte citadelle,
Où des Bretons marins, de rudes compagnons,
Dorment dans le caban auprès de leurs canons,
Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade.
Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade
Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau,
Car Saint-Servan n'est pas bien loin de Saint-Malo,
Et nous avons vidé quelquefois un plein verre.
Mon bataillon était de la dernière affaire,
A preuve que Noël, le cadet du sonneur,
Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur.
Il avait un éclat de bombe dans la cuisse.
Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse
Voir cela sans horreur, et chacun étouffait;
Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait.
On nous a portés tous à l'ordre de l'armée.
Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée
Et j'ai marché toujours en avant, sans rien voir.
Enfin on a sonné la retraite, et, le soir,
Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche
Et qui de compliments paraît être assez chiche,
Nous a dit : « Nom de nom ! mes enfants, c'est très bien ! »
Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen,
Et qu'il lançât sur nous un regard diabolique,
Nous avons tous crié : « Vive la République ! »
— Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas ? —
Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu;
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.
— Nous avons traversé Paris. Il m'a fait peur.
Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur,
Sombre et lisant tout haut des journaux dans les rues.
Huit jours les habitants logèrent les recrues.
Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus,
Où nous fûmes assez honnêtement reçus.
Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise
Et je restais assis sur le bord de ma chaise,
Confus de l'embarras où nous les avions mis.
Mais leurs petits enfants devinrent nos amis;
Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes
Et couvraient, les démons ! de leurs joyeux vacarmes
Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers.
Bref, nous sommes partis bien réconciliés
Et, les jours de congé, nous leur faisons visite.
— Allons ! il faut finir cette lettre au plus vite,
Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés.
Je ne sais pas encor si vous la recevrez,
Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école :
Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole,
Me voilà caporal avec un beau galon,
Et puis je vous écris ces mots par le ballon.
Maintenant, au revoir, chers parents, je l'espère.
Si je ne reviens pas, ô ma mère et mon père,
Songez que votre fils est mort en défenseur
De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur,
Quand tu rencontreras Yvonne à la fontaine,
Dis-lui bien que je l'aime et qu'elle soit certaine
Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur,
Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur.
Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence
Que j'ai peur du grand gars qui lui parle à la danse;
Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis
Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis.
— Adieu. Voici pour vous ma tendresse suprême,
Et je signe, en pleurant, « votre enfant qui vous aime. »

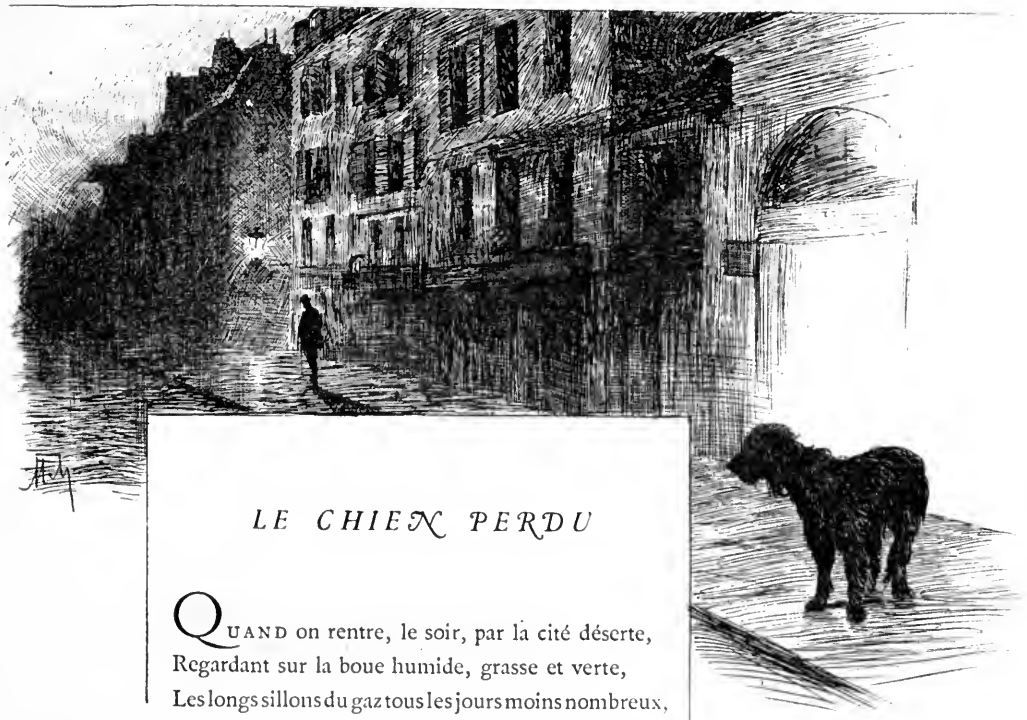
Paris, octobre 1870.

EN FACTION

Sur le rempart, portant mon lourd fusil de guerre,
Je vous revois, pays que j'explorais naguère,
Montrouge, Gentilly, vieux hameaux oubliés
Qui cachez vos toits bruns parmi les peupliers.
Je respire, surpris, sombre ruisseau de Bièvre,
Ta forte odeur de cuir et tes miasmes de fièvre.
Je vous suis du regard, pauvres coteaux pelés,
Tels encor que jadis je vous ai contemplés,
Et, dans ce ciel connu, mon souvenir s'étonne
De retrouver les tons exquis d'un soir d'automne ;
Et mes yeux sont mouillés des larmes de l'adieu.
Car mon rêve a souvent erré dans ce milieu
Que va bouleverser la dure loi du siège.
Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de mon piège ;

Triste captif, ayant Paris pour ma prison,
Longtemps ce fut ici pour moi tout l'horizon;
Ici j'ai pris l'amour des couchants verts et roses;
Penché dès le matin sur des papiers moroses,
Dans une chambre où ma fantaisie étouffait,
C'est ici que souvent, le soir, j'ai satisfait,
A cette heure où la nuit monte au ciel et le gagne,
Mon désir de lointain, d'air libre et de campagne.
Me reprochera-t-on, dans cet affreux moment,
Un regret pour ce coin misérable et charmant?
Car il va disparaître à tout jamais. Sans doute,
Les boulets vont couper les arbres de la route;
Et l'humble cabaret où je me suis assis,
Incendié déjà, fume au pied du glacis;
Dans ce champ dépouillé, morne comme une tombe,
Il croule, abandonné. Regardez. Une bombe
A crevé ces vieux murs qui gênaient pour le tir;
Et, tels que mon regret qui ne veut point partir,
Se brûlant au vieux toit, quelques pigeons fidèles
L'entourent, en criant, de leurs battements d'ailes.

Octobre 1870.



LE CHIEN PERDU

QUAND on rentre, le soir, par la cité déserte,
Regardant sur la boue humide, grasse et verte,
Les longs sillons du gaz tous les jours moins nombreux,
Souvent un chien perdu, tout crotté, morne, affreux,
Un vrai chien de faubourg, que son trop pauvre maître
Chassa d'un coup de pied en le pleurant peut-être,
Attache à vos talons obstinément son nez
Et vous lance un regard si vous vous retournez.
Quel regard ! long, craintif, tout chargé de caresse,
Touchant comme un regard de pauvre ou de maîtresse,
Mais sans espoir pourtant, avec cet air douteux
De femme dédaignée et de pauvre honteux.
Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et, timide,
Agite faiblement sa queue au poil humide.
Sachant bien que son sort en vous est débattu,
Il semble dire : — Allons, emmène-moi, veux-tu ?
On est ému, pourtant on manque de courage ;
On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,
Enfin, mauvais, on fait la mine de lever
Sa canne, on dit au chien : « Veux-tu bien te sauver ! »
Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre ! et quels temps sont les nôtres
Et quel mal nous ont fait ces féroces Prussiens,
Que les plus pauvres gens abandonnent leurs chiens
Et que, distrait du deuil public, il faille encore
Plaindre ces animaux dont le regard implore !

Octobre 1870.

A L'AMBULANCE

Du couvent troublant le silence,
Arrive, avec son bruit pressé,
Une voiture d'ambulance.
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille ;
Il boite, éreinté par l'obus.
Son fusil lui sert de béquille
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui hait les cagots et les prudes
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes
Et des regards presque insultants,
Qui font rougir sous leurs cornettes
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle est seule
Si la sœur prie auprès de lui,
Vite il charge son brûle-gueule
Et siffle un air avec ennui.

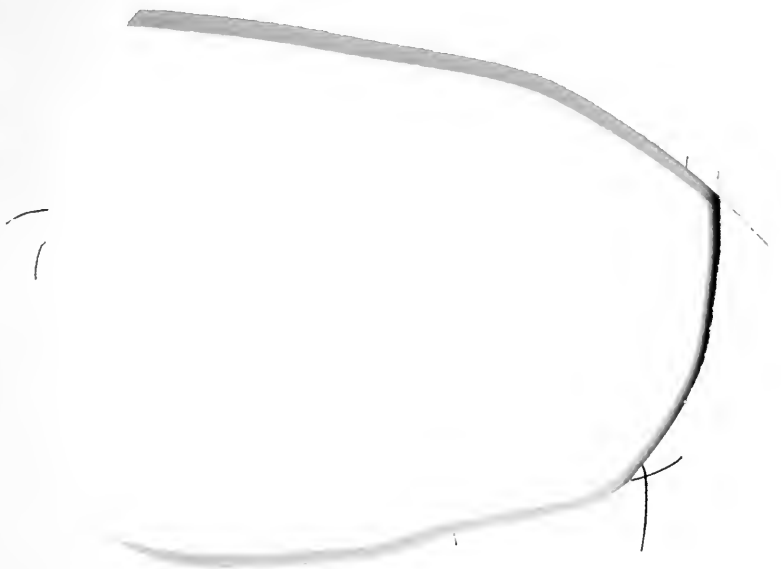
Que lui font la veille assidue,
L'intérêt qu'on peut lui porter?
Il sait que sa jambe est perdue
Et que l'on va le charcuter.

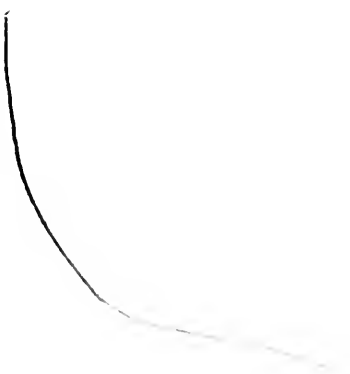
Il est furieux. — Laissez faire;
On est très patient ici;
Puis il y règne une atmosphère
Qui console et qui dompte aussi;

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douces en touchant la blessure
Et douces en parlant de Dieu.

— Aussi, sentant, à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : « Ainsi soit-il! »

Novembre 1870.





Plus de sang !

O France ! je sais bien que, dans cette tuerie,
A celui qui dira : « Pitié ! pudeur ! patrie ! »
Ces acharnés répondront : « Non ! »
Que tout espoir de paix est presque une chimère ;
Mais je serai l'écho de ta douleur de mère,
Parmi l'orage du canon.

Je sais que le massacre aux cent voix furieuses
Et que le crachement hideux des mitrailleuses
Couvriront mes cris haletants ;
Mais je t'évoquerai, France, France éternelle,
Sanglante et découvrant ta gorge maternelle,
Entre les coups des combattants.

Je sais que la terreur va régner sur la ville,
Que peut-être aux tribuns de la guerre civile
On va me désigner du doigt.
Je le sais ; mais il faut fulminer l'anathème,
Et le poète obscur qui te pleure et qui t'aime
Aura du moins fait ce qu'il doit.

Oui, nous irons d'abord où la discorde habite,
Dans le sombre palais au toit duquel palpite
Un drapeau rouge dans le ciel,
Et là tu montreras, de ton geste qui raille,
Les trois mots flamboyants sur la vieille muraille
Comme les mots de Daniel.

Tu feras voir l'horreur de ta gorge saignée
Et tu déchireras, pauvre mère indignée,
Ce décret, cet ukase affreux,
Écrit par une main noire encor de l'amorce,
Qui provoque au combat fraticide et qui force
Tes fils à s'égorger entre eux.

Après nous descendrons dans les geôles profondes
Où tu verras, parmi les malfaiteurs immondes,
Tristes, mais le cœur sans effroi,
Des vieillards doux et purs, des otages de guerre,
Des prêtres arrachés de l'autel où naguère
Ils priaient encor Dieu pour toi.

Nous planerons alors sur la cité déserte.
Sauf un rauque clairon qui sonne au loin l'alerte
Ou le coup de canon d'un fort,
Ou le pavé broyé par un caisson qui passe ;
Nul bruit, nul mouvement, et sur l'immense espace
Pèsent le silence et la mort.

C'est la fuite, partout. Si, dans les quartiers riches,
Frôlant timidement les murs souillés d'affiches,
Le passant marche, le front bas,
Inquiet du blocus et craignant qu'on l'affame,
Dans le groupe, au faubourg, le vieux, l'enfant, la femme,
Sont seuls à parler des combats.

Entends-tu le canon qui gronde par saccades ?
Les hommes sont partis là-bas, aux barricades,
Aux avant-postes, aux remparts.
A Vanves, à Neuilly, mitraille et balles pleuvent,
Hélas ! et c'est pourquoi tous ces cœurs qui s'émeuvent,
Ces larmes dans tous les regards.

Mais si, nous détournant de cette morne scène,
Nous regardons plus loin, sur les bords de la Seine,
France, cache-moi dans ton sein !
Que j'entende bondir ton noble cœur de femme
Qui se brise à l'aspect de cette lutte infâme
Où ton peuple est ton assassin.

Que j'entende ta voix hurler, pleine de larmes :
— O mes fils égarés, jetez, brisez vos armes.
Assez ! il n'est jamais trop tard.
Ne combattez pas plus pour un mot illusoire ;
Arrêtez, plus de sang ! nous n'avons qu'une gloire
Et nous n'avons qu'un étendard.

La victoire est horrible et ma mort seule est sûre.
Cruels, vous retournez le fer dans la blessure
Où l'a plongé le Prussien !
Arrêtez ce combat qui m'achève et me navre,
Insensés qui voulez sur un front de cadavre
Planter le bonnet phrygien.

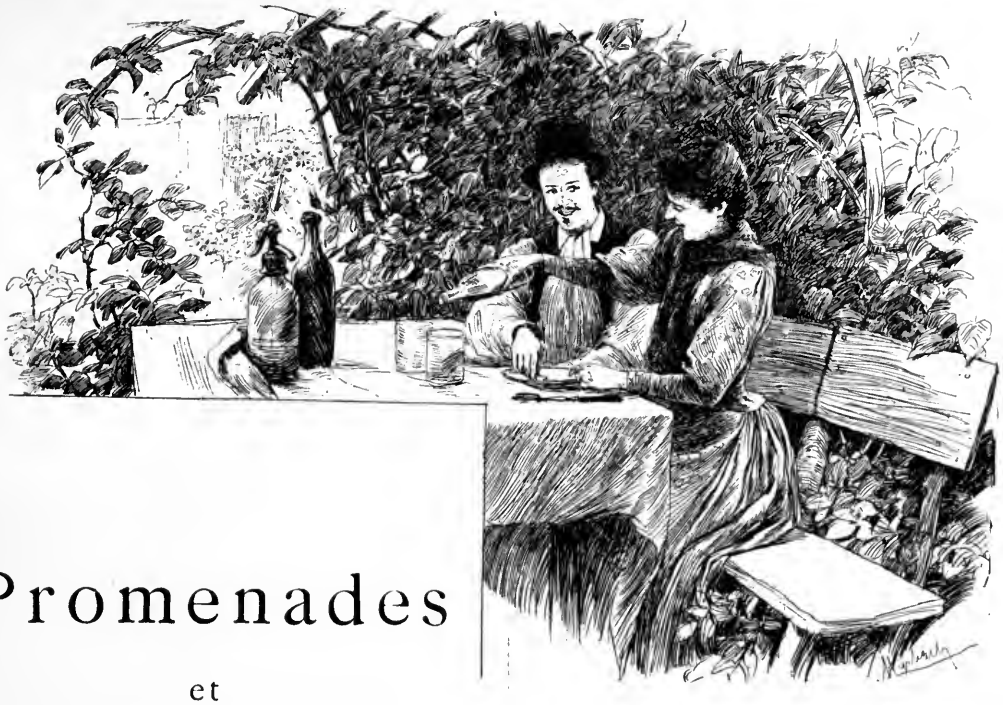
La paix ! faites la paix ! Et puis, pardon, clémence !
Oublions à jamais cet instant de démence.
Vite à nos marteaux. Travaillons.
Travaillons en disant : « C'était un mauvais rêve. »
Et plus tard, quand mon front qui vite se relève
Lancera de nouveaux rayons,

Alors, ô jeunes fils de la vaillante Gaule,
Nous jetterons encor le fusil sur l'épaule
Et, le sac chargé d'un pain bis,
Nous irons vers le Rhin pour laver notre honte,
Nous irons, furieux comme le flot qui monte
Et nombreux comme les épis. —

Dis-leur cela, ma mère, et, messagère ailée,
Mon ode ira porter jusque dans la mêlée
Le rameau providentiel,
Sachant bien que l'orage affreux qui se déchaîne
Et qui peut d'un seul coup déraciner un chêne,
Épargne un oiseau dans le ciel.

Avril 1871.

Promenades et Intérieurs



Promenades et Intérieurs

A Paul Dalloz

I

Lecteur, à toi ces vers, graves historiens
De ce que la plupart appelleraient des riens.
Spectateur indulgent qui vis ainsi qu'on rêve,
Qui laisses s'écouler le temps et trouves brève
Cette succession de printemps et d'hivers,
Lecteur mélancolique et doux, à toi ces vers!
Ce sont des souvenirs, des éclairs, des boutades,
Trouvés au coin de l'âtre ou dans mes promenades,
Que je te veux conter par le droit bien permis
Qu'ont de causer entre eux deux paisibles amis.

II

Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
Je rentre lentement chez moi, je me délasse
Aux cris des écoliers qui sortent de la classe;
Je traverse un jardin, où j'écoute, en marchant,
Les adieux que les nids font au soleil couchant,
Bruit pareil à celui d'une immense friture.
Content comme un enfant qu'on promène en voiture,
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

III

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

IV

J'adore la banlieue avec ses champs en friche
Et ses vieux murs lépreux, où quelque ancienne affiche
Me parle de quartiers dès longtemps démolis.
O vanité! Le nom du marchand que j'y lis
Doit orner un tombeau dans le Père-Lachaise.
Je m'attarde. Il n'est rien ici qui ne me plaise,
Même les pissenlits frissonnant dans un coin.
Et puis, pour regagner les maisons déjà loin,
Dont le couchant vermeil fait flamboyer les vitres,
Je prends un chemin noir semé d'écailles d'huîtres.

V

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

VI

N'êtes-vous pas jaloux en voyant attablés
Dans un gai cabaret entre deux champs de blés,
Les soirs d'été, des gens du peuple sous la treille?
Moi, devant ces amants se parlant à l'oreille
Et que ne gêne pas le père, tout entier
A l'offre d'un lapin que fait le gargotier,
Devant tous ces dîneurs, gais de la nappe mise,
Ces joueurs de bouchon en manches de chemise,
Cœurs satisfaits pour qui les dimanches sont courts,
J'ai regret de porter du drap noir tous les jours.

VII

Vous en rirez. Mais j'ai toujours trouvé touchants
Ces couples de pioupious qui s'en vont par les champs,
Côte à côte, épluchant l'écorce de baguettes
Qu'ils prirent aux bosquets des prochaines guinguettes.
Je vois le sous-préfet présidant le bureau,
Le paysan qui tire un mauvais numéro,
Les rubans au chapeau, le sac sur les épaules,
Et les adieux naïfs, le soir, auprès des saules,
A celle qui promet de ne pas oublier
En s'essuyant les yeux avec son tablier.

VIII

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre.
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre;
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois;
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois
Pour me voir, de très loin, pourraient me reconnaître,
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

IX

Quand sont finis le feu d'artifice et la fête,
Morne comme une armée après une défaite,
La foule se disperse. Avez-vous remarqué
Comme est silencieux ce peuple fatigué?
Ils s'en vont tous, portant de lourds enfants qui geignent,
Tandis qu'en infectant des lampions s'éteignent.
On n'entend que le rhythme inquiétant des pas;
Le ciel est rouge; et c'est sinistre, n'est-ce pas?
Ce fourmillement noir dans ces étroites rues
Qu'assombrit le regret des splendeurs disparues!

X

Quelqu'un a-t-il noté le désir hystérique
Des collégiens qui vont finir leur rhétorique,
Et, d'après Paul de Kock, veulent être viveurs,
Devant les nudités en cire des coiffeurs?
Car du court mantelet rose et bordé de cygne
Émergent des appas où brille un petit signe.
Tous ces adolescents trouvent délicieux
Le gros fard de la joue et le bistre des yeux,
Et, troublés à l'aspect de ces beautés de plâtre,
Rêvent d'amour avec des femmes de théâtre.

XI

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'Empire,
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois:
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,
Deux portraits, — une dame en turban qui regarde
Un pompeux colonel des lanciers de la garde
En grand costume, peint par le baron Gérard, —
Plus une harpe auprès d'un piano d'Érard,
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,
Ce qu'Alonzo disait à la tendre Imogine.

XII

Champêtres et lointains quartiers, je vous préfère
Sans doute par les nuits d'été, quand l'atmosphère
S'emplit de l'odeur forte et tiède des jardins;
Mais j'aime aussi vos bals en plein vent d'où, soudains,
S'échappent les éclats de rire à pleine bouche,
Les polkas, le hoquet des cruchons qu'on débouche,
Les gros verres trinquant sur les tables de bois,
Et, parmi le chaos des rires et des voix
Et du vent fugitif dans les ramures noires,
Le grincement rhythmé des lourdes balançoires.

XIII

Le Grand-Montrouge est loin, et le dur charretier
A mené sa voiture à Paris, au chantier,
Pleine de lourds moellons, par les chemins de boue;
Et voici que, marchant à côté de la roue,
Il revient, écoutant, de fatigue abreuvé,
Le pas de son cheval qui frappe le pavé.
Et moi, j'envie, au fond de mon cœur, ce pauvre homme;
Car lui, du moins, il a bon appétit, bon somme,
Il vit sa rude vie ainsi qu'un animal,
Et l'automne qui vient ne lui fait pas de mal.

XIV

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

XV

Volupté des parfums ! — Oui, toute odeur est fée.
Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;
Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
Regardant s'avancer, blanche, une goëlette
Parmi les diamants de la mer violette.

XVI

Noces du samedi ! noces où l'on s'amuse,
Je vous rencontre au bois où ma flâneuse Muse
Entend venir de loin les cris facétieux
Des femmes en bonnet et des gars en messieurs
Qui leur donnent le bras en fumant un cigare,
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,
Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,
Et tout fier de sentir sur sa manche en drap neuf,
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge de Montrouge,
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

XVII

Tel un chasseur perclus, devant son feu qui flambe,
Échange avec son chien serré contre sa jambe
Un regard de tristesse à l'heure de l'affût,
Triste et se rappelant ce qu'autrefois il fut,
Tel un oiseau muet dans le brouillard d'octobre,
Tel un buveur malade et forcé d'être sobre,
Tel un prêtre du bruit d'un baiser éperdu,
Telle une épée au clou, tel un luth détendu,
Tel un foyer désert, et telle ma pensée
Alors qu'elle se croit du rhythme délaissée.

XVIII

L'école. Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un christ en bois orné de deux rameaux de buis.
La sœur de charité, rose sous sa cornette,
Fait la classe, tenant sous son regard honnête
Vingt fillettes du peuple en simple bonnet rond.
La bonne sœur ! Jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter les choses cent fois dites !
Et, sur les premiers bancs, où sont les plus petites,
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif marchant sur du papier.

XIX

En province, l'été. Le salon Louis Seize
S'ouvre sur un jardin correct, à la française :
Des ormeaux ébranchés, deux cygnes, un bassin,
Une petite fille, assise au clavecin,
Joue, en frappant très clair les touches un peu dures,
Un andante d'Haydn plein d'appogiatures.
Et le grand-père, un vieux en ailes de pigeon,
Se rappelle, installé dans son fauteuil de jonc,
Le temps où, beau chasseur, il courait la laitière,
Et marque la mesure avec sa tabatière.

XX

Depuis que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie,
Et la vieille maman prend sa peine en douceur.
Mais l'épicier d'en face est un libre penseur
Et songe : — « Peut-on croire à de telles grimaces ?
Les superstitions abrutissent les masses. »

XXI

N'est-ce pas ? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très loin,
Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes ;
On serait latiniste et gourmand achevé ;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours une heure à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

XXII

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un doux ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez. Voici le coucher du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil.
Sa soudaine lueur féerique, nous arrose
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

XXIII

De la rue on entend sa plaintive chanson.
Pâle et rousse, le teint plein de taches de son,
Elle coud, de profil, assise à sa fenêtre.
Très sage et sachant bien qu'elle est laide peut-être,
Elle a son dé d'argent pour unique bijou.
Sa chambre est nue, avec des meubles d'acajou.
Elle gagne deux francs, fait de la lingerie
Et jette un sou quand vient l'orgue de Barbarie.
Tous les voisins lui font leur bonjour le plus gai
Qui leur vaut son petit sourire fatigué.

XXIV

Dans ces bals qu'en hiver les mères de famille
Donnent à des bourgeois pour marier leur fille,
En faisant circuler assez souvent, pas trop,
Les petits-fours avec les verres de sirop,
Presque toujours la plus jolie et la mieux mise,
Celle qui plaît et montre une grâce permise,
Est sans dot, — voulez-vous en tenir le pari ? —
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un mari.
Et son père, officier en retraite, pas riche,
Dans un coin, fait son whist à quatre sous la fiche.

XXV

Comme à cinq ans on est une grande personne,
On lui disait parfois : « Prends ton frère, mignonne, »
Et, fière, elle portait dans ses bras le bébé.
Quels soins alors ! L'enfant n'était jamais tombé.
Très grave, elle jouait à la petite mère.
Hélas ! le nouveau-né fut un ange éphémère.
On prit sur son berceau mesure d'un cercueil ;
Et la sœur de cinq ans a des habits de deuil,
Ne parle ni ne joue et, très préoccupée,
Se dit : « Je n'aime plus maintenant ma poupée. »

XXVI

Je rêve, tant Paris m'est parfois un enfer,
D'une ville très calme et sans chemin de fer,
Où, chez le sous-préfet, en vieux garçon affable,
Je lirais, au dessert, mon épître ou ma fable.
On se dirait tout bas, comme un mignon péché,
Un quatrain très mordant que j'aurais décoché.
Là, je conserverais de vagues hypothèques.
On voudrait mon avis pour les bibliothèques;
Et j'y rétablirais, disciple consolé,
Nos maîtres, Esménard, Lebrun, Chênedollé.

XXVII

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots!
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots,
Vous partez, le dimanche, et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
Et, pour être charmants et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse-cour.
Vous avez la gaieté peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient, c'est la tonnelle obscure
Où, bruyants et grivois, vous prenez le repas;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

XXVIII

Assis, les pieds pendants, sous l'arche du vieux pont,
Et sourd aux bruits lointains à qui l'écho répond,
Le pêcheur suit des yeux le petit flotteur rouge.
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien ne bouge.
Le liège soudain fait un plongeon trompeur,
La ligne saute. — Avec un hoquet de vapeur
Passe un joyeux bateau tout pavoisé d'ombrelles;
Et, tandis que les flots apaisent leurs querelles,
L'homme, un instant tiré de son rêve engourdi,
Met une amorce neuve et songe : — Il est midi.

XXIX

Malgré ses soixante ans, le joyeux invalide
Sur sa jambe de bois est encore solide.
Quand il touche l'argent de sa croix, un beau soir,
Il s'en va, son repas serré dans un mouchoir,
Et, vers le Champ de Mars, entraîne à la barrière
Un conscrit, le bonnet de police en arrière;
Et là, plein d'abandon, vers le pousse-café,
Son bâton à la main, le bonhomme échauffé
Conte au jeune soldat et lui rend saisissable
La bataille d'Isly qu'il trace sur le sable.

XXX

Sur un trottoir désert du faubourg Saint-Germain,
Près d'un discret abbé qui lui donne la main,
Le marquis de douze ans vient de la messe basse:
En noir, en grand col blanc, timide et fier, il passe,
Mais chétif et pâli par un sang trop ancien;
Et nul ne porte un nom plus fameux que le sien.
Il rentre, c'est le jour de sa leçon d'histoire;
Et le prêtre médite une ruse oratoire
Pour dire au noble enfant en des termes adroits
Ce que fut son aïeul, mignon de Henri Trois.

XXXI

Elle sait que l'attente est un cruel supplice,
Qu'il doit souffrir déjà, qu'il faut qu'elle accomplisse
Le serment qu'elle a fait d'être là, vers midi.
Mais, parmi les parfums du boudoir attiédi,
Elle s'est attardée à finir sa toilette,
Et, devant le miroir charmé qui la reflète,
Elle s'impatiente à boutonner son gant;
Et rien n'est plus joli que le geste élégant
De la petite main qui travaille; et, mutine,
Elle frappe le sol du bout de sa bottine.

XXXII

De même que Rousseau jadis fondait en pleurs
A ces seuls mots : « Voilà de la pervenche en fleurs, »
Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire.
Un rien, l'heure qu'il est, l'état de l'atmosphère,
Un battement de cœur, un parfum retrouvé,
Me rendent un bonheur autrefois éprouvé.
C'est fugitif, pourtant la minute est exquise.
Et c'est pourquoi je suis très heureux à ma guise
Lorsque, dans le quartier que je sais, je puis voir
Un calme ciel d'octobre, à cinq heures du soir.

XXXIII

Le printemps est charmant dans le Jardin des Plantes,
Les cris des animaux, les odeurs violentes
Des arbres et des fleurs exotiques dans l'air,
Cette création, sous un ciel pur et clair,
Tout cela fait penser au paradis terrestre ;
Et tout en écoutant, sous un sapin alpestre,
Le grondement profond des lions en courroux,
On regarde, devant les naïfs tourlourous,
Tendant la trompe, avec ses airs de gros espiègle,
L'éléphant engloutir les nombreux pains de seigle.

XXXIV

En plein soleil, le long du chemin de halage,
Quatre percherons blancs, vigoureux attelage,
Tirent péniblement, en butant du sabot,
Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot ;
Près d'eux, un charretier marche dans la poussière.
La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,
N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir,
Et regardant la rive et les nuages fuir,
Fume le marinier, sans se fouler la rate.
— « Le peuple et le tyran ! » me dit un démocrate.

XXXV

Près du rail où souvent passe comme un éclair
Le convoi furieux et son cheval de fer,
Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa maisonnette.
Par la fenêtre on voit l'intérieur honnête,
Tel que le voyageur fiévreux doit l'envier.
C'est la femme parfois qui se tient au levier,
Portant sur un seul bras son enfant qui l'embrasse.
Jetant son sifflement atroce, le train passe
Devant l'humble logis qui tressaille au fracas.
Et le petit enfant ne se dérange pas.

XXXVI

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.
A l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement
Dans les taillis déserts de la forêt muette ;
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

XXXVII

Hier, sur une grand'route où j'ai passé près d'eux,
Les jeunes sourds-muets s'en allaient deux par deux,
Sérieux, se montrant leurs mains toujours actives.
Un instant j'observai leurs mines attentives
Et j'écoutai le bruit que faisaient leurs souliers.
Je restai seul. La brise en haut des peupliers
Murmurait doucement un long frisson de fête ;
Chaque buisson jetait un trille de fauvette,
Et les grillons joyeux chantaient dans les bleuets.
Je penserai souvent aux pauvres sourds-muets.

XXXVIII

Comme le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte, et sur son perchoir, le macaque
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant décemment ses jupons un peu courts
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

XXXIX

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des cigarettes,
Pour moi, pour le plaisir; et ce sont des fleurettes
Que peut-être il valait bien mieux ne pas cueillir;
Car cette impression qui m'a fait tressaillir,
Ce tableau d'un instant rencontré sur ma route,
Ont-ils un charme enfin pour celui qui m'écoute?
Je ne le connais pas. Pour se plaire à ceci,
Est-il comme moi-même un rêveur endurci?
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête ce rôle?
— Fi donc! lecteur, tu lis par-dessus mon épaule.

Le Cahier Rouge

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Tout *en nous occupant de la composition de divers ouvrages assez importants que des circonstances, sans intérêt pour le lecteur, ne nous permettent pas de publier encore, nous avions l'habitude, à nos heures de fatigue, d'ouvrir un mince cahier rouge qui traîne toujours sur notre table et de nous délasser en y écrivant quelques poésies fugitives, à peu près comme un enfant paresseux illustre de pierrots pendus les marges de sa grammaire.*

C'étaient parfois des strophes qu'on nous faisait l'honneur de nous demander, en faveur des œuvres patriotiques, fondées à la suite des récents malheurs de la France; mais plus souvent, c'étaient de simples fantaisies, des notes rapides, des croquis jetés, ou bien encore une plainte que nous arrachait notre mal ordinaire, le spleen. Il nous arrivait aussi de transcrire sur le cahier rouge d'anciens vers de jeunesse que, de très bonne foi, nous croyions avoir détruits et que nous retrouvions par hasard, dans nos vieux papiers, donnant ainsi raison à la spirituelle boutade de Théophile Gautier, qui prétend qu'un poète ne brûle jamais un manuscrit, sans avoir d'abord pris soin d'en tirer copie.

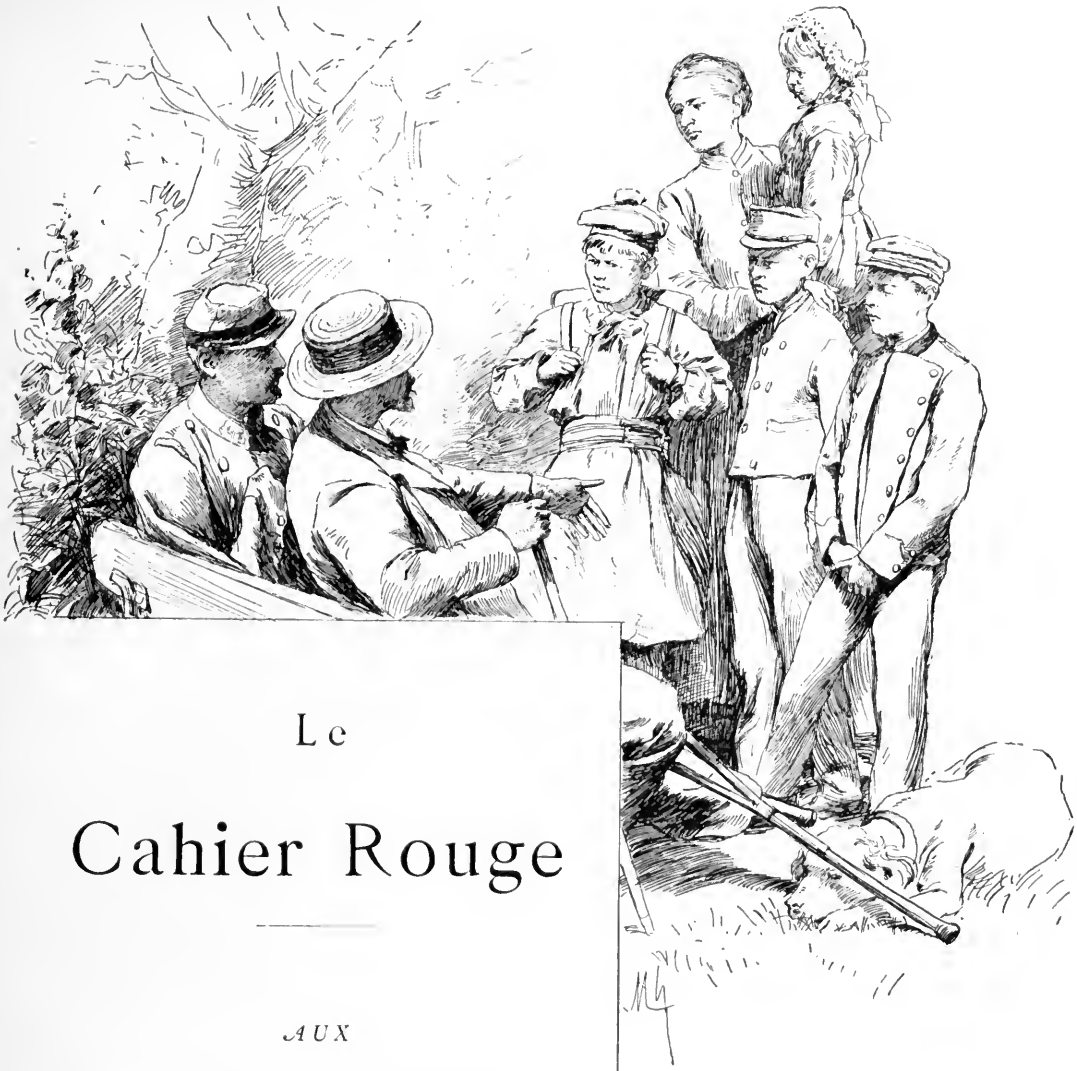
Or notre éditeur et ami, Alphonse Lemerre, étant un jour venu nous blâmer de notre lenteur à terminer les différents travaux dont nous lui avions parlé, nous avons pensé au cahier rouge que nous n'avions pas ouvert depuis longtemps.

Tout d'abord, ces anciens vers nous firent un peu l'effet des fleurs sèches d'un herbier ou d'une collection de papillons épinglés par un entomologiste; mais quelques amis, trop indulgents sans doute, furent d'un avis opposé et nous assurèrent que notre cahier manuscrit pouvait devenir une plaquette imprimée.

Nous nous sommes donc décidé à le publier, ce Cahier Rouge, *sans lui chercher même un autre titre, tel qu'il est, dans son désordre, qui est peut-être sa variété. C'est une simple carte de visite que nous envoyons au public, auprès de qui nous comptons faire — et à brève échéance — de plus graves démarches.*

D'ailleurs, nous donnons ces quelques mots d'avertissement, non pas pour réclamer l'indulgence du lecteur, mais bien pour lui expliquer le manque de composition de ce petit livre. Quant au sort que la publicité lui réserve, nous n'y pensons même pas. Selon nous, le poète n'a plus à s'occuper de ce qu'il a déjà accompli, mais seulement de ce qu'il se propose de faire encore. C'est vers la perfection qu'il rêve, et non vers le succès qu'il constate, que doivent tendre ses progrès; et, pour notre compte personnel, quand une fois nous avons donné notre livre à l'impression, nous n'en prenons pas plus souci que les arbres printaniers, que nous voyons de notre fenêtre, ne s'inquiètent de leurs feuilles mortes du dernier automne.

Mai 1874.



Le Cahier Rouge

AUX

AMPUTÉS DE LA GUERRE

POUR L'ŒUVRE DES AMPUTÉS DE LA GUERRE

A quoi pensez-vous, ô drapeaux
De nos dernières citadelles,
Vous qui comptez plus de corbeaux
Dans notre ciel que d'hirondelles?

A quoi penses-tu, laboureur,
Qui, dans un sillon de charrue,
Te détournes devant l'horreur
D'une tête humaine apparue?

A quoi penses-tu, forgeron,
Quand ton marteau rive des chaînes?
A quoi penses-tu, bûcheron,
En frappant au cœur les vieux chênes?

La nuit, quand le vent désolé
Pousse au loin sa plainte éternelle,
Sur le rempart démantelé,
A quoi penses-tu, sentinelle?

Et, sur vos gradins réguliers,
Vous, chère et prochaine espérance,
A quoi pensez-vous, écoliers,
Devant cette carte de France?

— Car, hélas! je sens que l'oubli
A suivi la paix revenue,
Que notre rancune a faibli,
Que la colère diminue.

Prenons-y garde. Les drapeaux
Se fanent, roulés sur la hampe;
Et ce n'est pas dans le repos
Qu'une bonne haine se trempe.

Le serment contre ces maudits,
Il faut pourtant qu'il s'accomplisse;
Et déjà des cœurs attiédis
La nature se fait complice.

Le printemps ne se souvient pas
Du deuil ni de l'affront suprême;
Et sur la trace de leurs pas
Les fleurs ont repoussé quand même.

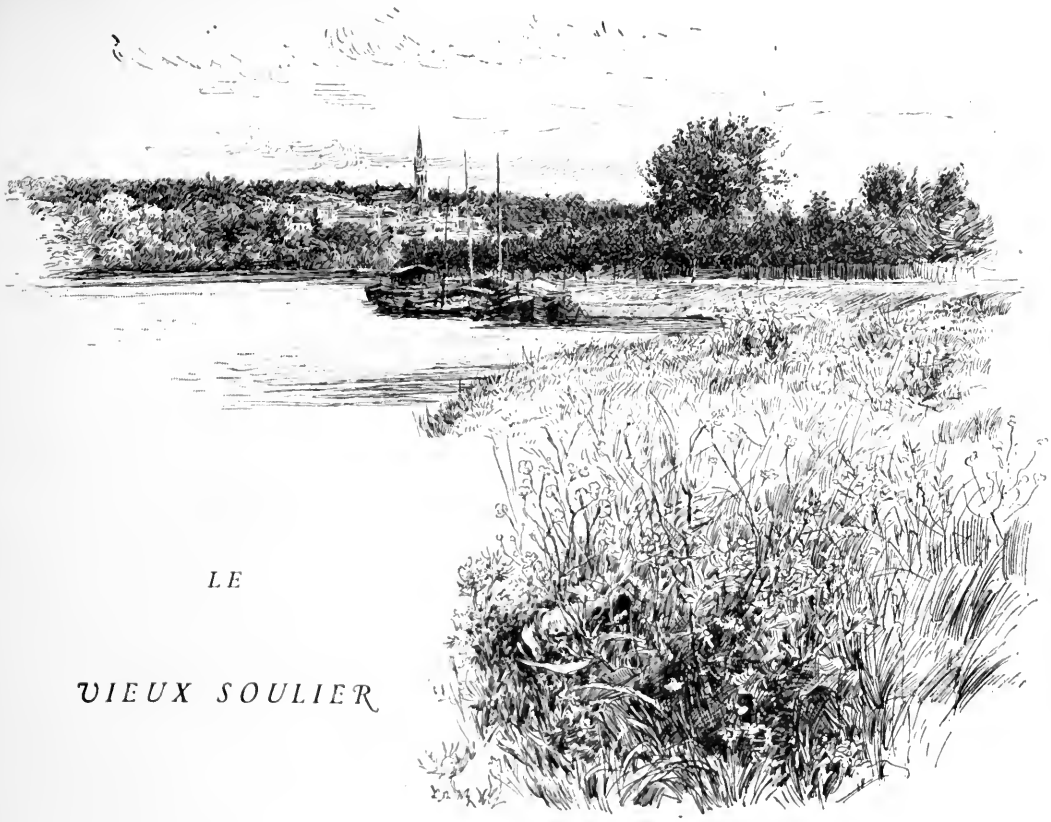
Le pampre grimpant rajeunit
La ruine qui croule et tombe,
Et la fauvette fait son nid
Dans le trou creusé par la bombe.

La haine est comme les remords;
Avec le temps elle nous quitte,
Et sur les tombeaux de nos morts
L'herbe est trop haute et croît trop vite!

Mais vous êtes là, vous, du moins,
Pour nous rafraîchir la mémoire,
O blessés, glorieux témoins
De leur effroyable victoire.

Défendez-nous, vous le pouvez,
Des molles langueurs corruptrices;
Car les désastres éprouvés
Sont écrits dans vos cicatrices.

Amputés, ô tronçons humains,
Racontez-nous votre martyre,
Et de vos pauvres bras sans mains
Apprenez-nous à mieux maudire!



LE VIEUX SOULIER

A Jocelyn Bargoin

En mai, par une pure et chaude après-midi,
Je cheminais au bord du doux fleuve attiédi
Où se réfléchissait la fuite d'un nuage.
Je suivais lentement le chemin de halage
Tout en fleurs, qui descend en pente vers les eaux.
Des peupliers à droite, à gauche des roseaux;
Devant moi, les détours de la rivière en marche
Et, fermant l'horizon, un pont d'une seule arche.
Le courant murmurait, en inclinant les joncs,
Et les poissons, avec leurs sauts et leurs plongeons,
Sans cesse le ridaient de grands cercles de moire.
Le loriot et la fauvette à tête noire
Se répondaient parmi les arbres en rideau;
Et ces chansons des nids joyeux et ce bruit d'eau
Accompagnaient ma douce et lente flânerie.

Soudain, dans le gazon de la berge fleurie,

Parmi les boutons d'or qui criblaient le chemin,
J'aperçus à mes pieds, — premier vestige humain
Que j'eusse rencontré dans ce lieu solitaire, —
Sous l'herbe et se mêlant déjà presque à la terre,
Un soulier laissé là par quelque mendiant.

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,
Éculé du talon, bâillant de la semelle,
Laid comme la misère et sinistre comme elle,
Qui jadis fut sans doute usé par un soldat,
Puis, chez le savetier, bien qu'en piteux état,
Fut à quelque rôdeur vendu dans une échoppe;
Un de ces vieux souliers qui font le tour d'Europe
Et qu'un jour, tout meurtri, sanglant, estropié,
Le pied ne quitte pas, mais qui quittent le pied.

Quel poème navrant dans cette morne épave!
Le boulet du forçat ou le fer de l'esclave
Sont-ils plus lourds que toi, soulier du vagabond?
Pourquoi t'a-t-on laissé sous cette arche du pont?
L'eau doit être profonde ici? Cette rivière
N'a-t-elle pas été mauvaise conseillère
Au voyageur si las et de si loin venu?
Réponds! S'en alla-t-il, en traînant son pied nu,
Mendier des sabots à la prochaine auberge?
Ou bien, après t'avoir perdu sur cette berge,
Ce pauvre, abandonné même par ses haillons,
Est-il allé savoir au sein des tourbillons
Si l'on n'a plus besoin, quand on dort dans le fleuve,
De costume décent et de chaussure neuve?

En vain je me défends du dégoût singulier
Que j'éprouve à l'aspect de ce mauvais soulier,
Trouvé sur mon chemin, tout seul, dans la campagne.
Il est infâme, il a l'air de venir du bagne;
Il est rouge, l'averse ayant lavé le cuir;
Et je rêve de meurtre, et j'entends quelqu'un fuir
Loin d'un homme râlant dans une rue obscure
Et dont les clous sanglants ont broyé la figure!

Abominable objet sous mes pas rencontré,
Rebut du scélérat ou du désespéré,
Tu donnes le frisson. Tout en toi me rappelle,
Devant les fleurs, devant la nature si belle,
Devant les cieux où court le doux vent aromal,
Devant le bon soleil, l'éternité du mal.
Tu me dis devant eux, triste témoin sincère,
Que le monde est rempli de vice et de misère
Et que ceux dont les pieds saignent sur les chemins,
O malheur! sont bien près d'ensanglanter leurs mains.
— Sois maudit! instrument de crime ou de torture!

Mais qu'est-ce que cela peut faire à la nature?
Voyez, il disparaît sous l'herbe des sillons;
Hideux, il ne fait pas horreur aux papillons;
La terre le reprend; il verdit sous la mousse,
Et dans le vieux soulier une fleur des champs pousse.

LE PRINTEMPS

D'APRÈS LE TABLEAU DE A. COT

A Madame Eugénie Docue

C'est l'aurore et c'est l'avril,
Lui dit-il,
Viens, la rosée étincelle.
— Le vallon est embaumé :
Viens, c'est mai
Et c'est l'aube, » lui dit-elle.

Et dans le bois abritant
Un étang,
Où les chevreuils viennent boire,
Ils sont allés, les heureux
Amoureux,
Suspendre leur balançoire.

Gaiment ils s'y sont assis,
Puis Thyrsis
Prit les cordes à mains pleines ;
Et voilà qu'ils sont lancés,
Enlacés
Et confondant leurs haleines.

Daphné, près de son ami,
A frémi
D'entendre craquer les branches,
Et, prise d'un rire fou,
Mis au cou
Du brun Thyrsis ses mains blanches.

Mais, fier du fardeau léger,
Le berger
La regarde avec ivresse
Et presse le bercement
Si charmant
Qui lui livre sa maîtresse.

Elle a son seul point d'appui
Contre lui,
Qui touche ce que dérobe
L'écharpe qu'un vent mutin
Du matin
Fait flotter avec la robe.

Leurs beaux cheveux envolés
Sont mêlés.
Ils vont, rasant les fleurettes
De leurs jeunes pieds unis;
Et les nids
Là-haut sont pleins de fauvettes.

« Un baiser sur tes cheveux,
Je le veux
Et je veux que tu le veuilles.
— Non, berger, car les grimpants
Ægipans
Sont là, cachés sous les feuilles.

« — Un baiser — qu'il soit moins prompt! —
Sur ton front,
Sur ta bouche qui m'attire!
— Non, berger. N'entends-tu pas
Que là-bas
Déjà ricane un satyre? »

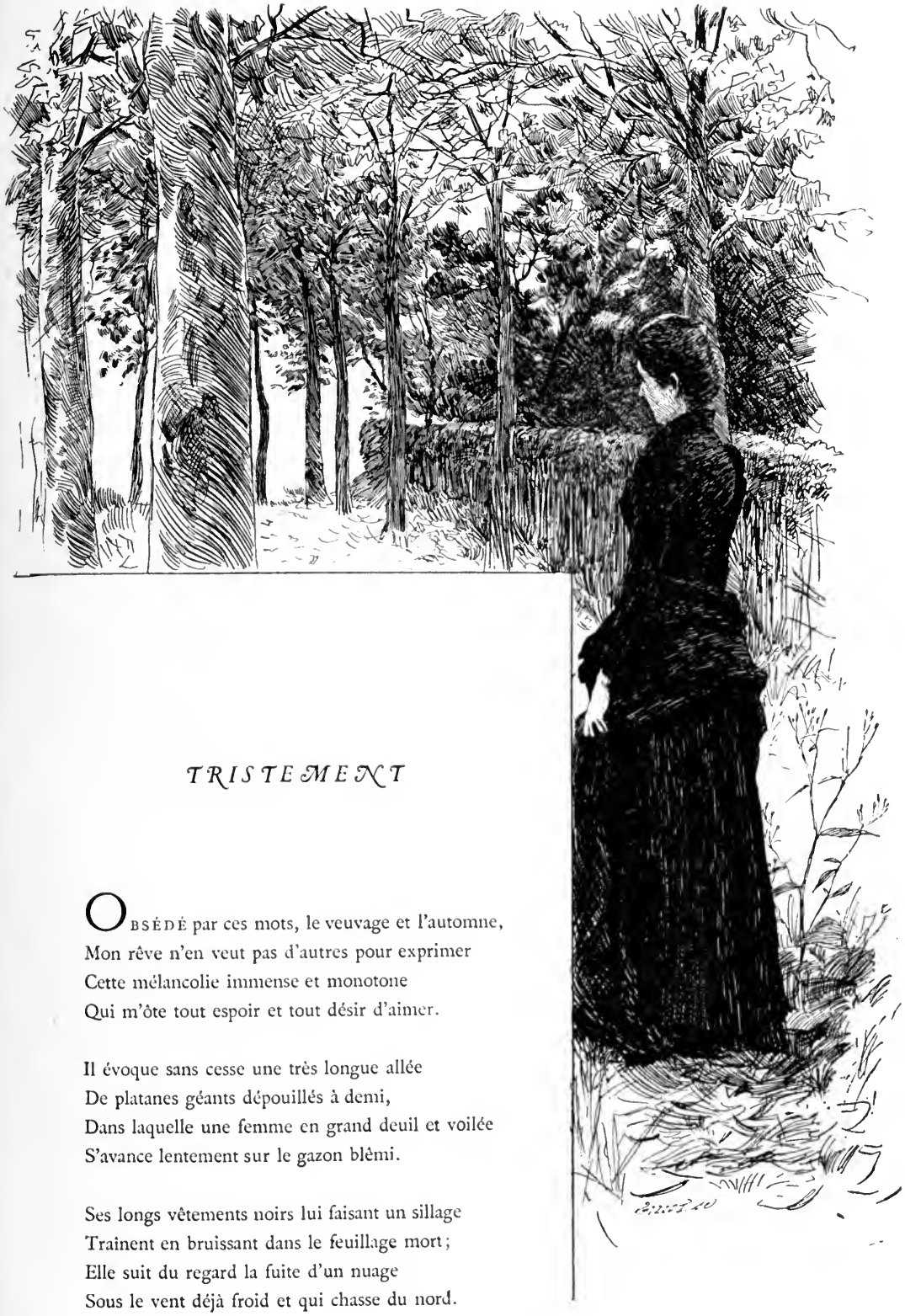
Ainsi l'ingénue enfant
Se défend
Et veut détourner la tête;
Mais, pour augmenter sa peur,
Le trompeur
Fait voler l'escarpolette;

Et craintive, et s'attachant
Au méchant
Qui lâchement en profite,
La vierge au regard divin
Bien en vain
L'adjure d'aller moins vite.

Mais déjà le bercement
Lentement
S'affaiblit et diminue.
Les enfants se sont assez
Balancés,
Mais leur baiser continue.

Où ce jeu les mène-t-il?
Très subtil
Est Éros, rieur de chaînes,
Et, dans le taillis en paix,
Très épais
Le gazon au pied des chênes.

Sur l'écorce des rameaux
En deux mots
Plus d'une idylle est écrite,
Et sous les myrtes de Cos
Les échos
Savent par cœur Théocrite.



TRISTEMENT

OBSÉDÉ par ces mots, le veuvage et l'automne,
Mon rêve n'en veut pas d'autres pour exprimer
Cette mélancolie immense et monotone
Qui m'ôte tout espoir et tout désir d'aimer.

Il évoque sans cesse une très longue allée
De platanes géants dépouillés à demi,
Dans laquelle une femme en grand deuil et voilée
S'avance lentement sur le gazon blêmi.

Ses longs vêtements noirs lui faisant un sillage
Traînent en bruissant dans le feuillage mort;
Elle suit du regard la fuite d'un nuage
Sous le vent déjà froid et qui chasse du nord.

Elle songe à l'absent qui lui disait : « Je t'aime ! »
Et, sous le grand ciel bas qui n'a plus qu'un rayon,
S'aperçoit qu'avec la dernière chrysanthème
Hier a disparu le dernier papillon.

Elle chemine ainsi dans l'herbe qui se fane,
Bien lasse de vouloir, bien lasse de subir,
Et toujours sur ses pas les feuilles de platane
Tombent avec un bruit triste comme un soupir.

— En vain, pour dissiper ces images moroses,
J'invoque ma jeunesse et ce splendide été.
Je doute du soleil, je ne crois plus aux roses,
Et je vais le front bas, comme un homme hanté.

Et j'ai le cœur si plein d'automne et de veuvage
Que je rêve toujours, sous ce ciel pur et clair,
D'une figure en deuil dans un froid paysage
Et de feuilles tombant au premier vent d'hiver.

FANTAISIE NOSTALGIQUE

A Sully Prudhomme

D'être ou de n'être pas je n'ai point eu le choix,
Mais, dans ce siècle vide, ennuyeux et bourgeois,
Je suis comme un enfant volé par des tziganes,
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes,
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.
Longtemps il n'a mangé que le pain qu'il vola,
Et, comme un loup, il n'eut que les bois pour repaire.
Puis, un beau jour, il est retrouvé par son père,
Un magnat, tout couvert de fourrure et d'acier,
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier.
Le vieil homme l'emporte en sanglotant de joie.
On habille l'enfant de velours et de soie;
Il couche sur la plume et mange dans de l'or.
Quand il rentre au château, le nain sonne du cor,

Et, monté comme lui sur un genet d'Espagne,
Un antique écuyer balafré l'accompagne.
Un clerc, très patient, lui donne des leçons.
Son père, en son fauteuil tout chargé d'écussons,
L'attire quelquefois tendrement, puis se penche
Et longtemps le caresse avec sa barbe blanche.
Des femmes, dont les yeux sont doux comme les mains,
Baisent son front hâlé par le vent des chemins
Et détachent pour lui le bijou qui l'occupe,
Ne sachant pas qu'il sent leurs genoux sous la jupe
Et qu'au pays bohème où l'enfant voyagea,
Avant d'avoir quinze ans on est homme déjà.
Mais ni les beaux habits, ni les tables chargées
De gâteaux délicats, de fruits et de dragées,
Ni le vieil écuyer qui lui dit ses combats,
Ni les propos du clerc qui le flatte tout bas,
Ni les doux oreillers de la profonde alcôve,
Ni le palefroi blanc harnaché de cuir fauve,
Ni les jeux féminins qui font bouillir son sang,
Ni son père qui rit et pleure en l'embrassant,
Rien ne peut empêcher que son cœur ne se serre
Alors qu'il se souvient de sa libre misère.
Ah! qu'il aimerait mieux le fruit à peine mûr
Qu'on dérobe et qu'on mange, à cheval sur un mur,
Le revers du fossé pour dormir et la source
Pour laver ses pieds nus fatigués d'une course,
Mais du moins le plein ciel et le vaste horizon!
— Parfois, sur le rempart de sa noble prison,
On le voit, poursuivant sa chimère innocente,
Caresser de ses doigts une guitare absente
Et, les regards au ciel, le seul pays natal,
Se chanter à voix basse un air oriental.

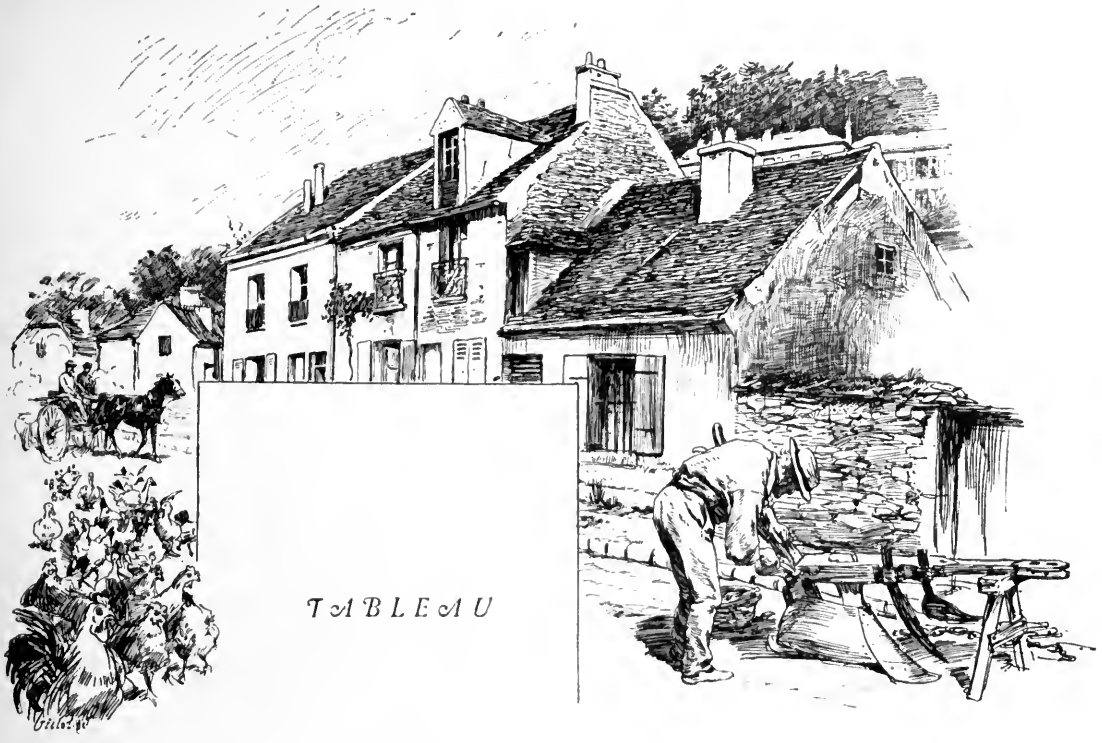


TABLEAU RURAL

Au village, en juillet. Un soleil accablant.
Ses lunettes au nez, le vieux charron tout blanc
Répare, près du seuil, un timon de charrue.
Le curé tout à l'heure a traversé la rue,
Nu-tête. Les trois quarts ont sonné, puis plus rien,
Sauf monsieur le marquis, un gros richard terrien,
Qui passe, en berlingot et la pipe à la bouche,
Et qui, pour délivrer sa jument d'une mouche,
Lance des claquements de fouet très campagnards
Et fait fuir, effarés, coqs, poules et canards.

CROQUIS DE BANLIEUE

A Jules Christophe

L'homme, en manches de veste, et sous son chapeau noir,
A cause du soleil, ayant mis son mouchoir,
Tire gaillardement la petite voiture,
Pour faire prendre l'air à sa progéniture,
Deux bébés, l'un qui dort, l'autre suçant son doigt.
La femme suit et pousse, ainsi qu'elle le doit,
Très lasse, et sous son bras portant la redingote;
Et l'on s'en va dîner dans une humble gargote
Où sur le mur est peint — vous savez ? à Clamart ! —
Un lapin mort, avec trois billes de billard.

MENUET

A Emmanuel des Essarts

Marquise, vous souvenez-vous
Du menuet que nous dansâmes?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes.

Aux bocages le chalumeau
A ces notes pures et lentes;
C'était un air du grand Rameau,
Un vieil air des *Indes galantes*.

Triomphante, vous surpreniez
Tous les cœurs et tous les hommages,
Dans votre robe á grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.

Vous leviez, de vos doigts gantés
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules;

Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
A la reprise en *la* mineur,
Vous manquâtes la révérence.

LE FILS DE LOUIS XI

POUR LE LIVRE : *Sonnets et Eaux-fortes*

Sur le balcon de fer du noir donjon de Loches,
Monseigneur le dauphin Charles de France, en deuil,
Dominant la Touraine immense d'un coup d'œil,
Écoute dans le soir mourir le son des cloches.

L'enfant captif envie, humble cœur sans orgueil,
Ceux qu'il voit revenir des champs, portant leurs pioches,
Et, flairant l'âcre odeur des potences trop proches,
Songe à l'archer d'Écosse immobile à son seuil.

L'enfant prince a douze ans et ne sait pas encore
Combien fiers sont les lys du blason qui décore
L'ogive sous laquelle il rêve, pâle et seul.

Il ignore Dunois, Xaintrailles et La Hire,
Et la Pucelle, et son victorieux aïeul.
Monseigneur le dauphin Charles ne sait pas lire.

EN SORTANT D'UN BAL

A Julien Travers

On n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse.
C'était son premier bal, songez! et la prudence
De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir
De la voir, embellie encor par le plaisir,
Résister du regard au doigt qui lui fait signe,
Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne,
L'oreille maternelle où sa claire voix d'or
Murmure ces deux mots suppliants : « Pas encor. »
C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes.
Elle est en blanc; elle a, dans les tresses défaites
De ses cheveux, un brin délicat de lilas;
Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las
Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,
Et rougit vaguement, et se lève bien vite,

Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,
Ont préludé la flûte et les deux violons.
Et ce bal lui paraît étincelant, immense.
C'est le premier! Avant que la valse commence,
Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant,
Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc.
La voilà donc parmi les grandes demoiselles,
Oiselet tout surpris de l'émoi de ses ailes.
Un jeune homme lui parle et marche à son côté.
Elle jette autour d'elle un regard enchanté
Et qui de toutes parts reflète des féeries,
Et devant les seins nus couverts de pierreries,
Les souples éventails aux joyeuses couleurs
Semblent des papillons palpitant sur des fleurs.

Pourtant elle est partie, à la fin. Mais mon rêve
Reste encor sous le charme et, la suivant, achève
Cette première nuit du plaisir révélé.
Dans le calme du frais boudoir inviolé,
Assise, — car la danse est un peu fatigante, —
Elle ôte son collier de perles, se dégante
Et tressaille soudain de frissons ingénus
En voyant au miroir son col et ses bras nus;
Puis le petit bouquet qui meurt à son corsage
Dans son dernier parfum lui rappelle un passage
De la valse où ce blond cavalier l'entraînait;
Elle cherche un instant sur son mignon carnet
Un nom que nul encor n'a le droit de connaître,
Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre
L'aube surprend déjà la lampe qui pâlit...

Mais la fatigue enfin l'appelle vers son lit;
Et, dans l'alcôve obscure où la vierge se couche,
Un doux ange gardien veille, un doigt sur la bouche.
Mon rêve, éloigne-toi! Le respect nous bannit.
C'est violer un temple et c'est troubler un nid
Que de parler encor de ces choses divines,
Alors qu'il ne faut pas même que tu devines.

CHEVAL DE RENFORT

Le cheval qu'a jadis réformé la remonte
Est là, près du trottoir du long faubourg qui monte,
Pour qu'on l'attelle en flèche au prochain omnibus.
Il a cet air navré des animaux fourbus,
Sous son sale harnais qui traîne par derrière.
Mais lorsque, précédés d'une marche guerrière,
Des soldats font venir des femmes aux balcons,
Il se souvient alors du sixième dragons
Et du soleil luisant sur les lattes vermeilles;
Et le vieux vétéran redresse les oreilles.

AU
BORD DE LA MARNE

A Gabriel Marc

C'est régate à Joinville. On tire le pétard.
Les cinq canots, deux en avant, trois en retard,
Partent, et de soleil la rivière est criblée.
Sur la berge, là-bas, la foule est assemblée,
Et la gendarmerie est en pantalon blanc.
— Et l'on prévoit, ce soir, les rameurs s'attablant
Au cabaret, les chants des joyeuses équipes,
Les nocturnes bosquets constellés par les pipes,
Et les papillons noirs qui, dans l'air échauffé,
Se brûlent au cognac flambant sur le café.

LA CHAUMIÈRE INCENDIÉE

POUR

L'Œuvre du Sou des chaumières

Fléau rapide et qui dévore,
La bataille a passé par là,
Et la vieille maison brûla :
Regardez, cela fume encore.

Quelques images d'Épinal,
Un fusil sur la cheminée ;
C'était la chaumière obstinée,
Le vieux logis national.

Au seuil rugueux où l'on trébuche,
Il fallait se baisser un peu ;
Mais la soupe était sur le feu
Et le pain était dans la huche.

C'était bien sombre et bien petit,
Avec un toit de paille chauve,
Mais abritant sous l'humble alcôve
Un berceau tout près d'un grand lit.

L'araignée aux grises dentelles
Habitait le plafond obscur ;
Mais les trous nombreux du vieux mur
Étaient connus des hirondelles.

L'été, sur la porte, et l'hiver,
Près du foyer plein de lumière,
Les habitants de la chaumière
Étaient encore heureux hier.

C'était l'abri contre l'orage ;
Là, les enfants avaient grandi ;
L'aïeul se chauffait à midi
Sur le banc qu'une treille ombrage.

Et l'on parlait naïvement
De choisir une brave fille
Pour le frère de la famille
Qui revenait du régiment.

— Maintenant, c'est après la guerre,
Après ces Allemands damnés ;
Et ces pans de murs calcinés
Furent cette maison naguère.

L'aïeul aujourd'hui tend la main,
Lui qui, n'étant pourtant pas riche,
Coupait largement dans la miche
Pour tous les pauvres du chemin.

L'homme travaille dans les fermes,
Et sa femme et ses deux petits
Pleurent dans un affreux taudis
Dont il ne peut payer les termes.

Le frère, soldat inconnu
Qu'on a repris pour la campagne,
Du fond de la froide Allemagne
N'est, hélas ! jamais revenu...

— Mais, puisque dans la noble France
Il fut toujours, il reste encor,
Sou, pièce blanche ou louis d'or,
Une obole pour la souffrance,

Au nom du douloureux passé,
Donnez tous, donnez tout de suite,
Donnez pour la maison détruite
Et pour le berceau renversé !

POUR TOUJOURS!

L'ESPOIR divin qu'à deux on parvient à former
Et qu'à deux on partage,
L'espoir d'aimer longtemps, d'aimer toujours, d'aimer
Chaque jour davantage;

Le désir éternel, chimérique et touchant,
Que les amants soupirent,
A l'instant adorable où, tout en se cherchant,
Leurs lèvres se respirent;

Ce désir décevant, ce cher espoir trompeur,
Jamais nous n'en parlâmes;
Et je souffre de voir que nous en ayons peur,
Bien qu'il soit dans nos âmes.

Lorsque je te murmure, amant interrogé,
Une douce réponse,
C'est le mot : « Pour toujours ! » sur les lèvres que j'ai,
Sans que je le prononce ;

Et bien qu'un cher écho le dise dans ton cœur,
Ton silence est le même,
Alors que sur ton sein, me mourant de langueur,
Je jure que je t'aime.

Qu'importe le passé ? Qu'importe l'avenir ?
La chose la meilleure,
C'est croire que jamais elle ne doit finir,
L'illusion d'une heure.

Et quand je te dirai : « Pour toujours ! » ne fais rien
Qui dissipe ce songe,
Et que plus tendrement ton baiser sur le mien
S'appuie et se prolonge !

DÉSESPÉREMENT

A Henry Cazalis

L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,
En maître est installé dans mon âme et l'habite,
Et moins que la vieillesse affreuse et décrépite,
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.

J'en atteste ces yeux éteints, cette pâleur
Et ce cœur sans amour où plus rien ne palpite;
Je vois mon avenir et je m'y précipite
Ainsi qu'en un désert qui n'a pas une fleur.

Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,
La jeunesse parfois me revient par bouffées,
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau.

Mais cette illusion ne m'est pas un présage,
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage
Qui, pour faire son nid, choisirait un tombeau.

MORCEAU

A

QUATRE MAINS

Le salon s'ouvre sur le parc
Où les grands arbres, d'un vert sombre,
Unissent leurs rameaux en arc
Sur les gazons qu'ils baignent d'ombre.

Si je me retourne soudain
Dans le fauteuil où j'ai pris place,
Je revois encor le jardin
Qui se reflète dans la glace;

Et je goûte l'amusement
D'avoir, à gauche comme à droite,
Deux parcs, pareils absolument,
Dans la porte et la glace étroite.

Par un jeu charmant du hasard,
Les deux jeunes sœurs, très exquises,
Pour jouer un peu de Mozart,
Au piano se sont assises.

Comme les deux parcs du décor,
Elles sont tout à fait pareilles;
Les quatre mêmes bijoux d'or
Scintillent à leurs quatre oreilles.

J'examine autant que je veux,
Grâce aux yeux baissés sur les touches,
La même fleur sur leurs cheveux,
La même fleur sur leurs deux bouches;

Et parfois, pour mieux regarder,
Beaucoup plus que pour mieux entendre,
Je me lève et viens m'accouder
Au piano de palissandre.

SONNET

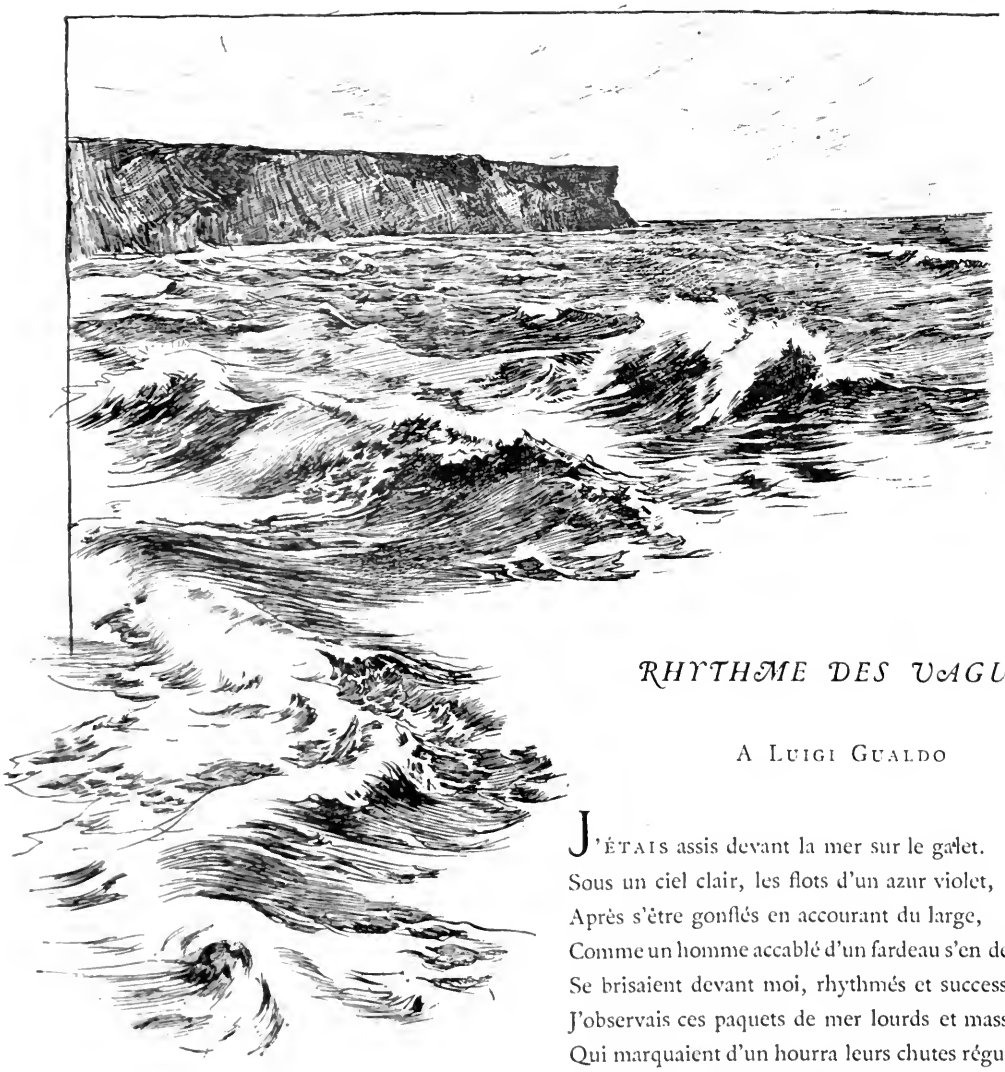
Écrit sur un Ronsard

A Tolède, c'était une ancienne coutume
Qu'avant de prendre enfin le titre d'ouvrier,
Pendant toute une nuit, chaque élève armurier
Veillât près du fourneau qui rougeoie et qui fume.

Il façonnait alors un chef-d'œuvre d'acier
Souple comme un marteau, léger comme une plume,
Et gravait sur l'estoc encor chaud de l'enclume
Le nom du maître afin de le remercier.

Ainsi pour toi, Ronsard, ma nuit s'est occupée.
J'ai tenté, moi, ton humble et fidèle apprenti,
Ton fier sonnet, flexible et fort comme une épée.

Sous mon marteau sonore a longtemps retenti
Le bon métal qui sort vermeil de l'âtre en flamme;
Et j'ai gravé ton nom glorieux sur la lame.



RHYTHME DES VAGUES

A Luigi Gualdo

J'étais assis devant la mer sur le galet.
Sous un ciel clair, les flots d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
Se brisaient devant moi, rhythmés et successifs.
J'observais ces paquets de mer lourds et massifs
Qui marquaient d'un hourra leurs chutes régulières
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.
Et ce bruit m'enivrait; et pour écouter mieux,
Je me voilai la face et je fermai les yeux.
Alors, en entendant les lames sur la grève
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve
S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,
Moi, l'humble observateur du rhythme, j'ai pensé
Qu'il doit être en effet une chose sacrée,
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,
N'a tiré du néant ces moyens musicaux,
Ces falaises au roc creusé pour les échos,
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages,
Incessamment heurtés et roulés sur les plages
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

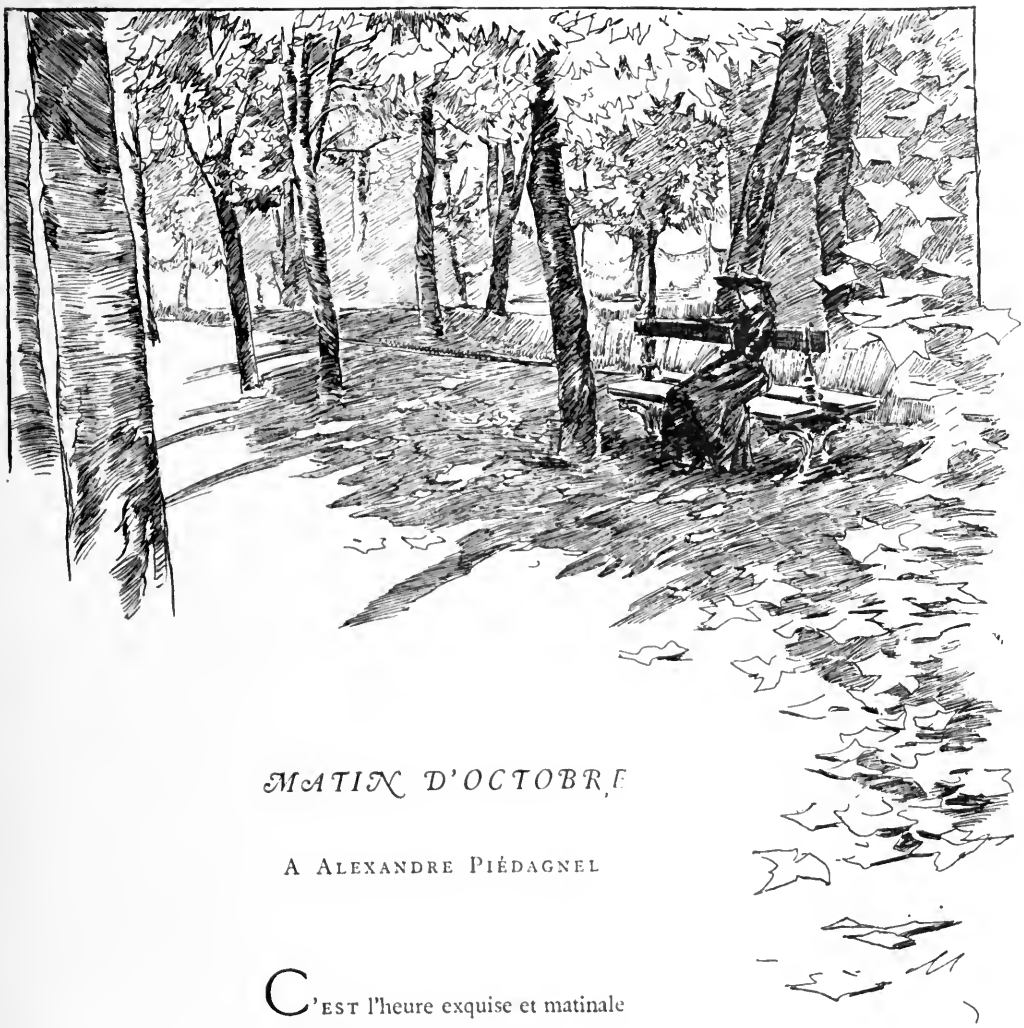
AUX

BAINS DE MER

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches,
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette troussée au-dessus des mollets,
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame.
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme,
Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Creusent gaîment, avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous;
Et ce même Océan, qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.

Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle,
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.

— Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie.
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie
Pour ces jolis babys et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salutaire
Et ne jalousent point les heureux de la terre ;
Car ils savent combien maternelle est la mer
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.



MATIN D'OCTOBRE

A Alexandre Piédagnel

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées;
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

AUBADE PARISIENNE

Pour venir t'aimer, ma chère,
Je franchis les blancs ruisseaux,
Et j'ai l'âme si légère
Que j'ai pitié des oiseaux.

Quel temps fait-il donc? Il gèle,
Mais je me crois au printemps.
Entends-tu, mademoiselle?
Tu m'as rendu mes vingt ans.

Tu m'as rendu ma jeunesse.
Ce cœur que je croyais mort,
Je veux pour toi qu'il renaisse;
Écoute, comme il bat fort!

Quelle heure est-il? Tu déjeunes;
Prends ce fruit et mords dedans.
C'est permis, nous sommes jeunes,
Et j'en mange sur tes dents.

Parle-moi, dis-moi des choses.
Je n'écoute pas, je vois
S'agiter tes lèvres roses
Et je respire ta voix.

Je t'aime et je t'aime encore;
A tes pieds je viens m'asseoir.
Laisse-moi faire; j'adore
Le tapis de ton boudoir!

LENDEMAIN

Puisque, à peine désenlacée
De l'étreinte de mes deux bras,
Tu demandes à ma pensée
Ces vers qu'un jour tu brûleras,

Il faut, ce soir, que je surmonte
L'état d'adorable langueur
Où je rougis un peu de honte,
Tout en souriant de bonheur.

Pourtant je l'aime, ma fatigue.
C'est ton œuvre, et le long baiser
De ta bouche ardente et prodigue
A pu seul ainsi m'épuiser;

Et tu veux que je la secoue,
Petite coquette! tu veux
Voir rimer les lys de ta joue
Avec la nuit de tes cheveux.

Tu veux que, dissipant le voile
Qui trouble mon cerveau si las,
Je dise tes regards d'étoile
Et ton haleine de lilas.

Mais la preuve, ô capricieuse,
Que je ne pense qu'à t'aimer,
C'est la fièvre délicieuse
Qui m'empêche de l'exprimer.

Ainsi, respecte ma paresse;
Ton souvenir passe au travers.
Demande des baisers, maîtresse;
Ne me demande pas des vers.

KABALA

A Claudius Popelin, maitre émailleur

Après avoir blanchi sous un grimoire antique,
Près du creuset, bravant fagots et Montfaucon,
Sans avoir trouvé l'or ni le basilicon,
L'ancien souffleur mourait, pauvre et sans viatique.

Mais, comme pour venger la foi cabalistique,
La chimie émergeait des fourneaux de Bacon;
Et, tâchant d'enfermer la vie en un flacon,
Paracelse créait une thérapeutique.

Cependant la science était encor trop peu.
Des arts charmants sont nés dans le secret du feu,
Comme y seraient éclos des œufs de salamandre.

C'est là que Limosin et Bernard Palissy
Ont cueilli le laurier qu'après eux tu viens prendre,
Claudius, et le vieux Hermès te dit : « Merci. »

SUR LA TERRASSE

DU CHATEAU DE R...

Devant le pur, devant le vaste ciel du soir,
Où scintillaient déjà quelques étoiles pâles,
Sur la terrasse, avec des fichus et des châles,
Toute la compagnie avait voulu s'asseoir.

Devant nous l'étendue immense, froide et grise,
D'une plaine, la nuit, à la fin de l'été.
Puis un silence, un calme, une sérénité!
Pas un chant de grillon, pas un souffle de brise.

Nos cigares étaient les seuls points lumineux;
Les femmes avaient froid sous leurs manteaux de laine.
Tous se taisaient, sentant que la parole humaine
Romprait le charme pur qui pénétrait en eux.

Près de moi, s'éloignant du groupe noir des femmes,
La jeune fille était assise de profil,
Et, brillant du regret des anges en exil,
Son regard se levait vers le pays des âmes.

Ses mains blanches, ses mains d'enfant sur ses genoux
Se joignaient faiblement, presque avec lassitude,
Et ses yeux exprimaient, comme son attitude,
Tout ce que la souffrance a de cher et de doux.

Elle semblait frileuse en son lourd plaid d'Écosse,
Et pourtant souriait, heureuse vaguement;
Mais ce sourire était si faible en ce moment
Qu'il avait plutôt l'air d'une ride précoce.

Pourquoi donc ai-je alors rêvé de la saison
Qui dépouille les bois sous la bise plus aigre,
Et pourquoi ce sillon dans la joue un peu maigre
M'a-t-il inquiété bien plus que de raison?

Je connais cette enfant; elle n'est que débile.
Depuis le bel été passé dans ce château,
Elle va mieux. C'est moi qui lui mets son manteau,
— Lorsque le vent fraîchit, — d'une main malhabile.

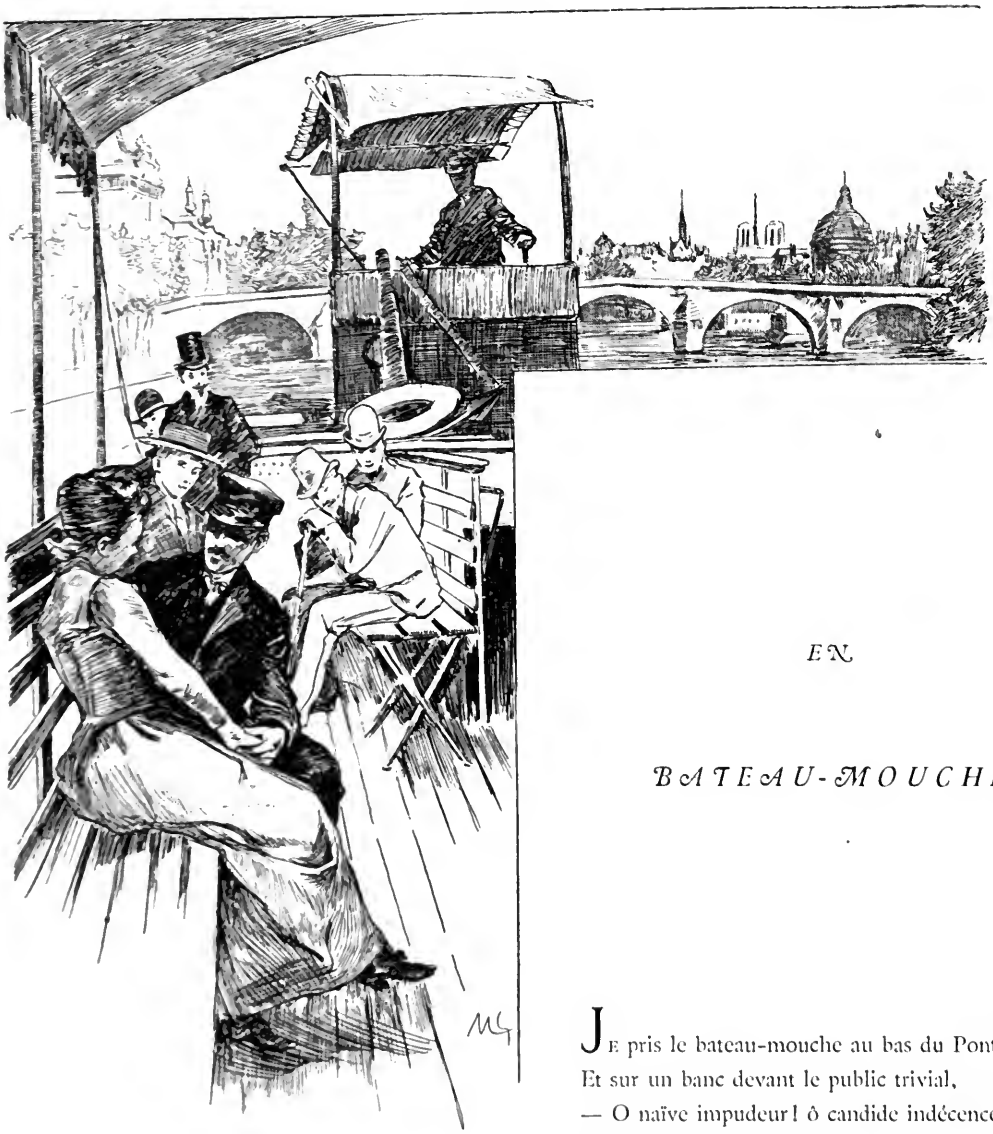
J'ai ma place auprès d'elle, à l'heure des repas;
Je la gronde parfois d'être à mes soins rebelle,
Et, tout en plaisantant, c'est moi qui lui rappelle
Le cordial amer qu'elle ne prendrait pas.

Elle ne peut nous être aussi vite ravie!...
— Non, mais devant ce ciel calme et mystérieux,
Avec ce doux reflet d'étoile dans les yeux,
Cette enfant m'a paru trop faible pour la vie;

Et, sans avoir pitié, je n'ai pas pu prévoir
Tout ce qui doit changer en ride ce sourire
Et flétrir dans les pleurs ce regard où se mire
Le charme triste et pur de l'automne et du soir.

GAIETÉ DU CIMETIÈRE

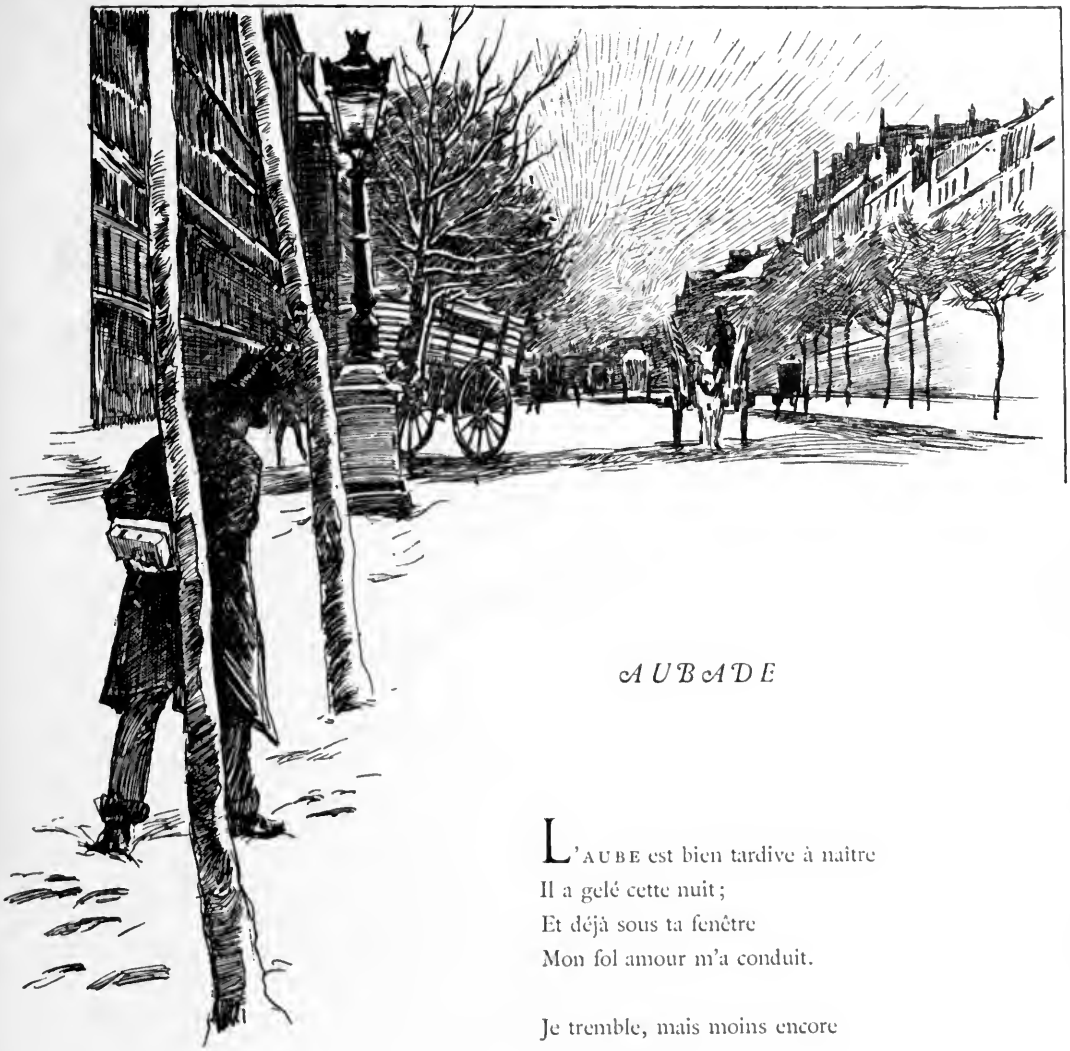
Avis aux amateurs de la gaîté française.
Le printemps fait neiger, dans le Père-Lachaise,
Les fleurs des marronniers sur les arbres muets,
Et la fosse commune est pleine de bleuets.
Le liseron grimpeur fleurit les croix célèbres;
Les oiseaux font l'amour près des bustes funèbres;
Et l'on voit un joyeux commissaire des morts,
Tricorne en tête et canne à la main, sans remords,
Cueillir de ses doigts noirs, gantés de filoselle,
Des bouquets pour sa dame et pour sa demoiselle.



EN

BATEAU-MOUCHE

Je pris le bateau-mouche au bas du Pont-Royal,
Et sur un banc devant le public trivial,
— O naïve impudeur ! ô candide indécence ! —
Je vis un ouvrier avec sa connaissance,
Qui se tenaient les mains, malgré les curieux,
Et qui se regardaient longuement dans les yeux.
Ils restèrent ainsi tout le long de la Seine,
Sans faire attention au petit rire obscène
Des gens qui se poussaient du coude, l'air moqueur.
— Et je les enviais dans le fond de mon cœur.



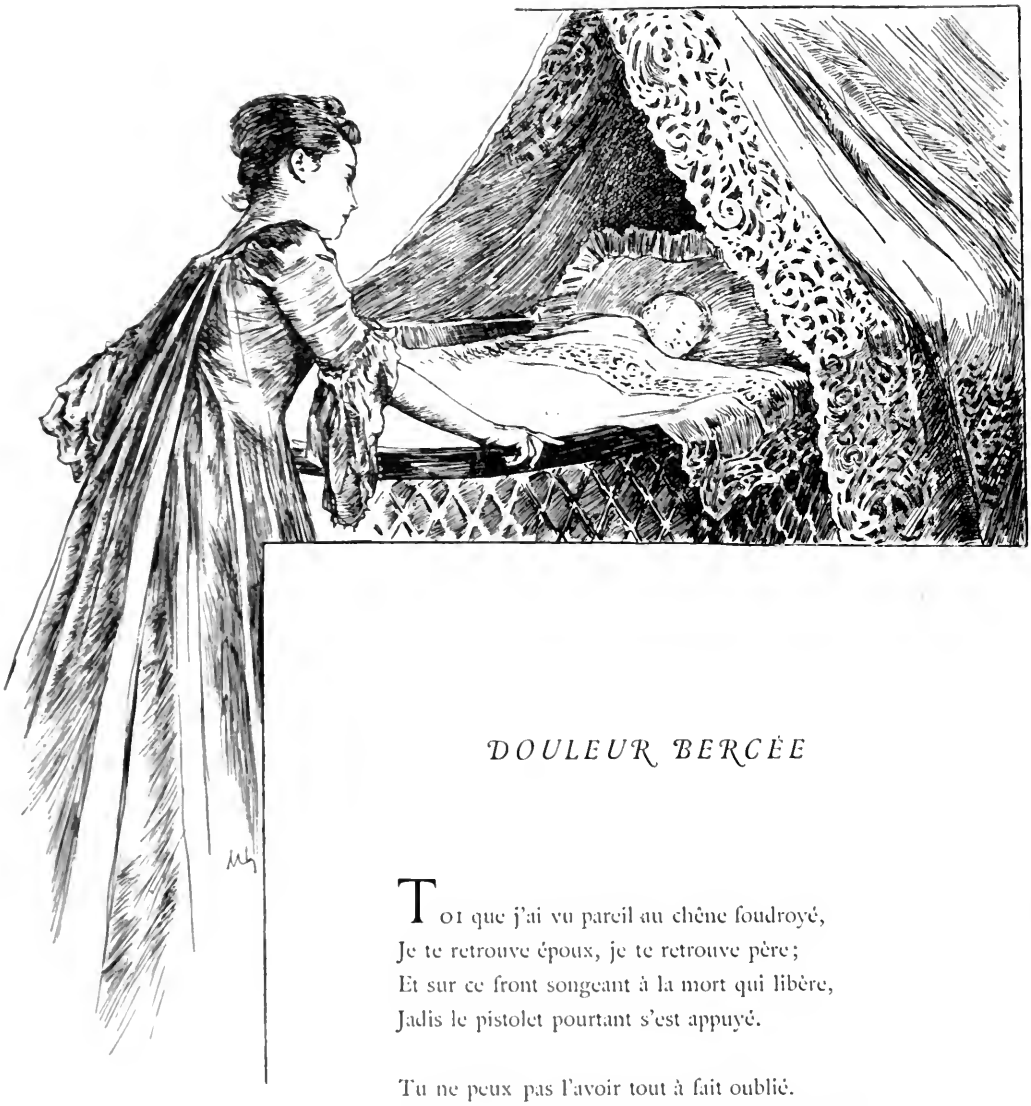
AUBADE

L'AUBE est bien tardive à naître
Il a gelé cette nuit ;
Et déjà sous ta fenêtre
Mon fol amour m'a conduit.

Je tremble, mais moins encore
Du froid que de ma langueur ;
Le frisson du luth sonore
Se communique à mon cœur.

Ému comme un petit page,
J'attends le moment plus sûr
Où j'entendrai le tapage
De tes volets sur le mur ;

Et la minute me dure
Où m'apparaîtra soudain,
Dans son cadre de verdure,
Ton sourire du matin.



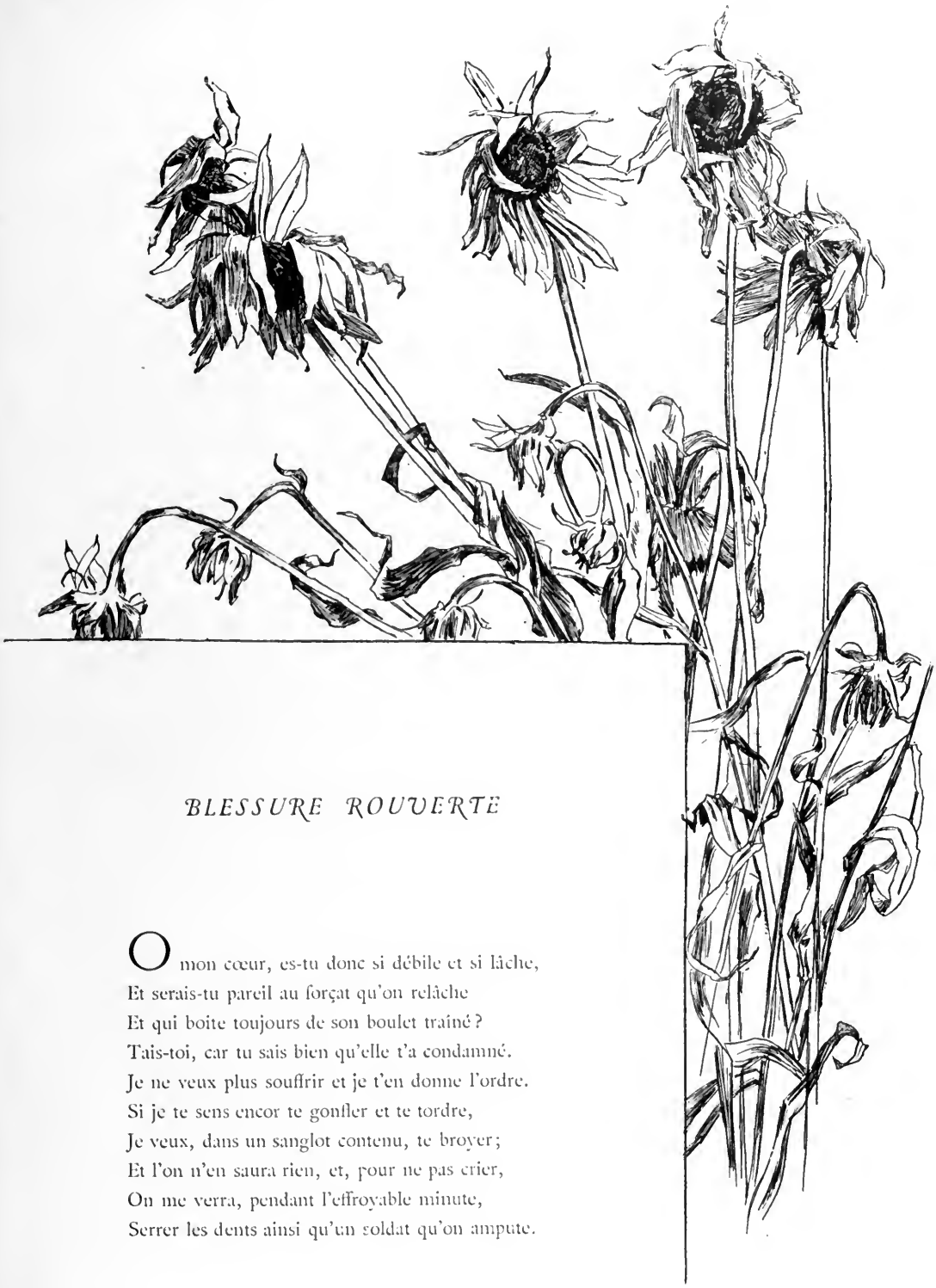
DOULEUR BERCÉE

Toi que j'ai vu pareil au chêne foudroyé,
Je te retrouve époux, je te retrouve père ;
Et sur ce front songeant à la mort qui libère,
Jadis le pistolet pourtant s'est appuyé.

Tu ne peux pas l'avoir tout à fait oublié.
Tu savais comme on souffre et comme on désespère ;
Tu portais dans ton sein l'infernale vipère
D'un grand amour trahi, d'un grand espoir broyé.

Sans y trouver l'oubli, tu cherchais les tumultes,
L'orgie et ses chansons, la gloire et ses insultes,
Et les longues clameurs de la mer et du vent.

Qui donc à ta douleur imposa le silence ?...
— O solitaire, il a suffi de la cadence
Que marque le berceau de mon petit enfant.



BLESSURE ROUVERTE

O mon cœur, es-tu donc si débile et si lâche,
Et serais-tu pareil au forçat qu'on relâche
Et qui boite toujours de son boulet traîné ?
Tais-toi, car tu sais bien qu'elle t'a condamné.
Je ne veux plus souffrir et je t'en donne l'ordre.
Si je te sens encor te gonfler et te tordre,
Je veux, dans un sanglot contenu, te broyer ;
Et l'on n'en saura rien, et, pour ne pas crier,
On me verra, pendant l'effroyable minute,
Serrer les dents ainsi qu'un soldat qu'on ampute.

PRESQUE UNE FABLE

Un liseron, madame, aimait une fauvette.
— Vous pardonnerez bien cette idée au poète
Qu'une plante puisse être éprise d'un oiseau. —
Un liseron des bois, éclos près d'un ruisseau,
Au fond du parc, au bout du vieux mur plein de brèches,
Et qui, triste, rampait parmi les feuilles sèches,
Écoutant cette voix d'oiseau dans un tilleul,
Était au désespoir de fleurir pour lui seul.
Il voulut essayer, s'il en avait la force,
D'enlacer ce grand arbre à la rugueuse écorce
Et de grimper là-haut, là-haut, près de ce nid.
Il croyait, l'innocent, que quelque chose unit
Ce qui pousse et fleurit à ce qui vole et chante.
— Moi, son ambition me semble assez touchante,
Madame. Vous savez que les amants sont fous
Et ce qu'ils tenteraient pour être auprès de vous. —

Comme le chasseur grec, pour surprendre Diane,
Suivait le son lointain du cor, l'humble liane,
De ses clochetons bleus semant le chapelet,
Monta donc vers l'oiseau que son chant décelait.
Atteindre la fauvette et la charmer, quel rêve!
Hélas! c'était trop beau; car la goutte de sève
Que la terre donnait à ce frêle sarment
S'épuisait. Il montait, toujours plus lentement;
Chaque matin, sa fleur devenait plus débile;
Puis, bien que liseron, il était malhabile,
Lui, né dans l'herbe courte où vivent les fourmis,
A gravir ces sommets aux écureuils permis.
Là, le vent est trop rude et l'ombre est trop épaisse.
— Mais tous les amoureux sont de la même espèce,
Madame; — et vers le nid d'où venait cette voix
Montait, montait toujours le liseron des bois.
Enfin, comme il touchait au but de son voyage,
Il ne put supporter la fraîcheur du feuillage
Et mourut, en donnant, le jour de son trépas,
Une dernière fleur que l'oiseau ne vit pas.
— Comment? vous soupirez et vous baissez la tête,
Madame...

Un liseron adore une fauvette.

LE CANON

POUR LE LIVRE : *L'Offrande*.

AUX ALSACIENS-LORRAINS

Le silence imposant et la nuit solennelle
Planent sur le rempart où, debout dans le vent,
Le mousqueton au bras, veille une sentinelle
Auprès d'un gros canon tourné vers le levant.

Le fort est un de ceux qui virent le grand siège;
Et, jadis, quand sonna l'heure du désespoir,
Sur ces glacis croulants, alors couverts de neige,
Dans le ciel de janvier a flotté l'aigle noir.

L'engin, lourd et trapu sur son affût difforme,
Naguère vint ici de Toulon ou de Brest;
Et, les vainqueurs étant gênés du poids énorme,
Ce monstre est resté là, toujours braqué sur l'Est.

L'artilleur est un fils d'Alsace, et sa patrie
Est, au nom des traités, territoire allemand;
Il est simple servant dans une batterie.
N'ayant plus de foyer, il reste au régiment.

Mais cette nuit, il est hanté de rêves sombres,
Et son cœur, que l'espoir des combats remuait,
Doute à présent. Il est seul, parmi les décombres,
Entre ces murs criblés et ce canon muet.

Il songe à son pays, dans ce coin solitaire.
Hélas! les jeunes gens émigrent de là-bas;
Ses parents sont trop vieux pour labourer la terre,
Et leurs filles, ses sœurs, ne se marieront pas.

La revanche promise, il n'y compte plus guère;
Combien de temps avant que nous nous rebattions?
Et déjà les Prussiens, prêts pour une autre guerre,
Ceignent Metz et Strasbourg de nouveaux bastions.

Tout lui rappelle ici les désastres célèbres.
Être proscrit, c'est plus qu'être orphelin et veuf!
Ce drapeau qu'il entend craquer dans les ténèbres,
Mieux vaut ne pas le voir, car c'est un drapeau neuf!

Alors pris d'une fièvre ardente, il remercie
La consigne qui l'a près d'un canon placé,
Et, comme fit, dit-on, l'Empereur en Russie,
Pose son front brûlant sur le bronze glacé.

Tout à coup, le soldat tressaille et devient pâle,
Car il vient de s'entendre appeler par son nom;
Et cette voix profonde et grave comme un râle,
Cette voix qui lui parle, elle sort du canon :

— « Enfant, ne pleure pas. Espère et patiente!
Ce vent qui vient souffler dans ma bouche béante
M'arrive du côté du Rhin;
Il me dit que là-bas l'on attend et l'on souffre,
Et c'est comme un écho d'Alsace qui s'engouffre
Et qui murmure en mon airain.

« J'entends les moindres bruits que cet écho m'apporte,
Le vieux maître d'école a beau fermer sa porte
Et faire très basse sa voix,
Devant les écoliers, palpitant d'espérance,
Il déroule, en parlant du cher pays de France,
La vieille carte d'autrefois.

« J'entends une chanson, qui n'est pas allemande,
Chez ce cabaretier qu'on mettrait à l'amende
Si quelque patrouille passait;
Et voilà des volets qu'on ferait bien de clore,
Si l'on veut conserver ce haillon tricolore
Que tout à l'heure on embrassait.

« J'entends un cri d'horreur s'échapper de la bouche
Du paysan lorrain qui s'arrête, farouche,
En découvrant dans son sillon
Une tête de mort à l'effroyable rire,
Et ramasse un bouton tout rouillé, pour y lire
Le numéro d'un bataillon.

« La prière de l'humble enfant qui s'agenouille,
Le soupir de la vierge auprès de sa quenouille,
Et les sanglots intermittents
Des vieux parents en deuil et de la pauvre veuve,
Toutes ces faibles voix gémissant dans l'épreuve,
Je les entends, je les entends!

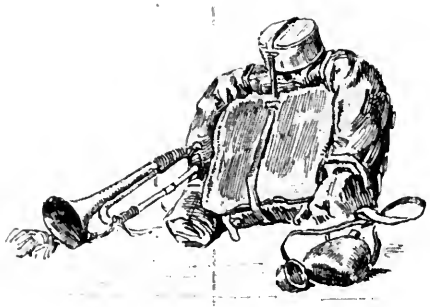
« Et toi, tu douterais, quand nul ne désespère
Dans le pays natal où sont encor ton père,
Ta mère et tes deux jeunes sœurs?
Cette nation-ci, souviens-toi donc, est celle
De Bertrand du Guesclin, de Jeanne la Pucelle,
Et chasse ses envahisseurs.

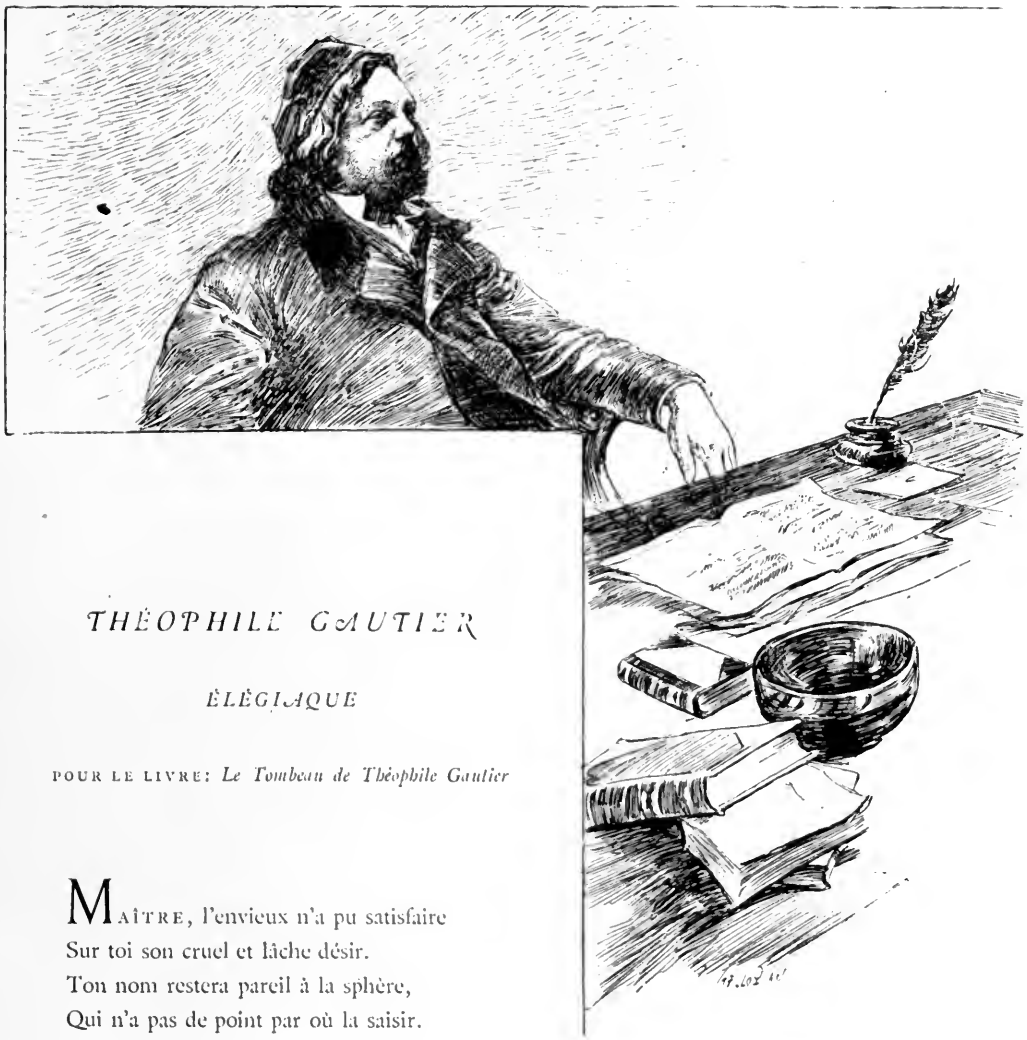
« Jadis la guerre sainte a duré cent années;
Des générations furent exterminées;
Paris sous l'étranger trembla;
Anglais et Jacquerie à la fois, double tâche;
Charles Six était fou, Charles Cinq était lâche.
Vois. Les Anglais ne sont plus là.

« Ces Allemands fuiront aussi. — Quand? Je l'ignore.
Mais, un jour, du côté que je menace encore,
Vers ceux-là que nous haïssons,
Je vous verrai partir, pour ravoir vos villages,
Alsaciens, Lorrains, au trot des attelages
Et secoués par les caissons.

« Vous traînerez alors ces canons de campagne
Qui franchissent le pont et grimpent la montagne,
Dorés au soleil radieux ;
Et moi, le témoin noir et triste des défaites,
Je ne pourrai vous suivre à ces lointaines fêtes ;
Je suis trop lourd, je suis trop vieux.

« Mais je pourrai du moins, vieux dogue, aux Invalides,
Annoncer à Paris vos marches intrépides,
Avec mon aboi triomphant.
— De créer des héros la France n'est pas lasse ;
Et le simple soldat qui dort sur ma culasse
Est peut-être Turenne enfant ! »





THÉOPHILE GAUTIER

ÉLÉGIAQUE

POUR LE LIVRE: *Le Tombeau de Théophile Gautier*

Maître, l'envieux n'a pu satisfaire
Sur toi son cruel et lâche désir.
Ton nom restera pareil à la sphère,
Qui n'a pas de point par où la saisir.

Pourtant il fallait nier quelque chose
A l'œuvre parfaite où tu mis ton sceau.
Splendeur et parfum, c'est trop pour la rose;
Ailes et chansons, c'est trop pour l'oiseau.

Ils ont dit : « Ces vers sont trop purs. Le mètre,
La rime et le style y sont sans défauts.
C'en est fait de l'art qui consiste à mettre
Une émotion sincère en vers faux. »

Tu leur prodiguais tes odes nouvelles
Embaumant l'avril et couleur du ciel.
Eux, ils répétaient : « Ces fleurs sont trop belles,
Tout cela doit être artificiel. »

Et, poussant bien fort de longs cris d'alarmes,
Ils t'ont refusé blessure et tourments,
Parce que ton sang, parce que tes larmes
Étaient des rubis et des diamants.

L'artiste grandit, la critique tombe.
Mais nous, tes fervents, ô maître vainqueur,
Nous voulons écrire aux murs de ta tombe
Que ton clair génie eut aussi du cœur.

Nous savons le coin où se réfugie,
Sous les fleurs de pourpre et d'or enfoui,
Le discret parfum de ton élégie,
Bleu myosotis frais épanoui.

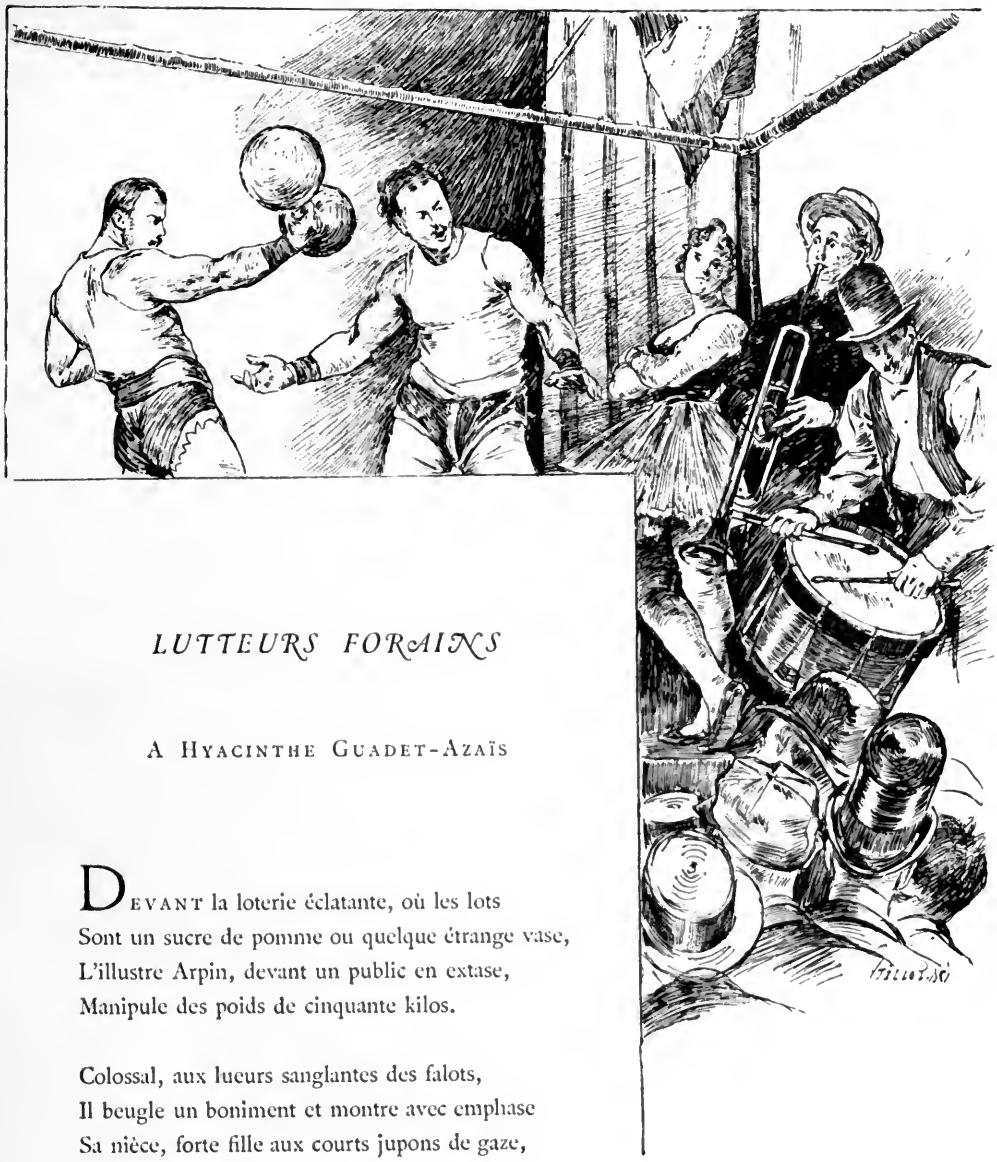
Oui, nous l'envions, ce sceptre de rose
Sur un jeune sein morte un soir de bal;
Et notre tristesse est souvent éclose
En nous rappelant l'air du carnaval.

Nous avons aussi perdu notre amante;
Nous l'avons poussé, ce soupir amer
Du pêcheur qui pleure et qui se lamente,
Seul et sans amour, d'aller sur la mer.

Celle que tout bas tu nommes petite,
Celle à qui tu dis : « Le monde est méchant, »
Nous a bien prouvé, l'enfant hypocrite,
Qu'elle avait un cœur, en nous trahissant.

De ses yeux d'azur la larme tombée,
Diamant du cœur par ta main serti,
Nous l'avons tous bue, à la dérobée,
Sur un billet doux qui nous a menti.

Et sur les joujoux laissés par la morte,
Aujourd'hui muets et si gais jadis,
Nous prions encor pour que Dieu supporte
Le bruit des enfants dans le Paradis.



LUTTEURS FORAINS

A Hyacinthe Guadet-Azaïs

Devant la loterie éclatante, où les lots
Sont un sucre de pomme ou quelque étrange vase,
L'illustre Arpin, devant un public en extase,
Manipule des poids de cinquante kilos.

Colossal, aux lueurs sanglantes des falots,
Il beugle un boniment et montre avec emphase
Sa nièce, forte fille aux courts jupons de gaze,
Qui doit à bras tendus soulever deux *tringlots*.

A qui pourra *tomber,* à la lutte à main plate,
Son frère, au caleçon d'argent et d'écarlate,
Qui sur un bout de pain achève un cervelas,

Il promet cinq cents francs, chimérique utopie!
— O les athlètes nus sous l'azur clair d'Hellas!
O palme néméenne! ô laurier d'Olympie!

A UN SOUS-LIEUTENANT

Vous portez, mon bel officier,
Avec une grâce parfaite
Votre sabre à garde d'acier;
Mais je songe à notre défaite.

Cette pelisse de drap fin
Dessine à ravir votre taille;
Vous êtes charmant; mais enfin
Nous avons perdu la bataille.

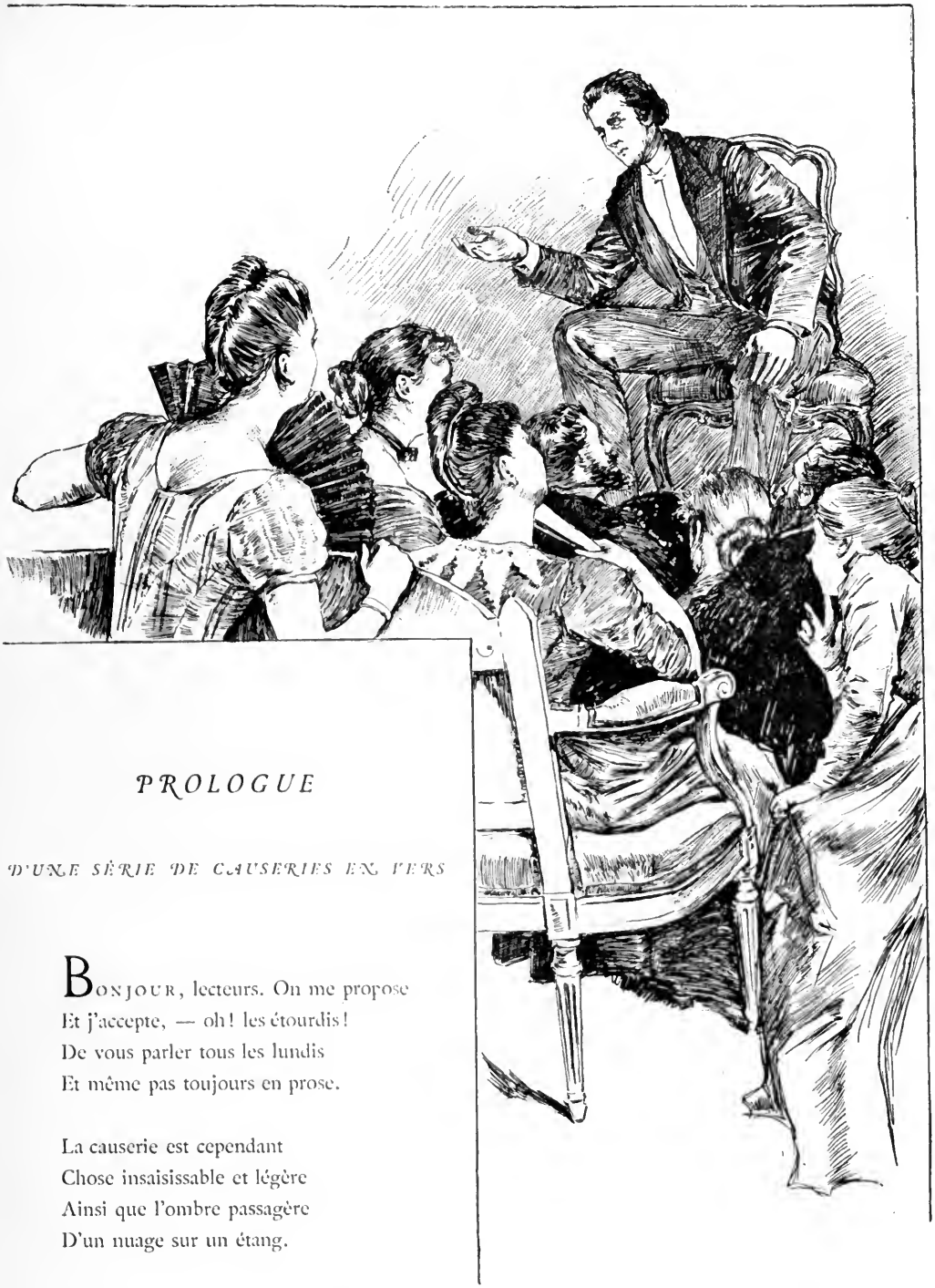
On lit votre intrépidité
Dans vos yeux noirs aux sourcils minces.
Aucun mal d'être bien ganté!
Mais on nous a pris deux provinces.

A votre âge on est toujours fier
D'un peu de passementerie;
Mais, voyez-vous, c'était hier
Qu'on mutilait notre patrie.

Mon lieutenant, je ne sais pas
Si, le soir, un doigt sur la tempe,
Tenant le livre ou le compas,
Vous veillez tard près de la lampe.

Vos soldats sont-ils vos enfants?
Êtes-vous leur chef et leur père?
Je veux le croire et me défends
D'un doute qui me désespère.

Tout galonné, sur le chemin,
Pensez-vous à la délivrance?
— Jeune homme, donne-moi la main.
Crions un peu: — « Vive la France! »



PROLOGUE

D'UNE SÉRIE DE CAUSERIES EN VERS

Bonjour, lecteurs. On me propose
Et j'accepte, — oh! les étourdis!
De vous parler tous les lundis
Et même pas toujours en prose.

La causerie est cependant
Chose insaisissable et légère
Ainsi que l'ombre passagère
D'un nuage sur un étang.

Causer en vers, c'est l'art suprême;
Et, pour m'apprendre mon état,
Il faudrait qu'on ressuscitât
Le pauvre grand Musset lui-même.

Je crains fort de n'être pas bon
A vous inventer ces chimères
Radieuses, mais éphémères
Comme les bulles de savon;

A vous rimer des amusettes
Sur des sujets de presque rien,
Avec l'art du galérien,
Qui sculpte au couteau des noisettes.

— Mais, bah! j'ai l'horreur du banal
Et le difficile me tente.
J'éprouve une envie irritante
D'écrire en vers dans un journal.

Et d'ailleurs mon rêve impossible,
Je l'ai souvent réalisé;
Sans que mon regard ait visé,
J'ai quelquefois touché la cible.

J'irai chercher, je ne sais où,
Des conversations frivoles;
Je vous dirai des choses folles,
Car je suis moi-même un peu fou.

Ayant le ciel bleu pour auberge,
Je vis comme un petit oiseau,
Et Mab m'a prêté son fuseau
A filer le fil de la Vierge.

Je fais de la dépense, et c'est
Royalement que je la paie,
Car le poète a pour monnaie
Des étoiles dans son gousset.

L'aile et le parfum étant choses
Qu'il faut que nous réunissions,
J'ai découvert des papillons
Qui sentaient bon comme des roses.

Les plus beaux décors d'opéra
Me semblent mesquins et timides;
Quand j'irai voir les Pyramides,
Je veux qu'il neige. Il neigera.

Parfois la lune me fait signe;
Mais aller là-haut, c'est trop long.
Si je jouais du violon
Je noterais le chant du cygne.

— Je vous dirai sur mon chemin
Ce qui m'intéresse ou me charme,
Et même d'où vient cette larme
Qui tombe parfois sur ma main.

De cet entretien de poète
Vous ne serez jamais plus las
Que n'est un rameau de lilas
De la halte d'une fauvette;

E quand vous y lirez l'aveu
D'une bonne pensée intime,
Vous me donnerez votre estime
Et m'aimerez peut-être un peu.

— Mais voici ma préface faite.
Au revoir, car j'ai mérité
De finir ma tasse de thé,
En fumant une cigarette.

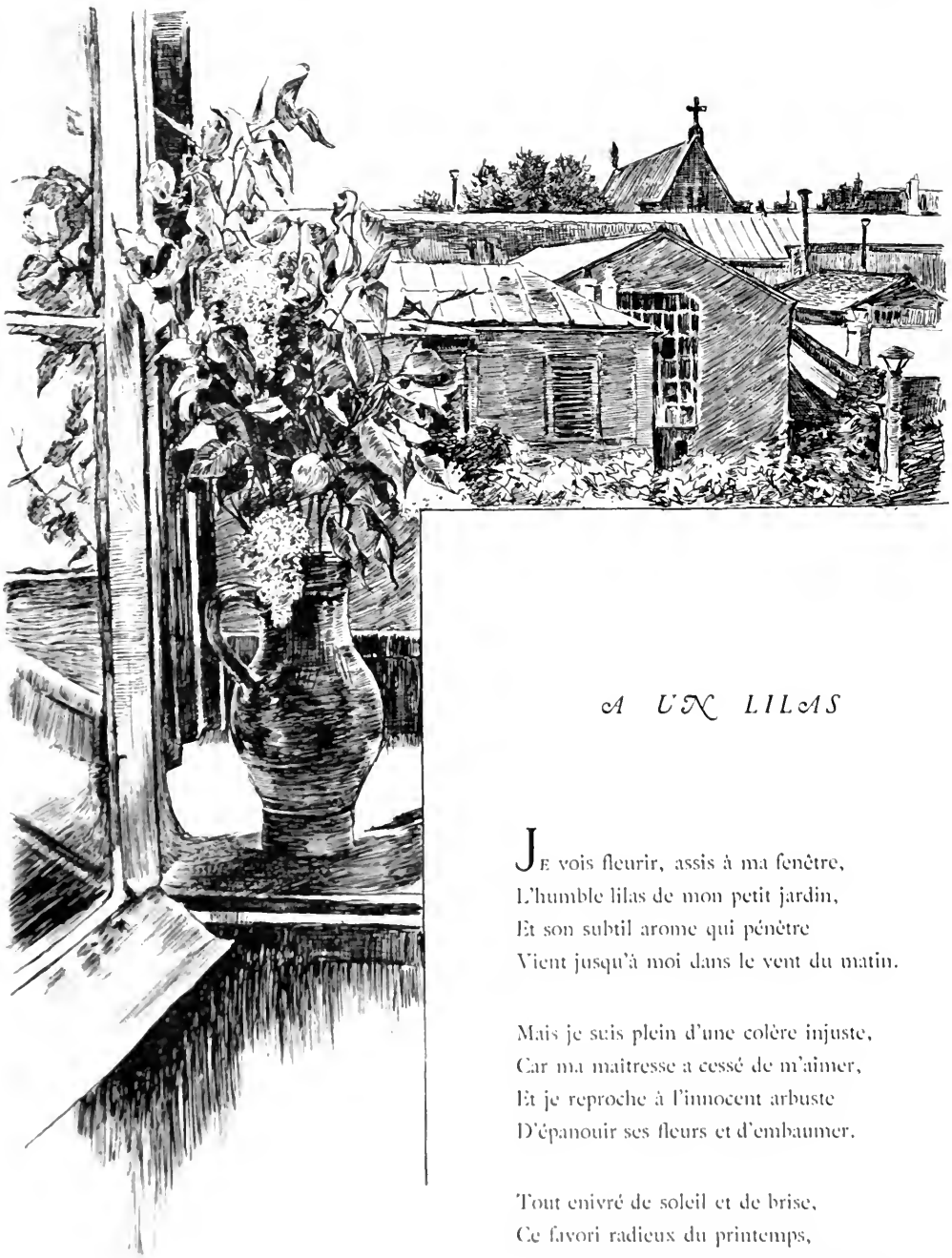
LA PREMIÈRE

Ce n'est pas qu'elle fût bien belle;
Mais nous avions tous deux vingt ans,
Et ce jour-là — je me rappelle —
Était un matin de printemps.

Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien grave;
Mais je jure ici que jamais
Je n'ai rien osé de plus brave
Que de lui dire que j'aimais.

Ce n'est pas qu'elle eût le cœur tendre;
Mais c'était si délicieux
De lui parler et de l'entendre
Que les pleurs me venaient aux yeux.

Ce n'est pas qu'elle eût l'âme dure;
Mais pourtant elle m'a quitté,
Et, depuis, ma tristesse dure,
Et c'est pour une éternité.



A UN LILAS

Je vois fleurir, assis à ma fenêtre,
L'humble lilas de mon petit jardin,
Et son subtil arome qui pénètre
Vient jusqu'à moi dans le vent du matin.

Mais je suis plein d'une colère injuste,
Car ma maîtresse a cessé de m'aimer,
Et je reproche à l'innocent arbuste
D'épanouir ses fleurs et d'embaumer.

Tout enivré de soleil et de brise,
Ce favori radieux du printemps,
Pourquoi fait-il à mon cœur qui se brise
Monter ainsi ses parfums insultants?

Ne sait-il pas que j'ai cueilli pour elle
Les seuls rameaux dont il soit éclairci?
Est-ce pour lui chose si naturelle
Qu'en plein avril elle me laisse ainsi?

— Mais non, j'ai tort, car j'aime ma souffrance.
A nos amours jadis tu te mêlas;
Au jardin vert, couleur de l'espérance,
Fleuris longtemps, frêle et charmant lilas!

Les doux matins qu'embaume ton haleine,
Les clairs matins du printemps sont si courts!
Laisse-moi croire, encore une semaine,
Qu'on ne m'a pas délaissé pour toujours.

Et si, malgré mes espoirs pleins d'alarmes,
Je ne dois plus avoir la volupté
De reposer mes yeux brûlés de larmes
Sur la fraîcheur de sa robe d'été;

Si je ne dois plus revoir l'infidèle,
J'y penserai, tant que tu voudras bien,
Devant ces fleurs qui me virent près d'elle,
Dans ce parfum qui rappelle le sien.

DANS LA RUE, LE SOIR

Neuf heures. On entend la retraite aux tambours.
Les grisettes s'en vont du côté des faubourgs,
Après avoir fini la tâche journalière.
C'est comme un coup de pied dans une fourmilière.
En waterproof, avec le petit sac de cuir,
Rapides, on les voit de tous côtés s'enfuir
Vers la famille ou vers les amours clandestines.
— Blanchisseuses de fin, piqueuses de bottines,
Filles de Montparnasse et de Ménilmontant,
Heureux, si son cœur bat, celui qui vous attend!

NOCES ET FESTINS

TANDIS qu'au restaurant en face : *Aux barreaux verts,*
On prépare, au salon de cinquante couverts,
Un de ces longs repas que l'argenteuil arrose
Et qu'orne un grand nougat surmonté d'une rose,
Toute la noce, avec de gros rires grivois,
Monte joyeusement sur les chevaux de bois
Et tourne, au son de l'orgue, en enfilant des bagues ;
Et c'est dans la banlieue, auprès de terrains vagues,
Où le beau-père et les gens mûrs, à quelques pas,
Vont jouer au bouchon et mettent habit bas.

AU LION DE BELFORT

Si je gravais des vers sur ton socle de pierre,
Certes, j'exalterais tes combats glorieux,
O monstre colossal, qui, seul victorieux,
Seul peux montrer les crocs et froncer la paupière.

Je dirais qu'on t'a vu, jusqu'à l'heure dernière,
Fauve géant, qui fus digne des fiers aïeux,
Rejeter loin de toi, sanglant et furieux,
L'assaut des cent chacals pendus à ta crinière.

Mais je voudrais encore ajouter : « Grand lion,
Symbole de colère et de rébellion,
D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.

« Attends, sois, comme tous, patient et muet ;
Mais, si la haine sainte en nous diminuait,
Rugis pour rappeler son devoir à la France ! »

DÉSIR DANS LE SPLEEN

Tout vit, tout aime ! et moi, triste et seul, je me dresse
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps.
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,
Et je viens de quitter sans regret ma maîtresse.

Je suis comme un malade aux pensers assoupis
Et qui, plein de l'ennui de sa chambre banale,
N'a pour distraction stupide et machinale
Que de compter des yeux les fleurs de son tapis.

Je voudrais quelquefois que ma fin fût prochaine,
Et tous ces souvenirs, jadis délicieux,
Je les repousse, ainsi qu'on détourne les yeux
Du portrait d'un aïeul dont le regard vous gêne.

Même du vieil amour qui m'a tant fait pleurer
Plus de trace en ce cœur, blasé de toute chose,
Pas plus que n'a laissé de trace sur la rose
L'ombre du papillon qui vient de l'effleurer.

O figure voilée et vague en mes pensées,
Rencontre de demain que je ne connais pas,
Courtisane accoudée aux débris d'un repas
Ou jeune fille blanche aux paupières baissées,

Oh! parais! Si tu peux encore électriser
Ce misérable cœur sans désir et sans flamme,
Me rendre l'infini dans un regard de femme
Et toute la nature en fleur dans un baiser,

Viens! Comme les marins d'un navire en détresse
Jettent, pour vivre une heure, un trésor à la mer,
Viens! je te promets tout, âme et cœur, sang et chair,
Tout, pour un seul instant de croyance ou d'ivresse!

Olivier

POÈME

Olivier

POÈME

Virginité du cœur, hélas ! si tôt ravie.
THÉOPHILE GAUTIER.

I

Le poète Olivier, cet être chimérique,
Qui, tout en racontant son beau rêve féerique,
A trouvé le moyen de charmer quelquefois
Ce temps d'opéra bouffe et de drame bourgeois,
Par un de ces matins de soleil et de pluie,
Semblables à des pleurs que le sourire essuie
Dans les doux yeux battus des veuves de vingt ans,
Se réveilla tout triste, en dépit du printemps.
Ce n'était pas qu'il eût, comme homme ou comme artiste,

Le sujet de se plaindre et le droit d'être triste.
Au contraire, il avait, cet heureux Olivier,
Le plaisir délicat de se voir envier.
Épris de vérité, d'art pur, d'exquis langage,
Il élevait longtemps ses poèmes en cage;
Et, lorsque ces divins oiseaux de paradis
Pour affronter l'azur semblaient assez hardis,
Sur la ville pourtant bien inhospitalière,
Un beau jour, il ouvrait brusquement sa volière;
Et c'était, au palais comme aux logis cachés,
A qui recueillerait ces doux oiseaux lâchés.
La vie avait été facile à ce poète.
Une fée, un peu muse, avait, de sa baguette,
Effleuré son berceau, quand il était petit.
Dès ses débuts, son nom vers la gloire partit,
Ainsi qu'un brick léger qu'un bon vent favorise.
La chance lui faisait sans cesse une surprise :
De l'argent, quand sa bourse était vide; un succès,
Alors que du vieux spleen lui revenait l'accès;
Et, quand il était pris d'une vague tendresse
Ou d'un confus désir d'amour, une maîtresse.

Dans les passionnés et gracieux romans
Qui peuplaient son passé de souvenirs charmants,
Les plus humbles faisaient comme les plus altières.
Jadis, quand il rimait des vers sous les gouttières,
Enfant par l'idéal et le rêve maigri,
Déjà dans son grenier plus d'un bonnet fleuri
Montait pour l'égayer avec sa chansonnette,
S'asseoir sur ses genoux et faire la dînette.
Un peu plus tard, lorsqu'il se sentit fatigué
Des grisettes qui lui trouvaient l'air distingué
Et qu'il courut un peu le théâtre, une actrice
Se prit pour ses yeux bruns d'un violent caprice
Et mit ses diamants au mont-de-piété
Pour courir avec lui, libre, tout un été,
Et l'adorer, fourmi transformée en cigale,
Dans les bois de Meudon, en robe de percale.

Il fit un livre, et fut connu le lendemain.
— Et dans un hôtel noir du faubourg Saint-Germain,
Sur son lit blasonné, le coude dans la plume,
Une duchesse lut le dangereux volume,
Et l'amour platonique et pur qu'elle rêva
Finit par une intrigue à la Casanova.

Mais dans ces liaisons dont on prévoit le terme,
Il n'avait rencontré qu'un amour d'épiderme
Dans lequel il avait plus donné que reçu,
Et qu'il trouvait parfois, cœur sceptique et déçu,
Pareil au piano de valse et de quadrille,
Décor banal ornant le salon d'une fille,
Et sur lequel, pendant un instant, par hasard,
Un bon musicien vient jouer du Mozart.

II

Or, par un de ces jours où le soleil traverse
Et change en diamants les gouttes de l'averse,
Olivier, par la pluie en sa chambre enfermé,
Tenait sur ses genoux un coffret parfumé,
De ses amours défunts tombe étroite et discrète,
Et relisait, tout en fumant sa cigarette,
Ses anciens billets doux, liés par des faveurs.
Distrait, il parcourait de ses regards rêveurs
Tantôt un vélin bleu, tantôt un vélin rose;
Mais s'il reconnaissait l'écriture, la prose,
Et même l'orthographe, excentrique parfois,
S'il se rappelait bien l'attitude, la voix,
Le regard, le baiser, enfin toute la femme,
Cependant la tristesse envahissait son âme;
Car dans les mots écrits sur ces papiers relus,
Ce qu'à présent, hélas! il ne retrouvait plus,
C'était l'émotion autrefois ressentie.
Son âme, d'où la foi naïve était partie,
Avait trop vite appris qu'une promesse ment,
Qu'en disant : « Pour toujours! » on fait un faux serment,
Et qu'on ne garde pas au cœur ni sur sa bouche
Les baisers prodigués dans les pattes de mouche.
— Quoi donc? Toujours l'adieu, le regret, puis l'oubli! —
La passion, ainsi que l'encre, avait pâli
Sur ces lettres d'amour, tendres ou libertines.
Et puis Rosette ici réclamait des bottines,
Florine un rôle en vers, Célimène un sonnet.

Ces détails lui sautaient aux yeux, il comprenait;
Et l'unique bonheur auquel on peut prétendre
En ce monde, est de croire et non pas de comprendre.

Tout à coup le soleil étincela, plus clair.
Le jeune homme voulut respirer le grand air;
Il ferma le coffret, se mit à la croisée,
Et regarda.

La pluie, à la fin apaisée,
Semblait avoir lavé le matinal azur.
Des nuages légers passaient dans le ciel pur.
— Oh! quelle bonne odeur a la terre mouillée! —
L'averse avait rendu plus fraîche la feuillée,
Plus blanches les maisons et les nids plus bavards.
Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,
Le peuple du quartier populaire et lointain
Bornant le Luxembourg et le Pays Latin,
Allait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
— Car c'était justement un dimanche de paie, —
Pour revenir le soir, les chapeaux de travers,
Les habits sous le bras et les gilets ouverts,
Et chantant le vin frais comme on chante victoire.
Les marronniers touffus, près de l'Observatoire,
Embaumaient, énervants, et sur les piétons
Jetaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
En gants blancs et tout fiers de leur grande tenue,
Des couples de soldats émaillaient l'avenue.
Des amoureux allaient, gais comme une chanson,
Faire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,
Sous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
Des gens à mirlitons surchargeaient les voitures.
Entre les petits ifs, aux portes des cafés,
On buvait; et, jetant des rires étouffés,
Nu-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles.
A la foule joyeuse ouvrant ses larges grilles,
Le Luxembourg, splendide et calme, apparaissait,
Inondé d'un soleil radieux qui faisait
Plus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres.
A quelques pas ,Guignol s'enrouait sous les arbres;
Et le chant des oiseaux dominait tous ces cris.

C'était bien le printemps, un dimanche, à Paris.

Dans le marasme auquel son âme était en proie,
Le poète Olivier souffrait de cette joie.
Tout ce tumulte heureux lui semblait insensé;
Car il songeait au vide affreux de son passé,
Aux souvenirs flétris de ses amours banales.
Ce jeune avril avec ses grâces matinales,
Ce soleil, ces frissons d'ailes dans les tilleuls,
Ces gens contents de vivre et de n'être pas seuls,
Ces rires, ces gaîtés, cet entrain, cette vie,
Éveillaient en lui-même une cruelle envie.
Cet homme jalousé n'était pas heureux. Non.
— Qu'importe un peu de bruit autour de votre nom?
Qu'importe le laurier, bien souvent éphémère,
Si quelque blanche épouse ou quelque vieille mère
Ne doit pas de sa main le suspendre au foyer? —
Olivier avait pu sans peine se frayer
Sa route; le bonheur l'avait aidé tout jeune;
Il avait peu connu la misère et le jeûne,
Et pour qu'il la cueillît, la fleur cherchait sa main.
Oui, mais il n'avait pas, au début du chemin,
Rencontré, dans un jour mille fois béni, celle
Dont le regard contient la sublime étincelle
Où s'allume l'amour vrai, constant, simple et bon,
Qui purifie ainsi que le brûlant charbon
Dont un ange toucha la lèvre d'Isaïe;
La maîtresse soumise et l'esclave obéie;
Celle qui, sans serments jurés ni vains discours,
Nous prend en un moment, tout entier, pour toujours,
Et nous emplit le cœur de divines lumières,
Lorsque notre baiser descend sur ses paupières.

III

Fuyant donc ce spectacle aux mille bruits joyeux,
Olivier, le front bas, le chapeau sur les yeux,
Sortit, croyant gagner quelque coin solitaire.
La petite fleuriste, au riant éventaire,
Qui courut après lui, disant : « Fleurissez-vous! »

N'obtint du promeneur qu'un geste de courroux;
Car aux mauvais instants où l'espoir nous renie,
Les fleurs mêmes nous font l'effet d'une ironie.
Olivier, qu'un dégoût des hommes avait pris,
Chercha la solitude au milieu de Paris...
— Mais sur les quais déserts, derrière Notre-Dame,
L'ouvrier promenait son enfant et sa femme.
Sur les trottoirs les plus paisibles du Marais,
Le petit monde, assis dehors, prenait le frais.
C'était un jour de fête et de boutiques closes.
Pleins de chapeaux de paille et de toilettes roses,
Sur la Seine fumaient les bateaux à vapeur.
Dans les squares publics, la bonne et le sapeur
Commençaient sur les bancs l'idylle habituelle.
Pas d'humble carrefour, pas de triste ruelle
Qui ne servît aux jeux d'enfants endimanchés!
Des mariés d'hier, l'un vers l'autre penchés,
Allaient, l'homme tout fier et la femme un peu pâle,
Ayant encor les fleurs d'oranger et le châle
De noce, et tous les deux très gênés de leurs gants.

Olivier regagna les quartiers élégants
Pour s'isoler parmi l'épaisseur de la foule...
— Mais les nobles jardins, le vieux fleuve qui coule,
Là, tout était encor plaisir, bonheur, repos.
En haut des monuments, les grands plis des drapeaux
Se gonflaient dans le vent sur l'azur clair et libre.
Lorsque revenait l'heure où chaque clocher vibre,
L'espace s'emplissait d'un joyeux carillon.
L'Arc de Triomphe, au loin, doré par un rayon,
Brillait; et dans le ciel se cabraient des statues.
Du fond de leur calèche et de printemps vêtues,
Des femmes envoyaient un salut caressant
Aux cavaliers montés sur ces chevaux pur sang
Qui blanchissent le mors et dont la croupe brille.
— Enfin Paris, devant son immense famille,
Semblait heureux comme est à sa fête un aïeul.
Olivier toujours sombre, Olivier toujours seul,
Jusqu'à la nuit erra parmi la ville en fête,
Puis il rentra chez lui, le corps las et la tête
Lourde d'impressions et comme ivre de bruit.
Là, près de la fenêtre ouverte sur la nuit
Où passaient au lointain des chants et des risées,
Repoussant de la main ces lettres méprisées
Où plus rien ne restait alors qui lui fût cher,
Devant ce ciel d'avril si paisible que l'air
Ne courbait même pas la flamme des bougies,
Le cœur trop plein, en proie à mille nostalgies,
Et sentant un sanglot monter en l'étouffant,
Le poète fondit en pleurs comme un enfant.

. . . . . .

. . . . . .

IV

Cependant Olivier reprit un peu courage,
Le lendemain matin, et, sachant qu'un voyage
Peut distraire, il faisait ses apprêts sans songer
De quel côté ses pas allaient se diriger,
Quand soudain — la mémoire a de ces bons caprices —
Il fredonna tout bas ce refrain des nourrices
Qu'il entendait jadis, rhythmé par le rouet
De sa mère, du temps qu'à ses pieds il jouait
Au soleil, sur le seuil de sa maison de veuve.
Il se souvint alors de la pierre encor neuve
Qui la couvre, parmi l'herbe épaisse qui croît,
A côté de la vieille église de l'endroit,
Et sur qui, vers le soir, l'ombre du clocher tombe.
Il résolut d'aller pleurer sur cette tombe
Et d'en orner de fleurs la simple croix de fer;
Et, comme si ce fût un souvenir d'hier,
Il revécut les temps lointains de son enfance.
— Oui, c'est là qu'il irait. — Et, frémissant d'avance
De plaisir, il avait sous les yeux le tableau
Des sveltes peupliers qui se mirent dans l'eau
En murmurant tout bas leur chanson familière,
Et de la ville blanche au bord de la rivière.

O l'enfance! O le seul et divin souvenir!
Lac sans rides! Miroir que rien ne peut ternir!
Olivier revoyait les plus minimes choses,
La chaumière natale aux espaliers de roses,
Le vieux fusil, au mur par deux clous retenu,
De ce père défunt qu'il n'avait pas connu,

Le grand lit qu'enfermait l'alcôve en boiseries,
Le bahut de noyer aux assiettes fleuries,
Et le grand potager derrière la maison
Où, pour faire la soupe et selon la saison,
Sa mère allait cueillir les choux-fleurs ou l'oseille;
— Puis l'école, où parfois le tirait par l'oreille
Le maître en pince-nez de fer, en bonnet noir,
Et l'orme de la place où l'on dansait le soir
Et qu'un jour de moisson avait frappé la foudre,
Et l'enseigne où Jean Bart près d'un baril de poudre
Fume, pour indiquer le débit de tabac,
Et le lavoir qui rit, et le vieux cul-de-sac
Où l'on jouait sous la charrette abandonnée.

La malle d'Olivier fut vite terminée.
Sans doute il y régnait le désordre insolent
Qu'a le porte-manteau d'un acteur ambulant.
Mais un quart d'heure après avoir bouclé l'agrafe,
Il pouvait, à travers les fils du télégraphe,
D'où les petits oiseaux s'envolaient ayant peur,
Le front hors du wagon qu'emportait la vapeur
Et les cheveux livrés au vent qui les fouette,
Voir de Paris décroître au loin la silhouette,
Et, semés de murs gris et de blanches maisons,
Verdoyer au soleil les vastes horizons.

L'express courut avec la vitesse d'usage,
Pour s'arrêter enfin dans un frais paysage
Où l'heureux voyageur, ivre d'émotion,
Reconnut, attendant devant la station,
Au milieu des enfants qui demandent l'aumône,
La vieille diligence, et, sur la caisse jaune,
Put lire, écrit en noir, le nom de son pays.
Il jeta sa monnaie aux gamins ébahis,
Chercha le conducteur et lui paya la goutte.
Lestement, et pour voir de plus loin sur la route,
Il grimpa sous la bâche, au milieu des paquets,
Et s'assit en donnant leurs anciens sobriquets
Aux trois chevaux poussifs, plus maigres que nature,
Qui devaient tout à l'heure enlever la voiture.
« Hue! en route, la Grise! » Et le brave cocher
Qui nomme, en le montrant du fouet, chaque clocher
Et parfois d'un blasphème horrible se soulage,
Fait partir au grand trot son étique attelage.
O la délicieuse ivresse du retour!
Fou de joie, Olivier saluait d'un bonjour
Tous les gens qui passaient près de la diligence
Et qui se retournaient, surpris par l'obligeance
De ce monsieur bien mis qu'ils ne connaissaient pas.
Aux fillettes qui, tout en tricotant un bas,
Sur le bord du chemin font paître une ou deux chèvres,
Olivier, en portant ses doigts joints à ses lèvres,
Envoyait un baiser qui les étonnait bien.
Ce fin poète avait le bonheur plébéien.
Parfois il arrachait, de sa main bien gantée,
Des feuilles, quand un arbre était à sa portée,
Et, trivial, frappait sur l'épaule, ma foi!
Du gros cocher riant sans trop savoir pourquoi.
Car revoir son pays, c'est revoir sa jeunesse!
Il suffit qu'on y vienne et qu'on le reconnaisse,
Et qu'il soit bien le même, et que rien n'ait changé,
Pour que l'espoir ranime un cœur découragé!

V

Tenez, lecteur! — souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.
On a planté d'affreux arbustes rabougris
Sur ces longs boulevards où naguère des ormes
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.
Le mur d'octroi n'est plus; le quartier se bâtit.
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été faire une promenade.
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,
Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête,
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé
Tout le jour, se croyant assez récompensé
Par la douce chaleur qu'au cœur nous communique
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique,

C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir
Les longs troupeaux de bœufs marchant vers l'abattoir,
Et quand mes petits pieds étaient assez solides,
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides,
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,
Nous suivions la retraite et les petits tambours.
Et puis enfin, à l'heure où la lune se lève,
Nous prenions pour rentrer la route la plus brève;
On montait au cinquième étage, lentement;
Et j'embrassais alors mes trois sœurs et maman,
Assises et cousant auprès d'une bougie.
— Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne, tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père;
Et du cher souvenir toujours le charme opère.
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir
De résignation patiente et chrétienne
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.
— Au chagrin qui me frappe alors je me soumets,
Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.
Je le revois, assez jeune encor, mais voûté
De mener des petits enfants à son côté;
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire!...

— Excusez. J'oubliais que je conte une histoire;
Mais en parlant de moi, lecteur, j'en fais l'aveu,
Je parle d'Olivier qui me ressemble un peu.

VI

Nous l'avons donc laissé sur son impériale,
Plein d'une bonne humeur bruyante et joviale
Et dans l'oubli complet du *cant* et des salons.
Il suit un de ces doux et plantureux vallons
De Touraine où, parmi les fleurs des prés en pente,
Capricieusement et mollement serpente
Un cours d'eau calme et pur, sans île et sans bateaux.
De tous côtés, les bois couvrent les deux coteaux
En haut desquels parfois une svelte tourelle
Dessine sa blancheur sur un ciel d'aquarelle.
Le paysage cher où voyage Olivier
A son heureux retour semble le convier.
Rien n'a changé pendant la longueur de l'absence.
Tout l'accueille comme une ancienne connaissance.
Ces détails du chemin, il les reconnaît tous,
Jusqu'à la vache brune, à l'œil profond et doux,
Qui pose, pour le voir, son cou sur la clôture.
Comme autrefois, le poids de la vieille voiture
Fait, en passant dessus, trembler le pont de bois.
Le chute du moulin bruit comme autrefois.
Il reçoit le salut des curés en soutanes,
Menant leur carriole au trot sous les platanes;
Et dans les halliers verts, comme lui rajeunis,
Les oiseaux dont jadis il dénichait les nids
Chantent la bienvenue à leur vieux camarade.

— Non, le marin de qui le navire entre en rade
Et qui voit les maisons du port blanchir là-bas,
N'a pas d'émotion plus poignante, n'a pas
Le regard plus joyeux, l'âme plus consolée
Qu'Olivier, lorsqu'il vit, au bout de la vallée,
Entre les deux parois de l'étroit débouché,
La place du village, un beau jour de marché.

C'est bien cela. Voici les rouges parapluies
Qui paraissent de loin des fleurs épanouies,
Voici les chapeaux ronds, voici les blancs bonnets,
Et dans le ciel léger le vol des martinets
Sur la tour de l'église en ruine et fleurie.
Gare! les vieux chevaux ont senti l'écurie;
Les boucles des harnais sautent sur le garrot,
Et l'on claque du fouet, et l'on entre au grand trot,
Effarant devant soi la fuite d'une poule.
On arrive. Au milieu du bruit et de la foule,
Le voyageur joyeux saute sur le pavé,
Et, du premier coup d'œil, voilà qu'il a trouvé
Des visages connus autrefois, et qu'il serre,
En riant de bon cœur, plus d'une main sincère.

« Comment, c'est lui ?
— C'est moi
— Te voilà ?
— Pour longtemps. »

Et l'on retrouve alors des amis de vingt ans.
Le sabotier du coin qui sort de sa boutique
Et vous embrasse avec une barbe qui pique,
C'est le fils du voisin avec qui vous alliez
A l'école ; et l'on rit comme des écoliers :
« Monsieur ? Dis donc mon nom tout court, vieux Boniface ! »
Et le maître charron, du charbon plein la face,
A qui l'on tend la main, mais qui, pour la broyer
Plus proprement, s'essuie après son tablier,
C'est à côté de lui qu'on chantait à l'église.

A moins d'être un sans-cœur, la minute est exquise ;
Oui, cela rajeunit et c'est délicieux,
Ce sourire attendri qui vous pique les yeux.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

VII

Olivier s'éveillait dans la chambre d'auberge,
Et la bonne tirant les longs rideaux de serge
Y faisait pénétrer la joie et le soleil,
Quand un vieillard, à l'air content, au teint vermeil,
En veste de velours, en casquette de chasse,
Entre, se jette au cou d'Olivier et l'embrasse,
Puis s'écrie en riant :

« On me l'avait bien dit :
C'est lui, notre grand homme !... Embrasse-moi, petit.
— Voilà ce qui s'appelle une bonne surprise. —
Sur l'autre joue... encore ! »

Et sous la barbe grise
Du bonhomme qui l'a reconnu le premier,
Il retrouve les traits d'un vieux noble-fermier,
Le meilleur, le plus cher ami de sa famille.

« Et la santé ?
— Toujours vaillante.
— Et votre fille ?
— Bien grandie... Elle aura seize ans à la moisson.
Mais il ne s'agit pas de cela, mon garçon.
Nous restes-tu longtemps ?
— Que sais-je ? Une semaine,
Ou deux, ou trois.
— Dix ans, si tu veux ! je t'emmène.
Nous déjeunons, et puis, en voiture ! »

Olivier
Était venu pour voir une tombe et prier.
Mais savons-nous jamais où les destins nous tirent ?

« Est-ce dit ? fit le vieux.
— C'est dit. »
Puis ils partirent.

VIII

Fragments du journal d'Olivier.

20 mai.

Hier, quand j'arrivai, vers sept heures du soir,
Mon hôte, tout joyeux, me fit d'abord asseoir
Dans un petit salon de bambous et de perses ;
Et là, nous devisions de matières diverses,
De sa maison, de ses récoltes, quand soudain,
Sur le seuil de la porte ouverte du jardin,
Sa fille entra, des fleurs plein son chapeau de paille,
Et, comme au bruit du vent un cheveuil qui tressaille,
Surprise, s'arrêta devant moi, l'inconnu.

Et son père lui dit pourquoi j'étais venu,

Comment je m'appelais, et que j'étais leur hôte,
Et que je l'avais vue alors qu'elle était haute
Comme cela, — la main du bonhomme indiquait
La taille d'un enfant debout sur le parquet, —
Et qu'on me garderait le plus longtemps possible.

Elle fixa sur moi son clair regard paisible,
Et sourit.

Le soleil, assez ardent encor,
Mettait dans ses cheveux une auréole d'or
Et lui faisait un fond joyeux de paysage.
Mais, tourné du côté de l'ombre, son visage,
Dans ce rayonnement lumineux encadré,
M'apparaissait alors seulement éclairé
Par la sombre clarté de ses yeux de pervenches;
Et sa robe était blanche avec des ruches blanches.

Suzanne — c'est son nom — s'assit auprès de nous.
Elle avait répandu les fleurs sur ses genoux,
Et, tout en arrangeant la gerbe encore humide,
Elle nous regardait, curieuse et timide.
Nous causâmes tous trois; elle rit et parla.
C'est bien cette voix-ci qu'il faut à ces yeux-là.
Elle est exquise, et c'est vraiment la jeune fille.

... Oui, je cède à l'accueil de l'aimable famille.
Je veux, pendant un mois ou deux de cet été,
Accepter franchement leur hospitalité.
Vraiment, je ne crois pas que je les embarrasse.
A minuit, nous fumions encor sur la terrasse,
Mon hôte et moi. Je suis dans la chambre d'ami
Où j'ai, jusqu'au matin, comme un enfant, dormi.
Je suis bien. Tout à l'heure, en ouvrant ma fenêtre,
Pour voir les environs et pour me reconnaître,
J'étais comme grisé par le vent du matin.
Une fille chantait sur la route, au lointain;
Elle a passé, portant une cruche à l'épaule.
J'ai là, devant mes yeux, logé dans ce vieux saule,
Un nid de loriots, et, si j'étais méchant,
Je pourrais en voler les œufs, en me penchant.
Je me parle tout seul, à voix haute, et divague;
Et je sens naître en moi l'espoir confus et vague
D'on ne sait quel bonheur qui vient et que j'attends.

Qui est-ce qui disait que je n'ai plus vingt ans?

25 mai.

Vraiment, les braves gens! la bonne vie agreste!
Tant pis pour eux. Ici je me plais, et je reste.

La maison, aujourd'hui ferme, jadis château,
A bon air. Un fossé l'entoure; un vieux bateau,
Plein de feuillage mort, pourrit là, sous le saule.
Par l'étroit pont de pierre où la volaille piaule
Répondant à grands cris aux canards du fossé,
Et par la voûte sombre au cintre surbaissé,
On entre dans la cour spacieuse et carrée
Que jonchent le fumier et la paille dorée.
Avant le déjeuner, parfois j'en fais le tour.
Je regarde rentrer les bêtes de labour,
Gros chevaux pommelés, les pieds velus, la queue
Troussée, avec le lourd collier de laine bleue,
Le gland rouge à l'oreille, et le grossier harnais.
Je fus un paysan jadis, je m'y connais,
Je parle aux laboureurs, je leur dis ma recette
Pour extirper du blé la nielle et la luzette
Et que le temps humide est meilleur pour faucher.
La grosse cuisinière alors vient me chercher;
Je rentre dans la salle à manger confortable
Où je trouve Suzanne arrangeant sur la table
Les fruits de la saison dans un grand plat de Gien.
On déjeune gaîment. Quelquefois le vieux chien
Qu'on tolère au logis, car il n'est plus ingambe,
Vient poser en grondant sa gueule sur ma jambe
Pour avoir un morceau qu'il avale d'un coup.
En prenant le café, nous fumons, pas beaucoup.
Puis mes hôtes vont voir leurs travaux de campagne,
Ils prennent le panier, et je les accompagne.
La voiture d'osier a trois places. Devant,
La chère blonde, avec son voile brun au vent,
— Tandis que le papa maintient au trot Cocotte, —
Se retourne, voulant mettre dans la capote

Son parasol doublé de vert et ses bouquets.
Moi, derrière, occupant le siège du laquais,
Pour l'aider je m'incline, et je la touche presque.
— Et nous suivons alors un chemin pittoresque,
Où souvent, par-dessus les grands épis penchés,
Nous regardent de loin les pointes des clochers.

2 juin.

Qu'est Suzanne, après tout? La première venue,
Oui, le type banal et joli, l'ingénue
Que ce bon monsieur Scribe employa si souvent.
C'est la pensionnaire au sortir du couvent,
C'est l'idéal bourgeois, la fillette étourdie
Qui sert au dénoûment de toute comédie
Et que l'on peut partout aisément retrouver.
— Soit! mais c'est l'innocence! Elle me fait rêver
A la candeur du lys, du cygne et de la neige.
Que n'ai-je encor seize ans! Oh! que n'ai-je, que n'ai-je
Des yeux purs pour la voir, un cœur pur pour l'aimer!
Fou que je suis!... Déjà je me laisse charmer.
Sa pureté me va jusqu'à l'âme; elle y crée
Le désir virginal de la blancheur sacrée.
Elle offre ce contraste, en causant avec nous,
D'un rire très joyeux avec des yeux très doux;
La bouche est d'un enfant, le regard est d'un ange.
Quand elle est au grand air, le moindre vent dérange
Ses cheveux blonds qui sont très fins et très soyeux;
Elle en a contracté ce geste gracieux
De porter une main à son bandeau rebelle...

Et l'on ne peut pourtant pas dire qu'elle est belle.

5 juin.

Espiègle! j'ai bien vu tout ce que vous faisiez,
Ce matin, dans le champ planté de cerisiers
Où seule vous étiez, nu-tête, en robe blanche.
Caché par le taillis, j'observais. Une branche,
Lourde sous les fruits mûrs, vous barrait le chemin
Et se trouvait à la hauteur de votre main.
Or, vous avez cueilli des cerises vermeilles,
Coquette! et les avez mises à vos oreilles,
Tandis qu'un vent léger dans vos boucles jouait.
Alors, vous asseyant pour cueillir un bleuet
Dans l'herbe, et puis un autre, et puis un autre encore,
Vous les avez piqués dans vos cheveux d'aurore;
Et, les bras recourbés sur votre front fleuri,
Assise dans le vert gazon, vous avez ri;
Et vos joyeuses dents jetaient une étincelle.
Mais pendant ce temps-là, ma belle demoiselle,
Un seul témoin, qui vous gardera le secret,
Tout heureux de vous voir heureuse, comparait,
Sur votre frais visage animé par les brises,
Vos regards aux bleuets, vos lèvres aux cerises.

12 juin.

Il n'y faut pas songer. Quand même dans l'oubli
Mon malheureux passé serait enseveli,
Pourrait-elle m'aimer? Est-ce que, moi, je l'aime?...
— Eh! qu'importe? A quoi bon se poser ce problème?
Tout ce que je sais bien, c'est qu'être ici m'est doux,
C'est que j'aime à la voir. Eh bien! enivrons-nous
De cette bonne vie oisive et paysanne,
Et du plaisir de voir et d'entendre Suzanne.
Le spleen est dissipé, — c'est là l'essentiel, —
Et le reste viendra plus tard, s'il plaît au ciel.
— On ne peut demander de bonheur à la vie
Qu'une minute exquise et sur-le-champ ravie,
Pas plus que ne pourrait, dans l'onde d'un ruisseau,
En se penchant au bord, boire un petit oiseau.
Jouissons du moment heureux, saisissons l'heure,
Sans en attendre une autre aussi bonne ou meilleure,
Satisfaits d'admirer, sans vouloir le saisir,
Ce frêle papillon de l'âme, le désir.

18 juin.

De son calme nouveau mon âme est étonnée.
Jadis, quand revenait le printemps, chaque année,
J'étais triste, et songeais : Encore un de perdu!
Sachant que le bonheur à personne n'est dû,

Résigné, mais cachant une intime souffrance,
Aux matins décevants qui parlent d'espérance
Je m'attachais, j'aurais voulu les ralentir.
Eh bien! cette fois-ci, printemps, tu peux partir.
J'attends le lendemain sans regret de la veille;
A tous les jours je trouve une douceur pareille,
Et ne désire plus en suspendre le cours.
Il me semble que c'est au bonheur que je cours
Et vers un horizon tout rose de promesse.
Hier Suzanne m'a dit, en sortant de la messe,
Qu'elle ne se sent pas de curiosité,
Qu'elle aime ce pays natal, jamais quitté,
Qu'elle y voudrait enfin passer toute sa vie,
Qu'elle n'a jamais eu la plus légère envie
De Paris ni d'aucun des plaisirs qu'il y a,
Et qu'elle y souffrirait comme un camélia
Transporté sous le froid soleil de la Norvège.

Je puis bien vivre ici toujours... — A quoi rêvé-je?

26 juin.

C'est elle! oui, c'est elle! Ah! c'est bien celle-là!
Oui, ce fut hier soir, quand elle me parla;
Soudain je fus troublé d'une émotion telle
Que tout de suite j'ai senti que c'était elle!
Et mes lèvres, mes yeux, mon cœur, tout disait: Oui!
Ah! mon passé n'est plus et s'est évanoui
Comme au premier soleil fond la dernière neige.
Ai-je espéré, joui, souffert, aimé? Que sais-je?
Je n'ai ni souvenir, ni regret, ni dégoût;
Car je n'ai pas vécu. J'attendais, voilà tout.
Qu'importe au voyageur rendu sa longue course,
Au fleuve le torrent qu'il franchit à sa source,
Au soleil du midi l'orage du matin?
Et que m'importe à moi tout ce passé lointain,
La douleur, le travail, l'ambition, la lutte,
Puisque je ne vivais que pour cette minute,
Puisque mon cœur n'avait, quoique sans s'en douter,
Pas une autre raison de battre et d'exister,
Et puisque enfin j'ai fait ta rencontre imprévue,
Toi que je reconnais sans t'avoir jamais vue?

30 juin.

Par son secret divin mon cœur est parfumé.
Oui, j'aime! et je suis sûr, tôt ou tard, d'être aimé.

... L'Angelus dit, ayant fermé la sacristie,
Le soir, le curé vient pour faire la partie.
C'est un bonhomme avec un doux rire indulgent,
Laissant voir ses souliers et leurs boucles d'argent;
Car sa soutane est courte, et l'abbé prend du ventre.
Respectueusement Suzanne, quand il entre,
Vient le débarrasser de son large chapeau,
Prépare l'échiquier, allume le flambeau
Dont un abat-jour vert tamise la lumière;
Et les deux vieux, quittant leur gaîté coutumière,
Deviennent des joueurs d'échecs de pied en cap.
— Suzanne arrose alors ses bruyères du Cap,
Dans les vases de Chine, auprès de la fenêtre.
Et cette intimité, ce calme, ce bien-être,
Ce silence profond seulement traversé
Par le bruit peu fréquent d'un pion déplacé
Ou par le froissement de la robe de soie,
Me mettent dans le cœur une si douce joie,
Un si délicieux espoir d'avoir trouvé
La fiancée exquise et le bonheur rêvé,
Qu'assis dans un coin sombre et cachant mon ivresse,
Sans qu'elle en sache rien, je pleure de tendresse!

2 juillet.

Ce serait sur les bords de la Seine. Je vois
Notre chalet, voilé par un bouquet de bois.
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
Des faïences à fleurs pendraient après des clous;
Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.

Sous leurs papiers chinois les murs seraient si frêles
Que même, en travaillant, à travers la cloison
Je l'entendrais toujours errer par la maison
Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle.
Les miroirs de ma chambre auraient senti son souffle
Et souvent réfléchi son visage, charmés.
Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés.
Et ces bruits, ces reflets, ces parfums, venant d'elle,
Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle.
Enfin, quand, poursuivant un vers capricieux,
Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
Pour lire mon poème et me souffler ma rime,
Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds.
Moi, qui ne veux pas voir mes secrets épiés,
Je me retournerais avec un air farouche;
Mais son gentil baiser me fermerait la bouche.
— Et dans les bois voisins, inondés de rayons,
Précédés du gros chien, nous nous promènerions,
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette blanche,
Et j'envelopperais sa taille, et sous sa manche
Ma main caresserait la rondeur de son bras.
On ferait des bouquets, et, quand nous serions las,
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,
La table mise, avec des roses sur la nappe,
Près du bosquet criblé par le soleil couchant;
Et, tout en s'envoyant des baisers en mangeant,
Tout en s'interrompant pour se dire : Je t'aime!
On assaisonnerait des fraises à la crème,
Et l'on bavarderait comme des étourdis
Jusqu'à ce que la nuit descende...

— O Paradis!

11 juillet.

Faudra-t-il aujourd'hui lui dire que je l'aime?
— Pas encore. L'aveu doit venir de lui-même,
Sans que nous y songions, et naturellement.
J'attendrai jusque-là. Jusque-là seulement.
Je veux vivre en extase auprès d'elle, et lui faire
Du feu de mes soupirs une chaude atmosphère;
Je veux que mon regard, tendre encor plus qu'ardent,
Lui paraisse toujours doux en la regardant;
Je veux que dans mon cher silence elle comprenne
Que je l'adore, ainsi qu'un page aime une reine,
Sans oser l'effleurer même par un désir,
Et que je mourrais bien pour lui faire plaisir,
Qu'elle est toute ma joie, et présente et future,
Que les enchantements de la belle nature,
Les diamants de l'aube ou l'or d'un soir d'été,
Ne sont pour moi qu'un cadre où fleurit sa beauté,
Que l'air qui vient toucher sa personne adorable
Est le seul aujourd'hui qui me soit respirable,
Et que même l'éclat magnifique des cieux
M'est bien égal, s'il n'est reflété par ses yeux!
Enfin, — je ne vis plus que parce que j'espère
Cet instant,—nous serons tous deux, loin de son père,
Une nuit, au jardin, et tu t'apercevras,
Olivier, que sa main a tremblé sur ton bras.
Comme un enfant qui tient captives des mésanges,
Tu lui prendras les mains. Le langage des anges
Pour lui parler d'amour te sera révélé.
Et, marchant lentement sous le ciel étoilé,
Les doigts unis, tes yeux fixés sur ses prunelles,
Vous vous direz tout bas des choses éternelles,
Et ton premier baiser effleurera son front
Sous les astres du ciel qui se réjouiront!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

IX

Sur ces pages, qui sont aujourd'hui déchirées,
Le poète passait de bien douces soirées.
— On le voit par ces vers écrits au jour le jour. —
Il croyait, au foyer de son nouvel amour,
Avoir purifié sa coupable jeunesse.
La débauche, invoquant son triste droit d'aînesse,

N'était pas une fois venue encor ternir
Par un désir honteux, par un vil souvenir,
Cet amour qui naissait comme monte une aurore ;
Pas une seule fois, pas une fois encore
Il n'avait vu surgir, entre Suzanne et lui,
Le spectre d'un passé mauvais évanoui ;
Et, laissant s'écouler les jours et les semaines,
Il espérait.

Hélas ! Illusions humaines !

X

OLIVIER, pourquoi donc es-tu triste ce soir ?

Près de la lampe, après être venu t'asseoir,
Pourquoi n'est-elle pas encore commencée,
La page où chaque nuit tu fixes ta pensée,
Comme on couche une fleur aux feuillets d'un herbier ?
Dans ce livre de loch que tu tiens, Olivier,
Comme un navigateur qui va vers les surprises,
Tu n'as, jusqu'à présent, inscrit que bonnes brises,
Mer tranquille et berceuse, astres clairs, et ciel pur.
Le voyage était doux, et tu te croyais sûr
D'avoir bien mis le cap sur la terre inconnue
D'où, comme pour fêter déjà ta bienvenue,
Les beaux oiseaux de pourpre et d'or des chauds climats
Venaient en voltigeant se poser sur les mâts.
Qu'est-ce donc qui t'attriste et qui te décourage ?
Les cris des goëlands ont-ils prédit l'orage ?
Est-ce que l'horizon se couvre et s'assombrit ?
Et quel pressentiment naît donc dans ton esprit,
Que l'orage s'émeut et que le vent se lève
Pour t'empêcher d'atteindre au pays de ton rêve ?

. Les raisins étaient mûrs déjà sur le coteau,
Et les feuilles tombaient dans le parc du château.
Par une après-midi pacifique et sereine,
Comme le mois d'octobre en a pour la Touraine,
Ils avaient décidé de monter à cheval.
L'automne déployait son beau ciel triomphal
Et son dernier soleil aux chaleurs mensongères.
De grands vols tournoyants d'hirondelles légères
Pour le prochain départ s'assemblaient dans l'azur ;
Et les feuillages d'or montaient parmi l'air pur
Balancés par le vent aux haleines moins douces.

Qu'il fait bon de courir dans les bruyères rousses
Au trot de chasse, avec du vent dans les cheveux,
De sentir son cheval frapper, d'un pied nerveux,
L'élastique terrain sous les hautes futaies,
De sauter les fossés et de franchir les haies,
Et puis, après un long galop aventureux,
De revenir, au pas, par quelque sentier creux,
Laissant flotter la bride et respirer sa bête,
Qui souffle bruyamment en secouant la tête,
Tandis qu'en lui flattant le col avec la main,
On laisse ses regards errer sur le chemin !
Ce plaisir, Olivier l'avait plus que personne.
Car, près de lui, Suzanne, en sa noire amazone,
Ses cheveux blonds massés sous un feutre élégant,
Maintenait par la ferme étreinte de son gant,
Au trot doux et berceur, sa jument alezane.

— Loin, derrière eux, suivait le père de Suzanne.
Ils allaient donc, tout seuls, effarant les oiseaux ;
Et leurs bêtes parfois, rapprochant leurs naseaux,
Semblaient se confier des choses à l'oreille.
Ils s'enfonçaient ainsi dans la forêt vermeille
Que le soleil au loin zébrait de bandes d'or,
Dévorant au galop la route ; ou bien encor,
Leurs montures ayant de l'herbe jusqu'au ventre,
Ils fouillaient les taillis d'où partent, quand on entre,
Vifs et la queue en l'air, les lapins gris et blancs.
Leurs chevaux écrasaient les faînes et les glands
Et les grands champignons dans les feuilles tombées.
Il leur fallait souvent passer, têtes courbées,
Sous un rameau trop bas qui voulait, familier,
Décoiffer l'amazone ou bien le cavalier ;
Puis, quand était franchi ce pas très difficile,
Ils riaient, éveillant un vieil écho docile
Qui riait, à son tour, sous les chênes, là-bas.

XI

Vers le tomber du jour, ils revenaient au pas.
Devant eux, encadré par le berceau des branches,
Un somptueux soleil couchant, plein d'avalanches
De rubis, s'écroulait sur des montagnes d'or.
Ils se taisaient, devant ce sublime décor
Où le regard se perd et le rêve se noie,
Quand Suzanne poussa soudain un cri de joie.
Elle avait aperçu, sur le bord du sentier,
Là, tout près de sa main, un buisson d'églantier
Qui, dupe d'un automne aux si belles journées,
Se couvrait de nouveau de ses fleurs étonnées.
Ravie, elle poussa son cheval vers les fleurs
Dont le couchant vermeil avivait les couleurs,
Et voulut les cueillir, en restant sur sa selle.

« Olivier, tenez-moi ma cravache, » dit-elle,
Et d'un geste rapide elle la lui tendit.

Quand ce geste fut fait et que ce mot fut dit,
Olivier frissonna jusqu'au fond de son âme ;
Car il crut devant lui revoir cette autre femme,
Cette duchesse auprès de laquelle autrefois
Il avait chevauché de même, par les bois,
Juste en cette saison où naît le chrysanthème.
Le geste était pareil, la voix était la même ;
Le soleil se couchait comme en ce moment-ci.
L'autre amazone avait voulu cueillir aussi
Une tardive fleur sur un églantier rose.
Sur sa selle elle avait pris cette même pose
Pour tendre sa badine, et, d'un ton cavalier,
Dit ces mots :

« Tenez-moi ma cravache, Olivier. »

Oh ! qui dira combien est prompte la pensée ?
Dans la minute où fut la phrase prononcée
Et le mouvement fait, dans ce rapide éclair,
Olivier revécut quatre longs mois d'hiver,
Les premiers rendez-vous, l'orgueil de la conquête,
Puis le tourment d'aimer une froide coquette
Qui traite son amant comme on traite un laquais,
Froisse les billets doux et jette les bouquets,
Et tour à tour prodigue à l'homme qu'elle enlace
Le baiser qui le brûle et le mot qui le glace.
Il revit à la fois, mais dans un jour très net,
La noble rue avec le chemin qu'il prenait,
Le perron de l'hôtel et l'étroit boudoir mauve,
Où la duchesse, dans un demi-jour d'alcôve,
Fumait du tabac russe et relisait Faublas.
Il revécut les bals, les dîners, les galas,
Avec les noms fameux criés dans l'antichambre,
Puis la vie au château, les grands feux en décembre
Dans le salon orné de bergers d'éventails,
La forêt et la chasse à courre. Cent détails
Eurent en un moment le pouvoir d'apparaître,
Tout, jusqu'au fier blason qui timbrait chaque lettre,
Cyniquement écrite en mots licencieux,
Et qu'on signait pourtant du grand nom des aïeux.

Ceci dura le temps que brûle une étincelle.
Il avait devant lui la jeune fille en selle,
Les yeux baissés, groupant son bouquet comme il sied,
Tandis que sa jument grattait le sol du pied.

Toutes les visions s'étaient évanouies.

Suzanne, souriant aux fleurs épanouies,
Lui dit, sans voir son front et ses yeux mécontents :

« Voyez donc, Olivier ! C'est un second printemps,
Puisque octobre permet qu'un églantier renaisse. »

Olivier répondit :

« On n'a qu'une jeunesse,
Suzanne... Mais il faut rentrer ; le jour finit. »

Le père de Suzanne alors les rejoignit ;
Et les trois cavaliers regagnèrent la plaine.

Ils ne se parlaient plus. — La nature était pleine
De l'immense regret du soleil disparu.

Du côté du couchant un nuage accouru
A peine en conservait une lueur d'opale.
Un grand frisson courut sur la verdure pâle;
Le funèbre horizon devint couleur de fer;
Et déjà l'on sentait au loin venir l'hiver,
Comme un homme attardé dont les pas s'accélèrent.

A gauche d'Olivier, des corbeaux s'envolèrent.

Et, pendant ce retour lent et silencieux,
Muet, il confondit, en promenant ses yeux
Sur le mélancolique et sombre paysage,
Son mauvais souvenir et ce mauvais présage;
Et, rhythmés par les pas des chevaux sur le sol,
Ces vers, dans son esprit, prirent aussi leur vol.

XII

C'est donc vrai! le passé maudit subsiste encore.
Le voilà! C'est bien lui!
Impitoyable, il souille, avec ce que j'abhorre,
Ce que j'aime aujourd'hui.

La débauche a donc mis dans mon âme de fange
Un virus éternel,
Pour que j'ose évoquer en face de cet ange
Ce souvenir charnel.

Comme lady Macbeth qui passe, pâle et lente,
Dans la nuit du remord,
Frottant, sans l'effacer, une trace sanglante
Sur ses mains qu'elle tord;

Comme un homme qui sent, jusque dans son vieil âge,
Ses membres grelottants
D'une fièvre qu'il a prise dans un voyage
Il y a bien longtemps;

Faudra-t-il que toujours, ô voluptés menteuses,
Où n'était pas mon cœur,
Je sente remonter à mes lèvres honteuses
Votre ancienne rancœur?

Baisers de feu de qui j'ai senti la brûlure,
Chairs que toucha ma chair,
Garderai-je toujours votre froide souillure
Et votre goût amer?

—Pourtant j'ai cru mon cœur guéri de son ulcère:
J'ai voulu rajeunir;
Et, n'étant plus naïf, j'ai fait l'effort sincère
De le redevenir.

Oui, tout ce que l'amour peut mettre en la pensée
De pur et d'ingénu,
Près de cette adorable et blanche fiancée
Je l'ai pourtant connu.

Pendant ce doux printemps que j'ai passé près d'elle,
Pendant ce doux été,
J'ai connu l'espérance innocente et fidèle,
Et m'en suis contenté.

Et, je le jure ici, par l'âme de sa mère
Qui d'en haut la défend,
Jamais un seul désir mauvais, même éphémère,
N'a touché cette enfant.

Du vieil homme il n'était plus en moi de vestige.
Ni remords, ni regrets!
Un regard de Suzanne avait fait ce prodige,
Hélas! et j'espérais.

Soudain tu sors du gouffre où je dois redescendre
Et tu me ressaisis,
O passé! Ton simoun étouffe sous la cendre
Cette exquise oasis.

C'est dit! Le vieil enfer me poursuit de sa haine
Jusqu'en mon nouveau ciel.
Sa boue est sur ce lys. Cette gravure obscène
Se cache en ce missel.

Cette candeur devient l'innocente complice
De mon indignité.
—O mon Dieu! qu'ai-je fait pour souffrir ce supplice,
Et l'ai-je mérité?

Mon Dieu, quelle rigueur implacable est la vôtre
Pour les hommes mauvais!
Car ces désirs, auxquels j'ai cédé comme un autre,
Vous me les avez faits.

J'étais jeune et voulais aimer, j'avais la fièvre
Des sens impérieux;
Des femmes ont passé, le sourire à la lèvre
Et l'amour dans les yeux.

Pouvais-je donc, alors qu'elles se sont données,
Prévoir ce lendemain?
Et pourquoi semiez-vous de fleurs empoisonnées
Le bord de mon chemin?

Vous ne défendrez point que l'homme qui s'égare
Revienne sur ses pas,
Et qu'ici-bas le mal accompli se répare!
Cela ne se peut pas.

Non! — Je redeviendrai maître de ma pensée
Et de mon souvenir;
Et, lorsque enfin sera toute trace effacée
Qui pourrait les ternir,

A ses pieds, attendant que son regard y tombe,
Je mettrai, quelque jour,
Comme un pâtre à genoux présente une colombe,
Mon pur et jeune amour.

XIII

L'HIVER vient à grands pas. C'est le soir; le vent souffle.

... Le vieux père lisait, en chauffant sa pantoufle
Au foyer rallumé pour la première fois.
Suzanne, au piano, laissait suivre à ses doigts
Le caprice tournant d'une valse allemande,
Ou bien, lorsque Olivier en faisait la demande,
S'interrompait afin de jouer un motif
Où Chopin soupirait son ennui maladif.
Dehors on entendait la bise monotone
Gémir dans les rameaux dépouillés par l'automne.
Mais Olivier n'avait nulle tristesse au cœur;
Des mauvais souvenirs il se croyait vainqueur;
Il avait reconquis son calme de naguère.

Or un de ses amis, qui se trouvait au Caire
Et lui voulait de loin donner un souvenir,
Dans l'exil d'Olivier avait fait parvenir
Un présent, justement arrivé de la veille.
Le coffre égyptien, délicate merveille,
Exhalant doucement son parfum de sérail,
Laissait voir des sequins, des perles, du corail,
Grand ouvert sur la table; et l'ivresse physique
Que lui donnait l'odeur exquise et la musique,
Et l'éclat d'or joyeux des bijoux d'Orient,
Enchantaient le poète heureux et souriant.
Il faisait ruisseler aux lueurs des bougies
Les perles, regardait les vieilles effigies,
Maniait un collier, essayait un anneau,
Lorsqu'en apercevant Suzanne au piano,
Dans l'ombre qu'éclairait sa blonde chevelure,
Olivier lui voulut donner cette parure.

Il vint près du vieillard.

« C'est bien peu m'acquitter;
Mais Suzanne pourtant devrait bien accepter
Ces choses du Levant, ou du moins quelques-unes.
Ces bagatelles-ci sont faites pour les brunes;
Mais tout lui sied si bien! Laissez-moi le plaisir
De la voir essayer elle-même et choisir. »

Le bonhomme d'abord refusa.

« Non, j'insiste,
Dit Olivier. Ce sont des bibelots d'artiste,
Des objets sans valeur, à peine des bijoux.
J'ai passé, mon ami, quatre longs mois chez vous,
Et c'est un peu mon droit d'ami de la famille
De faire ce petit présent à votre fille. »
C'était juste; et le père à la fin consentit

En souriant.

Suzanne, elle, n'avait rien dit;
Mais son merci d'enfant et sa rougeur d'oreilles,
Quand Olivier lui mit dans les mains ces merveilles,
Dénoncèrent sa joie et son désir caché.

Dans un coin du salon était une psyché.
Suzanne, rejetant sa manta de dentelle,
Vint, afin d'essayer les bijoux, devant elle;
Et dans la grande glace où l'enfant se mirait
Olivier put la voir comme dans un portrait.
Quand elle eut mis, avec un sourire de joie,
Le petit fez mignon et la veste de soie
Dont l'or du filigrane égayait le fond vert,
Chargé de bracelets ses deux bras, et couvert
De colliers de sequins son front et son corsage,
L'œil brillant, un éclair d'orgueil sur le visage,
Heureuse d'être ainsi plus belle et de le voir,
Et, sans se retourner, parlant dans le miroir,
Elle eut pour le jeune homme un regard de coquette,
Et, sans timidité, s'adressant au poète
D'un ton libre et léger dont il fut tout saisi,
Elle lui dit :

« Comment me trouvez-vous ainsi? »

Il frémit. — Sa mémoire, en son cruel caprice,
Évoquait tout à coup devant lui cette actrice
Dont il avait été jadis six mois l'amant.
Elle avait à peu près ce même ajustement,
Et devait se montrer dans un rôle d'almée,
Le soir où, dans sa loge étroite et parfumée,
Il fumait un cigare, assis dans un fauteuil.
C'était le même geste, et le même coup d'œil,
C'était la même voix hardie et dégagée,
Quand la comédienne, après s'être arrangée
Et sans cesser de faire au miroir les yeux doux,
Avait dit :

« Olivier, comment me trouvez-vous? »

Par un effort d'esprit aigu jusqu'au supplice,
Olivier se revit dans l'étroite coulisse
Sentant la cave humide et la poudre de riz,
Où les comédiens, aux visages flétris,
Derrière le portant tout placardé d'affiches,
En attendant leur tour, rajustent leurs postiches.
Il suivit les détours compliqués du couloir,
Il entra dans la loge où, devant le miroir,
Traînent le pot de fard et la patte de lièvre;
Et, sous le gaz qui siffle et qui donne la fièvre,
Il reconnut, debout dans le rayon blafard,
L'actrice, les seins nus et belle sous son fard,
Qu'ajuste d'une main empressée et que touche
L'habilleuse avec des épingles dans la bouche.
Il eut comme un dégoût de ces jours anciens
Où, chaque soir, assis près des musiciens,
Il écoutait jouer la même comédie.
Il revit en un mot cette folle étourdie
Qui riait aux éclats et vivait sans soucis
Dans le luxe indigent de ses meubles saisis,
Mêlait dans un tiroir les protêts et les rôles,
Au théâtre embrassait et tutoyait des drôles,
Engageait pour souper quelque parure en or,
Et qui l'avait enfin quitté pour un ténor.

La vision s'enfuit ainsi qu'un éclair brille.
Il n'avait sous les yeux que cette jeune fille
Rougissant de plaisir sous l'éclat des bijoux.

« Suzanne, gardez-les! dit-il, ils sont à vous;
Et je suis trop content que ce cadeau vous plaise. »

Puis, brusquement, donnant pour prétexte un malaise,
Il sortit en fermant les portes avec bruit,
Remonta dans sa chambre, et, tout seul dans la nuit,
Il laissa, succombant de tristesse et de rage,
Éclater ses sanglots comme éclate un orage.

XIV

Ainsi voilà le but où je suis arrivé:
L'hallucination, et demain la folie!
Déborde, ô pauvre cœur! ô coupe trop remplie!
Et pleure jusqu'au sang ton beau rêve achevé!

Meurs, ô suprême espoir qui me restais dans l'âme!
Meurs, ô dernier foyer de pur et chaste amour
Qui dans moi pâlissais et brillais tour à tour,
Comme au vent se relève et se courbe une flamme!

Meurs! Pour les souvenirs il n'est pas de Léthé.
Meurs! car les vieux remords sont exacts et fidèles
Ainsi que la marée et que les hirondelles;
Et tout baiser mauvais vibre une éternité!

Je ne veux plus la voir! Oui, je veux fuir Suzanne.
Mon regard lui devient un outrage odieux,
Puisqu'il ose évoquer dans le ciel de ses yeux
L'âme d'une adultère ou d'une courtisane.

Je ne veux plus la voir! Et, d'amour éperdu,
De sa vue, hier encor, je faisais mon délice!
Ainsi qu'un condamné, le matin du supplice,
Je jette et trouve amer le pain où j'ai mordu.

—Mais l'aimais-je, après tout? C'est l'erreur éternelle
D'un cœur dont s'est toujours assouvi le désir.
Non! mais l'illusion que je n'ai pu saisir,
Mais l'amour pur, voilà ce que j'aimais en elle.

Navré, mais sans regrets, je m'en vais donc d'ici.
Je ne la pleure pas, je pleure sur moi-même;
Je ne crois pas non plus que la simple enfant m'aime;
Et peut-être, vraiment, tout est-il mieux ainsi!

Parce que plus d'un front de folle ou de coquette
S'est caché dans mon sein d'un air tendre et honteux,
M'eût-elle aimé? Pourquoi? Pour mes lauriers douteux?
Pour ma gloire d'un jour? Pour ce nom de poète?

Qui sait? J'aurais été peut-être son martyr?
Peut-être se fût-elle à quelque autre donnée?
Peut-être, un beau matin de sa vingtième année,
L'aurais-je vue, au bras d'un jeune homme, partir?

Elle heureuse par lui, lui tout enivré d'elle,
Je les aurais vus fuir dans leur rêve enchanté,
Ainsi qu'un conquérant par un fleuve arrêté
Voit deux libres oiseaux le franchir d'un coup d'aile!

—Elle, m'aimer! Qui sait si même elle y songea?
Mon départ ne saurait troubler son âme blanche.
A peine voyons-nous tressaillir une branche,
Lorsque vient de tomber le nid qui s'y logea.

L'oubli suivra l'adieu. Du miroir de ses rêves
Mon nom s'effacera sans rien laisser d'amer,
Tel que ces pas empreints des pêcheurs que la mer
Efface chaque jour sur le sable des grèves.

Elle oublira! Mais moi, l'oublirai-je? Hélas! non.
J'emporte, en la quittant, la douleur immortelle
De n'être plus naïf, pur, jeune et digne d'elle;
Et ma voix tremblera quand je dirai son nom.

Rien ne fera pâlir, ni le temps ni l'absence,
Ce souvenir, pour moi si cruel désormais,
De l'enfant qui m'a mis au cœur, et pour jamais,
L'affreux, le dévorant regret de l'innocence!

Il me suivra toujours! La femme que demain
Jettera dans mes bras l'amère destinée,
En me parlant d'amour, sera tout étonnée
De me voir soudain fondre en larmes sur sa main;

Et ses baisers viendront raviver mon envie,
Mon désespoir profond de ne connaître pas
Le seul bonheur que l'homme ait peut-être ici-bas :
Avoir le même amour pendant toute sa vie!

XV

. . . . . .
. . . . . .

OLIVIER doit partir le lendemain matin;
Et près des grands tilleuls dépouillés du jardin
Sur qui, bleuâtre et froid, le clair de lune plane,
Silencieux, il marche à côté de Suzanne,
Quand celle-ci, laissant son pas se ralentir,

Longuement le regarde, et dit :

« Pourquoi partir ? »

Il s'arrête à ce mot ; et quand la jeune fille,
Fixant sur lui des yeux où la tristesse brille,
Bien douloureusement a répété :

« Pourquoi ? »

Il lui prend les deux mains et dit :

« Oubliez-moi !
Oubliez-moi, Suzanne, et pour toujours ! Qu'importe
Le vent capricieux qui passe et qui m'emporte ?
Si je vous disais tout, je vous ferais pitié.
Oubliez-moi ! cela vaut mieux. Mon amitié
Ne peut pas dans votre âme encor presque enfantine
Avoir déjà poussé tellement sa racine
Que vous deviez beaucoup souffrir en l'arrachant,
Comme une mauvaise herbe éclose dans un champ.
Faites-le, vous disant que cette herbe sauvage
Aurait dans votre cœur fait un mortel ravage.
Perdez tout sentiment pour moi, sans nul regret,
Et même maudissez celui qui l'inspirait.
Dites-vous que je suis un ingrat, un frivole,
Que je quitte ce toit comme l'oiseau s'envole
De l'arbre où tout l'été s'est abrité son nid.
La raison qui bien loin de vos yeux me bannit,
Suzanne, ne cherchez jamais à la comprendre.
Pour moi ne conservez rien de bon, rien de tendre ;
Et si mon souvenir persiste, oui, s'il le faut,
Pauvre enfant, que ce soit de la haine plutôt !
Car si j'avais troublé votre exquise innocence,
Si vous deviez souffrir demain de mon absence
Et ne pas m'oublier comme on oublie un mort,
Ce serait dans ma vie un éternel remord.
Adieu ! Je ne puis pas en dire davantage. »

Il la tenait toujours par la main.

Un nuage
Passa devant la lune, et tout devint obscur.
Pourtant l'air était calme, et, dans le sombre azur
Où les sept diamants épars de la Grande Ourse
Vers le septentrion accomplissaient leur course,
Régnait tant de silence et de sérénité
Qu'on aurait pu se croire en une nuit d'été.
Mais tout à coup, ainsi qu'au début d'un orage,
Le poète sentit sur sa main sans courage
Où Suzanne laissait la sienne, doux fardeau,
Tomber une brûlante et lourde goutte d'eau.

Fuis, malheureux ! Le temps est long, le monde est vast
Fuis ! Et pour oublier l'heure à jamais néfaste
Où naquit dans ton sein le remords étouffant
D'avoir troublé la paix de cette pure enfant,
Insensé, plonge-toi dans toutes les ivresses !
Pars ! change de climat et change de maîtresses ;
Le secret d'oublier que tous veulent en vain,
Cherche-le dans l'amour, dans le jeu, dans le vin ;
Tâche de t'étourdir enfin, et cours le monde.
Dans les flots des cheveux dénoués d'une blonde
Tu pourras rafraîchir parfois ton front pâmé,
En respirant cet or fluide et parfumé ;
Assis au tapis vert d'où la dame de pique
Darde sur le joueur son œil microscopique,
Tu pourras t'absorber un instant dans l'émoi
De voir un monceau d'or s'élever devant toi ;
Sur la table en désordre où coulent les bougies,
Tu pourras, t'accoudant à la fin des orgies,
Noyer dans les vins noirs tes souvenirs amers ;
Tu pourras les bercer au roulis des steamers,
Et vers les cieux nouveaux où ton rêve s'égare
Les dissiper avec la vapeur d'un cigare.
Mille chemins divers s'ouvrent devant tes pas.
Va, misérable fou ! pars ! mais n'espère pas
Que le remords te quitte, et que jamais s'efface
— Quel que soit le destin que l'avenir te fasse,
Et jusqu'au dernier jour de ton voyage humain —
Cette larme d'enfant qui tomba sur ta main !

XVI

Il partit, les yeux secs, mais plein de rage sourde.
Aux vitres du coupé, la pluie épaisse et lourde
Faisait en se brisant couler de longs ruisseaux.

Les arbres noirs montaient dans le ciel sans oiseaux,
Et le feuillage mort pourrissait dans les boues.
La diligence, avec un bruit grinçant de roues,
Traversait, ruisselante et d'un trot cadencé,
Ce pays que naguère il avait traversé,
En mai, quand le printemps splendide se déploie.
Mais Olivier sentait comme une sombre joie
Que l'automne lui fît cet horrible retour.
Prométhée en raillant excite le vautour,
Lear appelle le vent qui tourmente sa tête,
Et les désespérés demandent la tempête!

Aussi quel éclair brille en ses regards flétris,
Quand il entend crier enfin ce mot : Paris!
Par la sonorité de la salle d'attente!
Comme il s'installe, avec une fureur contente
Et des gestes nerveux, dans le wagon souillé,
Infectant le cigare et le vieux drap mouillé.
— En route! siffle donc, sombre locomotive!
Ébranle-toi, train noir! et toi, chauffeur, active
Le foyer rouge avec le charbon du tender;
Car le bruit furieux du lourd galop de fer
Et les cris déchirants de la machine en flamme
Peuvent seuls dominer l'orage de cette âme.
A Paris! à Paris! Vole, monstre trop lent!
Dans la nuit des tunnels disparais en hurlant.
Qu'importe que le vent gémisse et que l'eau pleuve?
Va, cours! et, pour franchir le vallon ou le fleuve,
Fais des ponts de métal frémir le tablier!
Car ce voyageur sombre a hâte d'oublier,
De s'étourdir... Va donc, infernale machine!
— Enfin, voici là-bas les tuyaux d'une usine,
Des remparts, et plus loin, dans la brume ébauchés,
Des murs, des toits fumants, des dômes, des clochers.
Sous la halle aux arceaux de fer le train fait halte.
C'est Paris! Olivier a sauté sur l'asphalte
Et, grisé de douleur, de fatigue et de bruit,
Il plonge dans la ville, au tomber de la nuit.
Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin,
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres;
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir; c'est l'heure où la misère envie!
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là vers leur plaisir.
Partout on voit le flot de la foule grossir;
Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille le passant de son regard oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue, effrayante et brutale!
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange! C'est le trottoir de Paris!

Il plongea dans Paris, comme on se jette au gouffre;
Et, depuis lors, c'est là qu'il vit, c'est là qu'il souffre,
Sous un air calme et doux cachant un cœur amer,
Comme un beau fruit d'automne où s'est logé le ver.
C'est là qu'Olivier vit, si l'on appelle vivre
Se livrer au courant qui nous prend, et le suivre,
Ainsi que nous voyons une plume d'oiseau
Descendre avec lenteur la pente d'un ruisseau.
N'importe! Olivier vit, supportant comme un autre
Son chagrin. Tous d'ailleurs n'avons-nous pas le nôtre?
Jamais il ne se plaint, et souvent il sourit.
Tout comme un autre, il sait répondre aux mots d'esprit
Lancés après souper comme au jeu des raquettes,
Derrière l'éventail amuser les coquettes,
Voir le monde, lorgner les gens à l'Opéra,
Aller au bal, au club, aux eaux, et cætera.
— Le sourire survit au bonheur. Qui peut dire
Cet homme malheureux, puisqu'on le voit sourire?
Savons-nous, quand, le soir, rêveurs, nous admirons
Le zodiaque immense en marche sur nos fronts,
Combien dans la nature, Isis au triple voile,
La lumière survit à la mort d'une étoile,
Et si cet astre d'or, dont le rayonnement

A travers l'infini nous parvient seulement
Et décore le ciel des nuits illuminées,
N'est pas éteint déjà depuis bien des années?

Donc, mort à toute joie et sans espérer mieux,
Olivier vit et souffre, et peut devenir vieux.
Indifférent à tout ce que le sort lui laisse,
Bon par occasion ou méchant par faiblesse,
Il est pour le vulgaire un sceptique élégant.
Comme on donne sa main, mais sans ôter son gant,
Même au plus cher ami qui de lui le réclame
Il ne dit qu'à moitié le secret de son âme ;
Il jette la réserve entre le monde et lui,
Et de son désespoir ne montre que l'ennui.
Né fier, il garde encor la pudeur de sa peine.
Si parfois dans ses vers il fait, comme Henri Heine,
En ces heures de crise où tous nous faiblissons,
« De ces grandes douleurs de petites chansons, »
Il n'y dit pas jusqu'où va sa mélancolie.
Il porte vaillamment sa douleur, et s'il plie,
C'est ainsi qu'une épée à l'acier pur et clair
Et pour se relever en lançant un éclair.
Mais lorsque, tisonnant son foyer plein de cendre,
Jusqu'au fond de son âme il ose encor descendre
Et qu'il en voit l'espoir envolé sans retour,
Quand du temps qui lui reste à vivre sans amour
Son esprit accablé mesure l'étendue,
Songeant à la dernière illusion perdue
Qui fit son triste cœur à jamais se fermer,
Il voudrait bien mourir, ne pouvant plus aimer.

Les Récits et les Élégies

A MA BONNE ET CHÈRE SŒUR

ANNETTE COPPÉE

JE DÉDIE CE LIVRE ÉCRIT AUPRÈS D'ELLE

F. C.

RÉCITS ÉPIQUES

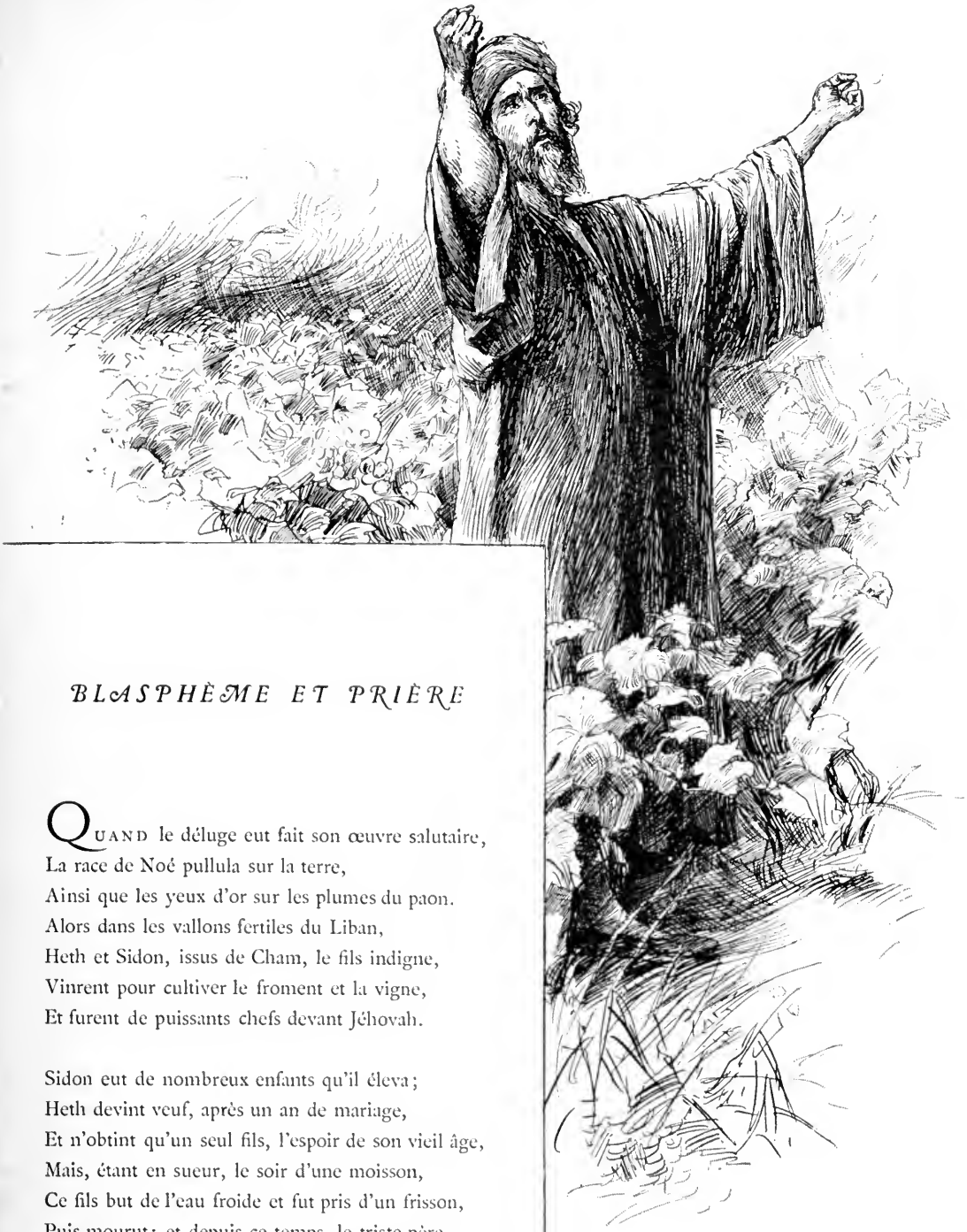
LES YEUX DE LA FEMME

L'Éden resplendissait dans sa beauté première.

Ève, les yeux fermés encore à la lumière,
Venait d'être créée, et reposait, parmi
L'herbe en fleur, avec l'homme auprès d'elle endormi ;
Et pour le mal futur qu'en enfer le Rebelle
Méditait, elle était merveilleusement belle.
Son visage très pur, dans ses cheveux noyé,

S'appuyait mollement sur son bras replié
Et montrait le duvet de son aisselle blanche;
Et, du coude mignon à la robuste hanche,
Une ligne adorable, aux souples mouvements,
Descendait et glissait jusqu'à ses pieds charmants.
Le Créateur était fier de sa créature :
Sa puissance avait pris tout ce que la nature
Dans l'exquis et le beau lui donne et lui soumet,
Afin d'en embellir la femme qui dormait.
Il avait pris, pour mieux parfumer son haleine,
La brise qui passait sur les lys de la plaine;
Pour faire palpiter ses seins jeunes et fiers,
Il avait pris le rhythme harmonieux des mers;
Elle parlait en songe, et, pour ce doux murmure,
Il avait pris les chants d'oiseaux sous la ramure;
Et, pour ses longs cheveux d'or fluide et vermeil,
Il avait pris l'éclat des rayons du soleil;
Et, pour sa chair superbe, il avait pris les roses.

Mais Ève s'éveillait; de ses paupières closes
Le dernier rêve allait s'enfuir, noir papillon,
Et sous ses cils baissés frémissait un rayon.
Alors, visible au fond du buisson tout en flamme,
Dieu voulut résumer les charmes de la femme
En un seul, mais qui fût le plus essentiel,
Et mit dans son regard tout l'infini du ciel.



BLASPHÈME ET PRIÈRE

Quand le déluge eut fait son œuvre salutaire,
La race de Noé pullula sur la terre,
Ainsi que les yeux d'or sur les plumes du paon.
Alors dans les vallons fertiles du Liban,
Heth et Sidon, issus de Cham, le fils indigne,
Vinrent pour cultiver le froment et la vigne,
Et furent de puissants chefs devant Jéhovah.

Sidon eut de nombreux enfants qu'il éleva;
Heth devint veuf, après un an de mariage,
Et n'obtint qu'un seul fils, l'espoir de son vieil âge,
Mais, étant en sueur, le soir d'une moisson,
Ce fils but de l'eau froide et fut pris d'un frisson,
Puis mourut; et depuis ce temps, le triste père,
Contre Dieu qui l'accable et qui le désespère,
Se révolte, et souvent même il a blasphémé.

Au contraire, Sidon, de tous les siens aimé,
Est heureux, opulent, sage, pur de tous vices;

Il prie, il jeûne, il offre au ciel des sacrifices :
Et tous ses serviteurs vantent sa piété.

Un jour que tous les deux, par la chaleur d'été,
Sur leurs terres venaient de se mettre à l'ouvrage,
Un nuage effrayant où grondait un orage
Accourut, et le ciel brusquement fut tout noir.

Heth, que rongeait toujours son ancien désespoir,
Levant le poing, cria :
« Frappe, Dieu méchant, frappe !
Et qu'il ne reste plus à mes ceps une grappe !
Je te brave. Peux-tu me faire mal, après
Que tu m'as dérobé le fils que j'adorais ?
Va ! Que ta foudre éclate et que ta grêle tombe,
Dieu cruel, qui couchas mon enfant dans la tombe !
Commets cette injustice encore, Dieu trompeur !
Je resterai debout ! Tu ne me fais pas peur ! »

Le nuage passa ; car Jéhovah lui-même,
En voyant la douleur, eut pitié du blasphème :
Et l'orage plana sur le champ de Sidon.

Celui-ci, se jetant à genoux, dit :
« Pardon,
Dieu d'équité, pardon ! Épargne ma récolte !
Jamais je ne me plains ni je ne me révolte ;
Toujours, devant ta face auguste, j'ai tremblé :
Et tu protégeras mon raisin et mon blé.
Depuis le temps déjà lointain où j'étais jeune,
Je dis fidèlement ma prière et je jeûne.
Tu dois m'en savoir gré. Souvent sur ton autel,
Seigneur, Dieu tout puissant, l'Unique et l'Immortel,
Ma main a répandu le sang de mes génisses.
Je n'ai point fait de mal, pour que tu me punisses.
Ne me laisse donc pas te supplier en vain,
Roi du ciel, et défends ma farine et mon vin ! »

Mais, comme la prière, au Seigneur adressée,
Déplaît quand elle part d'une âme intéressée,
Contre l'avare en pleurs l'Éternel s'irrita,
Et ce fut sur Sidon que l'orage éclata.

SENNACHERIB

Lorsque Sennachérib eut vaincu la Chaldée
Et que sa gloire y fut solidement fondée,
Il emmena captif tout le peuple. Aux plus vieux
L'on coupa les deux mains et l'on creva les yeux ;
Le reste lui bâtit des palais dans Ninive.

Or, un jour qu'il passait à cheval sur la rive
Du Tigre, en habit d'or de perles constellé,
Il vit un grand vieillard, aveugle et mutilé,
De l'ancienne victoire épouvantable preuve,
Que deux beaux jeunes gens conduisaient près du fleuve
Et semblaient entourer d'un respect filial.

Le roi Sennachérib arrêta son cheval
Et, tout en s'appuyant d'une main sur la croupe,
Longtemps et tout pensif, il contempla ce groupe :

Le plus jeune des fils du vieillard étranger
Lui présentait du pain et le faisait manger ;

Et l'aîné, le guidant avec un soin servile,
Lui décrivait tout haut les beautés de la ville.
Car, pour le pauvre infirme, errant par les chemins,
L'un avait des regards et l'autre avait des mains.

Le roi remit au pas sa bête reposée;
Mais, en passant la main sur sa barbe frisée,
Il songeait :

« Cet esclave a de bons fils. Pourquoi
Suis-je jaloux de lui? N'en ai-je donc pas, moi?
Les nombreux descendants de ma race prospère
Entourent de respect leur seigneur et leur père.
Pourquoi de leur amour ne serais-je pas sûr?
Je les ai faits puissants et riches dans Assur;
Je leur ai confié d'immenses satrapies;
Quand j'ai vaincu les Juifs et les Mèdes impies,
J'ai donné ce butin splendide à mes enfants.
N'ont-ils point des chevaux, de l'or, des éléphants,
Des femmes, des palais de granit où les mène
Un chemin de taureaux ailés à face humaine,
Toutes les voluptés possibles sous leurs pas?
Je les comble. Pourquoi ne m'aimeraient-ils pas?
Je dois être aimé d'eux ainsi que je les aime,
Des deux aînés surtout, mes deux préférés même,
Ceux qui marchent toujours aux côtés de mon char,
Mon fils Adrammélech et mon fils Sarrazar,
Qui gouvernent sous moi mon empire et le gèrent. »

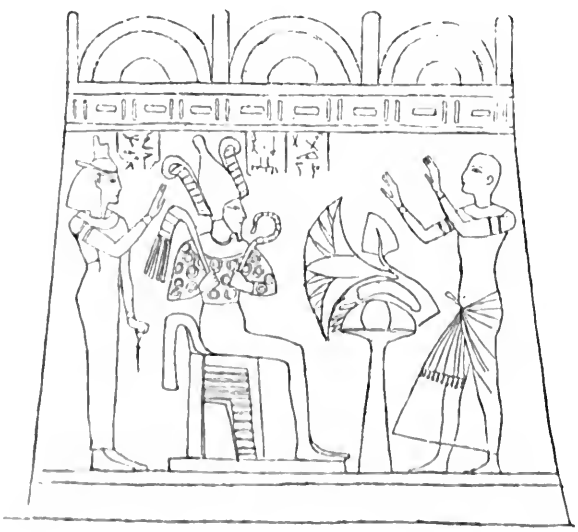
Cette nuit-là, ses deux fils aînés l'égorgèrent.

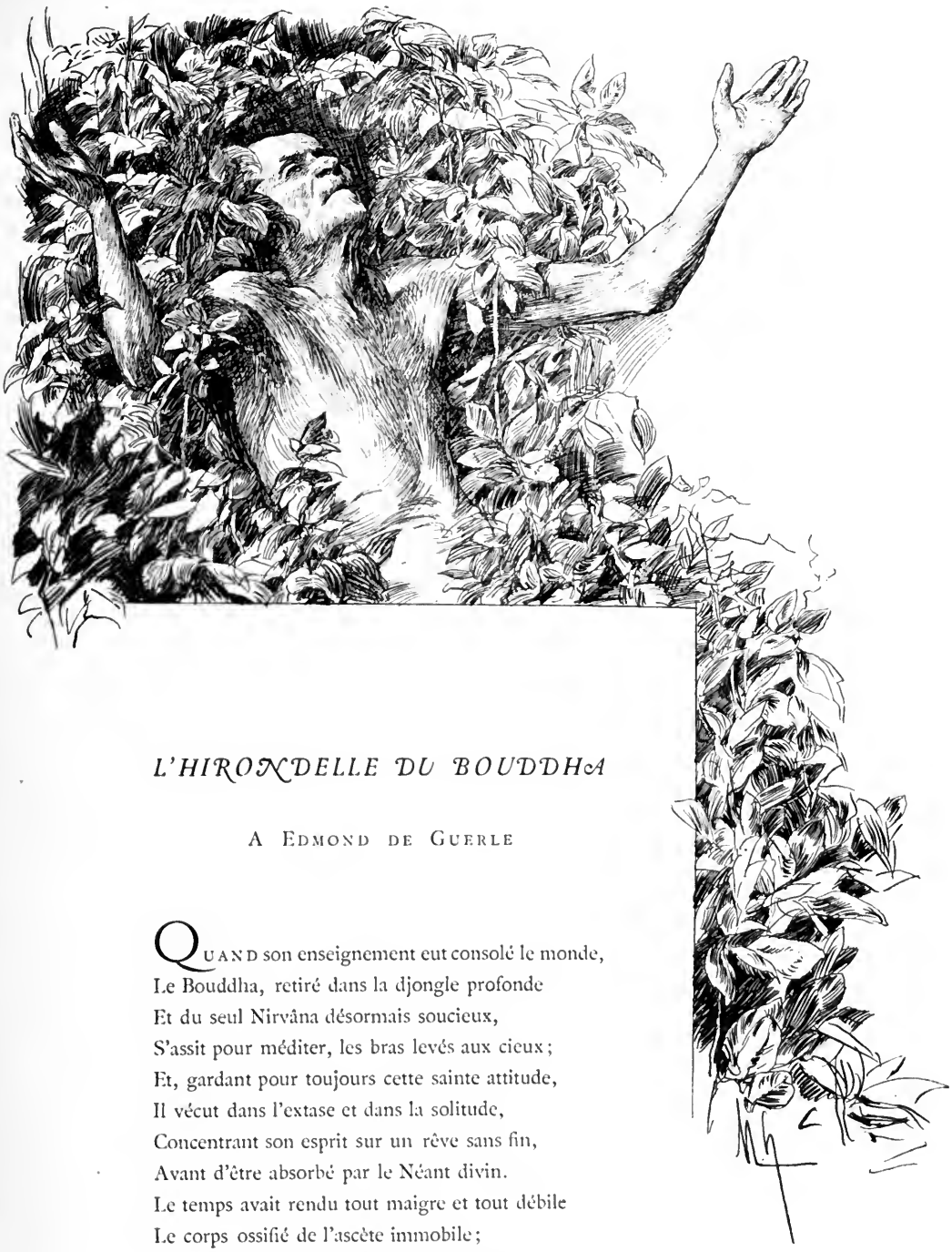
LE PHARAON

Le devin Thoutmès quatre est mort, et sa momie
Est, dans son hypogée, à jamais endormie;
Thoutmès quatre est au rang des dieux-rois. Et son fils,
Le nouveau pharaon d'Égypte, Aménophis,
A pris possession du trône de son père.
Coiffé du bandeau d'or où se tord la vipère,
Le torse droit, les mains sur les cuisses, les yeux
Perdus dans on ne sait quel rêve soucieux,
Un morne et froid sourire à ses lèvres lippues,
Il reçoit, au milieu des colonnes trapues
De son palais couvert d'hiéroglyphes peints,
L'hommage des guerriers et des prêtres thébains.
Sur les trépieds d'airain fument les aromates;
Et, prosterné, le chef des hiérogrammates
Lui prédit les grandeurs de son règne futur :
« Salut, roi de Kémit! pharaon trois fois pur,
En qui sont la santé, la vigueur et la vie!
Parle. Ta volonté sainte sera servie.

C'est pour toi que les trois gardiens, Fré, Knef et Fta,
Rendent le Nil fécond de la source au delta,
Et pour toi que les sphinx et les cynocéphales
Lancent vers le soleil leurs clameurs triomphales!
Ordonne, pharaon sublime! Que veux-tu?
La récolte est à toi jusqu'au moindre fétu :
Dicte un ordre, et ce peuple immense, tu l'affames.
A toi l'Égypte! A toi les hommes et les femmes,
Et les produits du sol, et tous les animaux!
Veux-tu la gloire? Eh bien, roi puissant, dis deux mots,
Et nous rassemblerons ta flotte et tes armées;
Les nations seront par ton bras décimées,
Et tu feras courir leurs plus fameux guerriers,
Captifs, près de ton char, comme des lévriers;
Et tu reculeras au loin ton territoire
Et graveras partout ta stèle de victoire!
Parle. Dédaignes-tu la guerre et ses hasards?
Ton cœur est-il épris des plaisirs et des arts?
O maître, fais-nous donc savoir ta fantaisie;
Et, parmi les parfums, cent esclaves d'Asie,
Radieuses ainsi que l'aurore en été
Et parant de bijoux leur brune nudité,
Au son des tambourins et des doubles crotales,
T'enivreront de leurs danses orientales!
Ton caprice veut-il construire un monument
Où dure ta mémoire impérissablement,
Et près de qui seront trop petits et timides
Le Lac, le Labyrinthe et les trois Pyramides?
Rêve aussi colossal que tu pourras rêver,
Fils des dieux! et, pour toi, nous ferons soulever
Des milliers de blocs lourds par des millions d'hommes.
O pharaon, tout est à toi dans les vingt nomes,
Le soldat casqué d'or, le prêtre circoncis,
Le scribe, l'artisan à son travail assis,
Ceux de tous les métiers et de toutes les castes;
Et jamais tes désirs ne seront assez vastes!
Parle, ordonne, commande; et nous obéirons. »

Il dit; et tous sont là, muets, courbant leurs fronts.
Mais, se sentant le cœur plein d'un dégoût immense
Et s'étant demandé comme il sied que commence
Ce règne qu'on lui peint si prospère et si beau,
Le jeune roi répond :
« Bâtissez mon tombeau. »





L'HIRONDELLE DU BOUDDHA

A Edmond de Guerle

Quand son enseignement eut consolé le monde,
Le Bouddha, retiré dans la djongle profonde
Et du seul Nirvâna désormais soucieux,
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux;
Et, gardant pour toujours cette sainte attitude,
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin,
Avant d'être absorbé par le Néant divin.
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile
Le corps ossifié de l'ascète immobile;
Les lianes grimpaient sur son torse engourdi
Que ne réchauffait plus le soleil de midi;
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes paupières,
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.
Il aurait dû mourir, par la faim consumé;

Mais les petits oiseaux, dont il était aimé,
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleuries,
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait
Le Bouddha vénérable, absolument parfait.

Donc mille et mille fois, et mille fois encore,
La lune qui blanchit et le soleil qui dore
Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,
Sans que se fût distraite un seul instant en lui
Sa pensée, en un songe immuable perdue,
Lorsque, dans sa main droite, au ciel toujours tendue,
Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,
Une hirondelle vint, un jour, et fit son nid.

L'extase du Bouddha ne parut point troublée
Par cette confiante et fidèle exilée
Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,
Des froids climats du Nord revenait, chaque hiver,
Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible
Dans le creux de la main du rêveur impassible.
A la fin, cependant, elle ne revint plus.

Et, quand les derniers temps furent bien révolus
Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,
Lorsque l'Himalaya se fut couvert de neige,
Et lorsque tout espoir fut perdu, le Bouddha
Détourna lentement la tête; il regarda
Sa main vide; et les yeux du divin solitaire,
Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur terre,
Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux
Éteints et fatigués de contempler les cieux,
Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes,
S'emplirent tout à coup de deux larmes brûlantes;
Et celui dont l'esprit était resté béant
Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,
Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,
Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

UN ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
« Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,

Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit :

« Il faut se montrer secourable,
Maître ! Mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté. »

Mais Jésus répondit à Pierre :

« En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

LA HONTE

Saint Éphrem, que jamais le démon ne fit choir,
Dans un faubourg de Tyr se promenait un soir,
Rêvant du paradis, et l'âme aux cieux ravie,
Lorsqu'une femme impure et de mauvaise vie,
Qui dans ce lieu désert avait suivi ses pas,
Le prit par son manteau, lui murmurant tout bas
Des propos tentateurs et brûlants de luxure.
Le saint abbé des mains de cette créature
Dégagea son habit, sans témoigner d'émoi,
Et fit signe à la femme, en lui disant : « Suis-moi ! »
Et, lorsqu'il eut conduit la courtisane vile
Sur le port, au moment où les gens de la ville
Regardaient le soleil dans la mer s'engloutir
Et les vaisseaux entrer dans la rade de Tyr :
« Arrêtons-nous, dit-il à la fille perverse,
Afin que sur-le-champ j'aie avec toi commerce. »

La femme — elle expia tous ses péchés depuis —
Dit alors :

« Es-tu fou, vieillard ? Je ne le puis
Au milieu de ce peuple et devant tant de monde. »

Mais Éphrem s'écria :

« Si ton état immonde
Te fait rougir devant les hommes, en ce lieu,
Que ne rougis-tu donc, ô femme, devant Dieu,
Dont le regard connaît toute chose cachée ? »

Et, par cette parole ayant l'âme touchée,
Confuse, elle s'enfuit ; et, depuis ce moment,
Elle fit pénitence et vécut saintement.

L'ARAIGNÉE DU PROPHÈTE

Mohammed, qui venait d'épouser Kadidja,
N'était qu'un chamelier de l'Hedjas; mais déjà
Las de voir adorer des idoles ingrates,
Son esprit méditait les sublimes sourates
Du Koran et rêvait la grandeur d'un seul Dieu,
En plein désert, devant l'infini du ciel bleu.
Or, à l'heure torride où le soleil accable
Les chameaux et les fait se coucher dans le sable,
Accroupis et brisés sur leurs rugueux genoux,
Mohammed, en sueur sous le poids du burnous,
Vit, près de lui, s'ouvrir une caverne sombre;
Et, tenté par le calme et la fraîcheur de l'ombre,
Celui qui fut plus tard le Prophète et l'Émir
Dans ce trou de lion se coucha pour dormir;
Et lorsque, ayant posé sous sa tête une pierre,
Il allait sommeiller et fermait la paupière,
Une énorme araignée, au ventre froid et gras,
Glissa de son long fil et courut sur son bras.
Brusquement mis sur pieds d'un bond involontaire,
Mohammed rejeta l'insecte immonde à terre,

Et, frissonnant, sans lui laisser le temps de fuir,
Leva pour l'écraser sa sandale de cuir.
Mais soudain il songea que, puisque Dieu la crée,
La bête la plus laide est utile et sacrée,
Et que l'homme, déjà trop plein de cruauté,
Ne doit la mettre à mort que par nécessité;
Et, clément, il laissa partir l'horrible bête.

Depuis lors, bien du temps a passé.

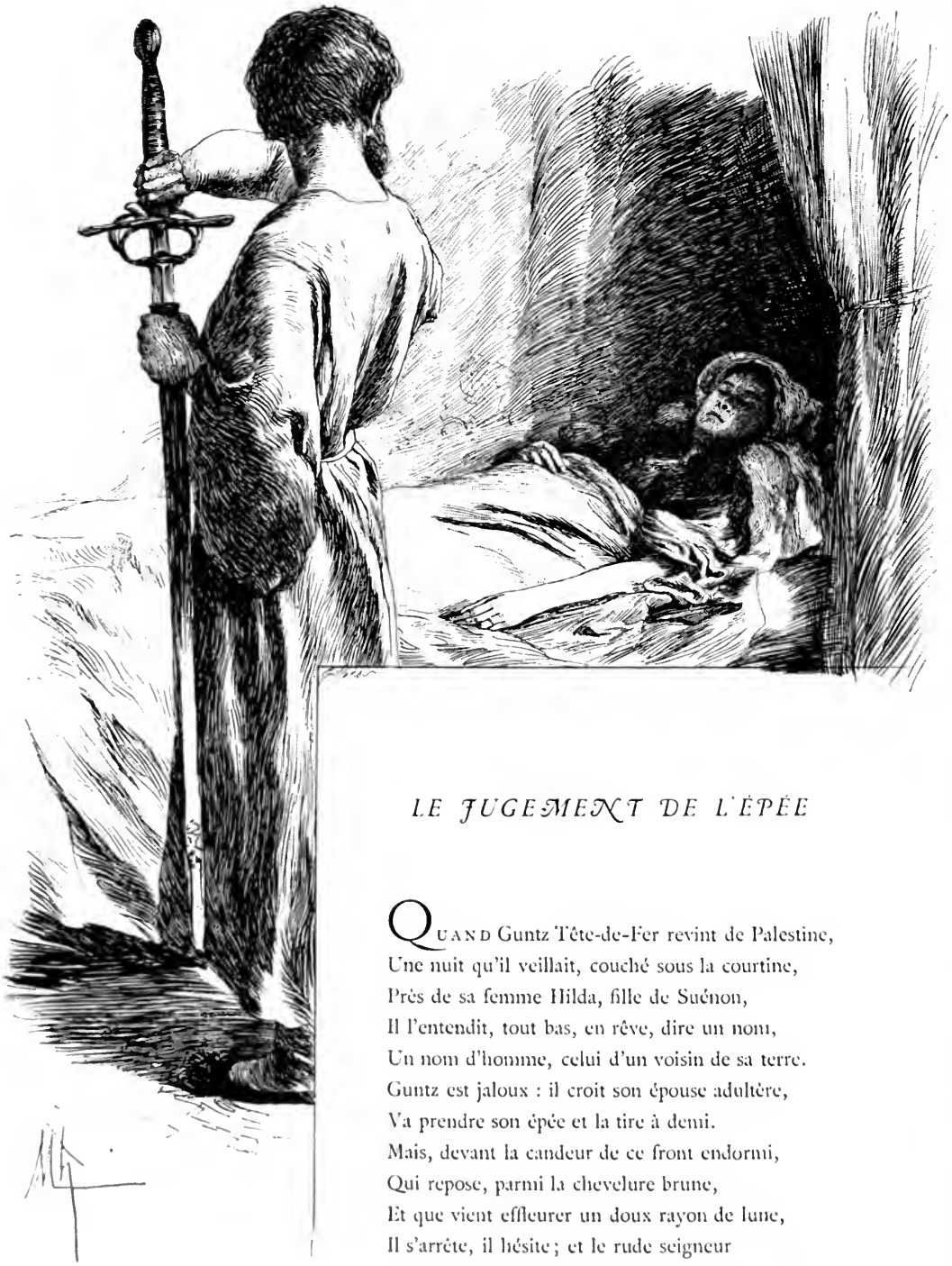
Le Prophète
Aux ordres de la loi musulmane a soumis
Sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis.
Chaque jour, à sa voix, l'Islam s'accroît du triple.
Aux plus lointains pays du désert maint disciple
S'en est allé, portant, cachés sous ses habits,
Les saints versets écrits sur des os de brebis;
Et vingt tribus au seul Allah rendent hommages.
Pourtant les vieux Mekkains, adorateurs d'images,
Dont la grande mosquée accueillait à la fois
Trois cent soixante dieux d'or, d'argile et de bois,
Et ceux à qui les djinns font peur, et les sectaires
D'Hobal, et le bas peuple, avide de mystères,
Qui prit pour une idole et qui divinisa
La vierge byzantine avec l'enfant Issa,
Et tous ceux qui tuaient leurs filles en bas âge,
Ont pris en sainte horreur l'homme pieux et sage
Qui leur parle d'un Dieu qu'ils ne comprennent pas;
Ils souillent de crachats la trace de ses pas;
Et la calme douceur qu'il garde sous l'outrage
Augmente leur colère et redouble leur rage.
On brandit le candjiar, en lui montrant le poing,
Et le Prophète va périr, s'il ne fuit point.

Une nuit donc, il part, seul, avec Abou-Beckre.

Or, songeant que parfois le proscrit qu'on exècre
Revient en conquérant terrible et meurtrier
Et courbe tous les fronts jusqu'à son étrier,
Les vieux cheicks, qui joignaient la prudence à la haine,
Envoyèrent après Mohammed, par la plaine,
Des cavaliers ayant l'ordre de l'égorger.

Mais le Prophète alors se souvint du berger.
Par des sentiers gravis jadis avec ses chèvres
Entraînant Abou-Beckre, et le doigt sur les lèvres,
Il put gagner sa grotte ancienne, il s'y cacha,
Et, pendant tout un jour, en vain on le chercha.
Ils étaient là, muets, dans l'ombre qui consterne,
Lorsque les assassins, à l'huis de la caverne,
Parurent, l'œil au guet et l'arc déjà tendu.
Le Prophète frémit, en se croyant perdu;
Mais, par protection du Très-Haut, l'araignée,
Du sage Mohammed autrefois épargnée,
Avait filé sa toile au seuil de ces rochers
Où les deux fugitifs étaient alors cachés;
Et cette aérienne et fragile barrière
Suffit pour arrêter la bande meurtrière,
Qui revint sur ses pas, pensant qu'un corps humain
N'aurait pu se glisser dans cet étroit chemin
Sans détruire en passant l'araignée et ses toiles.
La nuit vint, et, marchant sous le ciel plein d'étoiles,
Le Prophète, sans crainte et libre, s'en alla.

Allah! Allah! il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah!



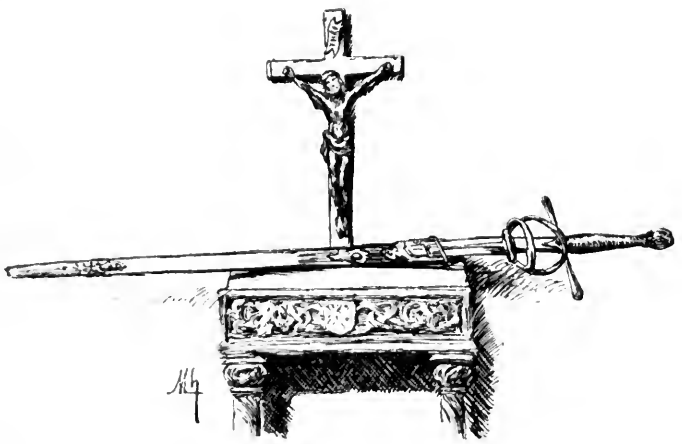
LE JUGEMENT DE L'ÉPÉE

Quand Guntz Tête-de-Fer revint de Palestine,
Une nuit qu'il veillait, couché sous la courtine,
Près de sa femme Hilda, fille de Suénon,
Il l'entendit, tout bas, en rêve, dire un nom,
Un nom d'homme, celui d'un voisin de sa terre.
Guntz est jaloux : il croit son épouse adultère,
Va prendre son épée et la tire à demi.
Mais, devant la candeur de ce front endormi,
Qui repose, parmi la chevelure brune,
Et que vient effleurer un doux rayon de lune,
Il s'arrête, il hésite ; et le rude seigneur
Sent son amour en lui plus fort que son honneur.
Son oreille pourtant ne peut s'être trompée ;
— Guntz voulut prendre alors conseil de son épée,
Celle que ses aïeux portaient de père en fils.
Il la déposa donc devant le crucifix,

Sur le prie-Dieu, sortie à moitié de sa gaine,
Et lui dit :

« Mon épée, ô ma bonne africaine !
Toi que j'ai retrempée au sang du Sarrasin,
Qu'en dis-tu ? Mon épouse a nommé le voisin
Dans son rêve ; et je crois qu'elle m'est infidèle,
Mais je n'en suis pas sûr. Dis, que penses-tu d'elle ?
Je connais ton horreur de toute trahison
Et puis te confier l'honneur de ma maison ;
Ton clair regard d'acier, amie, est seul capable
De lire dans cette âme innocente ou coupable ;
Tu ne voudrais pas voir dormir auprès de moi
Une femme moins pure et moins fière que toi.
Pour que je lui pardonne ou qu'elle soit frappée,
Juge-la donc ! »

Alors, la noble et juste épée,
Qui savait que, malgré qu'elle eût le cœur touché,
Hilda n'avait jamais accompli le péché
Avec le chevalier qu'elle nommait en songe,
La généreuse épée, exempte de mensonge,
Ne voulut pas que Guntz agît comme un bourreau,
Et, brusque, elle rentra d'elle-même au fourreau.



LES DEUX TOMBEAUX

TIMOUR-LENG, conquérant de l'Inde et de la Perse,
Qui, comme des moutons que le lion disperse,
Vit fuir devant ses pas les peuples par troupeaux,
Le grand Timour, avait le culte des tombeaux.
Et lorsque ses Mongols avaient pris une ville
Et qu'ils avaient traité la populace vile
Comme un champ de blé mûr que moissonne la faux,
Lorsqu'ils avaient construit de grands arcs triomphaux
Avec de la chaux vive et des têtes coupées,
Timour, parmi les cris et les lueurs d'épées,
Sans daigner regarder le lugubre décor,
Monté sur un cheval caparaçonné d'or,
Passait, l'esprit plongé dans quelque rêve austère,
Allait au champ des morts, et mettait pied à terre.
Au milieu des tombeaux longtemps il errait, seul,
Et, quand il rencontrait celui d'un grand aïeul,
D'un iman, d'un poète ou d'un guerrier célèbre,

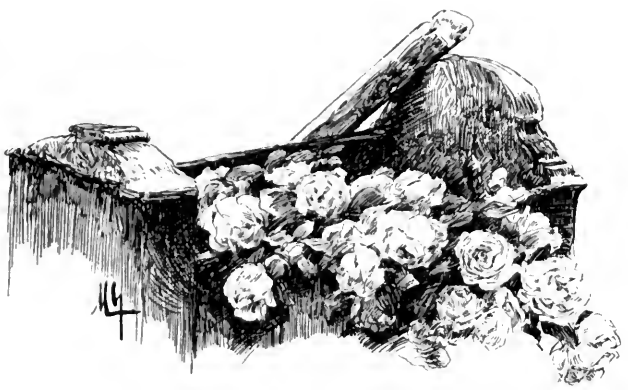
Comme Timour avait la piété funèbre
Des sages qui souvent se disent qu'ils mourront,
Il s'inclinait, touchant le sépulcre du front.

Le chef des cavaliers aux longs bonnets de feutre
Voulut qu'on épargnât Thous comme ville neutre,
Après qu'on l'eut forcée, un jour du Ramazan,
Parce que Firdousi, le poète persan,
Avait jadis passé dans Thous sa vie entière.
Il alla visiter sa tombe au cimetière,
Et, comme un charme étrange attirait son esprit
Vers cette sépulture, il voulut qu'on l'ouvrît.

Le cercueil du poète était jonché de roses.

Timour se demanda quelles métamorphoses,
Après que le dernier de ses jours aurait lui,
Pourrait subir le corps d'un héros tel que lui;
Et, regagnant les hauts plateaux de sa patrie,
Il passa par Cara-Koroum, en Tartarie,
Où Djinghiz-Khan repose en un temple d'airain.
On souleva devant l'illustre pèlerin,
Tombé sur les genoux et courbant son échine,
Le marbre qui couvrait le vainqueur de la Chine;
Mais Timour détourna la tête en frémissant.

La tombe du despote était pleine de sang.



LE LISERON

Près de la vieille Égra, dans la Bohême noire,
Rude et sombre contrée à la sanglante histoire,
Le pâtre au voyageur désigne encor du doigt
Un très ancien moutier des sœurs de Saint-Benoît,
Écroulé sous l'assaut des lierres parasites.

Du temps que Sigismond fit contre les Hussites
L'épouvantable guerre où tant de sang coula,
Cette maison avait pour abbesse Théela,
Qu'on honore à présent comme une bienheureuse.
Fleur délicate éclose en cette époque affreuse,
Théela, dès sa première enfance, avait été
Un modèle d'ardente et douce charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile.
Noble et belle, elle avait à vingt ans pris le voile
Et portait le bâton pastoral et l'anneau
Comme saint Dominique et comme saint Bruno.

Trouvant toute faiblesse aux autres naturelle,
Elle n'était jamais assez dure pour elle,
Voulait qu'on l'éveillât dans son premier sommeil
Et portait sur la chair un cilice pareil
A la robe de crin des vieux anachorètes.
Mais ces austérités, qu'elle tenait secrètes
Et que lui reprochait parfois son confesseur,
N'altéraient point l'exquise et charmante douceur
De son commandement sur ses bénédictines.
Goûtant la poésie et les lettres latines,
Elle expliquait le sens des textes les moins clairs,
Au grand étonnement des lettrés et des clercs;
Mais l'abbesse était bonne encor plus que savante,
Des pauvres elle était la très humble servante,
Et parfois, dans la rue, embrassait un lépreux.
Elle avait accompli des miracles nombreux.
Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
Elle avait imposé silence aux hirondelles
Qui, dans la nef gothique ayant fait leurs abris,
Troublaient en ce moment l'office de leurs cris;
Et, sur l'ordre sorti de ses lèvres naïves,
S'envolant aussitôt sous les vieilles ogives,
Jusqu'au *Benedicat* les oiseaux s'étaient tus.
Au loin se répandait l'odeur de ses vertus,
Ainsi qu'un vent du sud tout parfumé de roses.
Ses deux mains pour donner étaient toujours décloses;
Et quand elle passait, grande sous le froc blanc,
Ses beaux regards baissés, le chapelet au flanc,
Sa personne unissait dans un divin mélange
La grâce de la femme et la force de l'ange.

Dans ce cœur tout céleste, il n'était donc resté
Aucun attachement pour la terre, excepté
Le vif amour des fleurs qu'avait la bonne sainte;
Elle les adorait. Devant une jacinthe,
Une pervenche, un lys, une rose, un œillet,
Son regard attendri tout à coup se mouillait.
Ainsi que d'un penchant coupable à la mollesse,
Elle s'en accusait; mais c'était sa faiblesse.
Elle avait dans son cœur, tout bas interrogé,
Comme le sentiment d'un amour partagé
Devant ses chères fleurs. Autour de sa fenêtre
Un églantier grimpait qui semblait la connaître;
Comme si de la voir le jasmin fût charmé,
Pour elle il exaltait son arome embaumé
Et doux comme une voix qui murmure : « Je t'aime! »
Quand venait la Toussaint, le pâle chrysanthème
Lui souriait encor sous les feuillages bruns;
Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.

Or, ce fut dans la paix profonde de ce cloître
Dont le pieux renom ne cessait de s'accroître,
Qu'un jour une nouvelle affreuse pénétra.

Après avoir rompu le colloque d'Égra,
Procope le Tondu, le chef des Taborites,
Relevait l'étendard des doctrines proscrites
Que Jean Huss proclama du haut de son bûcher,
Et contre l'empereur s'apprêtait à marcher;
Et Thécla savait bien que, si son monastère
Se trouvait sur les pas de l'horrible sectaire,
Il l'anéantirait par la flamme et le fer
Et n'épargnerait point ces béguines d'enfer
Qui relevaient du pape, ainsi que leur abbesse,
Et qui communiaient sous une seule espèce.
Sauve qui peut! Le cri de terreur est jeté.
L'Éger roule à présent un flot ensanglanté
Où des cadavres nus s'en vont à la dérive.
Car Procope a quitté Tabor! Procope arrive!
Au rappel de l'affreux tambour qu'on fabriqua
Avec la rude peau du borgne Jean Ziska,
Tous sont venus, Saxons, Bohêmes et Moraves.
Procope arrive! Il marche, avec vingt mille braves,
Trente canons de siège et deux cents chariots,
Sur Fritz le Querelleur et ses Impériaux.
S'il rencontre un couvent, il le brûle et massacre
Quiconque est tonsuré, moine, abbé, clerc ou diacre.
Il est pieux, austère, impassible, inhumain,
Atroce; il a toujours l'Évangile à la main.
Parmi des flots de sang et des torrents de larmes
Il passe. Ses soldats, dans un couvent de carmes,
Ont pris ces malheureux, leur ont coupé les pieds,
Puis, monstrueux bourreaux, sur ces estropiés
Frappant tous à grands coups de gaule et de lanière,
Les ont martyrisés d'une telle manière
Qu'ils les ont fait courir sur leurs moignons sanglants.

Aussi, par les chemins, pauvres fuyards tremblants,
Portant leurs vases d'or et leurs saintes reliques,
On ne rencontre plus que prêtres catholiques
Qui demandent asile et de qui nul ne veut;
Car Procope est en route ! il vient ! Sauve qui peut !

Mais plus se rapprochait la sanguinaire armée
Et moins Thécla semblait avoir l'âme alarmée ;
Elle était sans terreur, comme un ancien martyr;
Et, quand un paysan vint, un soir, l'avertir
Que des troupes sonnant une marche guerrière
Venaient par le chemin qui longeait la rivière,
L'abbesse fit ouvrir, contre tous les avis,
La grande porte et fit baisser le pont-levis.
Puis elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

Sur un bai-brun rétif et qui blanchit le mors,
Voici Procope. Il vient dans un bruit de fanfare ;
Et sur le ciel sanglant derrière lui s'effare
Le sombre gonfanon des Frères de Tabor,
Sur lequel est brodé le grand calice d'or.
Les routes du vallon sont toutes occupées
Par un fourmillement de lances et d'épées ;
Et huit bœufs, balayant la terre du fanon,
Traînent auprès du chef un énorme canon
Autour duquel s'enroule une guivre de bronze,
Lourde pièce fondue en mil quatre cent onze,
Par Ali, le sorcier de Prague, et dont le son
Était si foudroyant qu'il donnait le frisson
Aux plus vieux batailleurs jusqu'au fond de leurs chausses
Et faisait avorter au loin les femmes grosses.

Sous les murs du couvent, juste au milieu du val,
Procope le Tondu descendit de cheval
Et, se tournant alors vers les gens de sa suite :

« Cage ouverte ! dit-il ; les oiseaux sont en fuite ;
Nous arrivons trop tard. »

Et, le sourcil froncé,
Farouche, il s'avança jusqu'au bord du fossé.
Mais, après un regard sous le vieux portail sombre,
Il recula, voyant une lueur dans l'ombre.
C'était l'église ouverte, et les cierges flambants,
L'autel avec sa croix, les nonnes sur leurs bancs ;
Et tout à coup l'abbesse et ses bénédictines,
Sans aucun tremblement dans leurs voix argentines,
Entonnèrent un triste et long *Pie Jesu*.
Saisi par un émoi qu'il n'avait jamais eu,
L'homme hésita. Très brave, il estimait les braves.
Il fit camper et mettre aux chevaux les entraves,
Ota son morion et but un verre d'eau.
Puis, prenant à l'écart Ruprecht de la Moldau :

« Frère, j'ai du penchant pour cette brave abbesse,
Lui dit-il. L'huis qu'on m'ouvre et le pont qu'on m'abaisse
Me gênent. Je serais trop lâchement vainqueur
De vingt filles chantant des prières en chœur.
Épargnons-les. »

Ruprecht fut d'un avis contraire :

« Prends garde d'irriter nos hommes, vaillant frère :
Cette nonne les brave ; et, d'ailleurs, sois certain
Que ces femmes en blanc qui beuglent du latin,
A leur premier aspect tomberont en syncope.
Livre-nous ce moutier, c'est plus sûr. »

Mais Procope
N'écoute déjà plus celui qui lui répond.
Il a pris un parti. Revenant vers le pont
Et défiant des yeux le calme monastère,
Il tire son épée et plante l'arme en terre.

« Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
Dit-il, si mon estoc prend racine et fleurit
Cette nuit, c'est qu'alors Dieu veut que ces chrétiennes
Chantent paisiblement désormais leurs antiennes ;
Et, dès l'aube, aussi vrai que Jean Huss fut martyr,
Sans leur faire aucun mal, je m'engage à partir. »

Puis le soldat s'en fut reposer sous sa tente.

La nuit vint, nuit sereine, étoilée, éclatante,

Et dont le clair de lune argentait tout l'azur;
Et les nonnes en chœur, dans l'air tranquille et pur,
Lançaient toujours le chant de leurs voix solennelles,
Qu'interrompait parfois le cri des sentinelles
Debout auprès des feux qui se courbaient au vent.

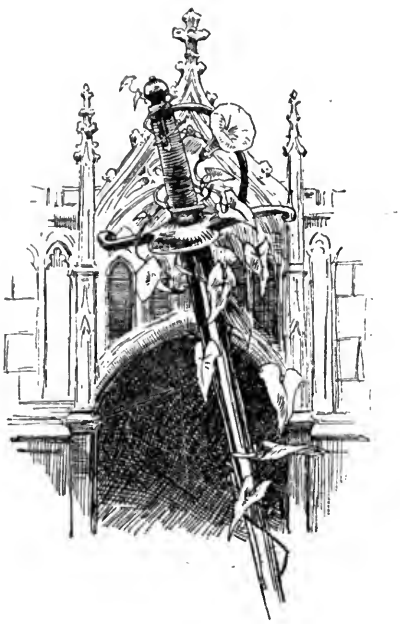
Enfin l'aurore emplit le ciel vers le levant.
Tout s'émut. Le son grêle et perçant des trompettes
Éveilla dans le camp les hommes et les bêtes;
Le soleil du matin, oblique et froid encor,
Fit sur les fronts casqués courir un frisson d'or,
Et, sortant de sa tente au milieu d'un murmure,
Procope, revêtu déjà de son armure,
Revint au pont-levis pour revoir son estoc.
Du couvent, grand ouvert et calme sur le roc,
Toujours l'hymne pieux s'envolait dans la nue.
La lourde épée encore en terre, droite et nue,
N'avait pas pris racine et n'avait pas fleuri;
Mais, pour vivre un seul jour, en une nuit mûri,
Un liseron, autour de la lame immobile,
Avait fait tournoyer sa spirale débile.
La moindre de ces fleurs que l'abbesse aimait tant
Tenait captif le glaive au reflet éclatant,
Et, suave et charmant comme un œil qui regarde,
Son frais calice bleu fleurissait sur la garde.

Procope demeura pendant un long moment,
Regardant l'humble fleur, songeant à son serment,
L'âme d'inquiétude et de stupeur frappée;
Puis enfin :

« Donnez-moi, dit-il, une autre épée,
Et qu'on lève le camp!... Mon cheval!... Nous partons. »

Et, traînant après lui cavaliers et piétons
Qu'un liseron des bois avait remplis de crainte,
Il s'éloigna.

La fleur avait sauvé la sainte.



MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants :

« Armez-vous et venez. »

Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :

« Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.

Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves. »

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

« Venez donc, les vieux et les enfants ! »

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :

« Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons plus même un couteau. »

La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

« Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?

— Je l'ai dit.

— Eh bien donc, allons au cimetière. »

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ces nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

« Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. »

LA TÊTE DE LA SULTANE

A Gustave Flaubert

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance!
Parfois, dans un léger caïque de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.

Comme un noble étalon irrité par un taon,
Ayant toujours au cœur ce désir, le sultan
Savait que les soldats lui seraient nécessaires,
Et souvent il jetait de l'or aux janissaires.
Mais ceux-ci, par la paix trop longue corrompus,
N'étaient jamais assez abreuvés ni repus,

Et réclamaient de lui toujours plus de largesse ;
Si bien que Mahomet, dans sa haute sagesse,
De leur plainte vénale un jour se fatigua.
Furieux, il avait souffleté leur aga,
Et s'était enfermé dans son harem de Brousse.

Comme la soldatesque aisément se courrouce,
Bientôt l'émeute, avec ses cris et ses sifflets,
S'agita sourdement autour du vieux palais
Qui demeurait toujours clos, muet et terrible.
Devant le mur roussi que l'ardent soleil crible,
La foule des soldats mutins, qu'on reconnaît
A la cuiller de bois pendue à leur bonnet,
Se rassemble et s'indigne en tumultueux groupes.
Car on a répandu ce bruit parmi les troupes
Que celui qui les traite avec tant de dédain,
Dans un kiosk enfoui sous l'ombre d'un jardin
Où, même en plein midi, le jour à peine filtre,
Accablé de langueur et charmé par un philtre,
Fatigue de son poids les coussins d'un sopha ;
On dit qu'une Épirote aux yeux bleus triompha
De ses anciens désirs de guerre et de victoire,
Et que Mahomet deux, au mépris de sa gloire,
Ne veut plus désormais que vivre par les sens
Et, la guitare en main, chanter des vers persans.
Et la révolte croît comme la mer qui monte.

« Honte au sultan lascif et lâche ! cent fois honte !
— Répète en menaçant le murmure irrité,
Comme un bourdonnement de mouches en été. —
L'argent qu'on réclamait, on n'y songe plus guère.
Nous voulons des combats, du sang et de la guerre.
Le grand sabre d'Othman se rouille. Prétend-on
Nous engraisser pour rien de riz et de mouton ?
On se fût contenté de trois aspres de paie ;
Mais malheur au sultan qu'un candjiar effraie
Et que deux yeux pervers tiennent en leur pouvoir !
Qu'il vienne ! Nous voulons lui parler et le voir,
Et nous n'attendrons pas plus longtemps sa réponse.
Ouvrez-nous sur-le-champ la porte, ou qu'on l'enfonce !
Nul de nous n'est un chien qu'on lui dise : « Va-t'en !
Le sultan ! le sultan ! nous voulons le sultan ! »

Ainsi, montrant le poing, la sédition gronde ;
Mais la porte mauresque aux clous d'or, lourde et ronde,
Reste close, et toujours le sérail est fermé.

Pourtant Khalil-Pacha, le vizir bien aimé,
Le seul des courtisans qui puisse se permettre
De frapper au harem et d'approcher du maître,
Insiste pour le voir et veut être entendu.

Sur un large divan mollement étendu
Et coiffé du turban d'où jaillit son aigrette,
Mahomet le reçoit dans la chambre secrète
Où fument des parfums sur quatre trépieds d'or.
Voluptueux et veule, il laisse errer encor
Son indolente main sur la guzla d'Épire ;
Et celle qui commande au maître de l'empire
Et cause contre lui tant de rébellion,
Presque nue à ses pieds sur la peau d'un lion,
De ses longs cheveux noirs voile ses formes blanches.

Khalil, courbant le front et les mains sous ses manches,
Attend que de parler il obtienne loisir.

« Que veut, dit le sultan, mon fidèle vizir ?
Pour venir me troubler ici, sans qu'on l'appelle,
L'instant est mal choisi... Car ma sultane est belle,
Et je lui récitais des vers dignes d'Hafiz.

— Par Allah ! lui répond Khalil, ô noble fils
Du grand Mourad, cette heure est bien plus mal choisie
Pour l'ivresse amoureuse et pour la poésie.
Tes soldats révoltés vont forcer le palais.
Par ton aspect sublime, ô maître, apaise-les.
Hautesse, montre-toi. Fais-les, par ta présence,
Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
Ils se rappelleront quels respects te sont dus ;
Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus ! »

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
Mahomet deux sourit toujours à son esclave,
Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries,
Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
Du caftan de drap d'or où brillent des rubis.

« Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,

Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères
Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien. »

Puis, faisant signe à Djem, l'eunuque nubien
Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
Sur laquelle on étend son tapis de prière,
Et déliant, avec un doux geste d'amant,
Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
Il dit tout bas deux mots au nègre qui se penche;
Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,
Sans que par sa hautaine et sombre majesté
Le murmure lointain paraisse être écouté,
Allant droit au danger et certain d'y suffire,
Il descend le superbe escalier de porphyre
Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds;
Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
Apparaît brusquement, sur la place publique,
Le flot bariolé des fez et des turbans;
Et cette multitude aux milliers d'yeux flambants
Salue en un seul cri de ses bouches sans nombre
Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.

Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets;
Et Djem, l'eunuque noir, quelques instants après,
Survient, et derrière eux, dans une morne pose,
Il se place, cachant dans un sac quelque chose.

Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas;
Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,
Avec tant de mépris son regard se promène
Qu'il force à reculer cette marée humaine.

« Que voulez-vous? » dit-il d'un ton terrible et bref.

Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
Sentent s'évanouir toute leur insolence.
Il s'écoule un moment de très profond silence;
Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
Le padischah demande encor :

« Que voulez-vous? »

Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
Un vétéran du temps de Bayézid-Pacha,
Sortit des premiers rangs du peuple; il s'approcha
Du sultan, et, levant sa face balafrée :

« Commandeur des croyants, dit-il, tête sacrée,
Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher,
Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère.
Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
Scander-beg, Hunyade et Drakul l'empaleur,
De te faire écouter la vérité sévère.
Commandeur des croyants, on t'aime, on te révère;
Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
C'est que dans la mollesse et dans la volupté
On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais;
Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres!
Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
Aussi vrai que je suis musulman et hadji!

— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi
Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
Cria Mahomet deux. Donc on croit qu'un caprice
Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat!
Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,
A fait fondre l'orgueil de ce cœur intrépide!
Vous avez pu le croire aussi, troupe stupide!
Vous avez cru, soldats vantards et querelleurs,
Qu'on domptait le lion avec un frein de fleurs!
Eh bien! vous allez voir la marque de sa griffe.
Vous osez m'accuser, moi, sultan, moi, khalife,
Moi, la forme terrestre et visible d'Allah!
Fils de chiens, ma réponse est prête... La voilà! »

Et quand il eut ainsi parlé d'une voix mâle,
Mahomet deux plongea sa main royale et pâle
Au sac de cuir que Djem à genoux lui tendit;
Puis il en arracha brusquement et brandit,
Aux regards stupéfaits de la foule attroupée,
Une tête saignante et fraîchement coupée,

Celle de la sultane aux yeux couleur de ciel,
Que dans son sac immonde et pestilentiel
Venait d'apporter là, toute chaude, l'eunuque.

Tranchée atrocement de la gorge à la nuque,
Sous le désordre noir des longs cheveux sanglants
Où Mahomet crispait alors ses beaux doigts blancs,
La tête lamentable et presque encor vivante,
Les dents à nu, les yeux dilatés d'épouvante,
Oscillait dans la main ferme qui la tenait
Et sur le marbre pur lugubrement saignait;
Et la foule un moment resta comme étouffée
Par l'horreur, en voyant ce monstrueux trophée
D'où dégouttait sans cesse un gros flocon vermeil.

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira
Tout l'horizon, jusqu'à la mer de Marmara.
L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage;
Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
Le port rempli de mâts confus, les minarets
D'où les grâces d'Allah sont, la nuit, invoquées,
Les coupoles de plomb des massives mosquées,
Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,
Et le sultan debout au seuil de son sérail
Où l'étendard aux crins de cheval flotte et bouge,
Et la foule, et le ciel, et la mer, tout fut rouge
Et parut exprimer le présage hideux
Des flots de sang qu'allait verser Mahomet deux!

Mais, sans voir l'effrayant symbole sur la ville,
Déjà la populace abjecte, lâche et vile,
D'un cri d'enthousiasme et d'amour acclamait
Ce prince devenu bourreau, ce Mahomet,
Qui la conviait toute à cette horrible fête.
Criant : « Allah! » criant le saint nom du Prophète.
Les soldats, prosternés aux pieds de leur sultan,
Couvraient d'ardents baisers la bas de son caftan
Et vers son front levaient des regards pleins d'ivresse;
Et, lorsque de leur rude et sauvage caresse,
Dédaigneux, il voulut enfin se dégager,
Comme on jette à des chiens leur charogne à ronger,
Mahomet deux lança la tête échevelée,
Bien loin, au beau milieu de la foule affolée
Qui la reçut avec un râle de plaisir;
Puis, joyeux et montrant du geste à son vizir
Ce peuple qu'enivraient son crime et sa présence :

« Et maintenant, dit-il, ils me prendront Byzance! »

DUEL DE RAFFINÉS

Dans le flot des manants qui devant eux s'entr'ouvre,
Deux raffinés, allant par le Pont Neuf au Louvre,
Causent joyeusement, bras dessus, bras dessous.

Ils sont, en vérité, charmants, les jeunes fous!
L'ombre que sur leurs yeux jette le feutre à plume
Fait briller leurs regards que la vaillance allume,
Et leur rire amical est encor belliqueux.
Ils ont vingt ans, et nul ne sait aussi bien qu'eux
Du bout d'un gant de daim friser une moustache
Et comment une cape espagnole s'attache.
L'un est bon fauconnier, et l'autre bon veneur;
Et ce sont vraiment là deux raffinés d'honneur,
Depuis leurs longs cheveux fleurant les bergamotes
Jusqu'à leurs petits pieds chaussés de fines bottes
Dont un flot de dentelle emplit les entonnoirs.

Et le brun aux yeux bleus dit au blond aux yeux noirs :

« Que je sois mis au ban de la cour et du monde,
Si je sommeille ailleurs que sur cheveux de blonde!
C'est le seul oreiller délicat et moelleux. »

Et le blond aux yeux noirs dit au brun aux yeux bleus :

« Et moi, dorénavant, dans mes bonnes fortunes,
Vive Dieu! je ne veux céder qu'aux femmes brunes.
Garde pour toi tes lys.

— Et pour toi tes soucis,
Dit l'autre, qui déjà redresse les sourcils.
Mais tu me parles là bien vertement, vicomte.

— On t'en rendra raison, si tu veux.

— Mais j'y compte.

— A l'épée?

— A l'épée.

— A merveille, marquis.

— Quand cela?

— Sur-le-champ.

— Sur-le-champ, c'est exquis.
Foin des édits du fils trop chaste d'Henri Quatre!
Ce gai soleil d'avril est charmant pour se battre.
Descendons sur la berge; on nous gênera moins. »

Ils prennent en passant deux suisses pour témoins,
S'en vont au bord de l'eau, jettent là sur les pierres
Chapeaux et mantelets, et tirent leurs rapières.

Les deux soldats, en gens courtois, en font autant.

On s'aligna. Ce fut l'affaire d'un instant.
En méthode d'escrime, est bien fou qui s'obstine
A mettre la lombarde avant la florentine.
Le marquis, par un coup terriblement sournois,
Fut digne de son maître, Astolfo le Siennois.
Le vicomte, percé d'une longueur de lame,
Tomba, fit un sursaut ou deux, et rendit l'âme.

Alors, en rajustant au vainqueur son pourpoint,
L'un des soldats lui dit :

« Vous le haïssiez?

— Point.

— Peut-on vous demander la cause de l'affaire?

— La couleur des cheveux qu'il convient qu'on préfère.
Il était pour les noirs, moi je suis pour les blonds.

— Vous avez été vif, mon gentilhomme... Allons!
Pour cheveux blonds ou noirs faut-il qu'on se courrouce?

— C'est vrai, dit le bretteur, car ma maîtresse est rousse. »

VINCENT DE PAULE

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères.
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course; il se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser

Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile;
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens;
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : « Je promets, »
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour; mais enfin le pauvre homme
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans; il le secoue,
L'interroge; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

« Viens! » dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

« Embrasse-le. Tu l'as bien mérité. »

LES PARIAS

Sous le vieil Aureng-Zeb, à Bénarès la Sainte,
Dans l'immonde quartier construit hors de l'enceinte,
Où pullulent, sans même un dieu qui leur soit cher,
Les parias impurs qui mangent de la chair,
Deux enfants au visage innocent, au cœur chaste,
Mais qui, marqués du type exécré de leur caste,
Plus que les chiens lépreux par tous étaient chassés,
S'aimaient de tout leur cœur et s'étaient fiancés.
Que le dernier çoudra de ces foules sans nombre
Se crût souillé d'avoir mis le pied dans leur ombre,
Qu'ils fussent les plus vils au-dessous des plus vils,
Puisqu'ils pouvaient s'aimer, à peine y songeaient-ils.
Pauvres et nus, cherchant à grand'peine leur vie,
Ils ne connaissaient pas la colère et l'envie ;
Et le guerrier mahratte au drapeau triomphant,
Ni le riche nabab qui, sur son éléphant,
Fume à l'ombre d'un dais, les jambes accroupies,
Et rêve au monceau d'or de ses lacks de roupies,
Ni le brahmane altier, que fait riche et puissant
Une idole aux vingt bras peinte en couleur de sang,
Et qui, dans le secret des pagodes fermées,
Voit se tordre à ses pieds les danseuses pâmées,
Ni même l'orgueilleux descendant de Timour,
Ne leur semblaient heureux, n'ayant pas leur amour.

Sangor, superbe Indou d'une force indomptée,
Était rameur à bord d'une barque pontée,
Car, comme un musulman en était le patron,
Des parias pouvaient y tirer l'aviron ;
Et, descendant le Gange, elle faisait escale
Pour prendre ou déposer dans les ports du Bengale
Ses cargaisons d'ivoire et de bois précieux.

Lorsque son cher Sangor était loin de ses yeux,
L'amoureuse Djola, triste comme une veuve,
Descendait tous les jours sur la rive du fleuve;
Pensive, elle jetait sur l'onde en soupirant
Des branches de lotus qu'emportait le courant,
Et vers le voyageur loin de sa fiancée
Elle laissait aller ses fleurs et sa pensée,
Comme un gage naïf de sa fidélité.

La barque que montait Sangor ayant jeté
L'ancre devant Patna, sur la droite du Gange,
Où le patron du bord opérait un échange,
Les marins parias, sans être remarqués,
Se promenaient un jour, en oisifs, sur les quais.
Noirs et nus, les reins ceints du langouti de toile,
Ils voyaient les légers bateaux mettre à la voile,
Et dans l'intense azur, sur la ville aux cent tours,
Tournoyer lourdement un vol noir de vautours,
Quand soudain, effrayant la foule qu'il disperse,
Un chien plein de fureur, un lévrier de Perse,
Se jette sur Sangor et veut mordre l'Indou.
Celui-ci, qui tenait à la main un bambou,
Lève instinctivement l'arme qui le protège,
Sans entendre venir un somptueux cortège
Dans un bourdonnement de gong et de tambour.
C'était Surroo-Sahib, rajah de Dinapour,
Qui, de son palanquin, voyait, pâle de rage,
Un paria maudit lui faire cet outrage
De lever le bâton sur son chien favori.
Le despote imbécile et méchant jette un cri,
Montre à ses cipahis l'imprudent qui l'offense;
Et, sans avoir pu dire un mot pour sa défense,
Le malheureux est pris, entraîné, garrotté;
Puis l'odieux rajah, dont la férocité
S'exerçait tous les jours en cruautés pareilles,
Fit couper à Sangor le nez et les oreilles.

Le paria guérit; mais, effroyable à voir,
Il fut pris d'un navrant et profond désespoir.
Il jura de ne plus montrer à son amie
Sa face, horrible objet de honte et d'infamie;
A Benarès sans lui la barque retourna.
Et depuis lors, au seuil d'un temple de Krichna,
Où des fakirs, pareils aux singes dans les djongles,
Dansaient en déchirant leur chair avec leurs ongles,
Un être affreux, n'ayant presque plus rien d'humain,
Faisait peur aux passants en leur tendant la main.

Djola, quand elle apprit la terrible nouvelle,
Eut le cœur déchiré d'une douleur mortelle.
D'abord, sans plus tarder, elle voulut partir
Et porter son amour au pauvre et cher martyr.
Mais bientôt devinant, s'exagérant peut-être
Quel spectacle effrayant lui devait apparaître,
Elle se demanda tout bas avec terreur
Si sa pitié pourrait surmonter son horreur;
— Enfin elle était femme et manquait de courage; —
Quand le ciel s'obscurcit brusquement sous l'orage,
— Car on était alors au temps de la mousson; —
Et le premier éclair lui donna le frisson.
L'esprit illuminé par un présage étrange,
La jeune fille alors courut au bord du Gange,
Et, tombant à genoux dans ces lieux découverts,
Calme, elle regarda fixement les éclairs.
Là, de sa lâcheté refusant de s'absoudre,
Dans un élan du cœur elle adjura la foudre
De châtier ses yeux qui, pendant un moment,
Avaient pu redouter l'aspect de son amant,
Et, pour que de bravoure elle fût mieux pourvue,
Elle pria l'éclair de lui ravir la vue.

Le feu du ciel lui fut clément: il l'aveugla.

Alors, se relevant à la hâte, Djola,
Malgré ses yeux voilés d'une nuit éternelle,
Sentit se réveiller son énergie en elle;
Vers le pieux devoir qui là-bas l'appelait
Elle partit, au bruit du fleuve qui coulait.
L'aveugle entreprenait cette grande aventure
Au milieu d'une hostile et farouche nature.
Souvent elle tomba, lasse, sur les genoux,
Et souvent se perdit, mais les nombreux Indous
Qui se purifiaient près de l'onde sacrée,
Remettaient en chemin la plaintive égarée.
Quand son pied rencontrait quelque arbuste rampant,
Elle croyait fouler le dos mou d'un serpent;

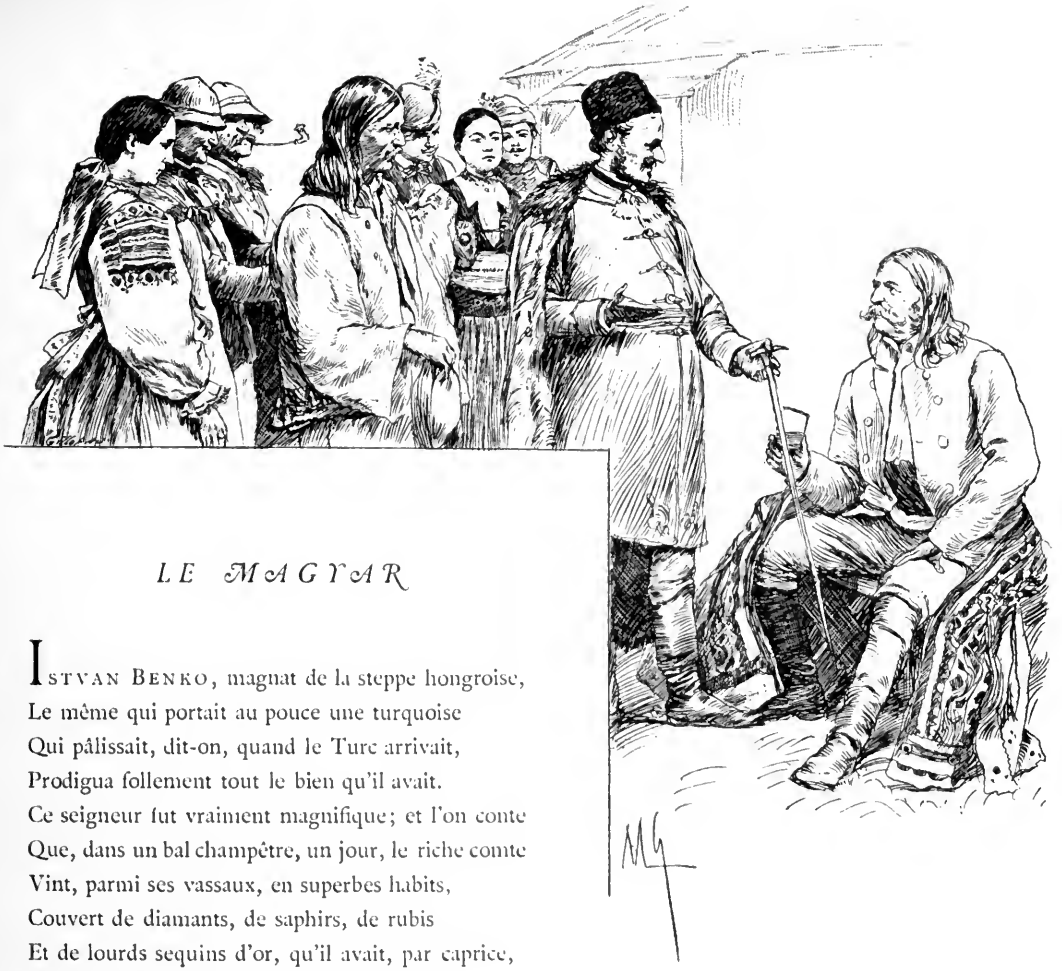
La nuit, elle entendait rouler jusqu'aux rivages
Les durs barrissements des éléphants sauvages
Et le rauque sanglot du grand tigre affamé;
Mais, parmi les périls, vers son cher bien-aimé
Elle marchait toujours, presque nue et sans armes,
Cette enfant qui n'avait plus d'yeux que pour les larmes.

Elle parvint, mourante et brisée, à Patna.

Un pèlerin venu pour adorer Krichna
Et qui la rencontra, s'accrochant aux murailles,
Sentit pour ce malheur s'émouvoir ses entrailles
Et la mena devant la pagode où Sangor
Traînait sa triste vie et mendiait encor.
A l'aspect de Djola, l'homme au visage horrible
Se voila de ses mains avec un cri terrible;
Mais elle, retrouvant la vie et la vigueur,
Se jeta tendrement dans ses bras, sur son cœur.

« Mon bien-aimé, dit-elle en parlant la première,
Rassure-toi. Le ciel m'a ravi la lumière.
Tu seras toujours beau pour moi, qui ne vois pas.
Je t'entendrai parler; tu guideras mes pas;
Et nul bonheur, ami, n'est comparable au nôtre,
Car nous ne pouvons plus nous passer l'un de l'autre. »

Sangor, ivre d'amour, étreignit sa Djola;
Ils pleurèrent ensemble; et, depuis ce jour-là,
Ceux qui venaient prier l'idole sur son trône
Regardaient au passage, en jetant une aumône,
Le groupe lamentable et pourtant consolé
De cette pauvre aveugle et de ce mutilé.



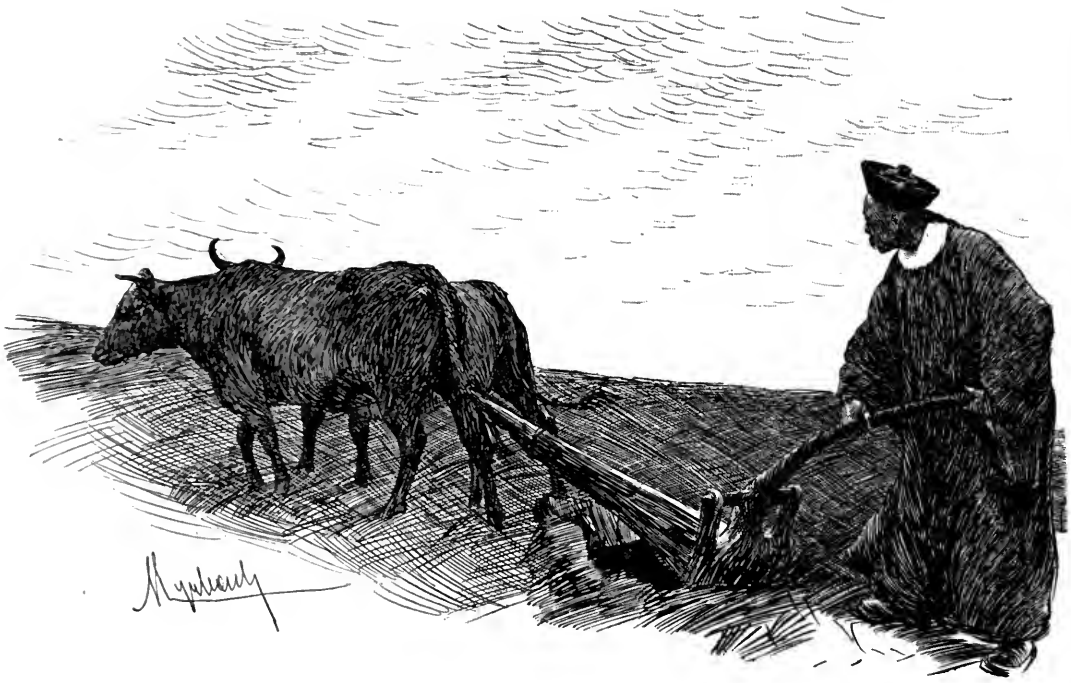
LE MAGYAR

Istvan Benko, magnat de la steppe hongroise,
Le même qui portait au pouce une turquoise
Qui pâlissait, dit-on, quand le Turc arrivait,
Prodigua follement tout le bien qu'il avait.
Ce seigneur fut vraiment magnifique; et l'on conte
Que, dans un bal champêtre, un jour, le riche comte
Vint, parmi ses vassaux, en superbes habits,
Couvert de diamants, de saphirs, de rubis
Et de lourds sequins d'or, qu'il avait, par caprice,
Mal attachés exprès au drap de sa pelisse,
Afin que, tout le temps qu'il serait à danser,
Ils tombassent par terre et qu'on pût ramasser.
Certes, les pauvres gens ne s'en firent pas faute.
Mais, quand ce fut fini, leur noble et puissant hôte
Alla droit vers un vieux qui, resté dans son coin,
S'était croisé les bras en regardant de loin,
Vrai Magyar, en manteau de laine aux larges manches,
En talpack noir, et dont les deux moustaches blanches
Tombaient sévèrement sous un nez de vautour.

« Je voudrais te donner quelque chose à ton tour,
Père, lui dit le comte Istvan avec malice;
Mais je n'ai plus un seul sequin sur ma pelisse.
Dis-moi : Pourquoi n'as-tu voulu rien ramasser? »

Le vieillard répondit :

« Il fallait se baisser. »



LA RÉPONSE DE LA TERRE

Le Fils du Ciel laboure une fois dans l'année.

Pour remplir ce devoir, à la date ordonnée,
Un jour, Kang-Hi, le sage empereur, se courbait
Sur un soc attelé de bœufs blancs du Thibet.
Sans voir la foule immense et de loin accourue,
L'illustre Taï-Tsing conduisait sa charrue
Et regardait, rêveur et se parlant tout bas,
Le sol gras et fécond s'ouvrir devant ses pas;
Et, creusant son sillon, il murmurait :

« O Terre!
La vie est une énigme, et la mort un mystère.
Mais toi, dont les épis balancés par les vents
Sont engraissés des morts pour nourrir les vivants,
O toi, mère du cèdre et de la graminée,
Tu dois savoir le mot de notre destinée.
Sur ce problème, auquel en vain j'ai réfléchi,
Réponds-moi donc. Je suis Kang-Hi, fils de Chun-Tchi ;
Et mon bras a vaincu le Thibet et Formose;
Et je suis grand parmi les plus grands, sans qu'on m'ose
Adresser la parole en élevant la voix
Avant d'avoir frappé du front le sol neuf fois ;
Je suis le maître, à qui toute chose est permise ;
Pourtant mon cœur est humble, et mon âme est soumise
Et je n'ai pas l'orgueil que mes aïeux ont eu.

Pour grandir en sagesse et pour croître en vertu,
J'ai fait graver, fidèle aux antiques usages,
Aux murs de mon palais les sentences des sages,
Tel qu'un jeune homme suit les conseils d'un barbon.
Je hais les courtisans, et, si j'étais moins bon,
Je voudrais ordonner qu'on leur coupât la langue.
Je suis doux ; je défends, sous peine de la cangue,
De noyer les enfants du sexe féminin.
Je suis subtil ; je sais greffer un pommier nain
Sur un rosier, selon les lois de la physique,
Je touche de divers instruments de musique,
Et je lis couramment, et fais des vers d'amour.
Je suis brave, non pas comme l'affreux Timour,
Par vain désir de gloire et par goût sanguinaire,
Mais pour tomber, avec le fracas du tonnerre,
Sur le Mongol camard et le Russe sans Dieu,
S'ils osent attaquer l'Empire du Milieu.
Je suis savant ; je sais les rites et les codes.
Je suis pieux ; je rends hommage, en leurs pagodes,
Aux bonzes de Kong-Tsé comme aux prêtres de Fô,
Et je protège aussi Jésus, le Dieu nouveau,
Qui naquit d'une vierge et qui veut que l'on s'aime.
Je suis juste, et prétends que tout le blé qu'il sème
Au temps de la moisson revienne au laboureur.
Enfin je suis un bon, sage et grand empereur,
Et mon nom est béni par quiconque respire,
Du levant au ponant, dans le Céleste Empire.
Et maintenant, ô toi dont la fécondité
Nous accorde le riz, le froment et le thé,
O Terre maternelle, où chaque créature
Cherche sa vie et trouve enfin sa sépulture,
Et qui de tout au monde es la cause et l'effet,
Dis, que restera-t-il de tout ce que j'ai fait?
Réponds-moi, pour cela fallût-il un miracle! »

Mais sa charrue alors rencontrant un obstacle,
Kang-Hi creusa le sol d'un plus puissant effort,
Et fit sortir de terre une tête de mort.

L'UN OU L'AUTRE

C'ÉTAIT en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin, un homme, à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait : « Présent! » à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le girondin mourait comme le royaliste.

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom : « Charles Leguay! »
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.

L'homme éclata de rire en disant :

« J'ai le choix. »

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit :

« Vous avez donc tous deux le même nom ?

— Nous sommes prêts tous deux, fit le vieillard.

— Non, non,
Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle. »

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.

Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés :

« Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas. »

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
L'héroïque marché fut très court à débattre :
« Marié, n'est-ce pas?

— Oui.

— Combien d'enfants?

— Quatre. »

Le greffier répétait en riant :

« Dépêchons!

— C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. Marchons! »

MORT

DU

GÉNÉRAL WALHUBERT

Le soleil d'Austerlitz n'a pas encore lui.

Avec ses maréchaux groupés autour de lui,
Et, près de là, tenant en réserve sa garde,
Du haut d'un mamelon Napoléon regarde,
Monté sur un cheval gris aux naseaux fumants,
S'en aller, l'arme au bras, les derniers régiments
Vers la plaine déjà par d'autres occupée.
Tous l'acclament. Aux chefs saluant de l'épée,
L'empereur fait un signe, et quand passe un drapeau,
Calme, il porte la main à son petit chapeau.
Dans cette steppe au loin par la brume obscurcie,
Tout ce qu'ont de soldats l'Autriche et la Russie
Aujourd'hui va barrer la route au conquérant.
L'heure est grave. Effrayé presque d'être si grand,

Celui qui vient dans Ulm d'écraser l'Allemagne
Et qui, pour terminer d'un seul coup la campagne,
Veut, une fois de plus, ce soir, être vainqueur,
Sent un léger frisson lui traverser le cœur.
— N'as-tu jamais aucun vertige, aigle qui planes? —

Or, comme défilait au pas le corps de Lannes,
— On en était à la brigade Walhubert, —
Le soleil, jusqu'alors de nuages couvert,
Éclaira tout à coup l'immense paysage;
Et le grand fataliste y voyant un présage
Et sentant que l'espoir en son cœur renaissait,
Sourit au général Walhubert qui passait.

L'obscur soldat partit, ivre de ce sourire.

La veille d'Austerlitz, on avait fait prescrire,
De peur de dégarnir les rangs, que les blessés,
Officiers ou soldats, ne fussent ramassés
Que le soir, une fois la bataille finie.
Chose affreuse! ils devaient traîner leur agonie
Dans ce champ clos glacé par la bise du nord,
Où la pitié viendrait seulement quand la mort
Aurait enfin cuvé sa sanglante débauche.

Le maréchal devait opérer sur la gauche,
Par la route d'Olmütz, forte position
Prise par Lichtenstein et par Bagration;
Et Walhubert servait sous lui. — Quelle tuerie!
D'abord ce fut un grand choc de cavalerie,
Et les carrés français, sur leurs quadruples fronts,
Eurent à repousser quatre-vingts escadrons;
Puis Kellermann, sabrant, nous fit la place nette;
Et nos vieux régiments, croisant la baïonnette,
Marchèrent, les tambours devant, l'aigle au milieu,
Vers Pratzen, où tonnaient trente bouches à feu.
Quand ces grands mouvements sous le canon s'opèrent,
C'est terrible! Combien de braves gens tombèrent
Dans cette plaine où rêve aujourd'hui le berger!
Castex, le colonel du treizième léger,
Un officier superbe et de très haute taille,
Fut frappé d'une balle au front, et la mitraille
Enleva d'un seul coup un groupe de tambours.
N'importe! Sur Pratzen, dont brûlaient les faubourgs
Et dont les grenadiers du czar gardaient l'entrée,
Nos petits fantassins, en colonne serrée,
S'avançaient lentement, commandés par Suchet;
Et, dans cet ouragan formidable, on marchait :
— Car, pour vaincre, il fallait prendre cette bourgade.

Ce fut à Walhubert d'enlever sa brigade,
A Walhubert, à qui l'Empereur a souri!

« En avant! » commanda le héros.

A ce cri,
D'un effort furieux ses bataillons partirent;
Et par un feu nourri les Russes répondirent;
Et comme Walhubert, joyeux, caracolait,
Poitrine au vent et sabre à la main, un boulet
Le jeta sur le sol, la cuisse fracassée.

La colonne d'attaque était trop bien lancée :
Elle ne cessa pas pour si peu de courir.
Mais, comme des soldats venaient le secourir,
L'intrépide blessé les écarta d'un signe,
Et dit sévèrement :

« Eh bien! Et la consigne!
Qu'on me prenne un drapeau russe pour mon linceul!...
Grenadiers, à vos rangs!... Je veux mourir tout seul!... »

LE FILS DE L'EMPEREUR

A Paul Lelièvre

En mil huit cent trente-un, au début du printemps,
Son Altesse le duc de Reichstadt eut vingt ans.
Parfois on trouve encor quelqu'un qui se souvienne
De l'avoir vu passer sur le Prater, à Vienne,
Et qui vous contera qu'il était sans rival
Pour faire parader et volter un cheval.
En uniforme blanc, des croix plein la poitrine,
Il montait son bai-brun, à l'ardente narine,
Sans qu'on songeât, devant ce passant coutumier,
Au fils de l'empereur Napoléon premier ;
Et les braves Viennois, certes, ne pouvaient croire
Que de l'Empire mort et de sa vieille gloire
Ce major autrichien conservât le regret.
Seulement on a su depuis qu'il en mourait.

Il n'avait pas dix ans, pâle et chétive Altesse
Dans le parc de Schœnbrunn promenant sa tristesse,

Jeune aiglon se sentant vaguement prisonnier,
Quand, dans un carrefour désert, un jardinier,
Grand vieillard aux traits durs, à la moustache grise,
Prit par le bras l'enfant tout troublé de surprise;
Puis, écartant sa veste et montrant sur son cœur
Un ruban rouge auquel pendait la croix d'honneur,
Cet homme, apparemment un des vieux de la vieille
Que Bonaparte aimait à tirer par l'oreille,
Lui cria :

« Monseigneur, connaissez-vous cela?... »

Le duc fondit en pleurs; mais, depuis ce temps-là,
Avec le froid chagrin d'un cœur qui désespère,
Tous les jours, à toute heure, il pensait à son père.
En cachette, le soir, l'enfant impérial,
Lisant les *Bulletins* et le *Mémorial,*
Évoquait les combats fameux, la Grande Armée,
Les aigles scintillant dans la rouge fumée,
Et, dominant de loin la guerre et son horreur,
Là-bas, sur le coteau, son père, l'Empereur,
Dans un ciel triomphal où plane une Bellone;
Et, la nuit, il voyait en rêve la Colonne!

Il en mourait!

Un jour que cette obsession
Le torturait avec plus d'obstination,
Pour dompter à tout prix sa pensée orageuse,
Le duc se fit seller une bête ombrageuse,
Un barbe très rétif que nul n'osait monter.
Hors de Vienne, il le fit galoper et trotter,
Et sur les grands chemins alors couverts de neige
Il plia l'animal aux travaux du manège.
Tout le jour il courut ainsi. Le cavalier,
A force de fatigue, enfin put oublier
Le glorieux souci dont son âme était pleine.
Mais, s'étant arrêté, le soir, dans une plaine,
Au moment où le froid soleil de la saison
Tombait, rouge et brumeux, derrière l'horizon,
Il ne reconnut pas le morne paysage.
Il s'était égaré. Lui soufflant au visage,
Un âpre vent du nord le faisait frissonner;
Et le duc de Reichstadt voulut s'en retourner,
Car il se sentait mal et grelottait la fièvre.

Une femme passa, conduisant une chèvre.

« Où suis-je? lui dit-il. J'ai perdu mon chemin. »

Alors la paysanne indiqua de la main
Un clocher de village à l'ancien roi de Rome;
Et, tout en souriant à l'élégant jeune homme,
Elle jeta ces mots, sans plus s'en soucier :

« Vous êtes à Wagram, mon petit officier. »

LE NAUFRAGÉ

A Constant Coquelin

Devant le cabaret qui domine la rade,
Maître Jean Goëllo, le rude camarade,
Le vieux gabier manchot du bras droit, le marin
Qu'un boulet amputa le jour de Navarin,
La pipe aux dents, buvant son grog par intervalles,
Conte, les soirs d'été, ses histoires navales
Aux pilotins du port attablés avec lui.

« Oui, mes enfants, voilà soixante ans aujourd'hui,
Leur dit-il, que je suis entré dans la marine
Et que j'ai pris la mer sur la *Belle-Honorine*,

Un trois-mâts, éreinté, pourri, tout au plus bon
A brûler, qui faisait voile pour le Gabon,
Avec le vent arrière et la brise bien faite.
J'avais grandi, pieds nus, à pêcher la crevette
Avec un vieux, — mon oncle, à ce qu'on prétendait, —
Qui rentrait tous les soirs ivre et qui me battait.
Tout enfant, j'ai beaucoup pâti, je puis le dire;
Mais, une fois à bord, ce fut encor bien pire,
Et c'est là que j'appris à souffrir sans crier.
Primo : notre navire était un négrier,
Et, dès qu'on fut au large, on ne tint plus secrète
L'intention d'aller là-bas faire la traite.
Le capitaine était toujours rond comme un œuf
Et menait l'équipage à coups de nerf de bœuf.
Tous retombaient sur moi; — la chose est naturelle,
Un mousse! — Je vivais au milieu d'une grêle
De coups; à chaque pas sur le pont, je tremblais
Et je levais le bras pour parer les soufflets.
Ah! nul n'avait pitié de moi. C'était bien rude;
Mais dans les temps d'alors, on avait l'habitude
D'assommer un enfant pour en faire un marin;
Et je ne pleurais plus tant j'avais de chagrin.
Enfin j'aurais fini par crever de misère,
Quand je fus consolé par un ami sincère.
Dieu — nous y croyons tous; en mer, il le faut bien! —
Chez ces hommes méchants avait mis un bon chien.
Traité comme moi-même, il vivait dans les transes,
Et nous fûmes bientôt de vieilles connaissances.
C'était un terre-neuve, et Black était son nom;
Noir, avec des yeux d'or; et ce doux compagnon
Dès lors ne me quitta guère plus que mon ombre.
Et par les belles nuits aux étoiles sans nombre,
Quand il ne restait plus que les hommes de quart,
Accroupi sur le pont avec Black à l'écart,
Dans un recoin formé d'une demi-douzaine
De ballots arrimés près du mât de misaine,
Et mes deux bras passés au cou du brave chien,
Je déchargeais mon cœur en pleurant près du sien.
Oui, je pleurais, bercé par le bateau qui tangue,
Tandis qu'il me léchait avec sa grosse langue.

Mon pauvre Black! Allez! je songe à lui souvent.

Nous avions eu d'abord bonne mer et bon vent;
Mais, un jour qu'il faisait une chaleur atroce,
Notre vieux capitaine — une bête féroce,
C'est vrai, mais bon marin, on ne peut le nier! —
Fit une étrange moue et dit au timonier :

« Vois donc ce grain là-bas... La drôle de visite!... »

L'autre répond :

« Il est bien noir et vient bien vite!

— Holà! hé! tu vas voir comment je le reçois...
Hale bas le clin-foc!... Serre le catacois! »

Bah! c'était la tempête; et toujours trop de toile!
On serre les huniers, on cargue la grand'voile;
Enfin le loup de mer prend ses précautions.
Mais le navire était trop vieux, et nous dansions,
Mes enfants, que le diable en aurait pris les armes.
On travaillait, malgré l'orage et ses vacarmes;
Mais quand on eut de l'eau plein la cale, il fallut
S'occuper promptement des moyens de salut.
Harassés, aveuglés, trempés comme une soupe,
Pour la mettre à la mer nous parions la chaloupe,
Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,
Voilà le pont qui crève avec un bruit pareil
Au fracas d'un vaisseau qui lâche sa bordée.
Nous coulions.

On ne peut pas se faire une idée
De l'émoi que vous cause un de ces plongeons-là.

Moi, pendant la minute où le bateau coula
En tournant sur lui-même avec un air stupide,
Je revis mon passé dans un éclair rapide;
Oui, tout, notre vieux port, ses mâts et son clocher,
Et la plage où j'allais, pieds nus, sur le rocher,
Et le sable semé de méduses vermeilles...

Brusquement, l'eau m'emplit la bouche et les oreilles.

Je n'aurais pas été longtemps à patauger
Et j'allais m'engloutir, ne sachant pas nager,
Lorsque Black me saisit au collet par la gueule.
Justement la chaloupe avait surnagé seule;
Elle était près de nous; le chien, d'un brave effort,
Me pousse jusque-là: j'en empoigne le bord
Et je saute dedans avec la bonne bête!
Quant à notre trois-mâts, l'effroyable tempête
N'en avait épargné que le mousse et son chien,
Dans ce canot sans mâts, sans avirons, sans rien!

Quoique gamin, j'avais le cœur plein de courage;
Mais, deux heures après, quand se calma l'orage,
Je compris, en songeant à mon sort froidement,
Qu'à moins de rencontrer en mer un bâtiment,
Je ne parviendrais pas à regagner la terre.
J'étais seul sur le vaste océan solitaire,
Et nous n'étions sauvés de la noyade enfin,
Mon pauvre Black et moi, que pour mourir de faim!
Pas un biscuit, pas un bidon dans la cambuse,
Comme sur le fameux radeau de la *Méduse!*...
Mais abrégeons. Les bons récits sont les plus courts.
Pendant trois longues nuits et pendant trois longs jours
Notre canot flotta, balancé par la lame.
La faim grondante au ventre et l'angoisse dans l'âme,
Et perdant chaque jour l'espoir du lendemain,
Assis près de mon chien qui me léchait la main,
Sous le soleil torride ou sous la froide étoile,
J'attendis donc, sans voir apparaître une voile
A l'horizon fermant sur moi son cercle bleu.

Donc, le troisième jour, j'avais la gorge en feu
Et la fièvre, lorsque tout à coup je remarque
Que Black se rencognait dans un coin de la barque,
Qu'il avait l'air tout chose, et que son œil si bon,
D'ordinaire, et si doux, luisait comme un charbon.

« Allons, mon vieux, lui dis-je, ici! Qu'on te caresse! »

Pas du tout. Il me lance un regard de détresse.
Je m'avance, il recule et gronde entre ses dents,
Tenant toujours fixés sur moi ses yeux ardents,
Et veut happer ma main, que, d'instinct, je retire.
Et je me demandais: « Qu'est-ce que ça veut dire? »
Lorsque avec le frisson de la petite mort,
Je vois Black qui saisit le bordage et le mord,
En laissant sur le bois couler un flot de bave.
Et je devinai tout!... Sur notre atroce épave,
Le chien, pas plus que moi, n'avait bu ni mangé!
Et voilà maintenant qu'il était enragé!
Oui, celui qui m'avait sauvé du grand naufrage,
Mon chien, mon matelot, mon frère, avait la rage!
Avez-vous bien compris? Voyez-vous le tableau?
Cette barque perdue entre le ciel et l'eau,
Et, dedans, cet enfant, seul devant cette bête,
Avec le grand soleil tropical sur la tête,
Blanc de peur et tapi dans un coin du bateau.

Je cherchai dans ma poche et j'ouvris mon couteau,
Car, machinalement, chacun défend sa vie.
Il était temps. Cédant à son horrible envie,
L'animal furieux sur moi s'était jeté.
D'un brusque mouvement du corps je l'évitai,
Je le pris par la nuque, et, le sentant se tordre
Et tâcher de tourner la tête pour me mordre,
Je pus le terrasser enfin sous mon genou;
Puis, tandis qu'il roulait ses pauvres yeux de fou,
Et que sous moi ses flancs ronflaient comme une forge,
Je lui plongeai trois fois mon couteau dans la gorge...
J'avais tué mon seul et mon premier ami!

Comment je fus trouvé plus tard, mort à demi,
Et tout couvert du sang que vomit le cadavre,
Par les hommes d'un brick qui retournait au Havre,
Qu'importe?

Depuis lors, j'ai bien souvent tué.
En guerre, n'est-ce pas? on s'est habitué.
Je fus du peloton, un jour, à la Barbade,
Qui devait fusiller mon meilleur camarade;
Et cela ne m'a pas donné le cauchemar.
Sous le contre-amiral Magon, à Trafalgar,
Ma hache a bien coupé, pendant les abordages,

Plus de dix mains d'Anglais s'accrochant aux cordages ;
Je n'y pense jamais, pas plus qu'au peloton.
A Plymouth, j'ai plongé, pour m'enfuir du ponton,
Mon poignard dans le dos à deux factionnaires,
Et sans m'en repentir jamais, mille tonnerres !

Mais d'avoir évoqué ce souvenir ancien,
De vous avoir conté le meurtre de mon chien,
Je ne dormirai pas de la nuit, et pour cause...

Garçon, un second grog !... Et parlons d'autre chose ! »

LA VEILLÉE

A MADAME EUGÉNIE DOCHE

I

Dès que son fiancé fut parti pour la guerre,
Sans larmes dans les yeux ni désespoir vulgaire,
Irène de Grandfief, la noble et pure enfant,
Revêtit les habits qu'elle avait au couvent,
La robe noire avec l'étroite pèlerine
Et la petite croix d'argent sur la poitrine.
Elle ôta ses bijoux, ferma son piano,
Et, gardant seulement à son doigt cet anneau,
Seul souvenir du soir de printemps où, ravie,
Au vicomte Roger elle engagea sa vie,
Aveugle à ce qu'on fait et sourde à ce qu'on dit,
Près du foyer, stoïque et pâle, elle attendit.
Roger, quand il connut la première défaite,
Comme un heureux qu'on trouble au milieu d'une fête,
Soupira, mais agit en homme brave et prompt.
Prenant congé d'Irène, et coupant sur son front
Une boucle de fins cheveux, il l'avait mise
Dans un médaillon d'or porté sous la chemise;
Puis, sans qu'on le retînt ni qu'on le retardât,
Il s'était engagé comme simple soldat.

On sait trop ce que fut cette guerre.

Impassible
Et de l'absent aimé parlant le moins possible,

Irène, tous les jours, à l'heure où le piéton
Descendait, sac au dos, la route du canton,
Le regardait venir, assise à la fenêtre ;
Et lorsqu'il s'éloignait sans déposer la lettre,
Elle étouffait un long sanglot ; et c'était tout.

Le vicomte écrivait ; et jusqu'au milieu d'août,
Irène n'eut pas l'âme encor trop alarmée.
Enfin il fut bloqué dans Metz avec l'armée ;
Et sachant seulement d'un fuyard de là-bas
Qu'il n'avait point péri dans les premiers combats,
Irène, devant tous domptant ses pleurs rebelles,
Eut le courage alors de vivre sans nouvelles.
On la vit devenir plus pieuse qu'avant ;
Elle passait sa vie à l'église ; et souvent
Elle allait visiter les pauvres du village,
Parlant plus longuement et donnant davantage
A ceux dont les enfants par la guerre étaient pris.
C'était le temps affreux du siège de Paris ;
Gagnant toute la France ainsi qu'une gangrène,
L'invasion touchait presque au château d'Irène ;
Des uhlans fourrageaient dans le pays voisin.
Le curé de l'endroit et le vieux médecin
Avaient beau, chaque soir, au foyer de famille,
Ne parler que de mort devant la jeune fille,
Elle n'avait au cœur aucun pressentiment.
— Roger était à Metz avec son régiment ;
A sa dernière lettre il était sans blessure ;
Il vivait, il devait vivre ; elle en était sûre.
— Et, forte de l'espoir des fidèles amours,
Le chapelet aux doigts, elle attendait toujours.

II

Un matin, elle fut en sursaut réveillée.
Là-bas, au bout du parc, sous l'épaisse feuillée,
Des coups de feu pressés annonçaient l'ennemi.
La noble enfant rougit d'abord d'avoir frémi ;
Elle voulait, ainsi que Roger, être brave.
Comme s'il ne se fût rien passé de plus grave,
Calme, elle s'habilla, puis, ayant achevé
Sa prière du jour sans omettre un *Ave*,
Descendit au salon, le sourire à la bouche.

Ce n'était presque rien, une simple escarmouche.
Des soldats bavarois, venus en éclaireurs
Et brusquement surpris par quelques francs-tireurs,
S'enfuyaient. Tout, au loin, rentrait dans le silence.

« Il faudrait établir, dit-elle, une ambulance. »

En effet, on avait justement ramassé
Sur le lieu du combat un officier blessé,
Un Bavarois, le cou traversé d'une balle ;
Et quand on apporta ce grand jeune homme pâle,
Les yeux clos, et saignant sur un vieux matelas,
Sans trembler d'un frisson, sans pousser un hélas,
Irène le fit mettre avec sollicitude
Dans la chambre où Roger demeurait d'habitude,
Quand, pour faire sa cour, il venait au château.
Elle porta dehors la veste et le manteau
Tout noirs de sang, pendant qu'on couchait le malade,
Gronda le vieux valet qui prenait l'air maussade
Et qui ne montrait pas assez d'empressement,
Et, quand le docteur fit le premier pansement,
L'assista de ses mains ainsi qu'une sœur grise.
Enfin quand, le regard tout rempli de surprise
Et de reconnaissance heureuse, le blessé
Se fut parmi les doux oreillers affaissé,
Elle s'assit devant cette tête assoupie,
Demanda du vieux linge et fit de la charpie.
— C'était ainsi qu'Irène entendait le devoir.

Le soir du même jour, le docteur vint revoir
Son malade, et, faisant étrangement la moue,
Il dit entre ses dents :

« Oui ! le sang à la joue,
Le pouls trop vif... Allons ! une mauvaise nuit...
La fièvre, le délire et tout ce qui s'ensuit !

— Mourra-t-il? dit Irène, un frisson sur la lèvre.

— Qui sait? Je vais tâcher de couper cette fièvre.
Cette formule-ci souvent a du succès.
Mais il faut que quelqu'un observe les accès,
Le veille jusqu'au jour et le soigne avec zèle.

— Je suis prête, docteur.

— Non pas, mademoiselle.
L'un de vos gens peut bien...

— Non, docteur, car Roger
Peut-être est prisonnier, malade, à l'étranger.
S'il lui fallait les soins que ce blessé demande,
Je voudrais qu'il les eût des mains d'une Allemande.

— Soit! dit le vieux docteur en lui tendant la main.
Vous allez donc veiller ici jusqu'à demain.
Il suffit d'un accès de fièvre pour qu'il meure;
Donnez la potion de quart d'heure en quart d'heure.
Au jour je reviendrai pour juger de l'effet. »

Puis il partit, laissant Irène à ce chevet.

III

Elle était là, depuis une minute à peine,
Lorsque le Bavarois, se tournant vers Irène,
Et sur la jeune fille ouvrant l'œil à demi :

« Ce médecin, dit-il, me croyait endormi;
Mais j'ai tout entendu. Merci, mademoiselle,
Merci du fond du cœur, moins pour moi que pour celle
A qui vous me rendrez et qui m'attend là-bas! »

Elle lui répondit :

« Ne vous agitez pas.
Dormez. C'est du repos que dépend votre vie.

— Non, reprit-il, il faut d'abord que je confie
Le secret que j'ai là; car la mort peut venir.
J'ai fait une promesse et je veux la tenir.

— Parlez donc, dit Irène, et soulagez votre âme.

— La guerre... Non, la guerre est une chose infâme!
C'était le mois dernier, sous Metz... J'eus le malheur
De tuer un Français... »

Pour cacher sa pâleur,
Irène de la lampe abaissa la lumière.

Il reprit :

« Nous allions surprendre une chaumière
Où les vôtres s'étaient fortifiés. Ce fut
Comme font les chasseurs quand ils vont à l'affût.
Vers le poste français, par une nuit très sombre,
L'arme prête, muets, nous nous glissons en nombre,
Le long de peupliers disposés en rideaux.
J'enfonce, le premier, mon sabre dans le dos
Du soldat qui faisait sentinelle à la porte;
Il tombe sans avoir même crié main-forte;
Nous prenons la masure, et tout est massacré! »

Irène se cacha les yeux.

« Tout effaré
Du combat, je sortais de ce lieu de carnage,
Quand la lune soudain déchirant un nuage
Me fit voir, éclairé de son pâle reflet,
Un soldat se tordant par terre et qui râlait,
Le soldat que mon sabre avait percé, le même!
Me sentant pris pour lui d'une pitié suprême,
Je me mis à genoux, voulant le secourir:
Mais il me dit : « Il est trop tard... Je vais mourir...
Vous êtes officier... gentilhomme, peut-être!...
— Oui. Que puis-je pour vous? — Seulement me promettre
De renvoyer ceci, dit-il en saisissant

Un médaillon caché dans sa poitrine en sang,
A... » Mais son dernier souffle emporta sa pensée;
Le nom de son amante ou de sa fiancée
Par le pauvre Français ne fut pas achevé.
En voyant un blason sur le bijou gravé,
Je l'emportai, gardant pour plus tard l'espérance
De découvrir parmi la noblesse de France
La femme à qui revient ce legs du soldat mort.
Le voici, gardez-le ; mais jurez-moi d'abord,
Si la mort ne doit pas ici me faire grâce,
Que vous accomplirez ce devoir à ma place. »

Et sur le médaillon offert par l'étranger
Irène reconnut le blason de Roger.
Alors, le cœur tordu d'une douleur mortelle :

« Je le jure, monsieur. Dormez en paix! » dit-elle.

IV

Le blessé, soulagé d'avoir fait cet aveu,
S'est assoupi. Le sein palpitant, l'œil en feu,
Irene près de lui reste debout, sans larmes.

Oui, son amant est mort. Ce sont bien là ses armes,
C'est bien là son blason aussi fameux qu'ancien,
Et le sang qui noircit ce bijou, c'est le sien!
Ce n'est pas d'une mort héroïque et guerrière
Qu'a succombé Roger, mais frappé par derrière,
Sans pouvoir appeler ses amis, sans crier;
Et cet homme qui dort là, c'est son meurtrier!
C'est bien son meurtrier; il s'est vanté de l'être,
D'avoir frappé Roger dans le dos, comme un traître;
Et maintenant il dort son lourd sommeil épais,
Et c'est à lui qu'Irène a dit : « Dormez en paix! »
Et, comme une suprême et cruelle ironie,
Elle doit de ce front écarter l'agonie,
Rester à ce chevet jusqu'au soleil levant,
Comme une bonne mère auprès de son enfant;
Elle doit lui verser de quart d'heure en quart d'heure
Le remède prescrit pour empêcher qu'il meure ;
Cet homme y compte bien; il repose, abrité
Sous le toit protecteur de l'hospitalité;
Le flacon qui contient sa vie est sur la table;
Il attend!... N'est-ce pas que c'est épouvantable?

Quoi! lorsqu'elle se sent lentement envahir
Par tout ce que contient d'affreux le mot : haïr;
Lorsque gronde en son sein la colère terrible
Qui dirige le bras de Jahel, dans la Bible,
Quand elle cloue au sol le front de Sisara,
Cet Allemand maudit, elle le sauvera!
Allons donc! On n'est pas à ce point généreuse!
Quand elle cède presque à la pensée affreuse,
A l'atroce désir de tirer du fourreau
Le sabre avec lequel a frappé ce bourreau
Et dont brille en un coin le lourd pommeau de cuivre,
Pour obéir aux vains préjugés et pour suivre
On ne sait quel devoir et quel respect humain,
Elle-même mettra dans cette horrible main
Par qui toute sa joie ici-bas fut ravie,
Le repos, le sommeil, la guérison, la vie!
Jamais! Cette fiole, elle va la briser.
Mais non, c'est inutile. Elle n'a qu'à laisser
S'accomplir le destin; pour servir sa vengeance,
Il semble qu'avec elle il soit d'intelligence :
Ce malade, elle n'a qu'à le laisser mourir...
Oui, le remède est là qui pourrait le guérir.
Mais ne peut-elle pas s'être, une heure, endormie?

Puis elle fond en pleurs et s'écrie : « Infamie! »

Et la lutte durait encor, quand l'Allemand,
Tiré de son sommeil par un gémissement,
S'agita dans un rêve, et, fiévreux, dit : « A boire! »

Irène alors leva vers le vieux Christ d'ivoire
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
Un sublime regard de martyre, et pâlit,

Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
Versa le contenu du flacon dans un verre,
Et délicatement fit boire le blessé.

Seigneur, vous avez vu, seul, ce qui s'est passé
Au chevet de ce lit, dans ces heures funèbres.
Lorsque l'Esprit du mal parla dans ces ténèbres,
Vous qui fûtes conduit au désert par Satan
Et n'avez qu'à la fin pu lui dire : « Va-t'en ! »
Vous pardonniez, Seigneur, à cette âme tentée.
Lorsque l'épreuve enfin fut par elle acceptée,
Vous seul étiez témoin et vous seul approuviez !
Vous souvenant alors du Mont des Oliviers,
Où, frémissant devant l'approche du supplice,
Vous disiez : « O mon père, éloignez ce calice ! »
Vous avez eu pitié de ce cœur trop puni,
Seigneur, et je suis sûr que vous avez béni !

V

Mais quand le médecin, qui revint vers l'aurore,
La vit près du blessé, le faisant boire encore
Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants,
Il s'aperçut qu'Irène avait les cheveux blancs.

L'EXILÉE

De douces fleurs... mouillées des larmes du sincère amour.
SHAKESPEARE. — *Hamlet.*

De mes grands chagrins je fais de petites chansons.
HENRI HEINE. — *Intermezzo.*

INVOCATION

Enfant blonde aux doux yeux, ô rose de Norvège,
Qu'un jour j'ai rencontrée aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige!

Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman,
Je t'aime et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec un talisman.

Quand tu parus, naïve et d'or vivant coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.

Voyageur, je devais partir le lendemain;
Mais tu m'as pris mon cœur sans pouvoir me le rendre,
Alors que pour l'adieu je t'ai touché la main.

A ce dernier bonheur j'étais loin de m'attendre,
Et je me croyais mort à toutes les amours;
Mais j'ai vu ton regard spirituel et tendre,

Et tout m'a bien prouvé, dans les instants trop courts
Passés auprès de toi, blonde sœur d'Ophélie,
Que je pouvais aimer encore, et pour toujours.

Et je ne me dis pas que c'est une folie,
Que j'avais dix-sept ans le jour où tu naquis;
Car le triste passé, je l'efface et l'oublie.

Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis!

LA MÉMOIRE

Souvent, lorsque, la main sur les yeux, je médite,
Elle m'apparaît, svelte et la tête petite,
Avec ses blonds cheveux coupés courts sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront,
La chère vision que malgré moi j'ai fuie?
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende
L'incarnat de sa bouche adorablement grande?
Oui, les astres sont purs, mais aucun, dans les cieux,
Aucun n'est éclatant et pur comme ses yeux;
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide.
Ah! devant tant de grâce et de charme innocent,
Le poète qui veut décrire est impuissant;
Mais l'amant peut du moins s'écrier : « Sois bénie,
O faculté sublime à l'égal du génie,
Mémoire, qui me rends son sourire et sa voix,
Et qui fais qu'exilé loin d'elle, je la vois! »

RÉPONSE

Mais je l'ai vu si peu! » disiez-vous l'autre jour. —
Et moi, vous ai-je vue en effet davantage?
En un moment mon cœur s'est donné sans partage.
Ne pouvez-vous ainsi m'aimer à votre tour?

Pour monter d'un coup d'aile au sommet de la tour,
Pour emplir de clartés l'horizon noir d'orage,
Et pour nous enchanter de son puissant mirage,
Quel temps faut-il à l'aigle, à l'éclair, à l'amour?

Je vous ai vue à peine, et vous m'êtes ravie!
Mais à vous mériter je consacre ma vie
Et du sombre avenir j'accepte le défi.

Pour s'aimer faut-il donc tellement se connaître,
Puisque, pour allumer le feu qui me pénètre,
Chère âme, un seul regard de vos yeux a suffi?

A UN ANGE GARDIEN

Mon rêve, par l'amour redevenu chrétien,
T'évoque à ses côtés, ô doux ange gardien,
Divin et pur esprit, compagnon invisible
Qui veilles sur cette âme innocente et paisible!
N'est-ce pas, beau soldat des phalanges de Dieu,
Qui, pour la protéger, fais toujours, en tout lieu,
Sur l'adorable enfant planer ton ombre ailée,
Que ta chaste personne est moins immaculée,
Que ton regard, reflet des immenses azurs,
Et que le feu qui brille à ton front, sont moins purs,
Dans leur sublime essence au paradis conquise,
Que le cœur virginal de cette enfant exquise?
O toi qui de la voir as toujours la douceur,
Bel ange, n'est-ce pas qu'elle est comme ta sœur?

O céleste témoin qui sais que sa pensée,
Par une humble prière au matin commencée,
Dans ses rêves du soir est plus naïve encor,
N'est-ce pas qu'en voyant s'abaisser ses cils d'or
Sur ses yeux ingénus comme ceux des gazelles,
Tu t'étonnes parfois qu'elle n'ait pas des ailes?

PITIÉ DES CHOSES

La douleur aiguise les sens;
— Hélas! ma mignonne est partie! —
Et dans la nature je sens
Une secrète sympathie.

Je sens que les nids querelleurs
Par égard pour moi se contraignent,
Que je fais de la peine aux fleurs
Et que les étoiles me plaignent.

La fauvette semble en effet
De son chant joyeux avoir honte,
Le lys sait le mal qu'il me fait,
Et l'étoile aussi s'en rend compte.

En eux j'entends, respire et vois
La chère absente, et je regrette
Ses yeux, son haleine et sa voix,
Qui sont astres, lys et fauvette.

VIE ANTÉRIEURE

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix du labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure;
S'il est vrai que dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première;
Tu dois venir, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir;
Car tu m'en as rendu le vague souvenir,
Car en t'apercevant, blonde vierge ingénue,
J'ai frémi, comme si je t'avais reconnue,
Et lorsque mon regard au fond du tien plongea,
J'ai senti que nous nous étions aimés déjà.
Et depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
Voulant y découvrir notre pays natal;
Et dès que la nuit monte au ciel oriental,
Je cherche du regard dans la voûte lactée
L'étoile qui par nous fut jadis habitée.

CHANSON D'EXIL

Triste exilé, qu'il te souvienne
Combien l'avenir était beau,
Quand sa main tremblait dans la tienne
Comme un oiseau,

Et combien ton âme était pleine
D'une bonne et douce chaleur,
Quand tu respirais son haleine
Comme une fleur!

Mais elle est loin, la chère idole,
Et tout s'assombrit de nouveau;
Tu sais qu'un souvenir s'envole
Comme un oiseau;

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur;
Et tu sais qu'un amour se fane
Comme une fleur.

ESPOIR TIMIDE

Chère âme, si l'on voit que vous plaignez tout bas
Le chagrin du poète exilé qui vous aime,
On raillera ma peine, et l'on vous dira même
Que l'amour fait souffrir, mais que l'on n'en meurt pas.

Ainsi qu'un mutilé qui survit aux combats,
L'amant désespéré qui s'en va, morne et blême,
Loin des hommes qu'il fuit et de Dieu qu'il blasphème,
N'aimerait-il pas mieux le calme du trépas ?

Chère enfant, qu'avant tout vos volontés soient faites !
Mais, comme on trouve un nid rempli d'œufs de fauvettes,
Vous avez ramassé mon cœur sur le chemin.

Si de l'anéantir vous aviez le caprice,
Vous n'auriez qu'à fermer brusquement votre main,
— Mais vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, qu'il périsse !

ROMANCE

Quand vous me montrez une rose
Qui s'épanouit sous l'azur,
Pourquoi suis-je alors plus morose ?
Quand vous me montrez une rose,
C'est que je pense à son front pur.

Quand vous me montrez une étoile,
Pourquoi le pleurs, comme un brouillard,
Sur mes yeux jettent-ils leur voile ?
Quand vous me montrez une étoile,
C'est que je pense à son regard.

Quand vous me montrez l'hirondelle
Qui part jusqu'au prochain avril,
Pourquoi mon âme se meurt-elle ?
Quand vous me montrez l'hirondelle,
C'est que je pense à mon exil.

LETTRE

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.
Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;
Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut.
Je ne poursuis pas là de chimère impossible ;
Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,
Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père
Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal, »
Et de l'humanité je connais la faiblesse ;
Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

EN AUTOMNE

Quand de la divine enfant de Norvège,
Tout tremblant d'amour, j'osai m'approcher,
Il tombait alors des flocons de neige.

Comme un martinet revole au clocher,
Quand je la revis, plein d'ardeurs plus fortes,
Il tombait alors des fleurs de pêcher.

Ah! je te maudis, exil qui l'emportes
Et me veux du cœur l'espoir arracher!
Il ne tombe plus que des feuilles mortes.

ÉPITAPHE

Dans le faubourg qui monte au cimetière,
Passant rêveur, j'ai souvent observé
Les croix de bois et les tombeaux de pierre
Attendant là qu'un nom y fût gravé.

Tu m'es ravie, enfant, et la nuit tombe
Dans ma pauvre âme où l'espoir s'amoindrit;
Mais sur mon cœur, comme sur une tombe,
C'est pour toujours que ton nom est écrit.

L'ÉCHO

J'ai crié dans la solitude :
« Mon chagrin sera-t-il moins rude,
Un jour, quand je dirai son nom? »

Et l'écho m'a répondu : « Non. »

« Comment vivrai-je, en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'oppresse,
Comme fait au mort son linceul? »

Et l'écho m'a répondu : « Seul! »

« Grâce! le sort est trop sévère!
Mon cœur se révolte! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs? »

Et l'écho m'a répondu : « Meurs! »

LIED

Rougissante et tête baissée,
Je la vois me sourire encor.
— Pour le doigt de ma fiancée
Qu'on me fasse un bel anneau d'or!

Elle part, mais bonne et fidèle;
Je vais l'attendre en m'affligeant.
— Pour garder ce qui me vient d'elle,
Qu'on me fasse un coffret d'argent!

J'ai sur le cœur un poids énorme;
L'exil est trop dur et trop long.
— Pour que je me repose et dorme,
Qu'on me fasse un cercueil de plomb!

LES TROIS OISEAUX

J'ai dit au ramier : « Pars, et va quand même,
Au delà des champs d'avoine et de foin,
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime. »
Le ramier m'a dit : « C'est trop loin! »

Et j'ai dit à l'aigle : « Aide-moi ! j'y compte ;
Et, si c'est le feu du ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir prends ton vol et monte. »
Et l'aigle m'a dit : « C'est trop haut ! »

Et j'ai dit enfin au vautour : « Dévore
Ce cœur trop plein d'elle, et prends-en ta part.
Laisse ce qui peut être intact encore. »
Le vautour m'a dit : « C'est trop tard ! »

PURGATOIRE

J'AI fait ce rêve. — J'étais mort.
Une voix dit : « Ton âme impie,
En un très misérable sort,
Va revivre afin qu'elle expie.

« Dans le bois qu'octobre jaunit
Et que le vent du nord flagelle,
Deviens le passereau sans nid.
— Merci ! Je vais voler vers elle.

Non ! Sois plutôt l'arbre isolé,
Et, dans l'ouragan qui s'irrite,
Tords ton feuillage échevelé.
— Soit ! Il se peut que je l'abrite.

— Alors, cœur plein d'amour humain,
Sois le caillou que broie et roule
Le chariot sur un grand chemin.
— Qu'importe ? si son pied me foule.

Insensé, dit enfin la voix
Qui gronda pour cet anathème,
Sois donc homme encore une fois,
Et revis, mais sans qu'elle t'aime !

ÉTOILES FILANTES

DANS les nuits d'automne, errant par la ville,
Je regarde au ciel avec mon désir,
Car si, dans le temps qu'une étoile file,
On forme un souhait, il doit s'accomplir.

Enfant, mes souhaits sont toujours les mêmes :
Quand un astre tombe, alors, plein d'émoi,
Je fais de grands vœux afin que tu m'aimes
Et qu'en ton exil tu penses à moi.

A cette chimère, hélas ! je veux croire,
N'ayant que cela pour me consoler.
Mais voici l'hiver, la nuit devient noire,
Et je ne vois plus d'étoiles filer.

OBSTINATION

VOUS aurez beau faire et beau dire,
L'oubli me serait odieux ;
Et je vois toujours son sourire
Des adieux.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Sans espoir je dois la chérir ;
J'en souffre bien, mais je préfère
En souffrir.

Vous aurez beau faire et beau dire,
Dût-elle même l'ignorer,
Je veux, fidèle à mon martyre,
La pleurer.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Seule, elle peut mon mal guérir,
Et j'aime mieux, s'il persévère,
En mourir.

SERMENT

O poète trop prompt à te laisser charmer,
Si cette douce enfant devait t'être ravie,
Et si ce cœur en qui tout le tien se confie
Ne pouvait pas pour toi frémir et s'animer?

N'importe! ses yeux seuls ont su faire germer
Dans mon âme si lasse et de tout assouvie
L'amour qui rajeunit, console et purifie,
Et je devrais encor la bénir et l'aimer.

Heureux ou malheureux, je lui serai fidèle;
J'aimerai ma douleur, puisqu'elle viendra d'elle
Qui chassa de mon sein la honte et le remord.

Vierge dont les regards me tiennent sous leurs charmes,
Si tu me fais pleurer, je bénirai mes larmes;
Si tu me fais mourir, je bénirai la mort!

ORGUEIL D'AIMER

Hélas! la chimère s'envole
Et l'espoir ne m'est plus permis;
Mais je défends qu'on me console.

Ne me plaignez pas, mes amis.
J'aime ma peine intérieure
Et l'accepte d'un cœur soumis.

Ma part est encor la meilleure,
Puisque mon amour m'est resté;
Ne me plaignez pas si j'en pleure.

A votre lampe, aux soirs d'été,
Les papillons couleur de soufre
Meurent pour avoir palpité;

Ainsi mon amour, comme un gouffre,
M'entraîne, et je vais m'engloutir;
Ne me plaignez pas si j'en souffre.

Car je ne puis me repentir,
Et dans la torture subie
J'ai la volupté du martyr;

Et s'il faut y laisser ma vie,
Ce sera sans lâches clameurs.
J'aime! j'aime! et veux qu'on m'envie!

Ne me plaignez pas si j'en meurs.

LES MOIS

JANVIER

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé;

Et que, perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois?

Hélas! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants!
Y songes-tu? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain Avril!
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il?

FÉVRIER

Hélas! dis-tu, la froide neige
Recouvre le sol et les eaux;
Si le bon Dieu ne les protège,
Le printemps n'aura plus d'oiseaux!

Rassure-toi, tendre peureuse;
Les doux chanteurs n'ont point péri.
Sous plus d'une racine creuse
Ils ont un chaud et sûr abri.

Là, se serrant l'un contre l'autre
Et blottis dans l'asile obscur,
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,
Ils attendent l'Avril futur;

Et, malgré la bise qui passe
Et leur jette en vain ses frissons,
Ils répètent à voix très basse
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,
Mon cœur où rien ne remuait,
Avant de t'avoir rencontrée,
Comme un sépulcre était muet;

Mais quand ton cher regard y tombe,
Aussi pur qu'un premier beau jour,
Tu fais jaillir de cette tombe
Tout un essaim de chants d'amour.

MARS

Parfois un caprice te prend,
Méchante amie, et tu me boudes,
Et sur le balcon tu t'accoudes
Malgré l'eau qui tombe à torrent.

Mais, vois-tu! Mars avec ses grêles
A qui succède un gai soleil,
Chère boudeuse, est tout pareil
A nos fugitives querelles.

Tels ces oiseaux, pauvres petits,
Sous ce fronton, pendant l'averse,
Et telle ta bouche perverse
Où des sourires sont blottis.

Vienne un rayon, et, la première,
Tu tourneras vers moi les yeux,
Et les oiselets tout joyeux
S'envoleront dans la lumière.

AVRIL

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

MAI

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

Seul, je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble,
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain j'entends contre les vitres,
Dans la chambre où je m'enfermai,
Les premiers insectes de Mai
Heurter leurs maladroits élytres;

En vain le soleil a souri;
Au printemps je ferme ma porte
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri;

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

JUIN

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets:

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

JUILLET

Le ciel flambe et la terre fume,
La caille frémit dans le blé;
Et, par un spleen lourd accablé,
Je dévore mon amertume.

Sous l'implacable Thermidor
Souffre la nature immobile;
Et dans le regret et la bile
Mon chagrin s'aigrit plus encor.

Crève donc, cœur trop gonflé, crève,
Cœur sans courage et sans raison,
Qui ne peux vomir ton poison
Et ne peux oublier ton rêve!

Par cet insultant jour d'été,
Cœur torturé d'amour, éclate!
Et que, de ta fange écarlate
Me voyant tout ensanglanté,

Ainsi que l'apostat antique,
Avec un blasphème impuissant,
Je jette à pleines mains mon sang
A ce grand soleil ironique!

AOUT

Par les branches désordonnées
Le coin d'étang est abrité,
Et là poussent en liberté
Campanules et graminées.

Caché par le tronc d'un sapin,
J'y vais voir, quand midi flamboie,
Les petits oiseaux pleins de joie
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,
Ils sautillent de l'onde au sol,
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur lassé de souffrir
En les admirant les envie,
Eux qui ne savent de la vie
Que chanter, aimer et mourir!

SEPTEMBRE

Après ces cinq longs mois que j'ai passés loin d'elle,
J'interroge mon cœur; il est resté fidèle.

En Mai, dans la jeunesse exquise du printemps,
J'ai souffert en songeant à ses beaux dix-sept ans.

Quand la nature en Juin de roses était pleine,
J'ai souffert en songeant à sa suave haleine.

En Juillet, quand la nuit peuplait d'astres les cieux,
J'ai souffert en songeant à l'éclat de ses yeux.

Août a flambé, Septembre enfin mûrit la vigne,
Sans que mon triste cœur s'apaise et se résigne.

Toujours son souvenir a le même pouvoir,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir.

OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux
Et voile le ciel de vapeurs moroses,
Écoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encor
Que dans leur éclat les choses demeurent;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,
Mon cœur; mais, malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer
Et saisis du moins l'heure fugitive.

Bâtis en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver, qui frappe à nos portes
Et vient balayer de son dur râteau
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

NOVEMBRE

Captif de l'hiver dans ma chambre
Et las de tant d'espoirs menteurs,
Je vois, dans un ciel de novembre,
Partir les derniers migrateurs.

Ils souffrent bien sous cette pluie;
Mais, au pays ensoleillé,
Je songe qu'un rayon essuie
Et réchauffe l'oiseau mouillé.

Mon âme est comme une fauvette
Triste sous un ciel pluvieux;
Le soleil dont sa joie est faite
Est le regard de deux beaux yeux;

Mais loin d'eux elle est exilée;
Et, plus que ces oiseaux, martyr,
Je ne puis prendre ma volée
Et n'ai pas le droit de partir.

DÉCEMBRE

Le hibou parmi les décombres
Hurle, et Décembre va finir;
Et le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres,
L'aurais-tu voulu retenir?
Combien seront, dans l'avenir,
Brillants et purs; et combien, sombres:

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose!

Le temps qui s'écoule fait bien;
Et mourir ne doit être rien,
Puisque vivre est si peu de chose.

Jeunes filles

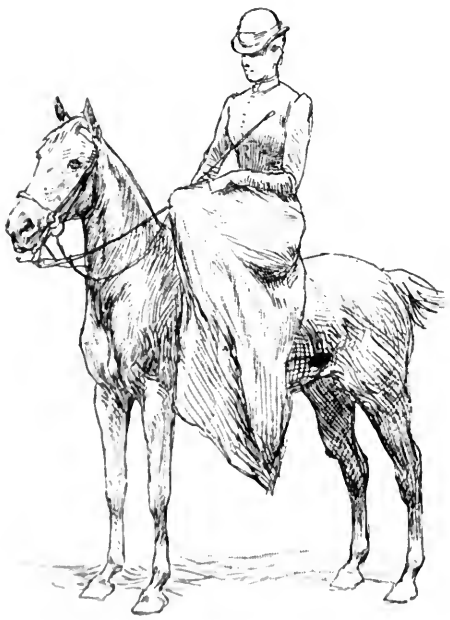
L'AMAZONE

A Paul Bourget

Devant le frais cottage au gracieux perron,
Sous la porte que timbre un tortil de baron,
Debout entre les deux gros vases de faïence,
L'amazone, déjà pleine d'impatience,
Apparaît, svelte et blonde, et portant sous son bras
Sa lourde jupe, avec un charmant embarras.
Le fin drap noir étreint son corsage, et le moule;

Le mignon chapeau d'homme, autour duquel s'enroule
Un voile blanc, lui jette une ombre sur les yeux.
La badine de jonc au pommeau précieux
Frémit entre les doigts de la jeune élégante,
Qui s'arrête un moment sur le seuil et se gante.
Agitant les lilas en fleur, un vent léger
Passe dans ses cheveux et les fait voltiger,
Blonde auréole autour de son front envolée :
Et, gros comme le poing, au milieu de l'allée
De sable roux semé de tout petits galets,
Le groom attend et tient les deux chevaux anglais.

Et moi, flâneur qui passe et jette par la grille
Un regard enchanté sur cette jeune fille,
Et m'en vais sans avoir même arrêté le sien,
J'imagine un bonheur calme et patricien,
Où cette noble enfant me serait fiancée;
Et déjà je m'enivre à la seule pensée
Des clairs matins d'avril où je galoperais,
Sur un cheval très vif et par un vent très frais,
A ses côtés, lancé sous la frondaison verte.
Nous irions par le bois, seuls, à la découverte;
Et, voulant une image au contraste troublant
Du long vêtement noir et du long voile blanc,
Je la comparerais, dans ma course auprès d'elle,
A quelque fugitive et sauvage hirondelle.



SUR LA PLAGE

La pleine mer moutonne au loin sur les brisants.
Dans les rocs qu'ont usés les flots et les jusants,
La lame écume et bout au pied de la falaise;
Et, debout dans le vent, la jeune Granvillaise,
Un bras devant les yeux, regarde à l'horizon;
Car l'équinoxe approche, et voici la saison
Où la côte normande a le plus de naufrages;
Et les gens sont au large; et, par ce temps d'orages,
Le brave matelot auquel elle a permis
De l'embrasser un soir de printemps, son promis,
Est parti, ruisselant sous sa cape cirée,
Pour pêcher le hareng, dans un chasse-marée.
Et pas un seul bateau n'est encor revenu!
Anxieuse, elle attend, le roc sous son pied nu,
Et laisse son jupon se tordre au vent. La bise
Fait saillir ses seins durs sous la cretonne bise
Et palpiter aussi, blanche dans un rayon,
Les ailes du bonnet qui semble un papillon.
Une main sur les yeux, l'autre sur l'encolure,
Elle est vraiment superbe ainsi; sa chevelure
A le reflet luisant des ailes du corbeau;

Et ses yeux, en dépit du hâle de la peau
Et des lourds cheveux noirs tordus comme des câbles,
Ses yeux sont bleus ainsi que le chardon des sables.

Belle enfant que je vis sur la plage, un matin,
Je suis las de Paris et du quartier d'Antin,
Des sentiments d'album, des beautés de keepsake.
A mes amours passés qui, lorsque les dissèque
Mon souvenir, s'en vont en cendres sous mes doigts,
Je préfère le rêve heureux que je te dois;
Car il m'a transporté, pendant une minute,
En pleine mer, là-bas, sur la barque qui lutte,
Et j'ai cru que j'étais le rude matelot
Qui, pour te revenir, va profiter du flot.
Oui, de ma voile au loin tu vois la silhouette;
Tu crains que ce ne soit d'abord une mouette;
Mais notre mât bientôt au soleil a relui,
Et tu sens ton cœur battre, et tu dis : « C'est bien lui ! »
Bas les voiles ! Le flux nous prend comme une épave.
J'aborde; le galet a craqué sous l'étrave;
Et je saute dans l'eau, tout joyeux, et d'abord,
Avant que de courir au cabestan du port,
Pour haler le bateau, comme les camarades,
Je te prends par la taille et, malgré tes bourrades,
J'applique sur ton cou, dont frissonne la chair,
Un gros baiser salé par la brise de mer.

AU MUSÉE DU LOUVRE

Un jour, — pardonnez-moi ce crime, ô grands plastiques ! —
Un jour, je promenais dans le Louvre, aux Antiques,
Mes rêves d'art intime et de modernité.
Le Musée est très frais et très calme en été.
Après le Carrousel torride et son asphalte,
Il est doux, par les jours trop chauds, d'y faire halte ;
Car la sérénité des vieux marbres d'Hellas
Rafraîchit le flâneur respectueux et las,

Et lui verse dans l'âme une paix infinie.

Ce fut un jour de juin, devant la Polymnie,
Que je vis cette enfant assise et copiant.
Pauvre fille! Elle était sur un étroit pliant,
Tenant sur ses genoux, comme sur une table,
Son carton, et souvent, d'un air inconfortable,
Se penchant de côté pour tailler son fusain.
Près d'elle j'aperçus, là, sur le banc voisin,
Son petit mantelet, vieux de plusieurs années,
Et son chapeau de paille aux brides bien fanées.
Me sembla-t-elle au moins jolie ou belle? Non,
Mais charmante pourtant : un visage mignon,
Le teint mat, les cheveux châtains, de beaux yeux tristes
Qu'elle levait, avec l'ardeur des vrais artistes,
Sur la Muse accoudée en sa robe aux longs plis.
Au fond de ces grands yeux, d'attention remplis,
Je devinais le sort de cette jeune fille.
Elle était à coup sûr de très humble famille;
Elle devait avoir un vieux père, je crois,
Quelque officier avec sa retraite et la croix;
Plus de mère, puisqu'on la laissait seule au Louvre...
Et, pris par l'intérêt du roman qu'on découvre,
Mon esprit de poète errant le complétait.
Quand elle avait appris à dessiner, c'était
Afin de s'employer plus tard dans quelque école;
Mais, conquise par l'Art qui charme et qui console,
Elle y trouvait déjà bien mieux qu'un gagne-pain.

J'entrais en scène alors sous les traits d'un rapin
Portant le large feutre et la vareuse usée,
Qui, comme elle, venait travailler au Musée
Et bientôt trouvait doux de la voir tous les jours.
Et puis j'imaginais nos timides amours.
Dans le salon carré négligeant mes copies,
Je venais dessiner la Diane de Gabies,
Près de la jeune fille au profil pur et fin.
Quelle audace il fallait pour lui parler enfin,
Un jour, en prétextant d'emprunter une estompe!
Oh! les regards furtifs qu'il faut qu'on interrompe,
Quand passe lentement l'importun visiteur!
Pourtant je finissais par plaire, avec lenteur;
Et, bien qu'en me parlant elle fût inquiète,
A cause du gardien dormant sur la banquette,
Elle me confiait tout, espoirs et douleurs;
Et parfois j'apportais dans ma boîte à couleurs
Des fruits qui s'écrasaient un peu, — c'était dommage! —
Mais dont elle voulait bien accepter l'hommage
Et dont nous déjeunions tous deux, en partageant,
Sous la protection du regard indulgent
Des dieux grecs, qui gardaient leurs poses sculpturales
Et songeaient aux amours naïfs des pastorales.

SOUVENIR DU DANEMARK

A LA PRINCESSE D.....

C'EST un parc scandinave, aux sapins toujours verts,
Où le vent automnal courbe les fleurs d'hivers
Dans les vases de marbre ancien sur la terrasse ;
Et la vierge royale en qui revit la race
Des brumeux Suénon dont son père descend,
L'enfant blanche aux yeux clairs, la princesse du sang,
Immobile devant la balustrade antique,
Regarde le lointain azur de la Baltique.
En satin blanc, nu-tête, et du blond idéal
Qui couronne les fronts sous le ciel boréal,
Elle se tient debout, comme un spectre de reine,
Prise dans les grands plis que fait sa robe à traîne.

Au fond de ses yeux froids et pâles rien ne luit;
Et c'est un lys éclos au soleil de minuit.

Au temps où dans le Nord je voyageais, Princesse,
Je n'eus pas le bonheur de vous voir; mais sans cesse
Votre nom dit par tous — que je veux taire ici, —
Éveillait dans mon cœur un douloureux souci.
Il m'a fait regretter mon obscure origine,
Et quand je le prononce encore, j'imagine
De royales amours et — rêveur insensé —
Je crois être un instant votre beau fiancé.
Magnifique et reçu dans les honneurs insignes,
J'arrive du côté de la neige et des cygnes;
Je suis un czaréwitch très blond et presque enfant,
Qui porte ce jour-là l'ordre de l'Éléphant,
Pour faire à votre père ainsi ma politesse;
Et je viens demander la main de Votre Altesse.
Nous ne nous disons pas de bien longues fadeurs,
Puisque tout est réglé par nos ambassadeurs.
L'escadre russe, ainsi que la flotte danoise,
Pour le jour solennel seulement se pavoise
Et, dans l'instant heureux où vous prenez mon nom,
Vous tire un madrigal de cent coups de canon;
Puis nos deux pavillons sont hissés dans l'espace...

Mais pardon! je ne suis qu'un voyageur qui passe;
Vous ne m'avez pas vu; je ne vous connais pas;
Vous ne vous doutez point qu'en faisant les cent pas
Devant votre château, dans ce parc noble et triste,
Pendant tout un matin, un poète touriste,
Voyageant au pays de la fleur d'Angsoka,
Princesse, dans un rêve exquis, vous évoqua;
Vous ne saurez jamais à quel point sa folie
Vous créait pâle et blonde, ô dernière Ophélie,
Et combien étaient purs vos yeux de clair saphir
Qui regardaient au loin la Baltique bleuir.

DANS

UN TRAIN DE BANLIEUE

Le train stoppa; c'était la station de Sèvres.

Assis dans mon wagon, la cigarette aux lèvres,
En jetant un regard dehors, je remarquai,
Près de la porte en bois ouverte sur le quai,
Un groupe de trois sœurs vraiment presque pareilles :
Mêmes cheveux au vent derrière les oreilles,
Mêmes chapeaux à fleurs, mêmes robes d'été,
Même air de bonne humeur et de naïveté.
Les yeux brillants de joie, elles riaient entre elles
Et faisaient de très loin signe avec leurs ombrelles
A leur père, un brave homme aux gros favoris gris,
Qui rapportait un tas de paquets de Paris
Et descendait du train tout couvert de poussière.

Il donna son ticket au vieux garde-barrière
Et se laissa par ses fillettes embrasser.
Après avoir eu soin de le débarrasser,
Toutes trois à la fois lui firent des demandes;
Et lui, donnant déjà le bras aux deux plus grandes,
Semblait se dire, heureux : « C'est à moi, tout cela! »

Sur un coup de sifflet, notre train s'ébranla,
Et, rêveur, je songeais, en poursuivant ma route :
— Bonne et simple famille! Ils habitent sans doute
Un des chalets qu'on voit sur ce coteau boisé.
Le père est, à coup sûr, un commerçant aisé.
Ils demeurent ici la moitié de l'année
Et pensent qu'il est temps de pourvoir leur aînée.
Ce serait le bonheur pourtant si l'on voulait!
Le dimanche, en été, l'on irait au chalet
Par le chemin de fer, en fumant un cigare;
Tout le monde viendrait vous attendre à la gare;
On serait accueilli par leurs rires amis,
Et pour le déjeuner le couvert serait mis
Dans l'intime jardin, sur la fraîche pelouse.
Pour mettre un vieux chapeau de paille et quelque blouse,
On passerait d'abord dans le petit salon;
Puis, tandis que la bonne apporte le melon
Et que le père prend le panier à bouteilles,
On courrait, du côté du verger et des treilles,
Emportant à deux mains des assiettes à fleurs,
Avec sa fiancée et les petites sœurs
Qui vous lancent parfois une phrase maligne,
Cueillir de beaux fruits mûrs et des feuilles de vigne...

Et ce serait facile à faire, tout cela!
Peut-être eût-il suffi de quitter le train là?

— Mais non. En concevant cette bourgeoise idylle,
J'en ai pris le meilleur; le reste est inutile.
Aurais-je dû descendre à cette station?
Non. Le désir vaut mieux que la possession,
Et je suis aujourd'hui bien fou, quand je regrette
Ce rêve qui s'éteint avec ma cigarette.

PRISE DE VOILE

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis, avec fracas, s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes,
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés,
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,
Qui réunissent là tout ce monde importun !
Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.

Lorsque, offrant à Jésus ton âme virginale,
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs,
Lorsque tu jureras, d'une voix frémissante,
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,
Et que tu sentiras un frisson dans tes os
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux
Coupant brutalement tes boucles parfumées,
Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
De ces heureux du jour, de tous ces contentés,
Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités ?
De quel enseignement sera ton sacrifice ?
L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.
Ce soir, lorsque, ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,
Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau !

Mais j'ai tort, ô ma sœur ! Mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
C'est parce que le monde est justement ainsi
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
Pour tout le mal commis par les hommes impies,
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur ! Pour tous les tyrans, sois esclave ;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
Bonne, pour les pervers ; sobre, pour les repus ;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées ;
Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées !
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
« Sois bénie ! » et quand même — affreux soupçon ! — le ciel
Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,
Que pour les égarés et les impénitents,
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie !

Contes et Poésies

Contes et Poésies

LA MARCHANDE DE JOURNAUX

CONTE PARISIEN

A MOUNET-SULLY

I

DEMANDEZ les journaux du soir... la *Liberté*...
La *France*... »

A cet appel, sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique :

Les révolutions rendent un peu sceptique ;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

« Demandez les journaux... le *Temps*... le *Moniteur*... »

Et, prenant le paquet tout frais, que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale.
— Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

« Ah ! vous voilà, monsieur ! Vous arrivez bien tard !
Disait-elle gaiement. Voyez ! ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère. »

Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;
Car mon goût est très vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

« Mon Dieu ! pour le moment, ça ne va pas trop bien.
C'est la morte saison, vous savez... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez, ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des grisettes
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu !
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois, et rien qu'avec les *illustrés*,
Eh bien ! j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard... Tandis que les tapages
A Versailles, voilà le temps des forts tirages !
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance. »

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'Assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvresse,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —

Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.

Je demandai :

« Quel est donc ce petit garçon?

— Mais c'est mon petit-fils ; il apprend sa leçon,
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille...
Et les Frères en sont très contents!

— A merveille!
Repris-je... Ses parents l'ont envoyé vous voir?

— Hélas! mon bon monsieur, voyez... il est en noir.
Pauvre enfant! il n'a plus sa mère ni son père...
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant, il n'a plus que moi, cher innocent!
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour!... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces ; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge...
A cause du mercure.

— Allons! un sucre d'orge, »
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

« L'enfant se porte bien?

— J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non! il ne va pas bien... Que je suis malheureuse!...
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père... Il souffre, hélas! le cher petit!
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.
Enfin, le médecin dit que c'est la croissance!...
C'est qu'il est si mignon... et d'une obéissance!...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... A l'école il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère!

— Courage! dis-je.

— Enfin mon commerce prospère,
Continua l'aïeule, et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez! j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina...
Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
Et j'ai pu — je gagnais des douze francs par jour —
Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure! —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure ;
Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé... »

Le retour de Joseph finit la causerie ;
Mais je sortis de là l'âme tout attendrie,
Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier ; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique ;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleine d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein Parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

« Tant mieux pour la pauvre grand'mère! »

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

« Ah ! monsieur, me disait, en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque,
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dûr !... Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci !...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici ;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce.
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin.
Maintenant, mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste ?... Voyez-vous, je suis à moitié morte ;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas !...
Un client, qui me prend tous les jours les *Débats*,
Un bien brave homme, allez ! qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...
Eh bien, soit ! J'irai là mourir un de ces jours... »

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours ?
Que faire pour calmer une douleur si grande ?
Hélas ! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,
Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps, — ce n'est plus pour nous une surprise —
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

« C'est fort heureux ! Tant pis pour l'ancien cabinet !
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être le droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez moi du nouveau ministère !
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont par ses talents honore son pays ;
Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon journal :
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence... »
Bref, il était acquis, et de toute évidence,
Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable ;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable.
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons ! Ce cabinet ? Il n'a rien qui me gêne ;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très gentil !...

Et déjà, plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes nouveaux amis j'exposais la tactique,
A l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.

Six semaines après, le cabinet tomba.

Ah ! j'étais furieux, cette fois. Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère !
C'est à désespérer de tout gouvernement !...
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.
Paris avait été plus que moi matinal ;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille ;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

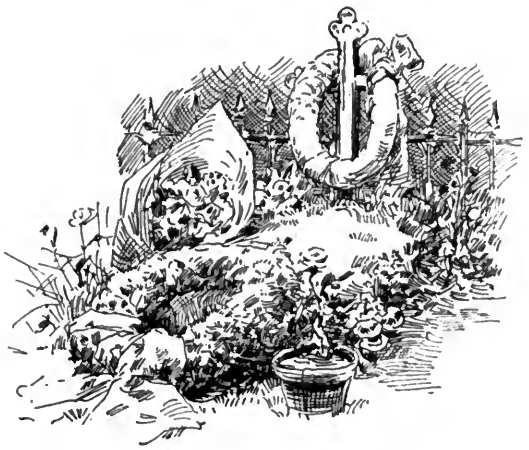
« Le pauvre mort, pensai-je en mon humeur stupide,

Est oublié. Ce n'est qu'une femme cupide. »

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.

« Ah! fit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse?
Un vrai jardin!... Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher; mais aussi, quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure! »

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé quand un ministre tombe;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.



L'ÉPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,
Là, parmi tant de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,

La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

« C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari!
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute.
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu!..
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous, sa barque était rentrée;
Il disait, en mangeant sa soupe : — « Il faut qu'on soit
Maudit pour être en mer par ce vent de noroit! »
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume,
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts-barque...
Doux Jésus! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
— « Un canot! » dit Mathieu... J'étais épouvantée;
Les autres lui montraient cette mer démontée
Et la lame en fureur qui crachait des galets.
— « Un canot! répétait ton père. Sauvons-les!
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches!
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches
Il est bon; il ne craint ni le flot ni le vent,
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant!...* »
Ah! les hommes sont fous, mon Tiennot!... Ils partirent.
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent
Les vagues, tu m'as vue aller tout cet hiver,
Chaque jour, aussi loin que va la basse-mer.
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave
N'a jamais rejeté la plus petite épave,
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...
O mon mignon chéri! Pauvre petit Tiennot!
Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse...
Monsieur le recteur t'aime et tu lui sers sa messe;
Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,
Quand tu seras curé, je serai ta servante.
Ne te fais pas marin!... D'ailleurs, tu m'as promis...»

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille,
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.
Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : « Va-t'en jouer! » et qu'il est libre enfin,
Troussé jusqu'aux genoux, et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite sur la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Éclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non! son ardent désir, c'est le bateau mouvant,
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent
Et le lest de galets humides qui le charge,
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer
Dont le parfum le grise et le rhythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyre!

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux!
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire,
— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

« Un canot à la mer! des hommes de courage! »
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier;
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :

« Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas! »
Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots : *En avant!*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père!
Les sauveteurs sont prêts; ils poussent leur canot;
Et, s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame!

Comme on les suit des yeux! Hardi, là! Comme ils vont!
Sainte Vierge! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non! le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà... Voilà des gens de cœur!
Qu'ils sont chargés! Ils ont de l'eau jusqu'au bordage.
« Combien en avez-vous sauvé? — Tout l'équipage!
— Hurrah! Vite! jetez une corde... Aidez-nous... »
Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère,
Qui de ses bras brisés l'entoure en sanglotant :

« Maman, ne gronde pas... Le père est si content! »

L'ENFANT DE LA BALLE

CONTE PARISIEN

I

PARFOIS, dans un coin triste et noir pousse une fleur.

Sa mère était concierge et son père souffleur
D'un théâtre qui fit des faillites célèbres.
Semblables aux hiboux qui voient dans les ténèbres,
Ces époux vivaient là, venus on ne sait d'où,
La femme dans sa loge et l'homme dans son trou.

Une enfant leur naquit : elle vit la lumière
— Du gaz, bien entendu, — le soir d'une « première »,
A l'heure où justement la toile se levait.
L'homme était à son poste, éloigné du chevet
De sa femme ; mais tous songeaient à l'accouchée.
Les actrices, leur scène une fois dépêchée,
De bruyants falbalas emplissant l'escalier,
Auprès de la malade allaient se relayer ;
Et, lorsque fut passé l'instant le plus critique,
L'ingénue — elle avait un fils en rhétorique
Et venait de donner les soins les plus adroits —
Profita de son grand monologue du « trois »,
— Alors que, d'une infâme action accusée,
Elle devait tomber sur le sol, écrasée
Sous un fardeau trop lourd d'angoisse et de douleur,—
Pour accomplir sa chute en face du souffleur
Et calmer le souci du père de famille
En lui jetant tout bas ces mots : « C'est une fille ! »
— D'ailleurs, ce fut un jour de chance et de succès.
Le drame — il était plein de fautes de français —
Fit louer deux cents fois la salle, dès la veille ;
Et la mère et l'enfant se portaient à merveille.

Le nouveau-né gênant fort ses humbles auteurs,
Une souscription entre tous les acteurs
Fournit aux pauvres gens des secours provisoires.
Le berceau fut prêté par le chef d'accessoires,
Et le comique — un fort buveur, de son aveu —
Donna le biberon, pour faire rire un peu.
Tous aimaient la petite, et tous s'occupaient d'elle,
Et l'on tomba d'accord pour l'appeler Adèle,
A cause d'*Antony*, qu'en son meilleur destin
Son père avait joué — très obscur cabotin,
Mais beau garçon, ayant l'œil noir, la taille mince —
Avec Dorval faisant sa tournée en province.
Puis le baptême eut lieu. La troupe, avec ferveur,
Vit donner à l'enfant ce billet de faveur
Que pour entrer au ciel on présente au contrôle ;
Et le parrain, — c'était Saint-Phar, le premier rôle, —
Ayant lu *Polyeucte* et « pioché » son *Credo*,
Par son recueillement étonna le bedeau.
La fête fut très bien de toutes les manières.
On alla gentiment déjeuner près d'Asnières ;
A l'heure du spectacle on revint à Paris,
Au milieu des gamins saluant à grands cris
Ces voitures de gais comédiens chargées ;
Et, le soir, le pompier lui-même eut des dragées.

II

Les artistes ont très bon cœur, le plus souvent.
C'était à qui prendrait le mieux soin de l'enfant,
— La concierge en sa loge étant très occupée, —
A qui ferait sauter la gentille poupée,
A qui l'entourerait de mille attentions.
Les femmes l'apportaient aux répétitions,
Et la petite Adèle y faisait les délices
Des longs moments d'ennui perdus dans les coulisses.
La duègne, en attendant l'appel du régisseur,
Berçait sur ses deux bras l'enfant avec douceur,
Puis, quand venait son tour, à sa réplique prête,
Repassait le bébé bien vite à la soubrette.
Quand elle eut quinze mois, quand son corps se tint droit,
Ce fut madame Armand, l'étoile de l'endroit,
Qui la fit marcher seule, et qui, de ses mains blanches,
Guida les premiers pas d'Adèle sur les planches.
Mais quel triomphe aussi, quand, un beau jour, soudain,
Elle alla du « côté cour » au « côté jardin ! »
Puis, dès qu'elle se mit à babiller, ces dames
Lui firent répéter des mots de mélodrames,
Et l'enfant, — influence étrange du milieu ! —
Avant : « Papa, maman », vagit : « Merci, mon Dieu ! »
Pourtant madame Armand, pieuse à sa manière,
Lui fit aussi par cœur apprendre sa prière ;
Et lorsque les acteurs se taisaient un instant,
Un fragment de *Pater* de derrière un portant
S'envolait, murmuré par une voix plaintive,
Et quelquefois ces mots : *Que votre règne arrive !...*
Ou quelque *Ainsi soit-il !* ponctuaient tour à tour
La tirade du traître ou la scène d'amour.

C'est ainsi que vivait, depuis sept ans, Adèle,
Heureuse de sentir tant d'amis autour d'elle

Et faite à ce milieu tout artificiel.
N'ayant presque jamais vu la couleur du ciel,
Elle jouait dans l'ombre, et, la nuit, était brave
Comme un frais papillon captif dans une cave.

III

Vers ce temps, le théâtre où grandissait l'enfant
Allait très mal. L'été fut par trop étouffant
Et, trois mois, l'on joua devant la salle vide,
Tandis que le public, de bocks mousseux avide,
Dans les cafés-concerts allait prendre le frais;
Puis un drame à décors ne couvrit pas ses frais,
Puis vint une féerie, autre chute complète.
Le directeur avait si bien perdu la tête
Que, devant son bureau, toujours plus encombré
De manuscrits poudreux et de papier timbré,
Pauvre homme à moitié fou, fable de ses confrères,
Il songeait à monter des pièces littéraires!
Le malheureux parlait même d'un drame en vers,
Lorsque, le rappelant à des goûts moins pervers,
Son régisseur, avec sa voix la plus câline,
Lui dit :

« Monsieur, si nous remontions *l'Orpheline ?* »

L'homme fut tellement ému qu'il suffoqua;
Il se frappa le front en criant : « Eurêka! »
L'Orpheline pouvait le tirer de l'abîme.

C'était un vieux *mélo* du Boulevard du Crime
Qui toujours avait fait, pendant de nombreux soirs,
Ruisseler tous les yeux, tirer tous les mouchoirs :
Un titre qui d'avance assurait la recette.
Le seul obstacle était le rôle de Suzette,
De l'enfant de six ans prise par des voleurs,
Dont la grâce touchante et les affreux malheurs
Faisaient couler les pleurs comme une cataracte,
Et qu'enfin retrouvait sa mère, au cinquième acte.

Le directeur disait :

« Qui me jouera cela ?
La créatrice était la petite Stella...
Mais elle est mariée et mère de famille,
A présent... Où trouver une petite fille
Sachant « dire », sachant « marcher » ?...

Le régisseur
Eut un sourire fin de profond connaisseur
Et conseilla :

« Prenez donc la petite Adèle...
Une enfant de la balle, allez!... Je réponds d'elle
Elle réussira, j'en ferais le pari.
La petite est émue en voyant d'Ennery.
Son premier alphabet fut *Lazare le pâtre*...
Artiste dans le sang!... C'est né pour le théâtre,
Et ça vous portera joliment les haillons... »

Et l'impresario, rêveur, dit :

« Essayons! »

IV

On mit donc *l'Orpheline* à l'étude au plus vite,
Et l'on distribua le rôle à la petite,
Après avoir, avec un cachet de dix francs,
Apaisé les légers scrupules des parents
Qui d'abord alléguaient sa faiblesse et son âge;
Et l'aisance régna dans le pauvre ménage,
Et la loge lança dès lors aux environs
Des parfums de civet et de dinde aux marrons.
Pour Adèle, elle était par la joie étourdie.
Un rôle! elle allait donc jouer la comédie!
Un rôle! elle pourrait enfin se maquiller!

Quand le vieux régisseur l'eut bien fait travailler,
On répéta. Chacun pressentit la victoire.
La petite « vibrait » comme au Conservatoire,

Disait juste, « écoutait » à merveille, et savait
Avec le moindre mot obtenir un « effet ».
Alors le directeur fit agir la réclame,
Assiégea les journaux, car, bien que son vieux drame
Fût écrit en patois et fût bête à pleurer,
Il était maintenant sûr de tout réparer
Et de combler le gouffre immense de sa dette.
Adèle sur l'affiche eut son nom en vedette
Au-dessus de Saint-Phar et de madame Armand,
Ce qui fut un scandale; et, depuis ce moment,
L'actrice, qui naguère en faisait son idole,
A l'enfant n'adressa même plus la parole,
Et Saint-Phar, furieux, menaça d'un procès.

Cependant, on donna la pièce. Quel succès!
Dès qu'Adèle parut, la salle fut conquise;
Et vraiment la mignonne actrice était exquise
Et ne ressemblait pas à ces pauvres enfants,
Bâtards de perroquets et de singes savants,
Dont parfois le théâtre exhibe la torture.
En argot de métier, c'était une « nature ».
Elle vivait son rôle et ne le jouait point;
L'artiste en elle était habile au dernier point,
Et l'enfant conservait cependant tous ses charmes.
Adèle fit répandre une averse de larmes,
Quand, sans pain elle-même, aux pauvres du chemin
Elle donnait les fleurs qu'elle avait à la main.
Elle eut quatre rappels, vingt bouquets; et la toile
S'abaissa lentement sur la petite étoile,
Au milieu des sanglots, des bravos et des cris.
Une altesse royale, en passage à Paris,
Vint embrasser l'enfant et lui fit grand éloge
Devant dix reporters accourus dans sa loge.
Ce fut une folie, un gros succès d'argent!
Le directeur, traité de « très intelligent »,
Paya son personnel en retard d'un trimestre,
Congédia la claque et supprima l'orchestre.
Plein d'audace, il risqua des tarifs inouïs.
Son théâtre, autrefois le dernier des *bouis-bouis*,
Vit devant ses bureaux piaffer les équipages;
Les journaux l'exaltaient à leurs troisièmes pages,
Pillant leurs clichés, jusqu'aux « mots » de gamins,
En parlant du cabotin qui se frottait les mains.

V

Hélas! ne rions pas; car l'enfant-phénomène
Est au dernier degré de la misère humaine;
Regardez seulement ses grands yeux moribonds.

Au milieu des bouquets et des sacs de bonbons,
Affolée et vivant comme dans une fête,
Adèle se plaignait pourtant de maux de tête;
Un frisson secouait parfois son corps nerveux;
Elle portait, d'instinct, la main à ses cheveux
Et disait : « C'est passé! » Mais l'enfant de la balle,
Un soir, ayant joué sa scène principale,
Effraya les acteurs par son teint enflammé;
Et l'un d'eux, le fameux comique Bienaimé,
Qu'adorent les titis pour son grand nez qui bouge,
Lui dit :

« Mais pourquoi donc as-tu mis tant de rouge? »

Alors, touchant son front d'un geste machinal :

« Non, je n'ai pas de fard, fit Adèle. J'ai mal! »

Elle joua pourtant, mais la pauvre petite
Fut prise dans la nuit par une méningite.

Quel désastre! On doubla le rôle sans pitié;
Mais la location en baissa de moitié.
Le médecin craignait une crise mortelle,
Et l'on n'entendait plus qu'un mot : « Comment va-t-elle? »
Le directeur montra beaucoup de dévouement.
Il l'avait fait porter dans son appartement
Et de ses père et mère il avait pris la place,
Veillant la chère enfant, lui mettant de la glace
Sur le front, l'entourant de ses soins amoureux.
Une nuit, la malade eut un délire affreux.
Elle croyait jouer avec ses camarades,
Récitait des fragments de rôle, des tirades,
Demandait si Nadar vendait sa carte-album

Et si l'on avait fait, le soir, le « maximum... »
On crut qu'elle serait, à l'aurore, enlevée;
Mais, quand le docteur vint, il dit :

« Elle est sauvée ! »

Et, vraiment, quatre jours après, elle allait mieux.

Alors tout le théâtre eut un air radieux;
On allait donc enfin revoir la chère absente,
Reprendre *l'Orpheline !* Et la convalescente,
Devant tous les acteurs penchés sur ses rideaux,
Soulevait doucement le verre de bordeaux
Que le bon directeur avait versé lui-même,
Et disait avec un sourire :

« A la centième ! »

VI

On était très pressé de jouer. Cependant,
Avant qu'elle reprît son rôle, on crut prudent
De l'envoyer passer huit jours à la campagne.
Un riche fabricant de faux vin de Champagne,
Sénateur influent, très fort sur le budget,
Précisément, depuis quelques mois, protégeait
Clorinde, la coquette, et près de Courbevoie
Avait construit un nid de verdure et de soie,
Où ce législateur abritait ses amours.
Clorinde y mènerait l'enfant pour quelques jours,
Afin qu'elle revînt forte et prête à combattre;
Et l'on encaisserait encor cinq mille quatre,
Le « maximum ! »
Ce fut arrangé; l'on partit.

Le cottage où logeait Clorinde était petit;
Mais un charmant jardin, plein de roses trémières,
Que le soleil de juin criblait de ses lumières,
S'étendait, enchanteur, devant la véranda.
On mit là le fauteuil d'Adèle, on l'accouda
Dans les coussins, devant cette fraîche nature.
Elle n'avait jamais vu de fleurs qu'en peinture,
De clartés que le gaz réflété par du zinc,
Et s'écria d'abord :

« Tiens ! le décor du « cinq ! »

Mais l'enfant tressaillit bientôt, toute surprise.
Un enivrant parfum passait avec la brise,
Et le soleil chauffait ses pieds sous son jupon.
Elle ferma les yeux et dit :

« Ah ! que c'est bon ! »

Et, dans ce doux état de langueur étonnée,
Elle voulut rester là, toute la journée.
Mon Dieu ! que c'était beau, que c'était bon, cela !
Mais Clorinde, observant ses regards, se troubla
D'y voir on ne sait quoi d'inquiétant éclore.

« Rentrons, mignonne...

— Oh ! non, dit l'enfant, pas encore ! »

Elle rentra pourtant, quand le couchant pâlit;
Mais elle frissonnait en se mettant au lit.
L'air pur d'un ciel d'été, la chaleur naturelle
D'un jour de juin avaient été trop forts pour elle;
Et, sans qu'une lueur de raison reparût,
La nuit, elle eut encor le délire et mourut.

Car c'était une fleur à l'ombre habituée.
Elle a vu le soleil un jour; il l'a tuée.

LES BOUCLES D'OREILLES

CONTE PARISIEN

I

Levée au point du jour, pour faire le chemin,
Vers un hôtel princier du faubourg Saint-Germain
Dont le lierre envahit la porte blasonnée,
Accourt de grand matin l'ouvrière en journée.
Dans le brouillard, parmi les maçons au pied lourd,
Qui, leur pain sous le bras, descendent le faubourg,
La mignonne fillette arrive de Plaisance
Et traverse, gantée et mise avec décence,
La cour au sable frais que son pas fait crier.

Un groom, guêtré de cuir, suivi d'un chien terrier,
Lui sourit au passage, une paille à la bouche;
Mais l'enfant va plus vite et dédaigne, farouche,
L'hommage du bel homme en culottes chamois.

L'ouvrière travaille ici depuis un mois.
Malgré les yeux hardis des valets d'écurie,
Elle s'y plaît beaucoup... Trois francs, et bien nourrie !...
Dans le petit salon, d'où l'on voit le jardin,
Son ouvrage du jour est prêt, dès le matin,
Et son café servi par la femme de charge.
Tout lui parle, en ce lieu, de vie heureuse et large.
La cheminée, où flambe un joyeux feu de bois,
A son marbre encombré de bibelots chinois.
Dans des panneaux bordés de dorures légères,
On a peint des bergers aux pieds de leurs bergères.
Les murs sont d'un blanc doux; tout est riant et clair.
Dehors, le parc — on touche à la fin de l'hiver —
Est déjà printanier sur ses pelouses fraîches.
Les arbres dépouillés laissent voir les deux flèches
De l'église voisine, et des pigeons ramiers
Vont des clochers aux nids dans leurs vols familiers.
Tout ici semble faire accueil à la fillette,
Qui, pour accommoder quelque objet de toilette,
S'est mise à l'œuvre et tire allégrement son fil,
— Tout jusqu'au grand portrait équestre, de profil,
D'un aïeul en perruque, au nez de grande race,
Avec le cordon bleu traversant sa cuirasse,
Qui gagne, en agitant un court bâton doré,
La bataille qu'on voit sous son cheval cabré.

Dire que, l'autre mois, elle était sans ouvrage!
Oh! comme elle a bien fait de prendre son courage
A deux mains et d'aller au couvent voir la sœur!
Justement on avait le même confesseur;
On l'avait remarquée aux vêpres, les dimanches.
Sœur Agathe, cachant ses deux mains sous ses manches,
Écouta sa requête et fit un gros soupir.
Mais, dès le lendemain, on la faisait venir
Pour travailler, et tous les jours, chez la duchesse.

Comme, dans ce milieu de luxe et de richesse,
On était bon pour elle, et comme on lui parlait!
Toujours : « Mademoiselle, » et toujours : « S'il vous plaît. »
Très timide, elle s'est pourtant apprivoisée.
Dans cette belle chambre, auprès de la croisée,
Devant ce grand jardin par instants regardé,
Quand, toute à son travail, le doigt coiffé d'un dé,
Elle coud vivement, en cassant des aiguilles,
Surviennent quelquefois la duchesse et ses filles,
Les deux aimables sœurs qui se ressemblent tant.
Pour parler de toilette on s'arrête un instant,
Et la fille du peuple en est toute charmée;
Car ce sont des : « Bonjour, mademoiselle Aimée!...
Et ce fameux peignoir? eh bien, avance-t-il? »
La grisette, piquant dans l'étoffe son fil,
Explique aux jeunes sœurs, auprès d'elle penchées,
Comment elle fera des bordures ruchées;
Et l'on s'oublie alors en ces discours profonds
Qu'ont les femmes toujours à propos de chiffons.
L'ouvrière aime à voir les nobles demoiselles;
Et le parfum léger qui voltige autour d'elles,
Leur voix fraîche, leur teint pur sans vulgaire éclat,
Tout flatte et satisfait son instinct délicat.
Elles disent : « Maman, vois donc! c'est une fée...
Quelle adresse! quel goût!... » Et, comme réchauffée
Par l'éclair bienveillant jailli de leurs beaux yeux,
Quand ces dames s'en vont, l'enfant travaille mieux.

Pour elle on a d'ailleurs des égards sympathiques.
Elle ne mange pas avec les domestiques;
Un laquais en livrée et moulé dans ses bas
Apporte un guéridon à l'heure des repas,
Met la nappe, et lui sert un tas de bonnes choses
Dans de la porcelaine où sont peintes des roses,
Et des mets inconnus dont le goût la surprend,
Et des gros fruits comme on n'en voit qu'au restaurant.
Ce bien-être lui fait plaisir; elle apprécie
Tous ces riens d'élégance et d'aristocratie :
Telle une fleur chétive et poussée en un coin,
Qui n'a vu le soleil, au printemps, que de loin,
Lorsqu'un rayon de juin un instant la visite,
S'épanouit un peu dans l'ombre qu'elle habite.

II

Mais le soir vient. Il faut rentrer à la maison.

Franchissant de nouveau la porte au vieux blason,
Elle part à travers la foule qui circule.
Le gaz est blême encor; la fin du crépuscule
Met des tons saumonés dans le ciel d'un vert fin;
Et les passants nombreux se hâtent, ayant faim.
Elle aussi se dépêche, ayant près d'une lieue
A faire pour revoir le fond de sa banlieue,
Et son triste logis et la soupe et le bœuf
Que déjà doit servir le père, deux fois veuf,
Vieil ouvrier courbé de tirer la bricole,
A ses deux petits gars revenant de l'école.
Elle songe, à présent, à ce père. Pourvu
Qu'il soit rentré déjà, pourvu qu'il n'ait pas bu,
Pourvu qu'il n'ait pas fait aux enfants une scène.
Car, ce soir, il a dû recevoir sa quinzaine,
Et, des fois, il s'en va nocer pendant deux jours.
Dans le fourmillement du peuple des faubourgs,
Elle se hâte, en proie aux chagrins de famille.
Sans s'entendre appeler: « Le joli brin de fille! »
Évitant, d'un détour brusque sur le trottoir,
L'homme gris qui trébuche au seuil de l'assommoir,
Ses charmants yeux baissés, un gros souci dans l'âme,
Marchant vite, l'enfant a des façons de dame
Qui la font respecter du rôdeur libertin.

Cependant elle arrive à son quartier lointain,
Où les passants ont l'air de fusilleurs d'otages.
Elle atteint sa maison, monte ses cinq étages,
Entre chez elle... Ainsi qu'elle l'a pressenti,
Son père — vilain homme! — a fait le samedi.
Les deux gamins, auxquels elle tient lieu de mère,
Rentrés depuis longtemps de l'école primaire
Et tout seuls au logis, ont déjà peur un peu.
Elle donne un coup d'œil bien vite au pot-au-feu,
Rassure les enfants d'une bonne parole,
Met le couvert, allume une lampe à pétrole,
Et, quand les deux petits enfin rassasiés,
Ayant dîné trop tard, dorment sur leurs cahiers,
Elle rêve.

Mon Dieu! que cette chambre est laide!
La lampe la remplit d'une odeur âcre et tiède.
Sur le fauteuil qui perd son crin, un chat pelé
Auprès du petit poêle en fonte est installé.
Au mur pend une image à moitié déchirée:
— Gambetta, tête nue, en pelisse fourrée,
D'un geste de tribun guidant les bataillons. —
Les enfants assoupis sont vêtus de haillons.
C'est la misère!... — Alors l'humble enfant se rappelle
L'hôtel vaste et pompeux, la chambre large et belle,
Le joli déjeuner et toutes ses douceurs,
Et la noble duchesse et les deux jeunes sœurs
Qui viennent auprès d'elle, alors qu'elle travaille,
Si fraîches, se tenant gentiment par la taille,
Avec les calmes yeux et le teint pur et clair
Des heureux d'aujourd'hui, de demain et d'hier.
Ah! si l'on comparait leur vie avec sa vie!...
Qu'éprouve-t-elle donc? Serait-ce de l'envie?
Ce mauvais sentiment la fait pourtant frémir...
Très lasse, elle s'accoude et voudrait bien dormir.
Dans la maison, il règne un si profond silence
Qu'elle se laisse aller à cette somnolence;
Mais un fracas connu vient soudain l'éveiller...

C'est son père ivre-mort, tombant dans l'escalier!

III

Huit jours après, Aimée était à son ouvrage,
Et rien n'avait changé du superbe entourage.
Ratissant les massifs, un garçon jardinier
Travaillait dans le parc un peu plus printanier.
Les bergers des panneaux, gardant la même pose,
Offraient leurs agnelets ornés d'un collier rose,

Et l'ancêtre, campé sur son fougueux cheval,
Livrait plus que jamais son combat triomphal.

L'ouvrière cousait, quand les deux demoiselles
Arrivèrent gaîment, en toilettes nouvelles,
Se ressemblant toujours comme deux gouttes d'eau.
« Mademoiselle, on vient pour vous faire un cadeau.
Dit l'aînée. Il s'agit de ces boucles d'oreilles.
Nous les portons, ma sœur et moi, toujours pareilles,
Et nous distribuons parfois nos vieux bijoux...
Nous avons donc gardé cette paire pour vous,
Et nous avons donné la seconde à Julie. »

Une confusion qui la rend plus jolie
A fait rougir Aimée; elle ne sait comment
Exprimer sa surprise et son remercîment.
Mais, avant qu'elle puisse assembler ses paroles :

« Laissez-nous faire ! » ont dit les deux charmantes folles ;
Car elles sauteraient volontiers au plafond,
Tant leur cœur est joyeux du plaisir qu'elles font.
Et chacune aussitôt s'empare d'une oreille
Qui, sous l'émotion, devient chaude et vermeille,
Fait en un rien de temps le travail compliqué
D'enlever de son trou le pendant de plaqué
Acheté par Aimée à la « boutique à treize, »
Et d'y substituer, tout en souriant d'aise,
La frêle tige d'or où frissonne un saphir.

« Elle est blonde ! Cela lui convient à ravir !...
Quel bonheur !... Un miroir ! Vite ! Qu'elle s'y voie ! »

Et voici que l'enfant du peuple, ivre de joie,
Regarde étinceler — spectacle fabuleux ! —
Deux diamants d'azur auprès de ses yeux bleus.
Quoi ! ces oreilles-là, vraiment, ce sont les siennes !...
Elle en tremble... Et pourtant les deux patriciennes,
Ne sachant même pas ce que vaut leur présent,
Ont donné ce bijou de luxe en s'amusant,
Comme, au verger, quand juin souffle ses chaudes brises,
Les gamines se font des boucles de cerises.

IV

La nuit tombe. Huit jours encor se sont passés.

L'ouvrière revient chez elle à pas pressés.
Les deux sœurs, si souvent sur son travail penchées,
L'ont comblée aujourd'hui de cornets de dragées ;
Car la plus jeune, espiègle au sourire taquin,
La veille était marraine à Saint-Thomas-d'Aquin.
Aimée a le cœur gros pourtant et n'est pas gaie.
Son père, absent trois jours, a bu toute sa paie.
Hélas ! elle a quitté le logis sans savoir
Si les enfants auraient de quoi souper, ce soir.
L'ivrogne — elle le gronde, à présent, quelle honte ! —
Devait à son patron demander un acompte.
Elle rentre en songeant :

« L'aura-t-il obtenu ? »

L'incorrigible ! Il n'est pas même revenu.
Dans la chambre glacée, elle trouve les mioches
Seuls et sans pain. — Elle a des bonbons plein ses poches ! —
Elle ouvre le buffet. Pas de pain ! pas de pain !
Déjà son frère aîné lui dit : « Nous avons faim ; »
Et le cadet — il a cinq ans — a l'air tout sombre.
Alors, dans un miroir cassé, pendu dans l'ombre,
L'ouvrière, tournant au hasard ses yeux fous,
A ses oreilles voit briller les deux bijoux...
Et les petits sont là, dont le regard implore !
Le mont-de-piété doit être ouvert encore.
Elle sort brusquement en se touchant le front...
N'ayez pas peur ! Ce soir, les enfants souperont.

Cette nuit-là, ce fut la pire de ses veilles.
Comment faire, à présent, sans les boucles d'oreilles ?
Chez ces dames, demain, comment se présenter ?
Et leurs regards surpris, comment les supporter ?...

Tout dire?... Mais dût-on croire son témoignage,
Il faudrait avouer les bijoux mis en gage,
Son salaire mesquin qui ne peut tout payer,
Et le vice du père, et l'horreur du foyer!...
Dieu! Si l'on supposait qu'elle invente une histoire!
Puis, ce serait bien pis si l'on devait la croire.
On lui voudrait donner la charité!... Jamais!
Non, non! Elle oubliera le chemin, désormais,
De la noble maison qui pourtant lui fut bonne;
Elle craint d'inspirer, en acceptant l'aumône,
A ces cœurs qui pour elle eurent quelque amitié,
Un peu de ce mépris que contient la pitié.
Elle travaillera n'importe où, l'ouvrière,
— Gens heureux, jugez-la trop honteuse ou trop fière;
Blâmez-la, gens heureux! Je l'aime et je la plains. —
Et, pour le méchant père et les deux orphelins,
Elle ira, s'il le faut, demain, la désolée,
Ainsi que dans l'hiver de la grande gelée
Où l'on avait vendu la paillasse et les draps,
Coudre, à vingt sous par jour, le linge des soldats!

V

Or, hier, accompagnant ses filles, la duchesse
Contait à sœur Agathe, au sortir de la messe,
Comment sa protégée — « une perle, ma foi! » —
N'était plus revenue, et sans dire pourquoi,
Malgré tous leurs efforts de bonté délicate.

La sœur fut très confuse et dit :

« C'est une ingrate! »

LE ROMAN DE JEANNE

POÈME

LU PAR L'AUTEUR A L'INSTITUT,
DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DES CINQ ACADEMIES,
LE 25 OCTOBRE 1886.

AU MARQUIS DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE.

I

Les humbles, les vaincus résignés de la vie
Restent mes préférés toujours, et j'ai l'envie
De dire simplement, comme on me l'a conté,
L'obscur roman d'un cœur seulement visité
Par un triste rayon d'amour sans espérance :

Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne : elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays Latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.
Là, les heures du jour passent calmes et lentes.
C'est la province, avec son charme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel ;
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago.
Quel silence ! Le pas éveille encor l'écho.
Je sais par là des coins pleins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie ;
Et, dans une ruelle où j'ai souvent erré,
Par une porte, on voit un jardin de curé
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier, fait tout en coquillages.

Les deux femmes logeaient dans ce quartier perdu,
Près des toits, et soignaient un jardin suspendu
Sur un petit balcon, où, le soir, tout près d'elles,
Passait le souple vol des noires hirondelles.
C'était la pauvreté décente, ayant enfin
Ce qu'il faut strictement pour n'avoir froid ni faim ;
Mais, dans l'étroit logis des dames du cinquième,
On sentait la chaleur des foyers où l'on s'aime.
Les meubles, tous passés de mode et bien fanés,
Rappelaient les splendeurs de temps plus fortunés.
Un vieux bonheur du jour fleurait la bergamote,
Et sur la cheminée, où brûlait une motte,
Estelle et Némorin, en Saxe, un peu cassés,
Avec le bout des doigts s'envoyaient des baisers.
Là, chaque objet, rempli de muette éloquence,
Était comme un témoin de l'ancienne élégance.
On servait aux repas les mets de l'indigent,
Mais avec une nappe et des couverts d'argent ;
Et — dernier souvenir de richesses plus grandes —
Un pastel vaporeux, dans son cadre à guirlandes,
Évoquait une aïeule au regard ingénu,
Son singe sous le bras, poudrée et le sein nu,
Qui, depuis cent vingt ans, gardant la même pose,
Souriait de trois quarts et tenait une rose.

Dans ce mélancolique et fier isolement
Ces femmes vivaient donc, très pauvres, en s'aimant,
Et laissaient les étés se flétrir en automnes,
Sous la lourdeur de plomb des heures monotones.
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin du feu,
Elles restaient au gîte et se montraient fort peu.
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'épanche,
Les jours suivaient les jours.

Cependant, le dimanche,
Parmi le grouillement du quartier Mouffetard,
Elles allaient à la grand'messe, à Saint-Médard,
Triste église, qui n'a, sous ses noires ogives,
Qu'une rare assistance aux figures plaintives :
Orphelines des sœurs en petit bonnet rond,
Pauvresses à marmots qui détournent le front
Au moment où le clerc passe en faisant la quête,
Et vieillards à genoux sur leur vieille casquette.
Toutes deux se plaçaient dans la nef, et parfois
Jeanne chantait, mêlant sa jeune et fraîche voix
Au rituel romain que la maîtrise écorche ;
Puis, ayant fait l'aumône aux mendiants du porche,
Toutes deux regagnaient le logis, lentement.

On les voyait encor, mais assez rarement,
Quand les chaleurs d'été devenaient accablantes,
Dans un coin retiré du vieux Jardin des Plantes.
Au pied d'un marronnier elles venaient s'asseoir.
La mère aux yeux éteints tricotait sans y voir,
Et Jeanne s'occupait à quelque broderie.
Par instants, du côté de la Ménagerie,
Éclataient de durs cris de volaille, et souvent,
Dans le parfum des fleurs apporté par le vent,
On sentait tout à coup une odeur fauve et rude.

Jeanne, à peine jolie, en cette solitude
Se plaisait, respirant les fleurs à quelques pas;
Et les rares passants ne la regardaient pas.
C'étaient de pauvres gens, des résignés comme elle :
Une mère portant son fils à la mamelle,
Deux soldats côte à côte, hypnotisés d'ennui,
Ou bien, par le soleil et l'espace ébloui
Et roulant dans ses yeux la tristesse et la crainte.
L'ouvrier sans travail, mâchant sa pipe éteinte.

II

Mais, bien plus que la pauvre église du quartier
Où se réfléchissait, dans l'eau du bénitier,
La haute nef de pierre aux nervures gothiques,
Bien plus que le jardin aux senteurs exotiques,
Les deux femmes aimaient la chère intimité
De leur logis. Souvent, par les beaux soirs d'été,
Sur la terrasse, après le dîner très sommaire,
Dans un large fauteuil, Jeanne installait sa mère
Et restait là, rêveuse, au balcon s'accoudant,
Devant le grand Paris dans la brume grondant.
Le soleil se couchait. Sous son oblique flamme,
Comme une hydre aux deux cous monstrueux, Notre-Dame
Gonflait tout près de là son énorme chevet;
Et plus loin, près du fleuve empourpré, s'élevait,
Fine, svelte, ajourée, et d'ornements fleurie,
La flèche du Palais, comme une orfèvrerie.
Au couchant, tout nageait dans une poudre d'or.
Vers l'Est, sombre déjà, se profilait encor,
Sur un vaste horizon aux blancheurs opalines,
L'amphithéâtre bleu des lointaines collines.
Un bruit montait, semblant la poussière des voix;
Et sur le merveilleux paysage des toits
Dont les tuiles étaient d'un reflet enflammées,
S'élevaient lentement de paisibles fumées.

Jeanne, laissant flotter au hasard son esprit,
Était sur ce balcon quand l'amour la surprit.

On pouvait voir de là les mansardes voisines.
Dans l'une, qu'encadraient de grêles capucines,
Assis sur la fenêtre, un jeune homme lisait.
Et Jeanne, sans raison, soudain s'intéressait
A ce calme liseur au front lourd de pensée.
Il avait sous la main, au bord de la croisée,
Son repas : quelques fruits, du pain, un verre d'eau.
Son livre l'absorbait. Au delà du rideau,
Derrière lui, dans l'ombre, on apercevait l'angle
D'une pauvre chambrette, avec un lit de sangle
Et la planche aux bouquins sur le mur à côté :
Symboles de l'étude et de la pauvreté.
Et Jeanne devinait, par instinct sympathique,
Un pur et fier rêveur à vie érémitique,
Un travailleur toujours sur son œuvre penché;
Et son cœur en était profondément touché.
Quand la nuit le força de quitter sa lecture,
Il mangea lentement sa pauvre nourriture,
Puis, d'un geste élégant, jeta du bout des doigts
Le reste de son pain aux moineaux sur les toits;
Et Jeanne remarquait sa grâce naturelle.
Enfin, sans une fois lever les yeux sur elle,
Après avoir lancé vers le Paris lointain
Un regard où brillait comme un défi hautain
Et comme le désir d'y devenir un maître,
Le jeune homme quitta brusquement sa fenêtre.
Il rentra dans sa chambre. Une minute encor,
Jeanne vit la mansarde et son humble décor
Vivement éclairés par la lampe allumée;
Et lorsque fut enfin la fenêtre fermée
Et que le vieux rideau sur sa tringle glissa,
Jeanne eut un grand frisson... Elle l'aimait déjà!

Elle le revit là bien des soirs... Oh! l'attente!
S'il paraissait, quel trouble! Et qu'elle était contente!
Quel chagrin, quand la nuit du balcon la chassait!
Savait-elle déjà qu'elle l'aimât? Qui sait?
Mais le voir et le voir, c'était sa seule envie :
Et Jeanne n'avait plus d'intérêt dans sa vie,
Passée en s'irritant du jour lent à finir,
Que d'attendre cette heure et de s'en souvenir.
D'ailleurs elle gardait pour elle sa chimère;

Elle ne l'avait pas confiée à sa mère.
Si ce n'est qu'au balcon on restait un peu tard,
On vivait comme avant. Messes à Saint-Médard,
Haltes dans le Jardin des Plantes, près des roses;
Toujours les mêmes jours avec les mêmes choses.
Tout comme avant l'instant où l'amour la toucha,
Jeanne, ouvrant son Érard au son d'harmonica,
Pour sa mère, le soir, chantait quelque romance
Célébrant les ardeurs d'Isolier ou d'Hermance
Et datant des anciens troubadours-abricot,
Tandis qu'interrompant son éternel tricot,
La maman souriait, très fière de sa fille,
Et battait la mesure avec sa grande aiguille.

Ainsi, ne laissant voir ni trouble, ni langueur,
Jeanne dissimulait le secret de son cœur.

III

Une vieille venait pour faire le ménage,
Qui savait le secret de tout le voisinage.
Par elle, Jeanne apprit quel était l'inconnu.
Dans l'immense Paris, depuis deux ans venu,
Il recevait un peu d'argent de sa province,
Rarement; mais, très pauvre, il avait l'air d'un prince.
Il vivait à l'écart, seul et mystérieux;
Sa jeunesse, son air farouche, ses beaux yeux,
Ses longs cheveux flottants, comme en ont les artistes,
Avaient tourné la tête aux petites modistes
Dont la boutique s'ouvre au coin du carrefour.
Elles le fusillaient de sourires d'amour;
Mais il passait, les yeux baissés, inabordable.
Son portier prétendait, ayant vu sur sa table
Des papiers noirs de mots alignés de travers,
Que c'était un auteur et qu'il faisait des vers.
Le fait certain, c'était que, toujours dans sa chambre,
Même quand il manquait de feu, l'autre décembre,
On l'entendait, la nuit, qui marchait à grands pas,
En déclamant des mots qu'on ne comprenait pas.

Un poète!... Oh! que Jeanne avait le cœur en fête!
Un poète! C'était un pauvre et doux poète
Vers qui tous ses désirs volaient si follement!
Oh! comme elle attendit le bienheureux moment
Où le jeune homme avait coutume d'apparaître;
Et quand il vint s'asseoir au bord de sa fenêtre,
De quelle émotion naïve elle trembla!
L'inconnu lui parut bien plus beau, ce jour-là!
Son front, que pâlissaient le jeûne et l'insomnie,
Était comme éclairé d'un rayon de génie.
Il lut quelques instants, fit son repas frugal;
Aux moineaux de Paris, dont l'essaim amical
De petits cris joyeux charmait sa solitude,
Il émia son pain, selon son habitude,
Puis, s'accoudant, toujours hautain et gracieux,
S'abîma dans son rêve en regardant les cieux.
Ce fut alors que Jeanne eut la cruelle idée
Qu'il ne l'avait jamais un instant regardée.
Hélas! ce fut alors qu'elle se rappela
Les soirs, les nombreux soirs qu'elle avait passés là,
Heureuse de subir ce charme involontaire,
Sans que jamais les yeux du rêveur solitaire
Se fussent une fois tournés de son côté;
Et, songeant tout à coup qu'elle était sans beauté,
Qu'elle n'avait qu'un pâle et délicat visage,
Qu'on ne se retournait jamais sur son passage,
La pauvre enfant comprit, en sanglotant tout bas,
Qu'elle était amoureuse et qu'on ne l'aimait pas.

Elle connut alors la douleur. Mais que faire?
Son miroir, consulté, pour elle fut sévère.
Avec lui quel navrant regard elle échangea!
Jeanne vit tout son sort, se résignant déjà;
Elle devait vieillir près de sa mère infirme.
Il faut bien accepter un malheur qui s'affirme;
Elle oublierait, allons! C'était bien résolu.
Comme elle l'eût aimé, pourtant, s'il eût voulu!...
Pensant de sa folie effacer toute trace,
Elle s'interdisait d'aller sur la terrasse
Où n'y venait que tard, à la nuit tout à fait.
Mais là, le souvenir plus vif la poursuivait.

S'appuyant au balcon, triste, un doigt sur la tempe,
Elle voyait briller devant elle la lampe
Du poète au travail, dans sa chambre enfermé.
Ah ! s'il avait voulu, comme elle l'eût aimé !...
Alors, elle sentait plus fort son infortune
Et ses doux yeux en pleurs brillaient au clair de lune.

IV

Le temps passa, passa, sans calmer son souci.

Jeanne, par charité, pour se distraire aussi,
Donnait quelques leçons au fils d'une indigente,
Sa voisine. Joli, de mine intelligente,
Cet enfant lui faisait trouver les jours moins longs.
Elle aimait à jouer avec ses cheveux blonds,
Tandis qu'il récitait catéchisme ou grammaire ;
Et quand Jeanne sortait, pour que sa vieille mère
Prît un peu d'exercice, on emmenait l'enfant.

Elle était aussi douce, aussi bonne qu'avant
L'orageux sentiment soulevé dans son âme.
Un matin, elle sut, par cette bonne femme
Qu'elle ne voulait plus pourtant interroger,
Que le jeune voisin allait déménager
Et changer tout à fait de manière de vivre,
Qu'il devenait fameux, qu'il avait fait un livre,
Et que l'on imprimait son nom dans les journaux.

« Il ne jettera plus ses miettes aux moineaux,
Pensait la pauvre Jeanne, écoutant la bavarde,
Et je ne verrai plus sa lampe en sa mansarde :
Tant mieux ! Qu'il soit heureux ! Moi, je dois l'oublier. »

Deux jours après, avec leur petit écolier,
Par une après-midi de juin des plus brûlantes,
Jeanne et sa mère étaient dans le Jardin des Plantes
A l'ombre de leurs grands marronniers favoris.
Heureux d'être dehors, le gamin de Paris
Fouettait joyeusement près d'elles sa toupie ;
L'aveugle, par la chaude atmosphère assoupie,
Avait abandonné son tricot un moment,
Et Jeanne, à son côté, brodait nerveusement.
Elle s'interrompit soudain. La jeune fille
Venait contre son dé de casser son aiguille
Et cherchait vainement près d'elle son étui,
Quand, dans l'allée, un homme apparut... C'était lui !
Elle le vit de loin : c'était lui, le poète !
Il marchait absorbé, pensif, baissant la tête,
Peut-être murmurant quelques rimes tout bas.
Il s'avançait toujours ! Il était à dix pas !
Jeanne eut le cœur étreint d'une émotion telle
Qu'elle crut défaillir. Quand il fut tout près d'elle,
Ayant vu quelque chose à terre, il se baissa.
C'était l'étui perdu. Le passant ramassa
L'objet, et, du regard cherchant à qui le rendre,
Aperçut Jeanne et fit un pas pour le lui tendre.
Alors la pauvre fille eut un immense espoir.
Il allait lui parler, la connaître, la voir,
La deviner, l'aimer peut-être. Oh ! bonne chance !
Mais le petit garçon, par gentille obligeance,
Courut vers le jeune homme en lui tendant la main ;
Le poète remit sa trouvaille au gamin
Et, par ces beaux cheveux d'enfant séduit sans doute,
Le baisa sur le front et poursuivit sa route.

Le fol espoir de Jeanne, hélas ! s'était enfui !
Mais quand l'enfant, venant lui rapporter l'étui,
Lui présenta sa tête innocente et bouclée,
L'amoureuse, un instant de désir affolée,
Étreignit le petit d'un geste ardent et prompt,
Et recueillit, collant ses lèvres sur ce front,
Avec un rauque et long sanglot de tourterelle,
Ce baiser de hasard qui n'était pas pour elle.

V

Le jeune homme a quitté sa chambre sous les toits ;
Puis ont passé les jours, les semaines, les mois,
Et celle que sa vue a pour jamais charmée

Ne sait plus rien de lui que par la renommée.
Pareille aux pauvres gens qu'on voit, en carnaval,
Écouter la musique à la porte d'un bal,
Jeanne, que font souffrir son cœur et sa mémoire,
Entend de loin ce nom retentir dans la gloire,
Tandis que sans amour, sans joie et sans beauté,
Toujours elle s'enfonce en son obscurité.
Sa vie est grise et morne; elle veut s'y résoudre.
Une ouvrière, assise à sa machine à coudre,
Habite la mansarde où Jeanne aimait à voir
Le poète rêver devant le ciel du soir.
Avec le calme ennui que l'habitude enfante,
Elle fait son devoir de fille et de servante.
Elle oublie; et parfois, quand le petit garçon
De la pauvre voisine arrive à la maison
Et tend naïvement son front à sa caresse,
Jeanne, se reprochant sa minute d'ivresse
Et ne voulant plus même un moment se griser
Avec le souvenir de l'ombre d'un baiser,
A ne pas embrasser ce front pur se condamne...

Et ce baiser, ce fut tout le roman de Jeanne.

Château de Saint-Hilaire. Octobre 1886.

POUR LE DRAPEAU

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie !

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de Juin, — des coupables, hélas !
Mais des Français, — courbés sous un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert ; de l'autre, la montagne ;

Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.
Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente, et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En long burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'Émir
Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.
Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.

Le commandant du fort, un brave cependant,
Vieux troupier devenu lentement capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le pauvre homme perdait la tête absolument.
Comment faire? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute,
A s'enfuir ils n'allaient pas être les derniers.

En ce moment, sorti des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,
A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard, portant sur ses traits amaigris
La trace de vingt ans de misère à Paris
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades,
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil algérien
Et dit, avec le ton traînant du faubourien :

« Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils;
Sur tous ces moricauds si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, — on en est digne, —
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance...
Voyons! mon capitaine, est-ce dit? »

L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne rendu libre
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.
Soudain les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,
Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheick y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

« Merci... pour le drapeau? »

BLEUETTE

CONTE DE FÉE

A MA PETITE AMIE MARIE-GERMAINE BRICE.

Il était une fois, le fait n'est pas récent,
Dans un manoir du Rhin, un baron très puissant
De qui tous les vassaux maudissaient l'avarice.
Sa femme avait été jadis la bienfaitrice
Du pays, et son cœur n'était que charité.
Mais pour longtemps jamais un ange n'est prêté :
Pendant quelques beaux jours la terre à Dieu l'emprunte,
Puis il remonte au ciel. La baronne défunte
Avait laissé pourtant derrière elle une enfant,
De ses vertus témoin et souvenir vivant.
Quinze ans, blonde, chétive, on la nommait Bleuette.

Ainsi qu'un colibri dans un nid de chouette,
Sa jeunesse égayait le château triste et nu.

Le baron, qui s'était quelque peu contenu,
Devint encor plus dur quand sa femme fut morte.
Dès l'aube, ayant son seul écuyer pour escorte,
Il s'en allait au bois, l'épervier sur le poing.
Bleuette aimait son père et ne l'accusait point,
Mais trouvait cependant bien tristes les journées
Qu'elle passait, parmi les tentures fanées,
Dans ce manoir glacé, désert et solennel,
Où l'on ne faisait pas de feu, même à Noël.
Comme le temps paraît moins long quand on l'occupe,
La mignonne parfois se taillait une jupe
Dans les draps ramagés et dans les vieux lampas
Dont sa mère jadis rehaussait ses appas.
Car jamais le baron à la pauvre fillette
N'avait donné le moindre écu pour sa toilette.
Le vilain homme était bien trop ladre pour ça.
Bien plus, après la mort de sa femme, il cessa,
Quoique à la sainte dame il en eût fait promesse,
De fréquenter l'église et d'entendre la messe,
Certain de trouver là, terrible épouvantail,
Quatre ou cinq mendiants assis sous le portail;
Et, n'ayant jamais vu d'argent blanc ni d'or jaune,
Bleuette n'avait pas de quoi faire l'aumône.

C'était son gros chagrin. Elle se consolait
De coudre à ses habits la reprise et l'ourlet
Et d'être fagotée ainsi qu'une grand'mère;
Malgré tout elle était jolie, et c'est chimère
De croire qu'à son âge elle n'en savait rien.
Mais comme elle souffrait, et de son cœur chrétien
Quelle plainte montait, de Dieu seul entendue,
Lorsqu'il fallait passer devant la main tendue
D'un pauvre, et ne pouvoir rien mettre en cette main!

Le dimanche surtout. Tout le long du chemin,
Quand elle revenait, seule, portant son livre,
Dans ce parfum d'encens qui longtemps vous enivre,
Tout le long du chemin ce n'était que vieillards,
Femmes portant marmots, aveugles, béquillards,
Qui couraient sur ses pas en criant leur souffrance;
Les vieilles à bâton faisaient la révérence,
Et les petits enfants envoyaient leur baiser.
Elle ne trouvait pas de mots pour refuser,
Mais le front bas, les yeux baissés, rouge de honte,
Elle passait, prenant sa marche la plus prompte,
Et pleurait, une fois rentrée à la maison.

Un dimanche, c'était au temps de la moisson,
Elle vit, au moment de revenir de vêpres,
Tant de pauvres couverts de loques et de lèpres,
Aux marches du parvis assis et l'attendant,
Que le cœur lui manqua rien qu'en les regardant.
Bleuette n'osa pas affronter la sortie
Et se souvint alors que, vers la sacristie,
Une porte s'ouvrait sur le chemin des blés.
Elle allait donc, le cœur tremblant, les yeux troublés,
Prendre par ce chemin, quand, sous la colonnade,
Une vieille portant la jupe en cotonnade,
Les lourds sabots de bois et le vaste bonnet
Des aïeules, mais qui, dans une main, tenait,
En s'appuyant dessus, une longue baguette,
Apparut tout à coup, et, venant vers Bleuette,
Lui dit :

« Ma fille, il faut retourner sur tes pas.
Tout ce qui peut tomber sous ta main, ne crains pas
De l'offrir, sans rougir, au mendiant qui passe.
L'aumône n'a de prix que par la bonne grâce
De celui qui la donne. Enfant, avec deux mots,
Avec un bon sourire, on calme bien des maux.
Va! l'on te saura gré d'une honte bravée. »

Bleuette, qui vit bien que la vieille était fée,
Répondit poliment que d'aussi bons avis
Comme un ordre devaient par elle être suivis,
Puis, ayant salué, prit sa route ordinaire.
Les mendiants, suivant le flot du populaire,
S'étaient tous éloignés pendant ce moment-là,
Et, seule, par les blés, Bleuette s'en alla.

Elle cueillait, avec un vague espoir dans l'âme,
Un gros bouquet de fleurs des champs, lorsqu'une femme
Qui se tenait assise au revers d'un fossé

L'aperçut, se leva, d'un air triste et lassé,
Et, craintive, les yeux en larmes, vint vers elle.

« Ayez pitié de moi, ma belle demoiselle!
Dit la femme. Aux moissons, d'ordinaire, je suis
Vos vassaux, en glanant tout le blé que je puis.
Je suis veuve, je suis bien pauvre et point hardie.
Mais cette fois, voyez! je sors de maladie,
J'arrive la dernière, et tout est ramassé,
Et je meurs de fatigue au bord de ce fossé.

— Hélas! lui répondit la bonne demoiselle,
Je n'ai pas même un sou dans ma pauvre escarcelle;
Mais prenez ce gentil bouquet de fleurs des champs,
Et vous pourrez l'offrir aux quelques braves gens
Qui voudront, j'en suis sûre, adoucir votre épreuve. »

Sans vouloir refuser l'humble cadeau, la veuve
Souriait cependant d'un air découragé;
Mais, quand elle l'eut pris, le bouquet fut changé,
O merveille admirable! en une énorme gerbe
De brillants épis d'or, plus grosse et plus superbe
Que celle que l'on porte à monsieur le curé.

Comprenant que c'était un don inespéré
Que lui faisait ainsi la bonne vieille fée,
Bleuette, l'âme heureuse et toute réchauffée,
Laissant l'autre charger d'épis son tablier,
Se sauva par le bois et cueillit au hallier
D'autres fleurs pour tresser une belle couronne.
Elle allait, — en songeant à la sainte baronne
Sa mère, à cette fée, au miracle accompli, —
Quand un petit gamin en haillons, mais joli
A croquer, et marchant pieds nus dans la poussière,
A son tour aborda la jeune bouquetière
Et lui dit, le cœur gros et tout tremblant d'émoi :

« Ma belle demoiselle, ayez pitié de moi!
Depuis l'hiver, je suis orphelin. Mon aïeule,
Elle a quatre-vingts ans! avec moi reste seule.
Travailler? Mais je suis trop jeune, on ne veut pas;
Et sous ce toit croulant que vous voyez là-bas,
J'ai laissé grand'maman sans pain, sombre et muette.

— Prends seulement ces fleurs de hallier, dit Bleuette,
Pour les donner à qui calmera vos douleurs;
Car je n'ai rien. »

Mais quand la couronne de fleurs
Fut entre les deux mains du pauvre petit mioche,
Elle devint un rond énorme de brioche,
Toute chaude et dorée ainsi qu'un pain bénit.

Bleuette, bien avant que l'orphelin finît
De s'étonner, s'enfuit et gagna la grand'route.
— Un beau lys frais éclos poussait au bord, sans doute
Pour qu'à s'en embellir elle se décidât.

A l'ombre d'un noyer, elle vit un soldat
Qui s'était assis là, sur une grosse pierre.
Sac au dos, s'appuyant sur sa longue rapière.
Cet homme paraissait de fatigue épuisé;
Son front — il revenait de la guerre, blessé —
Saignait sous un bandeau lié d'une ficelle.
Et ce soldat lui dit :

« Ma belle demoiselle,
L'étape était trop longue et le cœur m'a manqué;
Mais le bon vin remet un homme fatigué,
Et vous devriez bien — la peine n'est pas lourde —
Au village voisin aller remplir ma gourde.

— J'y cours, pauvre soldat, mais le village est loin,
Et vous vous ennuierez tout seul dans votre coin;
Le parfum de ce lys vous tiendra compagnie. »

L'homme d'armes sourit, et, sans cérémonie,
Prit entre ses doigts noirs le calice embaumé.
Mais, quand il le toucha, le lys fut transformé
En un grand hanap plein de vin de la Moselle
Où le soleil dardait une fauve étincelle.

Bleuette ne vit plus de pauvres ce jour-là.
Mais, dans tout le pays, vous pensez qu'on parla
Et que tous ses bienfaits laissèrent une trace.
Or, son père, le soir, revenant de la chasse,

Trouve tous ses vassaux émus et rassemblés;
Et tous de lui parler de la gerbe de blés,
Comme de la brioche énorme et du grand verre.
Il n'en peut plus douter : c'est un fait qu'on avère;
Et sa cupidité s'en réjouit déjà.
Donc, après le souper, que le baron mangea
Sans appétit, et quand l'unique domestique
Eut enfin desservi la table très rustique,
Il attira Bleuette entre ses deux genoux :

« Maintenant, lui dit-il, nous sommes entre nous.
Reçois mon compliment. Vrai ! tu naquis coiffée.
Je sais l'étrange don que t'a fait cette fée,
Et j'en veux sur moi-même essayer le pouvoir.
Fais-moi quelque présent, ma mignonne, pour voir
Ce qu'il va devenir dans la main de ton père.

— Malgré tout mon respect, dit Bleuette, j'espère
Que vous laisserez là ce projet dangereux.
Je n'ai reçu ce don que pour les malheureux,
Et non pour augmenter le bien de la famille.

— Laisse-moi donc. C'est trop de scrupule, ma fille !
Donne-moi seulement, rien que pour essayer,
La médaille de plomb qui pend à ton collier.
Le pire qu'il se peut faire, c'est qu'elle reste
Ce qu'elle est, un bijou de valeur très modeste;
Mais si nous la voyons être soudainement
Un lourd médaillon d'or ou bien un diamant,
C'est qu'aussi ton pouvoir nous échoit en partage. »

Bleuette n'osa pas résister davantage,
Et mit, bien qu'à regret, dans la main du vieux fou
La médaille de plomb qui pendait à son cou;
Mais l'avare frémit quand il l'eut empoignée,
Car il ne tenait plus qu'une horrible araignée,
Toute noire, effroyable, avec des bras velus.
Faisant pour la jeter des efforts superflus,
L'avare serait mort d'effroi dans la bataille;
Mais la bête ne fut que la simple médaille
Qu'elle était, quand l'enfant l'eut reprise en sa main.

Le baron réfléchit, et, dès le lendemain,
A Bleuette il fit don d'une pleine aumônière.
Cette merveille-là ne fut pas la dernière
Qu'accomplit cependant la mignonne aux yeux bleus.
Elle avait consacré son don miraculeux,
Et, quand elle sortait des vêpres, le dimanche,
Le sou qu'elle donnait devenait pièce blanche,
Le simple écu d'argent devenait un marc d'or,
Et le marc un bijou plus précieux encor;
Si bien que sa gentille et bonne renommée
Au landgrave-électeur fut un jour affirmée,
Et, s'étant renseigné dans le pays entier,
Il la voulut pour femme à son seul héritier.
Il se fit tout d'abord annoncer par un page,
Et vint enfin, lui-même, en superbe équipage,
Confier au baron le désir qu'il avait.
Le fils de l'Électeur, gentilhomme parfait,
Plut à Bleuette, dès la première soirée,
Et la noce, bientôt après, fut célébrée
Avec tant d'allégresse et de luxe inouï
Qu'on en parle, là-bas, même encore aujourd'hui.

LE RAISIN

A mon vieil ami Alexis Orsat.

Le malade baissait tous les jours. Pauvre père!
Et, dans l'humble logis, jadis presque prospère,
Avait depuis longtemps sévi la pauvreté.
Les sinistres papiers du Mont-de-Piété
S'étaient accumulés derrière la pendule;
Et, toujours espérant, — le malheur est crédule, —
La famille vendait tout son petit trésor.
La timbale, les six couverts, la montre en or,
L'un après l'autre étaient retournés chez l'orfèvre.
Au moribond toussant et grelottant la fièvre
On sacrifiait tout, sans se décourager.
Un jour, le médecin dit :

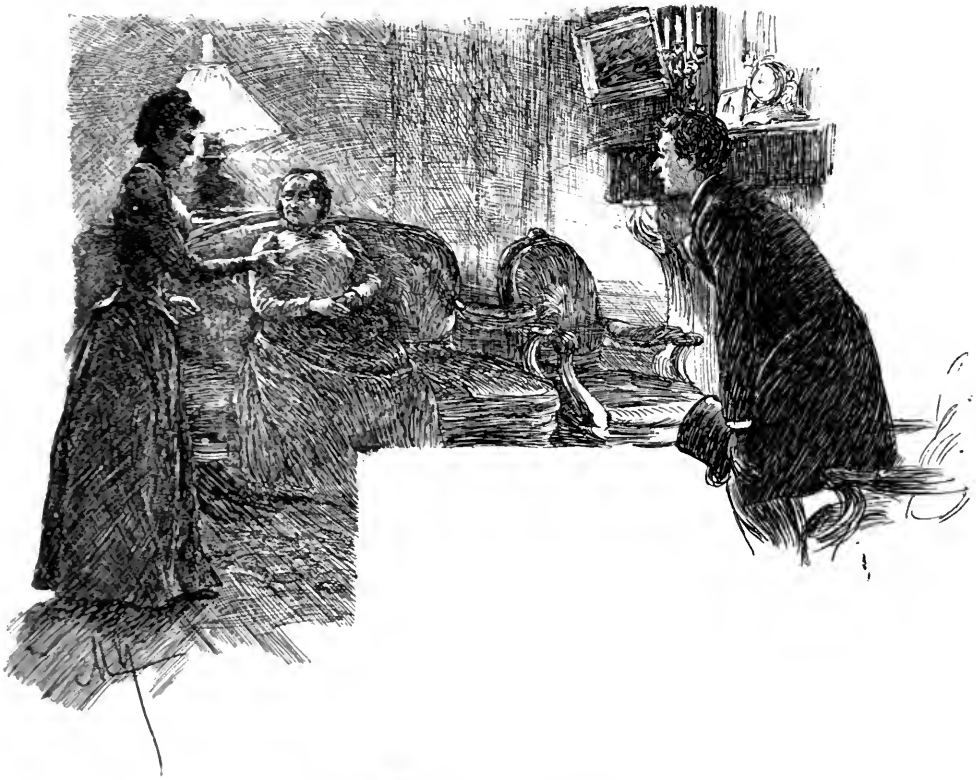
« S'il pouvait manger! »

Mais il avait déjà, le triste grabataire,
Refusé le biscuit avec du vieux madère,

Les trois huîtres et l'œuf poché dans du bouillon.
Or, bien qu'on fût en mars, par un jour sans rayon,
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,
Hélas! — et le malade eut un faible sourire.

On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet,
— Dans la boîte portant la marque de Chevet
Et montrant les grains durs et roux sous la dentelle
De papier, tentatrice, appétissante et telle
Qu'au dessert, parmi les gourmets en belle humeur, —
Parut la ruineuse et splendide primeur.
L'agonisant la vit, mais, sans y toucher même,
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,
Et, trois heures après, il s'en allait enfin
Dans l'autre monde où nul n'a sans doute plus faim.

La misère attendait les enfants et la mère ;
Mais le surlendemain, à l'école primaire,
Les orphelins faisaient envie aux écoliers
En tirant ce raisin de leurs petits paniers.



PREMIER DÉSIR

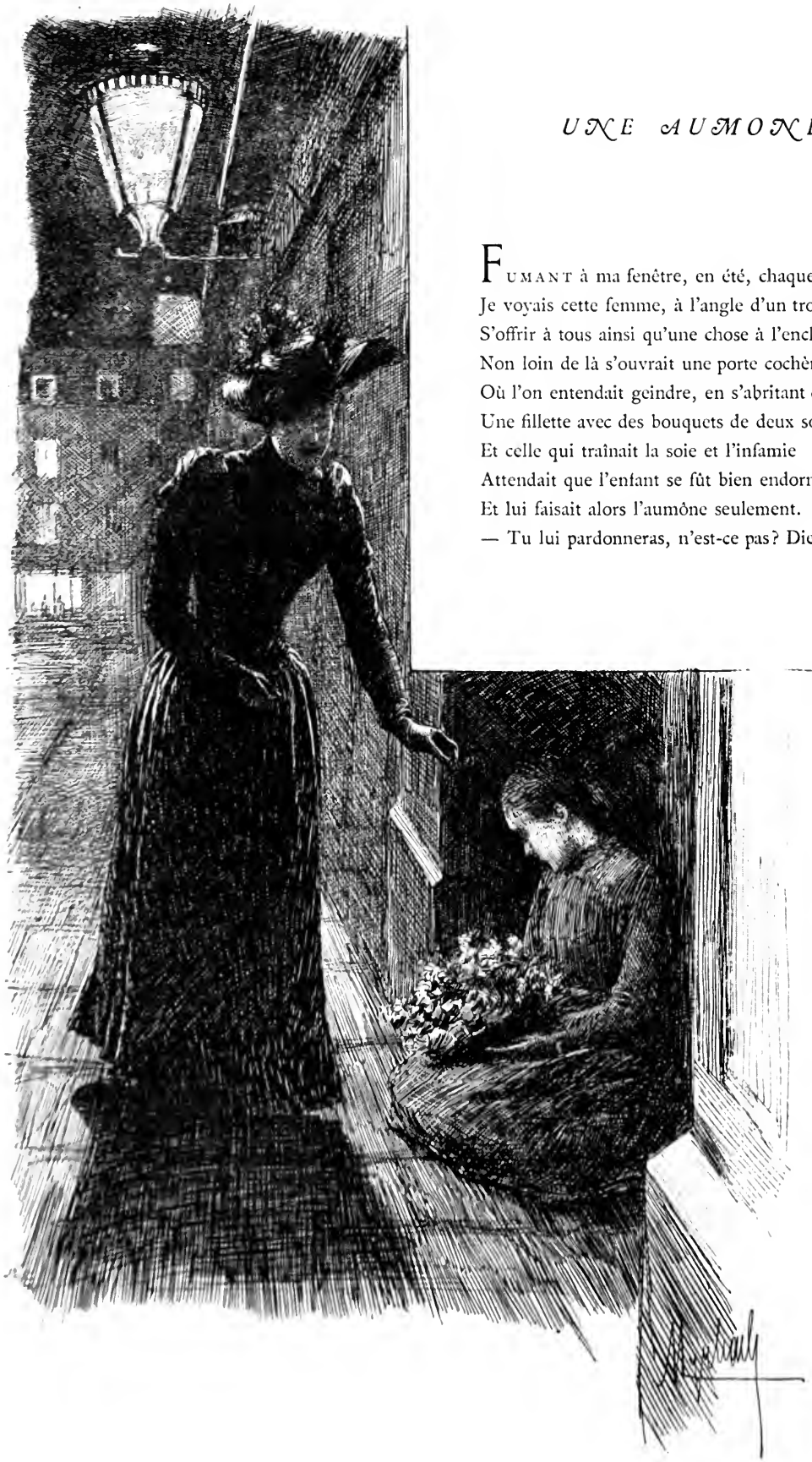
C'est un vieux souvenir de mon adolescence.
J'étais un grand flandrin, pâli par la croissance,
Horriblement timide et subissant toujours
La honte de porter des pantalons trop courts.
Je rêvais de fléchir une belle inhumaine,
Et j'avais, entassant mes deux francs par semaine,
Pour mes trois poils de barbe acheté deux rasoirs.
Tremblant d'émotion, tous les dimanches soirs
J'arrivais le premier, toujours, chez Adrienne,
Dont la famille était liée avec la mienne.
Pour compléter un whist, on m'avait invité.
Dans le petit salon, près de la table à thé,
Je trouvais la maman seule, — première épreuve, —
Avec son havanais dans sa robe de veuve,
En lunettes d'argent, et, d'un air solennel,
Regardant le portrait du défunt colonel

Son époux, effrayant sous un casque à chenille.
On causait de la pluie et du beau temps; sa fille
Achevait sa toillette; et, posé sur le bord
D'un fauteuil, j'attendais, le cœur battant bien fort.
Enfin, sur les appels répétés de sa mère,
Elle arrivait, superbe, avec sa lèvre amère,
Son corsage trop plein et ses regards luisants
De belle brune, fille encore à vingt-six ans.
Quand nos mains se touchaient, trop ému pour rien dire,
J'observais sur sa bouche un triomphant sourire;
Car alors son orgueil de femme était flatté
De mon trouble rendant hommage à sa beauté.
Mais c'était un éclair; et soudain sa figure
Prenait l'expression fâchée et presque dure
De la fille sans dot qu'offense tout désir.
Oh! sa main! Que j'aurais voulu la ressaisir
Alors, et, suppliant, de ma voix la plus tendre,
Lui dire de m'aimer, lui dire de m'attendre,
Et qu'à tout prix, plus tard, je la mériterais!
A-t-elle dans mes yeux lu mes désirs secrets,
Mes désirs insensés, — je sortais du collège! —
Et songé : « S'il était un homme, l'aimerais-je? »
A-t-elle eu quelquefois, pour cet amour d'enfant,
Un peu de pitié douce en s'en apercevant?
Je ne m'en suis jamais douté; mais je l'espère.
C'est alors que venait un ami de son père,
Vieux soldat alsacien, à l'aspect probe et dur,
Dont la rosette rouge excusait l'habit mûr;
Et le whist commençait. O volupté parfaite!
Elle était près de moi! Sa blanche main, distraite,
Remuait les jetons dans le petit panier;
Et je voyais son beau visage s'égayer
Lorsque le commandant, à qui, par maladresse,
Je venais de couper une carte maîtresse,
Murmurait un juron terrible entre ses dents,
Et que, risquant des coups toujours plus imprudents,
Par-dessous l'abat-jour orné d'ombres chinoises
Vers elle je lançais des œillades sournoises.

Enfin, elle servait le thé sur un plateau.
Je choisissais ma tasse et mon petit gâteau,
Lentement, et j'avais même parfois l'audace
De la bien regarder, une seconde, en face.
Mais la maman disait alors : « Comme il est tard! »
On partait; et tout seul, sur le long boulevard
Par où l'on revenait de ce fond de banlieue,
Dans le silence et dans la paix de la nuit bleue,
Avec une douceur qui ne peut s'exprimer,
Je savourais le mal délicieux d'aimer.

Ce fut tout le roman. Vous voyez qu'il est mince.
Les deux femmes bientôt partirent en province,
Pour vivre plus à l'aise auprès d'un vieux parent.
J'étais pour Adrienne un simple indifférent.
Je souffris. L'oubli vint... Je ne l'ai point revue.

Or, l'autre jour, j'ai fait la rencontre imprévue
De ce vieil officier, mon partenaire ancien,
Qui grommelait avec un accent alsacien
Quand je n'avais pas su répondre à son invite.
Le vieillard m'a parlé d'Adrienne. Elle habite
Dans l'Est, et n'est jamais revenue à Paris.
C'est une pauvre veuve avec des cheveux gris,
A présent. Son mari, fort triste personnage,
Qui fit pendant dix ans le malheur du ménage,
Est mort, en lui laissant un fils, qui doit avoir
L'âge exact que j'avais quand je venais, le soir,
Faire le whist; un grand garçon très bon pour elle.
L'histoire était banale et toute naturelle;
Mais le spectre de mon premier désir d'amour,
Brusquement évoqué, m'a navré tout un jour.
Elle par le malheur et par l'âge enlaidie!...
Ainsi parfois on pleure à quelque mélodie
Que nous chantait jadis une bien chère voix,
Et qu'on retrouve, avec le regret d'autrefois,
Fausse et comme sortant des poumons d'un phtisique,
Dans les sons tremblotés d'une boîte à musique.



UNE AUMONE

FUMANT à ma fenêtre, en été, chaque soir,
Je voyais cette femme, à l'angle d'un trottoir,
S'offrir à tous ainsi qu'une chose à l'enchère.
Non loin de là s'ouvrait une porte cochère
Où l'on entendait geindre, en s'abritant dessous,
Une fillette avec des bouquets de deux sous.
Et celle qui traînait la soie et l'infamie
Attendait que l'enfant se fût bien endormie,
Et lui faisait alors l'aumône seulement.
— Tu lui pardonneras, n'est-ce pas? Dieu clément!

PRÉFACE

D'UN LIVRE POSTHUME

A LA MÉMOIRE DE HENRI-CHARLES READ

Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans.
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt pour une neige qui tombe. —
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,
Je viens le poser sur sa tombe.

En lisant ses doux vers, qu'ils l'aient ou non connu,
Tous seront attendris par leur charme ingénu,
Par leur grâce simple et naïve,
Et, devinant quel homme eût été cet enfant,
Ils se demanderont pourquoi le sort défend
Qu'un tel être prospère et vive;

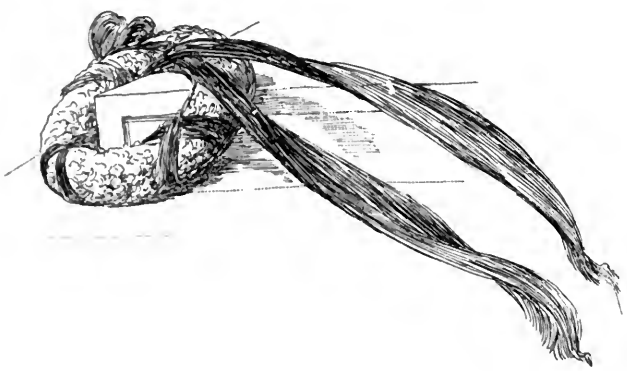
Pourquoi tant de charmants espoirs ont succombé;
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid tombé;
Pourquoi le vent brise l'arbuste;
Pourquoi l'Artiste, un jour, laisse là, sans regret,
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre apparaît,
Et pourquoi le Ciel est injuste!

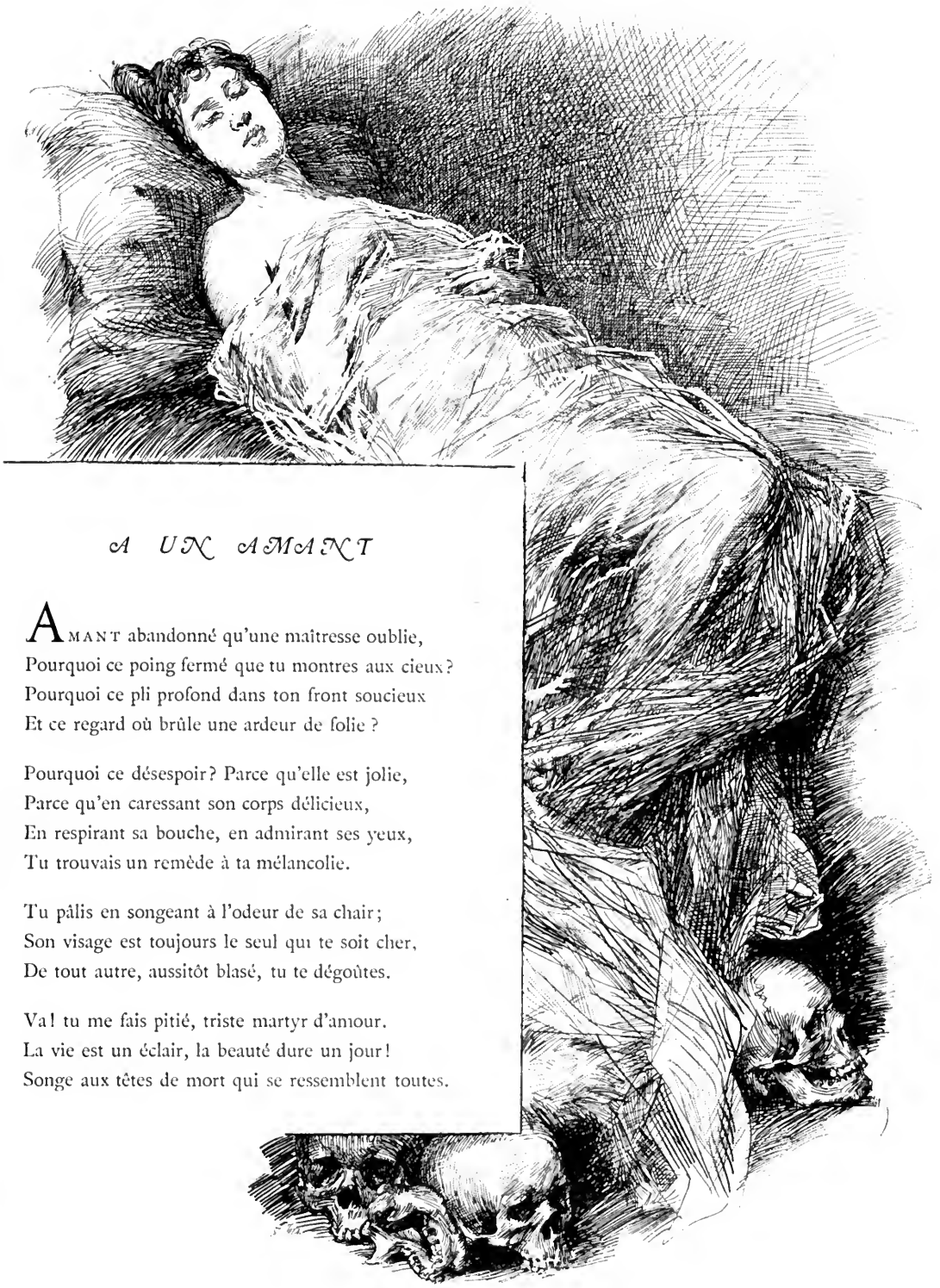
Mais devant ce jeune homme au sépulcre enfermé,
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé
Ou qui l'aimeront par son livre :
Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal!
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal!
Dieu lui fait grâce et le délivre.

Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas soufferts
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers?
Il portait la marque fatale.
L'Art, le Bonheur, l'Amour à ses yeux avaient lui;
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui
Tous ces mirages de Tantale.

D'ailleurs, que savons-nous? Hommes, courbons nos fronts
Au delà du tombeau vers lequel nous courons
Siège une immuable justice;
Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse.

Décembre 1878.





A UN AMANT

Amant abandonné qu'une maîtresse oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux?
Pourquoi ce pli profond dans ton front soucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie ?

Pourquoi ce désespoir? Parce qu'elle est jolie,
Parce qu'en caressant son corps délicieux,
En respirant sa bouche, en admirant ses yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie.

Tu pâlis en songeant à l'odeur de sa chair;
Son visage est toujours le seul qui te soit cher,
De tout autre, aussitôt blasé, tu te dégoûtes.

Va! tu me fais pitié, triste martyr d'amour.
La vie est un éclair, la beauté dure un jour!
Songe aux têtes de mort qui se ressemblent toutes.

A UN ÉLÉGIAQUE

Jeune homme, qui me viens lire tes plaintes vaines,
Garde-toi bien d'un mal dont je me suis guéri.
Jadis j'ai, comme toi, du plus pur de mes veines
Tiré des pleurs de sang, et le monde en a ri.

Du courage ! La plainte est ridicule et lâche.
Comme l'enfant de Sparte ayant sous ses habits
Un renard furieux qui le mord sans relâche,
Ne laisse plus rien voir de tes tourments subis.

On fut cruel pour toi. Sois indulgent et juste.
Rends le bien pour le mal, c'est le vrai talion.
Mais, t'étant bien bardé le cœur d'orgueil robuste,
Va ! calme comme un sage et seul comme un lion.

Quand même, dans ton sein, les chagrins, noirs reptiles,
Se tordraient, cache bien au public désœuvré
Que tu gardes en toi des trésors inutiles
Comme des lingots d'or sur un vaisseau sombré.

Sois impassible ainsi qu'un soldat sous les armes ;
Et lorsque la douleur dressera tes cheveux
Et qu'aux yeux, malgré toi, te monteront des larmes,
N'en conviens pas, enfant, et dis que c'est nerveux !

LA

CHAMBRE ABANDONNÉE

La chambre est depuis très longtemps abandonnée,
Les meubles sont flétris, la tenture est fanée.
Un jour, on est parti sans fermer les volets;
Et le soleil, celui des torrides juillets
Aussi bien que celui des décembres polaires,
A longtemps promené ses regards circulaires,
Comme il fera demain, comme il fait aujourd'hui,
Dans ce lieu saturé de tristesse et d'ennui.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée,
Un peignoir rose tendre en soie enrubannée
Conserve, sur le grand divan de satin noir,
L'attitude d'un corps brisé de désespoir;
Et, depuis le départ, deux pantoufles mignonnes
Traînaient sur la peau d'ours, près du lit à colonnes,
De la dernière nuit encor bouleversé.

Partout, sur l'écrin vide et le livre laissé,
Où la fuite fiévreuse et brusque se devine,
La poussière a posé sa neige grise et fine;
Et, dans les hauts miroirs brumeux, rien n'est resté
Du sourire qu'ils ont autrefois reflété.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Une causeuse est là, devant la cheminée.
Quel secret monotone échangent donc entre eux
Le large fauteuil vide et le foyer poudreux?
O morne solitude! ô silence sévère!
Sur la table une rose est morte dans un verre;
Les feuilles tour à tour ont chu comme un fardeau,
Et leurs cadavres noirs, autour du verre d'eau,
Sont épars tristement et font une jonchée
Sur qui semble pleurer la tige desséchée.
Enfin la seule chose encor qui remuait
Dans cet intérieur immobile et muet,
Le seul objet doué d'une âme, d'une haleine,
La pendule de Saxe aux fleurs de porcelaine
A dû depuis longtemps, très longtemps, s'arrêter...
Comme tu cesseras bientôt de palpiter,
O toi dont je maudis l'existence obstinée,
Cœur plus désert que n'est la chambre abandonnée!

LE BATEAU-MOUCHE

On court bien loin, bien loin, chercher des paysages
Avec des pins brisés sur des torrents sauvages
Et des paquets de mer tordus sur des récifs;
Mais le Parisien, dédaigneux des poncifs,
Pour voir des coins charmants et des tableaux intimes,
Se contente d'aller, pour ses quinze centimes,
A bord d'un bateau-mouche alerte et matinal,
Du viaduc d'Auteuil au Pont National.
Spectacle intéressant plus qu'on ne s'imagine!
Bercé par le hoquet rhythmé de la machine
Auquel parfois l'écho des rivages répond,
Le flâneur fume et rêve en marchant sur le pont.
Là, du monde amusant survient à chaque escale.
C'est l'ouvrier lisant la feuille radicale
Que rédige pour lui Rochefort ou Naquet;
C'est le bourgeois de Londre, armé d'un Cook's ticket,
Et traînant après lui trois miss en robe courte;
Le patronnet portant sur sa tête une tourte;

Le gros homme en sueur qui s'assied et dit : « Ouf! »
Et la pâle grisette en mince water-proof,
Avec ses jolis yeux et son teint de chlorose.

Allez là par un temps voilé de brume rose,
Par un matin d'octobre ou d'avril, voulez-vous?
Faites-moi le trajet complet pour vos trois sous.
Et puis, — j'aime à vous croire une âme délicate, —
Autour des bains Vigier ou près de la Frégate,
Dites-moi franchement si vous n'avez pas vu
De vrais motifs à peindre et d'un charme imprévu,
Émergeant du brouillard que le soleil dissipe,
Où le père Corot aurait fumé sa pipe.

Pour moi qui de Paris fais mes seules amours,
J'accomplis ce voyage au moins tous les huit jours.
J'en connais tous les coins par cœur. Je me rappelle
Combien la flèche d'or de la Sainte-Chapelle,
Par un matin d'hiver, anime le tableau.
J'ai noté le fracas impétueux de l'eau,
Quand, cédant à l'effort du bateau-mouche en marche,
Elle va se briser sous les ponts, contre l'arche.
De tous ces riens charmants je ne suis jamais las.
J'ai pour ami, devant le port Saint-Nicolas,
Un vieil arbre isolé qui montre ses racines.
Puis, quand j'ai bien assez regardé mes voisines,
Qui du *Petit Journal* lisent le feuilleton,
Je descends, à travers la foule d'un ponton
Qui ferait le bonheur des impressionnistes;
Et, tout le long des quais où sont les bouquinistes,
Le cerveau tout grisé de tant d'aspects divers,
Je rentre en feuilletant les volumes de vers.

LA NYMPHE

DE VILLE-D'AVRAY

AU MONUMENT DE COROT

Strophes dites par Mlle Blanche Barretta, de la Comédie-Française, le 27 mai 1880.

DEVANT ce marbre clair encadré de verdure
Qu'à l'intime et naïf ami de la nature
Ont élevé vos soins touchants,
La nymphe de ces bois, muse simple et rustique,
Doit apporter aussi son tribut poétique,
Les mains pleines de fleurs des champs.

Le bon Corot m'aimait. Je suis l'une de celles,
Alors que l'aube emplit de vagues étincelles
L'horizon frileux du matin,
Que l'artiste — c'était son heure favorite —
Voyait passer, avec les yeux de Théocrite,
Au fond du brouillard argentin.

C'est moi qu'il a montrée, assise au pied d'un hêtre,
Essayant de noter sur la flûte champêtre
Quelque musique de berger;
C'est moi, mêlée au chœur de mes sveltes compagnes,
Qu'il faisait, dans la paix sereine des campagnes,
Tourner sur un rhythme léger.

Je le connaissais bien, le vieux bonhomme en blouse,
Et, quand il préparait sur un coin de pelouse
Son chevalet et ses pinceaux,
Pour embellir encor ses extases secrètes,
J'étais là, j'exaltais l'odeur des violettes,
J'excitais le chant des oiseaux.

Tandis qu'il travaillait, abrité par un saule,
Je venais regarder par-dessus son épaule,
A petits pas, tout doucement;
Il peignait à la hâte, et sous sa brosse agile
J'ai pu voir bien souvent, moi, fille de Virgile,
Éclore son rêve charmant.

Ses esquisses, c'est moi qui les vis la première.
L'eau verte et pure où court un frisson de lumière,
L'azur du ciel, l'or du genêt,
Le flot des épis mûrs ondulant sous les brises,
Les couchants enflammés et les aurores grises,
J'étais là quand il les peignait.

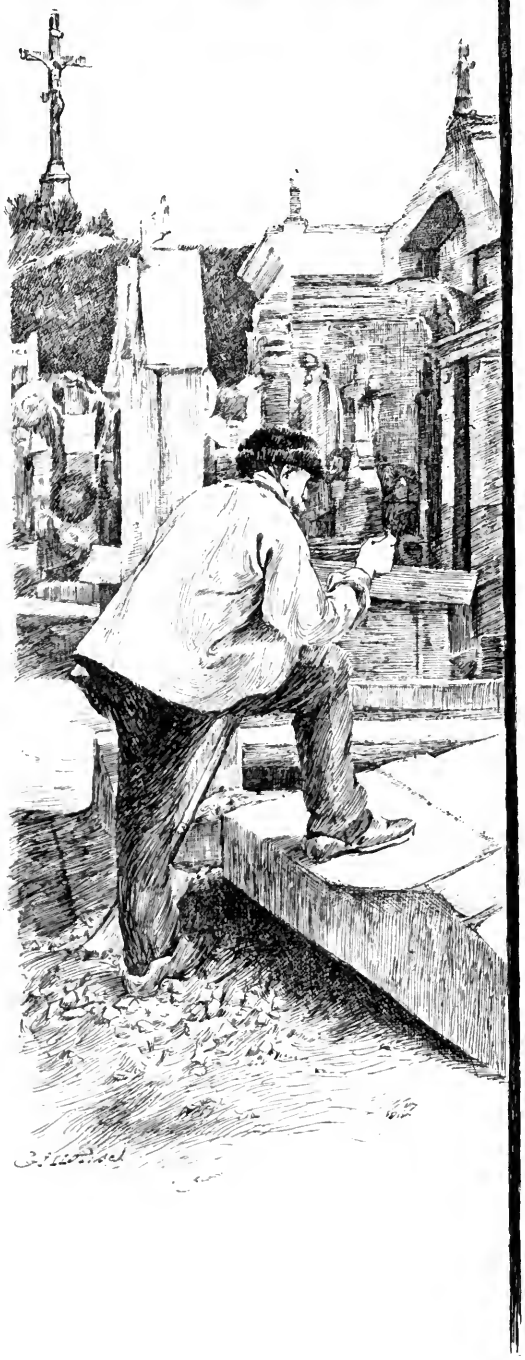
Hélas! depuis cinq ans qu'est mort le grand artiste,
Moi, la nymphe des bois qu'il aimait, j'étais triste,
Et souvent, tout bas, j'ai gémi,
Quand, au printemps, gardant son souvenir fidèle,
Devant moi le bleuet disait à l'hirondelle :
« Où donc est notre vieil ami? »

Mais vous nous le rendez. Voici notre poète!
Un doux rossignol chante au-dessus de sa tête.
C'est lui! nous le reconnaissons!
C'est bien son bon visage! Il regarde, il respire!
Oiseaux! fleurs! désormais vous le verrez sourire
Dans vos parfums, dans vos chansons.

Et, près de la fontaine où vit sa chère image,
Portant comme aujourd'hui quelque odorant hommage,
Je reviendrai souvent m'asseoir
Au moment qui berçait si mollement son rêve,
Quand l'étang s'assombrit, et quand au ciel se lève
La divine étoile du soir.

L'ANNEAU

A E...



Lorsque des anciens morts on trouble le repos,
Qu'on soulève le marbre effrité des tombeaux,
Qu'au sépulcre on ose descendre
Et qu'on viole, après un travail dur et long,
Le funèbre secret des vieux cercueils de plomb,
On n'y trouve que de la cendre.

Plus trace d'ossements, plus trace de linceul.
L'implacable néant a tout dévoré, seul,
Comme une bête carnassière.
Lentement, lentement, tout s'est décomposé;
Le squelette lui-même à la fin s'est usé.
Rien, plus rien qu'un peu de poussière.

Pourtant, en la fouillant du bout de son soulier,
Parfois le fossoyeur voit un objet briller
Parmi cette cendre incolore:
C'est l'anneau que le mort jadis eut à son doigt
Et qui, métal fidèle et pur, comme il le doit,
Demeure intact et brille encore.

Dans ces jours de chagrin où je hais le soleil,
Il me semble souvent que mon cœur est pareil
A ces antiques sépultures,
Et qu'on n'y peut plus rien désormais découvrir
Des mille sentiments qui l'ont tant fait souffrir
Par leurs cruelles impostures.

Ce n'est plus que néant, que ténèbres, qu'oubli;
Et ce tombeau, d'un peu de froide cendre empli,
M'en offre le parfait modèle;
Mais l'œil de ma pensée y voit briller encor,
Comme, au fond de l'ancien sépulcre, l'anneau d'or,
Ton souvenir tendre et fidèle.

VIEUX BROUILLON

DE LETTRE

ADIEU ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

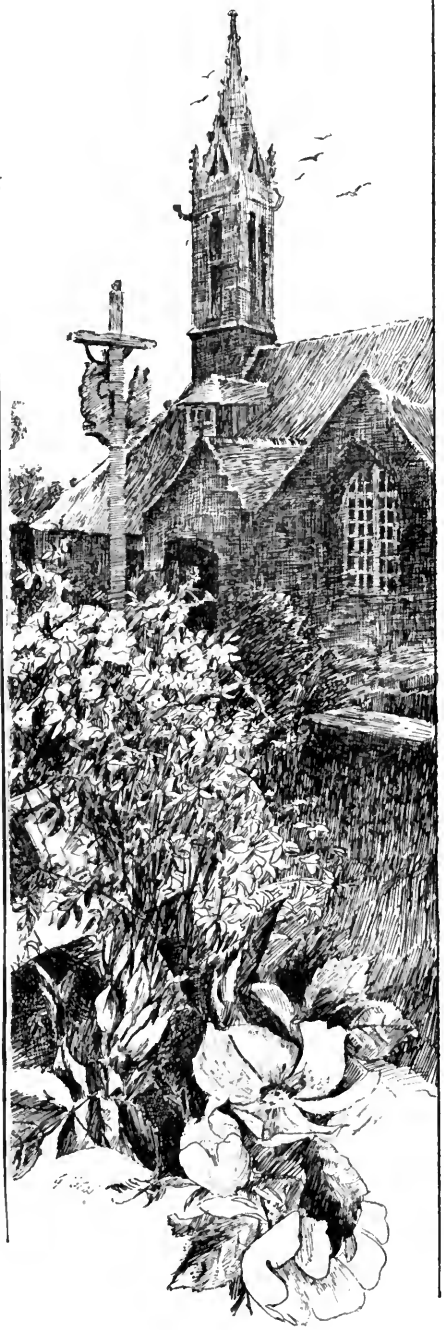
Adieu ! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu ! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.

Adieu ! Pour nous punir de notre fantaisie,
L'Amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.

Huit jours tu m'appartins, — ô joie, ivresse, gloire ! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor ;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.

Mais puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle ?
C'est impossible, hélas ! Épargnons-nous des pleurs.
Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle ! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.

Ayons pitié de nous ! Fuyons-nous, mon amie !
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux !



SUR UNE TOMBE

AU PRINTEMPS

A H. Giacomelli.

La vieille croix s'effrite au fond du cimetière,
Mais avril embellit le signe des douleurs;
La fauvette y fait halte, et de ses douces fleurs
Un sauvage églantier la couvre tout entière.

La voix du rossignol vaut bien une prière,
Et moins que la rosée un regret a des pleurs.
Dans ces parfums, dans ces chansons, dans ces couleurs,
On sent revivre ici l'immortelle matière.

O vieux mort oublié! de qui l'orgueil humain
A sans doute rêvé l'éternel lendemain
Au sein du paradis, dans les apothéoses.

Aujourd'hui n'as-tu pas un destin aussi beau,
Si ton esprit épars autour de ce tombeau
Chante avec les oiseaux et fleurit dans les roses?

LE VIN

A Ernest Chaze.

Longtemps, dans l'atmosphère humide des caveaux,
Sous la voûte profonde et de nitre imprégnée,
Sous la poussière et sous les toiles d'araignée,
Le jeune vin vieillit dans les flacons nouveaux.

Il faut que dans le calme et l'ombre des tombeaux
La sublime liqueur dure plus d'une année,
Avant que d'accomplir sa noble destinée
D'exalter un instant nos cœurs et nos cerveaux.

Ainsi, Chaze, il en est de la pensée humaine;
C'est par un très secret et très lent phénomène
Qu'elle se plie enfin au rhythme harmonieux.

Un doux sonnet mûrit comme un bordeaux suave;
Et tu fais bien, ami, qui vis dans une cave,
De lire de beaux vers en buvant tes vins vieux.

PORTRAIT DE VICTOR HUGO

PAR BONNAT

C'EST Hugo! C'est bien lui! Quelque puissante idée
Occupe en ce moment cette tête accoudée;
Un noble songe emplit son œil terrible et doux,
Et, dans ce front pensif qui nous domine tous
Et comme les vieux monts a de la neige au faîte,
Se forment en secret les grands vers de prophète
Qu'il fait flamber aux murs des palais triomphants,
Ou bien une chanson pour ses petits-enfants.
Il est bien ressemblant. C'est le maître lui-même!
Aussi le siècle entier, qui l'admire et qui l'aime,
Approuve ton travail, peintre, et te dit merci
D'avoir fait ce portrait juste en ce moment-ci,
De nous avoir montré sa face auguste telle
Qu'elle resplendira dans sa gloire immortelle,
Et de nous avoir peint le vieillard triste et beau
Qui fixe son regard profond sur le tombeau
Où le plus grand, hélas! descend comme le moindre,
Et qui, son labeur fait, va lentement rejoindre
Homère en son Olympe et Dante en son Enfer,
Calme comme un coucher de soleil sur la mer!

L'ANNIVERSAIRE

Strophes dites par M. Mounet-Sully, à la Comédie-Française,
en présence de Victor Hugo, le 26 février 1882.

Un chêne est vieux. Pourtant, dans ses fortes ramur
Jamais plus de doux nids, plus de divins murmures
N'ont chanté sous le noir couvert ;
Et jamais, quand le vent de floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève ;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,
Dans l'air d'orage lourd et chaud ;
Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes ;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant sa face ardente
N'a jamais mieux versé la chaleur fécondante
Aux fleurs, aux fruits, à la moisson;
Jamais plus doucement, dans l'exil où nous sommes,
Ce sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien aimé Poète
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait : « Je naquis avec ce siècle même,
Et je continue avec lui. »

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.
L'aïeul au jeune homme est pareil;
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil.

Oh! longtemps, très longtemps, à cet anniversaire,
Devant toi, courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts d'émotion tremblants,
Laisse-nous voir encor, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs!

RÉSURRECTION

Strophes dites à la Comédie-Française, le 22 mai 1886,

par M. Got, doyen des sociétaires,

à l'occasion du 1er anniversaire de la mort de Victor Hugo.

QUAND dans le deuil du monde et de la France entière
Le corbillard du pauvre allait au Panthéon,
A travers le drap noir et le bois de la bière
La foule croyait voir transparaître un rayon.

Vainement on voulait chasser cette démence,
Songeant que le Poète, à la tombe porté,
Avait à l'univers légué son œuvre immense
Et qu'il s'y survivrait pour l'immortalité!

Non! sous le sombre drap, l'âme d'angoisse atteinte,
Toujours on croyait voir, comme un espoir secret,
Une flamme d'amour qui n'était pas éteinte,
Un foyer d'idéal qui se rallumerait!

Tu ne te trompais pas, ô Peuple! Le Génie
Faisait dans ce cercueil resplendir sa clarté!
Le Maître n'est pas mort, l'œuvre n'est pas finie.
Miracle! il ressuscite! il est ressuscité!

Il veillait seulement sous la voûte glacée,
Ainsi que Barberousse au fond du souterrain;
Pour nous livrer encor sa sublime pensée
Son caveau va s'ouvrir avec un bruit d'airain.

Le Poète endormi sous les apothéoses
Longtemps nous donnera des poèmes nouveaux.
De son tombeau sacré sort un parfum de roses;
De son cercueil béni s'envolent des oiseaux.

Peuple qu'il aima tant, viens! puisqu'il te convie,
Admirer le grand mort à son premier réveil,
Et voir, de son sépulcre encor si plein de vie,
L'Œuvre surgir ainsi qu'un lever de soleil!

LE RÊVE

D'APRÈS LE TABLEAU DE JULES LEFEBVRE

Légère et d'or pâle coiffée,
Dans un nuage, sur les eaux,
C'est bien la transparente fée
Des nénuphars et des roseaux.

Demi-voilé pour le profane,
Il semble craindre le regard,
Ce corps exquis et diaphane
Qui se roule dans le brouillard.

Vers quel mystérieux voyage
Va le blond fantôme flottant ?
Est-ce une femme, est-ce un nuage
Qui glisse et vole sur l'étang ?

Mais déjà tout s'emplit d'aurore,
Et, dans le ciel rose et vermeil,
L'apparition s'évapore
Au premier rayon du soleil,

Et ne laisse pas plus de trace
Que le rapide éclair d'azur
De ce martin-pêcheur qui passe
N'en a laissé sur le flot pur.

L'ÉDUCATION MATERNELLE

D'APRÈS LE GROUPE EN MARBRE

D'EUGÈNE DELAPLANCHE

DEBOUT près de sa mère assise
Qui lui présente l'A B C,
La petite reste indécise,
Bouche ouverte et regard baissé.

Adorable sans être belle,
La fillette aux mignons pieds nus
Avec attention épelle
Les caractères mal connus.

La mère, dont le geste auguste
Enseigne et protège à la fois,
Enveloppe d'un bras robuste
L'enfant qui lit à demi-voix,

Et, montrant d'un bout de baguette
Le livre encor bien mal appris,
Sur le naïf visage guette
L'éclair qui suit un mot compris.

Sculpteur, ton œuvre est bonne! En elle,
Tu sus fixer l'instant soudain
De cette attente maternelle
Et de cet effort enfantin.

A la Vierge près de sainte Anne
J'avais d'abord rêvé, devant
Cette humble et douce paysanne
Qui montre à lire à son enfant;

Puis j'ai mieux vu ton espérance,
Et j'ai compris que tu courbais
Le peuple à venir de la France
Sur les lumineux alphabets.

RÊVERIE

Au sortir du lit de dentelle,
Les cheveux emmêlés encor,
Ce matin, à quoi rêve-t-elle
Dans le vieux fauteuil gaufré d'or ?

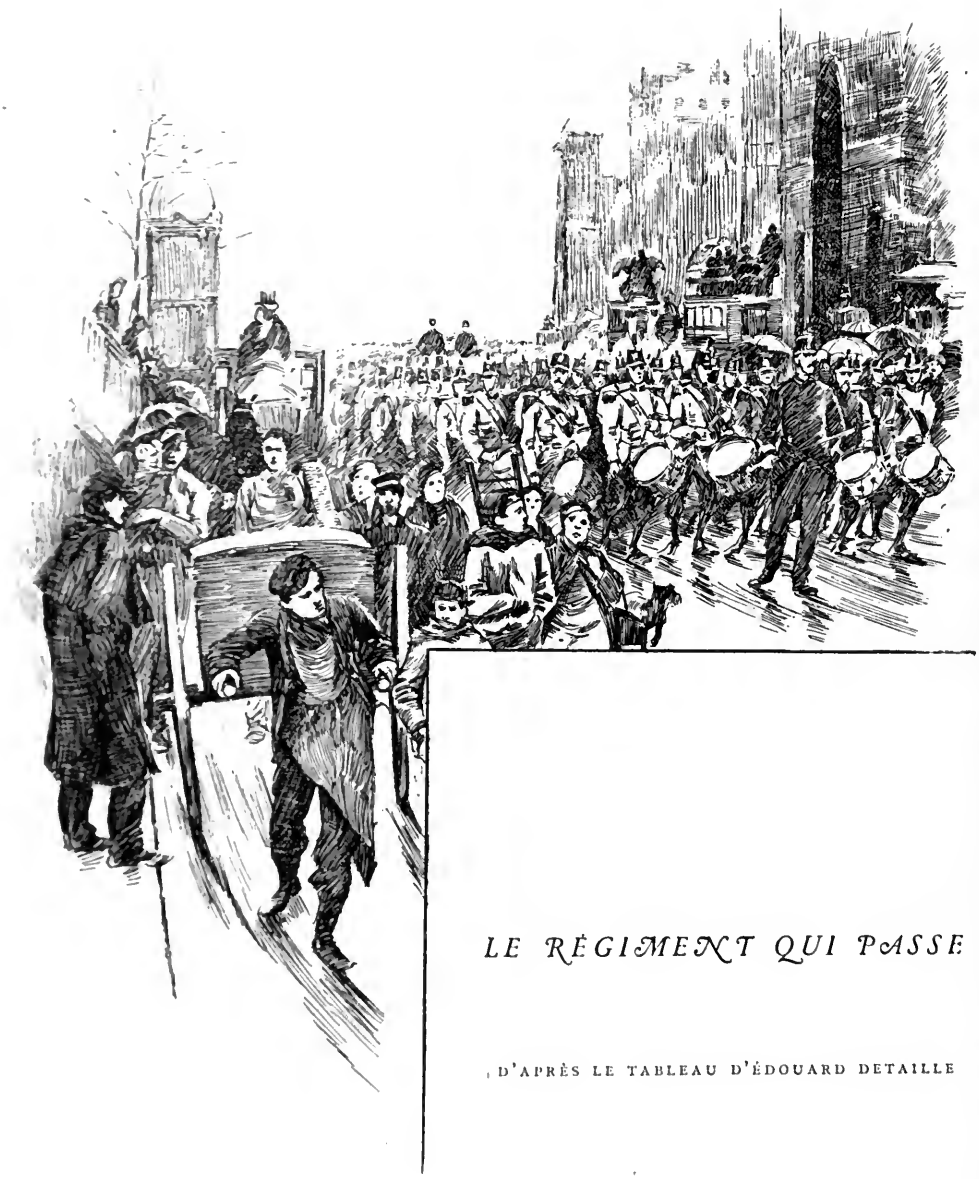
Sur sa poitrine, sa main fine
Se pose d'un geste distrait.
Hélas ! est-ce qu'elle y devine
Le lent travail d'un mal secret ?

Car c'est un matin de novembre,
Et, sous le velours onduleux
De la longue robe de chambre,
Son frêle corps est tout frileux.

On dirait presque qu'elle tremble ;
Ce cher visage est amaigri,
Et cette bouche exquise semble
Avoir plus toussé que souri.

Serait-il si cruel, le rêve
De l'enfant pensive aux yeux las ?
Songe-t-elle qu'elle est bien brève,
La claire saison des lilas ?

Pauvre mignonne ! Songe-t-elle
Que l'automne vient de finir,
Qu'il fait froid et que l'hirondelle
Sera bien lente à revenir ?



LE RÉGIMENT QUI PASSE

D'APRÈS LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE

PAR un temps de boue et de glace,
Le peuple, toujours enfantin,
Regarde un régiment qui passe
Devant la Porte Saint-Martin.

C'est un régiment de la ligne;
Astiqué comme aux anciens jours,
Le tambour-major, d'un air digne,
Précède les petits tambours.

Deux officiers, qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au delà des saxhorns de cuivre
Dominent les fronts, et là-bas,

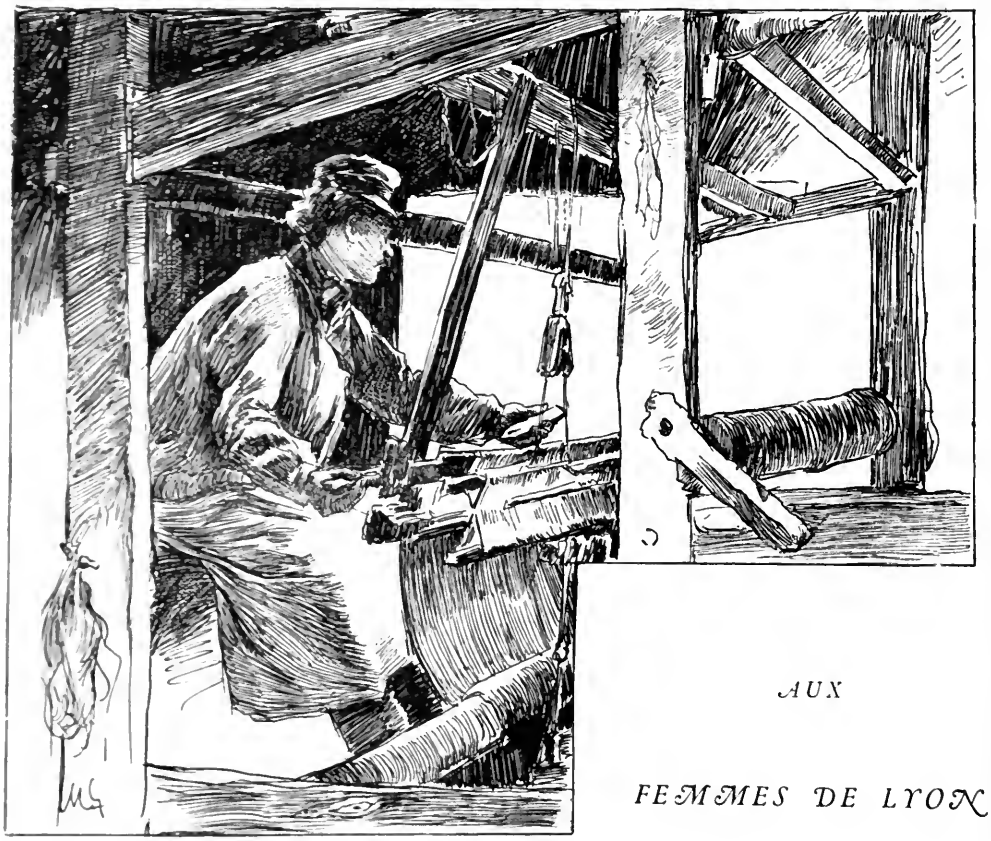
A travers la brume incertaine,
Tels des pavots dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé;
Un flot de gamins accélère
Sa marche à leur pas redoublé.

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.

Et, rêvant déjà de bataille,
Tous sont heureux naïvement;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment.



AUX

FEMMES DE LYON

Ces vers ont été récités à Lyon, quand une crise de l'industrie de la soie réduisait la population ouvrière à une grande misère.

O femmes qui vivez dans le luxe et la joie,
Et qui, lasses un jour de vos robes de soie,
Les quittâtes avec dédain,
O femmes qui suivez la mode séductrice,
Il faut que vous sachiez que, pour ce seul caprice,
Des milliers d'hommes sont sans pain!

Avez-vous jamais su, belles patriciennes,
Alors que vous alliez aux fêtes anciennes
Danser, rire et parler d'amour,
Qu'un peuple d'ouvriers, plein d'enfants et de mères,
Gagnait sa vie avec vos chiffons éphémères,
Avec vos parures d'un jour?

C'était ainsi pourtant. Pour que vous fussiez belles,
Pour vous donner toujours des toilettes nouvelles,
Pour ces satins que vous portiez,
Pour ces robes d'hier à présent dédaignées,
Des milliers de canuts, actives araignées,
S'asseyaient devant leurs métiers.

Parce que vous usiez ces vêtements de fête,
Le tisserand lançait, en chantant, sa navette,
Et la Croix-Rousse prospérait;
Parce que vous changiez de jupe et de corsage,
Le ménage vivait, la fillette était sage,
On n'allait pas au cabaret.

Ces choses se passaient, mais vous n'y songiez guère.
Puis, tout à coup, voici que la soie est vulgaire
Et que l'on n'en veut plus enfin.
Le cachemire est mieux, le drap est plus commode;
On a quitté ce goût, on a changé de mode...
Et tout un peuple meurt de faim!

Femmes du monde, il faut vous dire cette chose;
Car, sans vous en douter, oui! vous êtes la cause
Qui produit ce terrible effet.
Vous devez regarder ce spectacle sévère,
Et mesurer le bien que vous avez à faire
A ce mal que vous avez fait!

Sans être pour cela de profonds philosophes,
Nous pouvons bien prévoir qu'aux anciennes étoffes
Vous reviendrez un beau matin;
Vous ferez des heureux en faisant des folies,
Et trouverez encor moyen d'être jolies
Sous la moire et sous le satin.

Mais, avant tout, songeons à la ville affamée.
Ils sont sans pain! Ils sont trente mille, — une armée!
Et le désaccord est bien vieux
Entre maigres et gras, entre joyeux et tristes.
Il faut donner! Ce sont les riches égoïstes
Qui font les pauvres envieux.

Femmes, il faut donner!... Au père de famille,
A la mère sans lait pour l'enfant, à la fille
Dont la beauté peut s'indigner
Que la faim creuse ainsi son visage livide,
Aux petits écoliers qui vont le panier vide...
Il faut donner, donner, donner!

Donner! C'est la sagesse éternelle et profonde.
Devant la charité, misère du vieux monde,
Tu recules et tu décroîs!
Partage, amour, bonté! C'est bien la loi suprême;
Et, depuis deux mille ans, pour qu'on s'entr'aide et s'aime,
Jésus nous bénit sur la croix.

LE CADEAU
DE
SAHAGUN LE VIEUX
ESPADERO DE TOLÈDE

AU BARON CH. DAVILLIER.

Le vieux maître, à la lame ayant assujetti
La poignée à quillons, pas-d'âne et contre-garde,
Est debout sur le seuil de sa porte et regarde
Le chef-d'œuvre nouveau de sa forge sorti.

Il songe que bientôt il l'aura converti
En beaux ducats sonnants; mais ayant, par mégarde,
Levé les yeux, il voit, sous le feutre à cocarde,
Passer un spadassin, dans sa cape blotti.

C'est le célèbre Ruy, dont l'humeur singulière
Est de faire au pommeau de sa lourde rapière
Une encoche au couteau, quand il tue un chrétien.

Et, d'or moins que de gloire ayant l'âme occupée,
L'artiste, qui voulait bien placer son épée,
Arrêta le bretteur et la donna pour rien.

POUR GUITARE SOLO

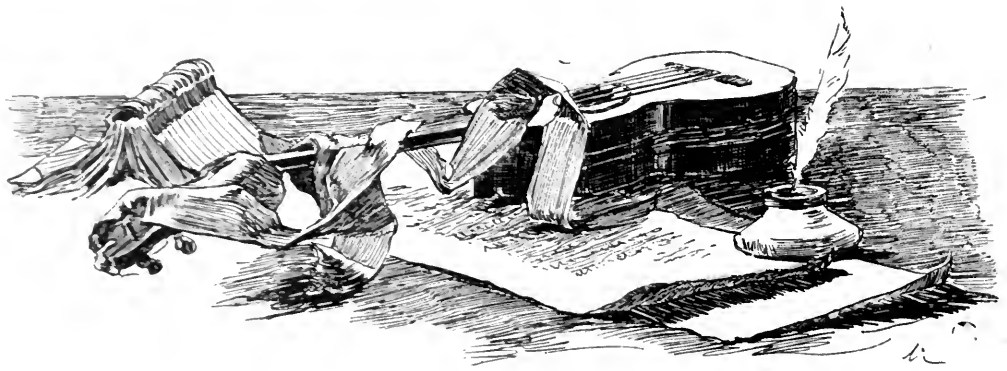
L'Argentier m'a tenté : « Je t'offre
Mes trésors, ami, si tu veux !
Puise à pleines mains dans mon coffre. »
— Garde ton or ; j'ai ses cheveux.

Le Torero m'a tenté : « Page,
Je prétends de pourpre arroser
Pour toi seul le champ de carnage ! »
— Garde ton sang, j'ai son baiser.

L'Inquisiteur m'a tenté : « Maître,
Ces bûchers flambant sous les cieux,
A tes ordres je veux les mettre ! »
— Garde ta flamme ; j'ai ses yeux.

L'Empereur m'a tenté : « Beau sire,
Si tu veux mon globe d'or fin,
Je te le donne avec l'empire. »
— Garde ton globe ; j'ai son sein.

Dieu m'a tenté : « Pécheur rebelle,
Je jugerai ton âme un jour.
Veux-tu le Paradis pour elle ? »
— Garde ton ciel ; j'ai son amour.



BALLADE DE FRANÇOIS COPPÉE

A SON MAITRE THÉODORE DE BANVILLE

SUR LEUR COMMUN AMOUR DE LA POÉSIE

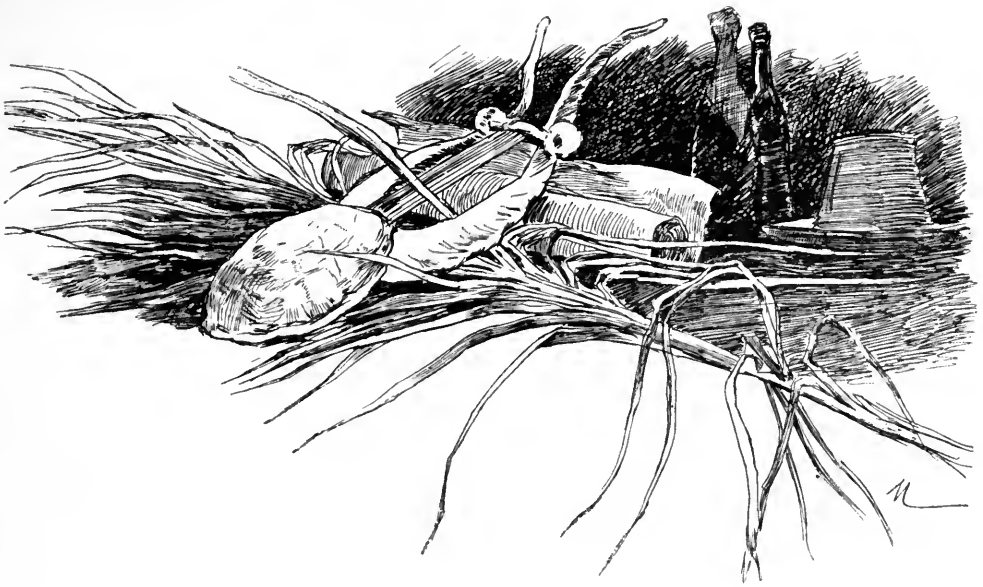
Tu l'as bien dit, mon bon maître Banville,
Les temps sont durs pour les pauvres rimeurs.
Nous ignorons, ne dînant guère en ville,
Les crus classés et les fines primeurs,
Et tout le gain est pour nos imprimeurs.
Ce siècle est vieux, porte de la flanelle,
Et n'entend plus sonnet ni villanelle;
Pourtant le Luth est là, qu'il faut saisir.
Comme Caussade a tué La Tournelle,
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

La politique est un plat vaudeville;
La soif de l'or aigrirait nos humeurs.
Laissons les sots traiter de chose vile
Nos rêves bleus d'amants et de fumeurs
Et dire, ô rhythme immortel, que tu meurs!
Le Philistin, à la voix solennelle,
Peut s'enrouer comme Polichinelle;
Laissons le geindre et gronder à loisir.
Loin du bon sens de madame Pernelle!
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

Le cœur joyeux, sans soin bas et servile,
Abandonnons le monde et ses clameurs.
Allons-nous-en par les bois de Chaville,
Ou sur la Seine aux doux flots endormeurs,
Pour y chanter des chansons de rameurs.
Un libre esprit nous toucha de son aile
Et la nature est pour nous fraternelle;
D'aucun sultan nul de nous n'est visir
Et n'a blessé même une coccinelle.
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

ENVOI

O maître! ô toi que la Muse éternelle
Sur le Parnasse a mis en sentinelle
Et pour son preux entre tous sut choisir,
Notre œuvre est bonne et nous croyons en elle;
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!



BALLADE DE BANVILLE

A SON CHER FRANÇOIS COPPÉE

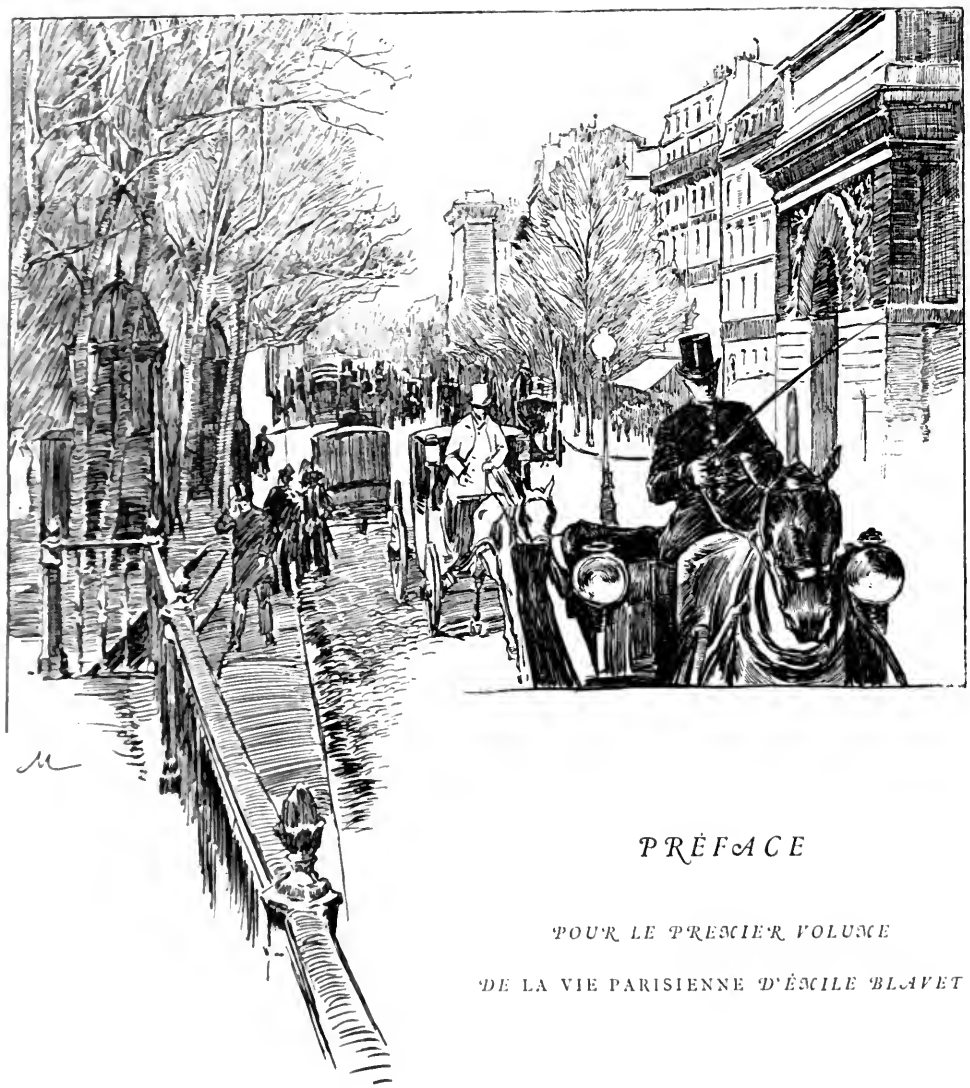
Oui, cher rimeur, faisons des vers pour rien,
Pour le plaisir, comme jadis Caussade
Tuait, suivant un bon historien.
Vive Thalie et sa douce embrassade!
Chantons! contons comme Schéhérazade!
Que nos oiseaux divins s'élancent vers
L'azur céleste et charment l'univers!
Drame, sonnet, farce, idylle, épopée,
Tout nous sourit dans le bel art des vers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Poème grec, chinois, assyrien,
Tout nous est bon, si nulle palissade
Ne vient heurter nos pas. Victorien
A pris d'assaut avec une glissade
Le noir palais à la triste façade.
Pour moi, je suis contemplé de travers
Par les vieillards ornés d'abat-jour verts;
Mais je me ris de leur prosopopée
En m'amusant à des rhythmes divers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Chez notre idole être galérien
Pour mon plaisir vaut mieux qu'une ambassade,
Et tu chéris le luth aérien,
Lorsqu'en ce temps réaliste et maussade
Cadet-Roussel tourne au marquis de Sade.
Foi des romans compliqués et pervers!
Le sûr moyen d'être mangé des vers
Est ce qu'on trouve en leur pharmacopée.
Sur l'idéal gardons les yeux ouverts,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

ENVOI

Aimons la Muse, en dépit des revers,
Comme Rubens les déesses d'Anvers
Ou bien Néron sa maîtresse Poppée.
Pour elle encor j'ai la tête à l'envers,
Car tu dis bien, maître François Coppée!



PRÉFACE

POUR LE PREMIER VOLUME

DE LA VIE PARISIENNE D'ÉMILE BLAVET

COMPAGNON des jours envolés,
Donc, ami Blavet, vous voulez
Que je vous fasse,
Pour votre livre frais éclos,
Un petit bout d'avant-propos,
Une préface.

Eh bien, mon ami, la voilà!
Surtout n'y cherchez pas de la
Métaphysique.
Vers avant prose, simplement,
Comme, en tête du régiment,
Va la musique.

Tous les deux nous avons mangé
Quelque peu du bœuf enragé.
O jours de jeûnes!
C'est oublié. Le lendemain,
On dit, en se serrant la main :
« Nous étions jeunes. »

Malgré le siècle corrompu,
On a fait du mieux qu'on a pu,
Joyeux ou triste.
Que de sentiers! Chacun le sien :
Vous êtes un Parisien,
Un journaliste,

Un alerte et charmant bavard,
Qui vivez sur le boulevard
Et dans la fièvre...
Moi, par les beaux soirs constellés,
Je cherche des rimes sur les
Bords de la Bièvre;

Je cultive, au faubourg lointain,
Comme Candide, mon jardin,
Trouvant bouffonne
La mode des amants pressés,
Qui s'adressent mille baisers
Par téléphone.

Je vivrais, ne connaissant pas
Ce Paris dont j'entends là-bas
La voix qui monte,
Ignorant tout ce qui s'y fait,
Sans votre article, ami Blavet,
Qui me le conte.

Je lis votre prose, mon cher,
Comme un bourgeois de port de mer,
Très sédentaire,
Parle avec curiosité
Aux marins ayant visité
Toute la terre.

Dans mes songes bleus de fumeur,
J'admire de loin votre humeur
Si vagabonde,
Qui vous fait faire chaque jour,
Avec tant de verve et d'humour,
Le tour d'un monde;

Et quand ces feuillets vifs et francs
Deviennent volume à trois francs
Sous couverture,
J'y goûte le plaisir exquis
Que donne un album de croquis
D'après nature.

La personne et l'événement
Y sont définis lestement
D'un mot qui cingle;
Choses et gens des mois passés
Sont tous là, papillons fixés
Par une épingle.

Et c'est charmant! Et grand merci
De savoir nous montrer ainsi,
Homme intrépide,
Le grand Paris d'un seul coup d'œil,
Et de transformer mon fauteuil
En train rapide.

AUX

BOURGEOIS D'AMSTERDAM

Strophes dites par M. Porel, le 3 juin 1883,
à la première représentation donnée par la troupe de l'Odéon à Amsterdam.

Ainsi, mon cher Porel, vous allez en Hollande
Pour voir les beaux tableaux et goûter le skidam,
Et de plus vous voulez que je vous recommande,
Vos compagnons et vous, aux bourgeois d'Amsterdam.

Mais ils m'ont oublié peut-être, au pays libre ;
Je n'y suis pas allé depuis plusieurs hivers.
Peut-être n'ont-ils plus un souvenir qui vibre
Pour le poëte errant qui leur a dit ses vers ?

Non ! Dans leur sympathie ils m'ont dû garder place,
Car ils ne savent pas la donner à moitié.
On conserve longtemps un beau fruit dans la glace ;
Les gens des climats froids sont de chaude amitié.

Et puisque vous avez cette aimable pensée
De vouloir que mes vers vous présentent là-bas,
Dites bien tout d'abord à la foule empressée
Que mon cœur se souvient des nobles Pays-Bas ;

Du pays généreux qui ne sait pas proscrire ;
Qui s'ouvre à tout martyr, à tout persécuté ;
Où chaque citoyen, dès l'enfance, respire,
Avec le vent marin, l'air de la liberté ;

Et qui, si l'ennemi, par conquête ou par ruses,
Revenait, comme au temps de Tromp et de Ruyter,
Une deuxième fois ouvrirait ses écluses
Et rendrait à la mer le sol pris à la mer ;

De l'honnête pays où, dans chaque famille,
Dans chaque intérieur, toujours propre et décent,
On voit autour de soi tant de bonté qui brille
Que la chaleur du cœur vaut le soleil absent ;

Du verdoyant pays où, sous ses voiles blanches,
Le navire au milieu des champs paraît glisser,
A tel point que, prenant ses vergues pour des branches,
Les oiseaux, quelquefois, viennent pour s'y poser ;

Où les moulins à vent, comme des camarades,
Semblent se faire entre eux un alerte signal ;
Où l'on peut rencontrer, pendant ses promenades,
A chaque coin de route un tableau de Ruysdael ;

Enfin de ce pays que l'Art et la Pensée
Plus que tous ses trésors rendent illustre et grand,
Et qui vous voit passer dans sa gloire passée,
Esprit de Spinoza, palette de Rembrandt !

— Dites-leur bien cela de la part du poète
Que chez eux, avec tant de grâce, ils ont admis ;
Puis, quand ma gratitude aura payé sa dette,
Regardez devant vous... C'est un public d'amis !

Vous les reconnaissez à leurs figures franches ;
Vous les vîtes cent fois gravés ou copiés.
Ils n'ont plus, il est vrai, les collerettes blanches
Qui parent, chez Van Ryn, les syndics des Drapiers,

Ni le lourd hausse-col de la garde civique,
De ceux que Van der Helst nous montre, en grand chapeau,
Tenant tous, à la fin d'un repas magnifique,
Leur verre d'une main et de l'autre un drapeau.

Mais, ressemblant toujours aux portraits des vieux maîtres,
Leur sourire loyal et bon n'est pas trompeur ;
Ils ont bien conservé les vertus des ancêtres,
Ils sont hospitaliers... Ainsi n'ayez pas peur.

D'ailleurs, pour ma chanson chétive et familière
Ils furent indulgents ; et vous leur apportez
Regnard, et Beaumarchais, et notre grand Molière,
Vingt ouvrages encor, signés de noms vantés.

Je n'avais que mes vers... Voyez la différence !
J'ose donc, mon ami, vous prédire un succès ;
Car on aime là-bas tout ce qui vient de France,
Le bon vin et le libre et clair esprit français.

DIZAINS

I

BRUNE

Sur le terrain de foire au grand soleil brûlé,
Le cirque des chevaux de bois s'est ébranlé
Et l'orgue entonne l'air connu : « Tant mieux pour elle ! »
Mais la brune grisette a fermé son ombrelle,
Et, bien en selle, avec un petit air vainqueur,
Elle va se payer deux sous de mal de cœur.
Elle rit, car déjà le mouvement rapide
Colle ses frisons noirs sur son front intrépide,
Et le vent fait flotter sa jupe et laisse voir
Un gai petit mollet, en bas rouge à coin noir.

II

BLONDE

D'un blond pâle, au profil de sainte de vitrail.
Assise à sa fenêtre et toujours au travail,
Et sans lever le nez, même au bruit des voitures,
Elle se perd les yeux sur des miniatures.
C'est au rez-de-chaussée, et les yeux du passant
Devinent, rien qu'à voir le mobilier décent
Mais très pauvre, et le feu de coke dans la grille,
Combien la jeune artiste — elle restera fille —
A de mal à gagner le pain de sa maman
Qui, lunettes au nez, dort sur un vieux roman.

III

ROUSSE

La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa hanche enlevant son lourd panier de linge,
Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et commence à causer avec le conducteur.
L'ancien « sous-off », étant galant de sa nature,
Sait plaire; car longtemps la libre créature
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs;
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,
Quand elle est descendue au bureau de Montrouge,
Dit, en clignant de l'œil: « Belle fille, la rouge! »

IV

BLANCHE

Les ifs au vent d'hiver ont de tristes frissons.
La veuve accompagnant ses trois petits garçons,
En gris, le crêpe au bras, deuil des gens sans fortune,
Les emmène prier à la fosse commune.
Ce fut près du pompeux tombeau de marbre noir
D'un grand chocolatier que je pus entrevoir
Ce doux visage avec des yeux couleur d'étoile;
Mais tout à coup le vent écarta son long voile
Et s'enfuit en faisant gémir les ifs tremblants.
La pauvre jeune mère! elle a les cheveux blancs.

V

Vraiment, je lui trouvais l'air honnête et gentil,
A ce petit corset, simple et svelte, en coutil;
Mais, hier, je ne l'ai plus revu dans la boutique.
Une enfant du faubourg, jolie et chlorotique,
L'a sans doute lacé sous ses mignons appas.
Et c'est attendrissant de penser, n'est-ce pas?
Qu'il enferme à présent le sein pur d'une vierge,
Ouvrière en journée ou fille de concierge,
Et que, songeant tout bas: « L'amour? Qu'est-ce que c'est? »
Un cœur battra bientôt sous le petit corset.

VI

Auprès de Saint-Sulpice, un spectacle odieux,
C'est l'exhibition des marchands de bons dieux.
Je suis chrétien, d'accord, mais non pas idolâtre,
Et j'ai pris en horreur ces bonshommes de plâtre,
Peints d'un rouge canaille et d'un bleu de coiffeur:
La Vierge au cœur saignant et le divin Sauveur,
L'archevêque mitré, le martyr et sa palme,
Ils sont là tous, en rang d'oignons, l'air bête et calme,
Fixant sur vous des yeux par l'extase arrondis.
— Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis?

VII

Avec un dur fracas de chaînes et de roues,
Passe près du trottoir le fardier blanc de boues;
Et l'on ne frôle point sans de petits frissons
Le chariot pesant, où, sur des paillassons,
Cube énorme, frémit une pierre de taille.
Six percherons aux pieds poilus, de haute taille,
D'un seul et rude effort traînent le bloc massif;
Et le Parisien se demande, pensif,
Lorsque ce monstrueux morceau de sucre passe,
De quel géant il doit sucrer la demi-tasse.

VIII

Du temps que l'auteur rédigeait un feuilleton dramatique.

Se reposer! Enfin! Ne plus voir de « premières! »
Soigner un jardinet plein de roses trémières,
Tout là-bas, boulevard Montparnasse; y manger,
En se sentant vieillir, un petit viager;
Par les soirs clairs de juin, s'en aller en savates
Près de l'Observatoire, où sont les acrobates;
Avoir le Luxembourg pour *Ultima Thule;*
Et rester cependant, dans ce coin reculé,
Par un vieux goût malsain de la littérature,
L'abonné d'un petit cabinet de lecture!

STATUE D'HOMME D'ÉTAT

C'ÉTAIT un bavard de talent très mince ;
Et, pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province,
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique,
Il avait trahi deux ou trois serments,
Ainsi qu'il convient dans la politique...
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville, — elle était très fière
D'avoir enfanté ce contemporain ! —
Dès qu'il fut enfin muet dans la bière,
Le fit sans tarder revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'orateur ; son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais les bons ruraux, vile multitude,
Vendant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude,
Laissent leurs baudets près du piédestal ;

Et, tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes...
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

SUR

UN EXEMPLAIRE DE L'EXILEE

ILLUSTRÉ DE DESSINS A LA PLUME
PAR UNE JEUNE FILLE

Le triste passé dont ces vers sont pleins
M'est trop douloureux pour que je l'exhume.
Pourquoi devant moi rouvrir ce volume
Et me rendre ainsi tous mes vieux chagrins ?

Mais, comme, du temps qu'on croyait aux saints,
Les bons imagiers en avaient coutume,
Une main de femme orna, par la plume,
Ce missel d'amour de charmants dessins.

Livre où gît mon cœur, ta douleur génie
N'a pas su jadis toucher mon amie ;
Que m'importe, hélas ! qu'on t'ait fait si beau ?

Mais l'injuste plainte est vite étouffée,
Et je m'attendris sur les doigts de fée
Qui jonchent de fleurs cet humble tombeau.

POUR UNE FIANCÉE

A Mlle Alice G...

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'agrit la douleur!
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur;
Mais quand un couple d'amants passe,
Je dis au Bon Dieu : « Rendez-leur
En félicité ma disgrâce. »

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré;
Il est triste comme vous l'êtes.
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie.
J'ai de la peine pour jamais :
Soyez heureuse pour la vie!

TRÈS ANCIEN SONNET

Près du vitrail vermeil où flotte
L'ombre des tilleuls du jardin,
Droite dans son vertugadin,
Brode la fière huguenote.

Le chat joue avec sa pelote.
— L'aiguille s'arrête ; et soudain
Elle perd son air de dédain,
Se cache le front et sanglote.

C'est que, rouge encor du péché,
La belle comtesse a caché
Dans son sein, comme une relique,

Le dernier bouquet défleuri
Du petit page catholique
Qu'hier a chassé son mari.

CAPRICE ATTENDRI

Au paradis d'amour, mon enfant, je le sais,
On ne mord qu'une fois la pomme tentatrice ;
Et nous portons tous deux l'ardente cicatrice
Du coup qui pour jamais jadis nous a blessés.

Mais pour ne plus avoir les espoirs insensés,
Il ne faut pourtant pas que tout bonheur périsse ;
Nous savons le saisir encor dans un caprice,
Nous nous attendrissons une heure, et c'est assez.

Renouvelons, veux-tu ? l'illusion charmante ;
Jette-moi tes deux bras au cou, comme une amante,
Baise-moi sur la bouche et dis-moi : « M'aimes-tu ? »

Mon enfant, oublions l'Éden et notre chute
Et bénissons l'amour, si, pour une minute,
Nos yeux se sont mouillés et nos cœurs ont battu.

POUR

UNE BLONDE INCONNUE

Je ne vous connais pas, mais pas le moins du monde.
Je ne sais rien de vous, pas même votre nom,
Pas même la couleur de vos yeux; rien, sinon
Que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde,
De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : « Non. »
Vos cheveux sont l'aurore, et, pareil à Memnon,
Il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor,
Naguère m'inspira pour un front nimbé d'or;
Ce sont des cheveux blonds qui me firent poète.

Toute blonde me rend mon ancienne langueur;
Aussi pour vous ces vers ont chanté dans ma tête,
Rhythmés aux battements plus émus de mon cœur.

BALLADE

POUR DEUX DAMES QUI SONT AMIES

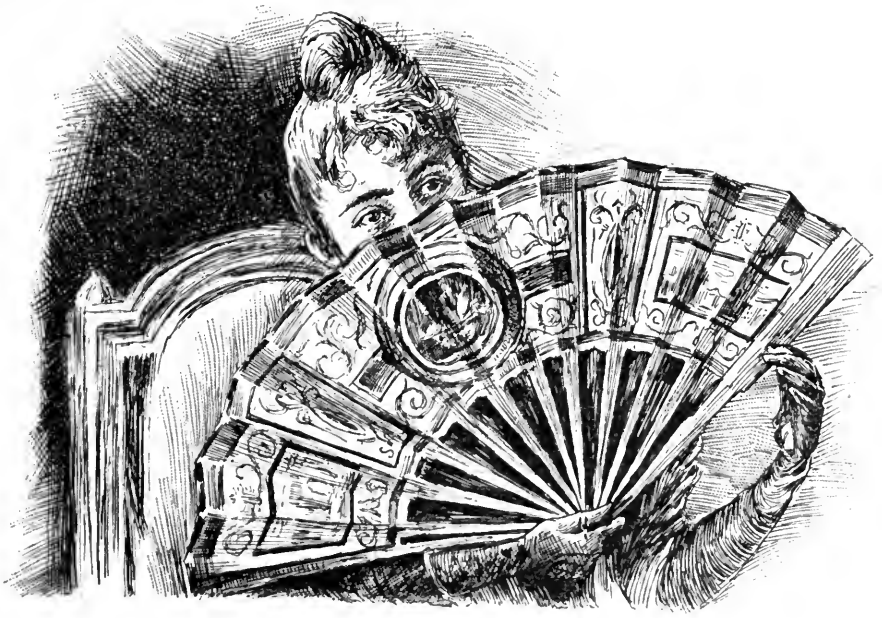
Arabelle est blonde, et Thérèse
Est brune avec des airs nerveux :
L'une est la tendre miss anglaise,
L'autre est la Grecque aux beaux cheveux.
Entre elles partageant mes vœux,
J'ose rêver de bigamies ;
Car, pour être comme je veux,
C'est le secret des deux amies.

J'ai pu les courtiser à l'aise,
Un beau soir, loin de tous fâcheux,
Mais le cœur se prend, quand on baise
Une main fine, un cou neigeux,
Sans refus par trop ombrageux.
Pourquoi leurs pudeurs endormies
M'ont-elles permis ces doux jeux ?
C'est le secret des deux amies.

Avec la brune aux yeux de braise
Ou la blonde aux bras paresseux,
Je voudrais bien cueillir la fraise
Ou sabler le cliquot mousseux.
De tous les moyens quels sont ceux
— Sans compter ces rimes gémies —
Qui me rendraient aussi chanceux ?
C'est le secret des deux amies.

ENVOI

Princesses, mon cœur langoureux
A fait beaucoup d'économies.
Qui de vous veut d'un amoureux ?
C'est le secret des deux amies.



L'ÉVENTAIL

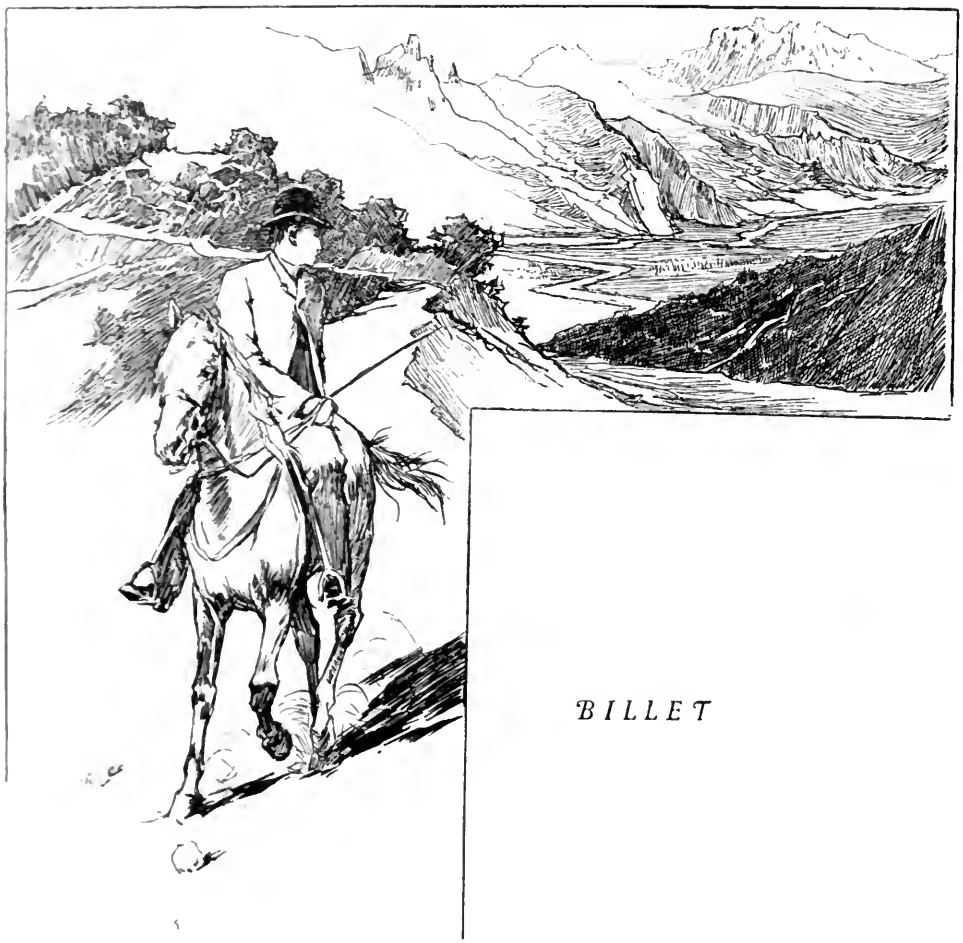
Dans le chaud boudoir de dentelle,
Je m'étais assis tout près d'elle ;
Et, seul, son éventail ancien
Me cachait sa bouche qui tente,
Fragile barrière irritante
Entre mon désir et le sien.

Le satin aux branches légères,
Où l'on avait peint des bergères
Dans un paysage d'azur,
Frais et souple comme une palme,
M'envoyait, de son rhythme calme,
Un parfum enivrant et pur.

Elle s'en faisait un complice
Pour exaspérer mon supplice,
Et, lorsque je voulais oser,
D'un geste vif de la coquette
L'éventail, devenu baguette,
Châtiait l'offre d'un baiser.

Toute ruse était inutile.
Cette bagatelle subtile
Tenait de l'aile et du rayon,
Et, voltigeant à gauche, à droite,
Évitait ma main maladroite
A cette chasse au papillon.

Qui sait comment finit la lutte ?
A quelle adorable minute
Palpita-t-il à coups plus lents ?...
Mais ma tête est sur ton épaule ;
L'éventail a changé de rôle
Et rafraîchit nos fronts brûlants.



BILLET

Chérie, un excellent poète a dit, un jour :
« Le meilleur du voyage est encor le retour. »
A coup sûr, j'ai passé de bien bonnes journées
Dans ce recoin perdu des vieilles Pyrénées.
Au petit trot léger d'un cheval béarnais,
J'ai couru ce beau val d'Ossau que tu connais;
J'ai revu les hameaux avec leurs toits d'ardoise,
Les grands monts verdoyants sous un ciel de turquoise,
Et le haut pic de Ger, au soleil tout roussi,
Regardant par-dessus l'épaule du Gourzi.
Tu sais que c'est charmant de trotter près du Gave
Qui bondit en chantant sur les pierres qu'il lave,
D'aspirer cet air pur et de jeter des sous
Aux enfants en haillons qui courent devant vous,
Leurs sabots à la main, pieds nus dans la poussière;
Et tu l'aimes aussi, la source hospitalière

D'où je viens, ayant bu la vie, et les poumons
Endurcis pour l'hiver au fort souffle des monts.
Oui ! j'ai passé là-bas de très bons jours ; mais l'heure
Du départ, crois-le bien, fut pour moi la meilleure.
Monts géants, gaves purs, beaux arbres, ciel d'été,
En quittant tout cela, je n'ai rien regretté.
Car là-bas, bien plus loin que les collines bleues,
Tout là-bas, dans le Nord, à plus de deux cents lieues,
Je savais que j'allais retrouver ton amour ;
Et, quand je suis monté, vois-tu, par un beau jour
De septembre, aux fraîcheurs déjà presque automnales,
Dans l'antique landau tout alourdi de malles,
Et lorsque le cocher a fait claquer son fouet,
Vers toi, mon cher amour, tout mon cœur refluait.
Car j'allais te revoir ; car le vent de la plaine
D'avance m'apportait dans sa suave haleine
Ton baiser du retour qui sera si joyeux,
Et le grand ciel avait la couleur de tes yeux.
Tout semblait me parler de toi dans la nature ;
Et lorsque les chevaux de la vieille voiture
Secouaient les harnais de cuir sur leurs garrots,
Ta joie en m'espérant riait dans les grelots.

L'ASILE DE NUIT

Poésie dite par M. Coquelin aîné, à l'occasion du centenaire
de la Société Philanthropique,
le 9 mai 1880.

Un soir, — ce souvenir me donne le frisson, —
Un ami m'a conduit dans la triste maison
Qui recueille, à Paris, les femmes sans asile.
La porte est grande ouverte et l'accès est facile.
Disant un nom, montrant quelque papier qu'elle a,
Toute errante de nuit peut venir frapper là.
On l'interrogera seulement pour la forme.
Sa soupe est chaude ; un lit est prêt pour qu'elle y dorme ;
L'hôtesse qui la fait asseoir au coin du feu,
Respectant son silence, attendra son aveu.
Car on veut ignorer, en lui rendant service,
Si son nom est misère ou si son nom est vice,

Et dans ce lieu, devant tous les malheurs humains,
On sait fermer les yeux autant qu'ouvrir les mains.

J'ai vu. J'ai pénétré dans la salle commune
Où, muettes, le dos courbé par l'infortune,
Leur morne front chargé de pensers absorbants,
Les femmes attendaient, assises sur des bancs.
Que de chagrins poignants, que d'angoisses profondes
Torturent dans le cœur ces pauvres vagabondes,
Dont plusieurs même, avec un doux geste honteux,
Étreignent un petit enfant, quelquefois deux!
On m'a dit ce qu'étaient ces pauvres délaissées :
Ouvrières sans pain, domestiques chassées,
Et les femmes qu'un jour le mari laisse là,
Et les vieilles que l'âge accable, et celles-là
Dont la misère est triste entre les plus amères,
Les victimes d'amour, hélas! les filles-mères
Qui, songeant à l'enfant resté dans l'hôpital,
Soutiennent de la main le sein qui leur fait mal.
J'ai vu cela. J'ai vu ces pauvresses livides
Manger la soupe avec des sifflements avides,
Puis, lourdes de fatigue et d'un pas affaibli,
Monter vers ce dortoir, tous les soirs si rempli.
Mon regard les suivait, et, pour leur nuit trop brève,
Je n'ai pas souhaité l'illusion du rêve,
— Au matin, leur malheur en eût été plus fort, —
Mais un sommeil profond et semblable à la mort!

Car dormir, c'est l'instant de calme dans l'orage ;
Dormir, c'est le repos d'où renaît le courage,
Ou c'est l'oubli, du moins, pour qui n'a plus d'espoir.
Vous souffrirez demain, femmes! dormez, ce soir.

Oh! naguère, combien d'existences fatales
Erraient sur le pavé maudit des capitales
Sans jamais s'arrêter un instant pour dormir!
Car la loi, cette loi dure à faire frémir,
Défend que sous le ciel de Dieu le pauvre dorme.
Triste femme égarée en ce Paris énorme,
Qui sors de l'hôpital, ton mal étant fini,
Et qui n'as pas d'argent pour sonner au garni,
Il est minuit. Va-t'en par le désert des rues!
Sous le gaz qui te suit de ses lumières crues,
Spectre rasant les murs et qui gémis tout bas,
Marche droit devant toi, marche en pressant le pas!
C'est l'hiver! et tes pleurs se glacent sur ta joue.
Marche dans le brouillard et marche dans la boue!
Marche jusqu'au soleil levant, jusqu'à demain,
Malheureuse! et surtout ne prends pas le chemin
Qui mène aux ponts où l'eau, murmurant contre l'arche,
T'offrirait son lit froid et mortel... Marche! marche!

Ce supplice n'est plus. L'errante qu'on poursuit
Peut frapper désormais à l'Asile de Nuit;
Ce refuge est ouvert à la bête traquée,
Et l'hospitalité, sans même être invoquée,
L'attend là pour un jour, pour deux, pour trois, enfin
Pour le temps de trouver du travail ou du pain.

Mais la misère est grande et Paris est immense;
Et, malgré bien des dons, cette œuvre qui commence
N'a qu'un pauvre logis, au faubourg, dans un coin,
Là-bas, et le malheur doit y venir de loin.
Abrégez son chemin; fondez un autre asile,
Heureux du monde à qui le bien est si facile!
Donnez! Une maison nouvelle s'ouvrira.
Femme qui revenez, le soir, de l'Opéra,
Au bercement léger d'une bonne voiture,
Songez qu'à la même heure une autre créature
Ne peut aller trouver, la force lui manquant,
Tout au bout de Paris, le bois d'un lit de camp!
Songez, quand vous irez, tout émue et joyeuse,
Dans la petite chambre où tremble une veilleuse,
Réveiller d'un baiser votre enfant étonné,
Que l'autre, dans ses bras, porte son nouveau-né,
Et que, se laissant choir sur un banc, par trop lasse,
Jetant un œil navré sur l'omnibus qui passe,
Elle ne peut gagner la maison du faubourg;
Car la route est trop longue et l'enfant est trop lourd!

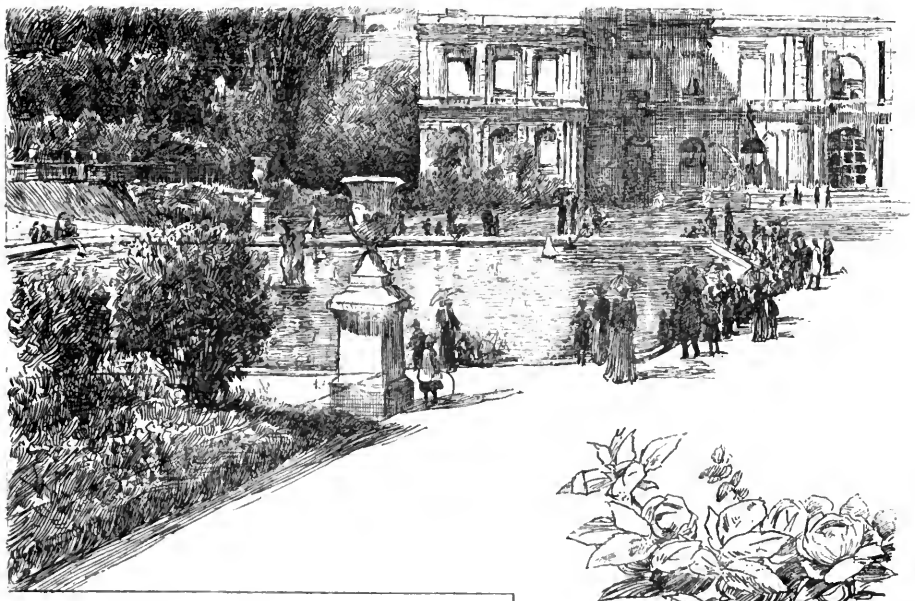
Oh! si chacun faisait tout ce qu'il pourrait faire!...

Un jour, sur ce vieux seuil connu de la misère,
Une femme parut, de qui la pauvreté

Semblait s'adresser là pour l'hospitalité;
On allait faire entrer la visiteuse pâle,
Quand celle-ci, tirant de dessous son vieux châle
Des vêtements d'enfant arrangés avec soin,
Dit :

« Mon petit est mort et n'en a plus besoin...
Ce souvenir m'est cher, mais il est inutile;
Partagez ces effets aux bébés de l'asile...
Car mon ange aime mieux — mon cœur du moins le croit —
Que d'autres aient bien chaud, pendant qu'il a si froid ! »

Noble femme apportant le denier de la veuve,
Mère qui te souviens d'autrui dans ton épreuve,
Grande âme où la douleur exalte encor l'amour,
Sois bénie !... Et vous tous, riches, puissants du jour,
Vous qui pouvez donner, ô vous à qui s'adresse
Cet exemple de simple et sublime tendresse,
Au nom des pleurs émus que vous avez versés,
Ne faites pas moins qu'elle, et vous ferez assez !



AU

JARDIN DU LUXEMBOURG

Cher et vieux Luxembourg ! — C'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers ;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons j'étais déjà de ceux
Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire ;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur, au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,

Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Évoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches,
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage!

L'amour! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,
La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai
Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.
Mais nous avions vingt ans et c'était une fête!
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,
Oui! je la donnerais toute, je vous le dis,
Pour le moment si court où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seul a vu la Velléda.

O parc royal, tu vis finir sa fantaisie,
Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant, —
C'est toi qui fus encor mon premier confident!
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,
Qui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume;
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les voluptés du rêve je m'enfonce,
A l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand pour le départ roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons, je t'aime, ô Luxembourg!
Car ma jeunesse, hélas! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.
A toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs, au soleil, me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore,
Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant,
Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre
De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal!

A PETOEFI

Strophes dites par l'auteur parlant au nom des hôtes français de la Hongrie,
le 12 août 1885, devant la statue de Petœfi, à Buda-Pest.

Comme en quittant la bonne et généreuse hôtesse
Qui lui fit place au feu dans la froide saison,
Un pauvre voyageur, pris soudain de tristesse,
Baise au front longuement l'enfant de la maison;

Ainsi nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
Soldat-poète, ô fils si cher à la patrie,
Qui pour elle chantas et pour elle mourus!

Oh! brûler de génie et périr à la guerre,
Se dresser en airain et mourir sans tombeau!...
Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère!
Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.

A l'endroit où, le nombre écrasant ton courage
Tu mourus pour entrer dans l'immortalité,
Aujourd'hui, j'en suis sûr, pousse un rosier sauvage,
Poète de l'amour et de la liberté!

Un sauvage rosier où vit encor ton âme;
Et, quand auprès de lui passent deux fiancés,
Sa fleur, que l'amoureux donne à la jeune femme,
Rend plus doux leurs serments et plus chauds leurs baisers.

Et quand, par les beaux soirs, le rossignol s'y pose,
Le rossignol, ce libre et pur chanteur ailé,
Il est comme enivré du parfum de la rose
Et chante éperdument sous le ciel étoilé.

POÈMES MAGYARS

D'APRÈS PETŒFI

I

QUI ME COMPREND?

Qui me comprend! On les croit fous,
Mes vers faits de lumière et d'ombre.
J'aime et l'on m'aime, et c'est bien doux;
Je suis Magyar, et c'est bien sombre.

De tendres pleurs mouillent mes yeux
Au souvenir de ma chérie;
Et j'ai des sanglots furieux
Pour les malheurs de la patrie.

Sur mon sein, ma mie aux yeux clairs
Met un bouquet de fleurs divines;
Et l'amour du pays aux fers
Me couronne le front d'épines.

Je vais, triste et joyeux, versant
Sur ma lyre, à travers l'orage,
Des fleurs et des gouttes de sang,
Des larmes d'amour et de rage!

II

A ÉTELKA

Vois le Danube, ô bien-aimée,
Étreignant cette île en son cours.
Telle, en mon cœur, ô mes amours,
Ta pure image est enfermée!

Vois, trempé dans le flot grondeur,
Ce rameau vert qui se balance;
Et laisse la verte espérance
Se glisser de même en mon cœur!

III

MA FEMME ET MON SABRE

C'est la nuit. Le pigeon se tient au bord du toit,
Et là-haut, dans le ciel, brille une étoile amie.
Ma charmante repose, en mes bras endormie...
Dieu! si je l'embrassais, comme j'en ai le droit!

Je veux — oui! je le puis — la tirer de son rêve,
Voir s'ouvrir ses beaux yeux alanguis de sommeil,
Et lui tenir tout bas ces propos du réveil
Qu'interrompt le baiser, qu'une caresse achève.

Joie infinie! Amour incessamment accru!
Bonheur doux et brillant comme une perle claire!...
Mais mon vieux sabre, à qui cela semble déplaire,
De son coin nous regarde et prend un air bourru.

Qu'as-tu donc, animal? Est-ce que tu me blâmes?
Ne puis-je pas serrer ma mie entre mes bras?
Camarade, ceci ne te regarde pas.
Homme, tu n'entends rien aux affaires de femmes!

Ne la jalouse pas et calme-toi, mon vieux.
Elle est, ainsi que toi, très brave, ma chérie.
Que mon bras soit utile à la noble Hongrie,
Bientôt, demain... Alors tu la jugeras mieux.

Oui-da! tu n'aimes pas les femmes... Mais la nôtre,
Lorsque retentira le cri de liberté,
Nous bénissant, voudra te ceindre à mon côté,
Et nous dira : « Soyez fidèles l'un à l'autre! »

IV

L'HIVER

Quel temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'artisan fend du bois au seuil de sa demeure;
La bise geint plus fort que son marmot qui pleure.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

La sentinelle, ainsi qu'un homme qui s'irrite,
A grands pas emportés va devant sa guérite.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

L'étameur slave passe au loin, dans la campagne,
Et son nez est brûlant comme un piment d'Espagne.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Et le Tzigane, hélas! La bise souffle et crie,
Et lui claque des dents sous sa tente pourrie.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

Quel temps! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

V

LA TERRE

Comment mourra la terre? A force de chaleurs,
Ou bien par un hiver d'une rigueur trop forte?
Hélas! non. Elle doit geler au froid des cœurs,
Des cœurs qu'elle recouvre et de ceux qu'elle porte.

VI

LA FORGE

Mon cheval fauve est vite et sûr;
Sa crinière ondoie et rutile.
On dirait un astre, au ciel pur,
Qui file.

Maréchal, il lui faut, ce soir,
Quatre fers tout neufs, et pour cause.
Au grand galop, nous irons voir
Ma rose.

Ta forge aux vieux murs embrasés,
Ta forge, pleine d'étincelles,
Est bien moins ardente que ses
Prunelles.

Tu vois, rouge et brûlant, ce fer
Fondre et s'amollir sur l'enclume.
Tel mon cœur fond quand son œil clair
S'allume.

VII

SCÈNE DE TSARDA*

Il est tard. La tsarda penche sur l'eau son mur,
Mais ne peut s'y mirer, tant la rivière est sombre.
Le bac reste immobile, à la chaîne, dans l'ombre.
Le monde se repose et le ciel est obscur.

Quel bruit dans la tsarda! Chants et cris à la ronde.
Le cymbalum frissonne et retentit sans fin.
« Eh! l'hôtesse! Fleur d'or! apporte-nous du vin,
Vieux comme mon aïeul et chaud comme ma blonde!

« Allons, Tsigane! Ici tout de suite, et dansons!
Que la danse me brûle à son ardente flamme!
Je veux perdre en sautant mon argent et mon âme.
Donc, tu vas nous jouer tes plus folles chansons. »

Mais on frappe à la vitre. « Holà! qu'on se dégrise!
C'est un vacarme affreux. Mon maître veut dormir.
— Qu'il aille au diable!... Et toi, Tsigane, fais frémir
Ton archet, fallût-il te donner ma chemise! »

On frappe de nouveau. C'est un enfant : « Pitié!...
Un peu plus bas!... Ma mère est malade... Ma mère! »
On fait : « Chut! » au Tsigane, on boit le fond du verre,
Et tous les gars s'en vont sur la pointe du pied.

* Taverne.

VIII

CHANSON POPULAIRE

J'ai bu deux flacons de vin vieux.
Dans le village, au clair de lune,
Je danse en diable furieux.

Un cruel souci m'importune.
Gai, gai, Tsigane ! Un air joyeux,
Sous la fenêtre de ma brune.

La chère étoile ! je l'aimais !...
L'étoile file et l'amour vole.
Elle aime un autre désormais.

Gai, Tsigane ! Une chanson folle,
Afin qu'elle ignore à jamais
Que sa fausseté me désole.

IX

VŒU

Le Ciel m'a dit : « Choisis ta mort ; elle est prochaine. »
J'ai répondu : « Seigneur !... En automne, un jour pur,
Devant les arbres d'or frissonnant dans l'azur...
Et qu'un oiseau tardif chante encor dans un chêne !

« Ainsi que la nature à l'arrière-saison,
Oh ! que je sente, avant qu'elle ne me saisisse,
Venir tout doucement la mort, et que je puisse
Chanter, comme l'oiseau, ma suprême chanson.

« Puis, quand sera venu le moment de me taire,
Approche alors et clos mes lèvres d'un baiser,
Tendre et cher cœur sur qui j'ai pu me reposer,
Mon adorée, ô la plus belle sur la terre !

« Mais non ! non !... Ce n'est pas, Seigneur, mon dernier vœu...
Un beau jour de printemps, de guerre et de furie,
Avec des fleurs de sang émaillant la prairie !
C'est la mort que tu dois m'accorder, ô mon Dieu !

« La mort le sabre au poing ! Oui, la mort violente !
Quand le clairon se mêle au chant du rossignol,
Que mon âme, en avril, prenne son libre vol !
Que de mon cœur jaillisse une rose sanglante !

« Et, lorsque mon cheval à bas m'aura jeté,
Oh ! viens et ferme alors ma bouche avec ta bouche,
Toi que j'aimai toujours d'amour âpre et farouche,
Chaste fille du Ciel, sublime Liberté ! »

L'AMIRAL COURBET

Strophes dites par M. Paul Mounet, de l'Odéon,
à l'assemblée générale de la Société centrale de Sauvetage des Naufragés,
le 12 mai 1886.

QUINZE ans avaient passé depuis l'époque sombre,
O France, où, ton effort succombant sous le nombre,
L'honneur seul avait survécu !
Et, depuis les jours noirs de l'effroyable épreuve,
Tes soldats n'avaient plus qu'une bannière neuve,
Le triste drapeau du vaincu ;

Et, quand un régiment passait, musique en tête,
Avec son étendard datant de la défaite,
Nous nous rappelions nos revers,
Et nos chers vieux drapeaux, si criblés par les balles
Que, lorsque les gonflait le vent, par intervalles,
On voyait l'azur au travers.

Et nous disions : « Drapeaux d'hier, drapeaux sans joie !
Qu'il vienne donc enfin, le Chef qui vous déploie
En plein soleil, sous le ciel bleu ;
Et, commandant d'escadre ou général d'armée,
Qu'il vous donne, parmi la poudre et la fumée,
Le noble baptême du feu ! »

Il vint. Après quinze ans de deuil et de nuit noire,
Il nous fit tressaillir encore au mot : « Victoire! »
Courbet! grand et vénéré nom!
Il vint. Il apparut et disparut trop vite ;
Et sa gloire brilla pour s'éteindre, subite,
Ainsi que l'éclair d'un canon.

Ce qu'il fut? Un marin. — Un marin, c'est-à-dire
L'homme qui n'est heureux qu'en mer, sur le navire
Qui peut devenir son tombeau ;
L'homme qui, pour servir son pays, sacrifie
Et risque, chaque jour, à chaque instant, sa vie...
Un marin! — Et rien n'est plus beau!

Il eut ces deux amours : la patrie et l'espace.
Certe, il est grand! Partout où son escadre passe,
C'est pour l'honneur du pavillon ;
Partout où l'ont porté la voile et la machine,
Il laisse, le marin fameux des mers de Chine,
De la gloire dans son sillon.

Mais il meurt!... Tu n'es pas heureuse, ô pauvre France!
Après Chanzy, Courbet! Deux fois, ton espérance
Se perd dans un lugubre deuil.
Tu suis des yeux, là-bas, ton héros qui navigue...
Il est mort au devoir, il est mort de fatigue!
Le *Bayard* rapporte un cercueil!

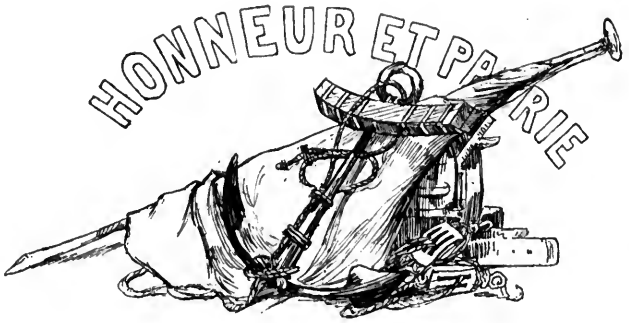
Battez aux champs pour lui, tambours couverts de voiles!
Car, quand il conduisait, la nuit, sous les étoiles,
Ses cuirassés de premier rang,
Son rêve, j'en suis sûr, était bien autre chose
Que couler une jonque ou que bloquer Formose ;
Son espoir était bien plus grand.

O Courbet! âme pure et de vertus nourrie,
Français qui sur les mers fis flotter ta patrie,
Gardien du drapeau relevé,
N'est-ce pas, Amiral vainqueur, grand chef austère,
Que tu te préparais pour la meilleure guerre
Et pour le bon combat rêvé?

Nous le comprenons bien en te rendant hommage ;
Nous faisons parmi nous triompher ton image
Dans l'indestructible métal ;
Nous te plaçons parmi les hommes les plus rares...
Pourquoi n'avoir, hélas! que quelques noms barbares
A graver sur ton piédestal?

Ah! quand se dressera ta figure guerrière,
Telle qu'on la voyait sur le gaillard d'arrière,
Debout dans le grand vent amer,
Sans rhétorique creuse et longtemps débattue,
Écrivons simplement ces mots sous ta statue :
« Il aima la France et la mer. »

Avril 1886.



L'ÉTOILE DES BERGERS

I

QUAND, dans la froide nuit, au ciel,
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.

Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt : « Partons! »
Et suivirent l'errante étoile.

Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.

Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans une étable,

Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste;

Et l'on se moqua beaucoup d'eux:
Garder son bien, voilà l'utile.
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file?

Mais souffrir et n'avoir plus rien
Contentait ces humbles apôtres :
Le peu qui leur resta de bien,
Ce fut pour le donner aux autres.

Fidèles au divin signal
Qu'ils avaient suivi sans rien dire,
Ils rendaient le bien pour le mal,
Et pour une insulte un sourire.

La nuit, près du fleuve, en secret,
Ils chantaient en chœur sous les saules,
Et quand un agneau s'égarait,
Le rapportaient sur leurs épaules.

Bons, ils pardonnaient au méchant,
Et, par un merveilleux mystère,
Régénéraient, en la touchant,
La courtisane ou l'adultère.

Et les autres bergers, pleins d'or,
Dont l'avarice méprisable
Creusait, pour y mettre un trésor,
Des trous dans la chaleur du sable,

Avaient des haines d'envieux
Pour ces pauvres de haute mine,
Qui gardaient au fond de leurs yeux
Un peu de l'étoile divine.

II

Comme dans le mythe chrétien
Dont ce temps mauvais n'est plus digne,
L'astre du beau, l'astre du bien
Passe parfois et nous fait signe.

Qui le suit est déshérité
De tout ce que le monde envie.
Idéal d'art ou de bonté,
Il faut en souffrir pour la vie;

Gravir les chemins durs et droits;
Fuir les jougs que met sur nos nuques
Ou la morale des bourgeois
Ou la critique des eunuques;

Jeter ses perles aux pourceaux;
Être toujours, sans qu'on s'irrite,
Traité d'insensé par les sots,
Traité d'impur par l'hypocrite;

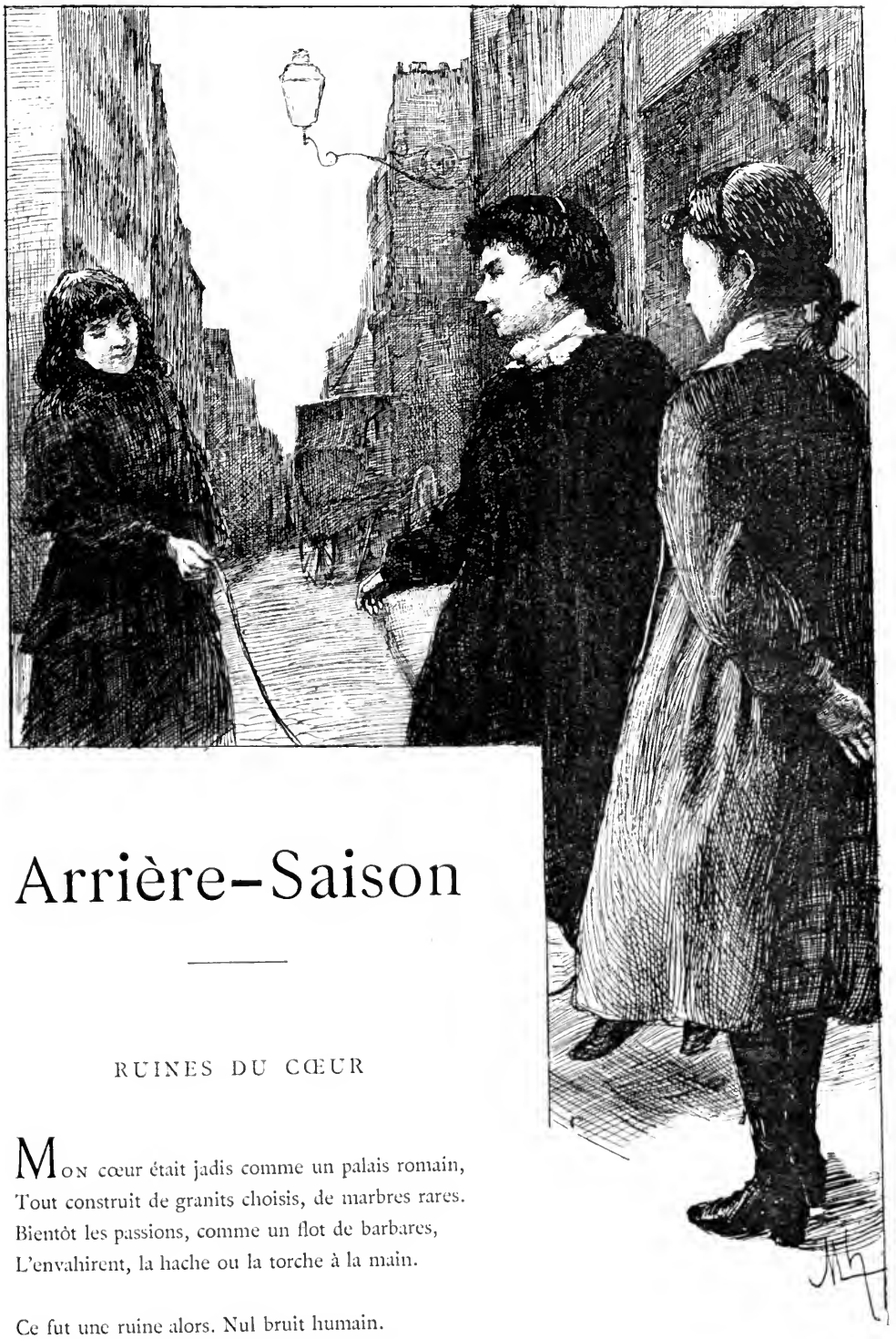
Voir triompher autour de soi
Le laid, l'imbécile et l'injuste;
— Et sentir plus ferme sa foi
Et sa volonté plus robuste...

Artiste d'un rêve obsédé
Ou pauvre homme à la chair fragile,
Va! par une étoile guidé,
Comme un berger de l'Évangile!

Va! sourd à l'intérêt vénal,
Va! loin des faux dieux qu'on encense,
Vers le Bethléem idéal,
Vers la beauté, vers l'innocence!

Et si quelque gouffre effrayant,
Que ton imprudence te voile,
T'engloutit, meurs en souriant,
Les yeux fixés sur ton étoile!

Arrière-Saison



Arrière-Saison

RUINES DU CŒUR

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des midis sans un astre,
Passèrent, et j'ai là vécu d'horribles jours;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger mes amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

L'AVEU

Tu n'as pas toujours été sage,
Toi dont le cœur bat sur mon bras.
Pour plus d'un amant de passage
Tu souris et tu soupiras.

D'une voix honteuse et farouche,
Tu me l'as dit, par un soir bleu;
Mais ma bouche a fermé ta bouche,
Que purifiait ton aveu.

J'avais prévu ta confidence,
J'avais deviné ton roman,
Fille du peuple sans prudence
Et qui n'avais plus de maman.

En Mai, sous le maigre feuillage,
Chantaient les moineaux des faubourgs.
N'est-ce pas? Le vague ennui, l'âge?...
Je connais ces tristes amours.

Mais le cœur sur qui tu te serres,
Ayant souffert, sait excuser;
Et je vois dans tes yeux sincères
Que j'ai ton vrai premier baiser.

De nous deux, c'est toi la meilleure,
Puisque tu sais aimer le mieux.
Regarde, mon enfant, je pleure,
Moi si blasé, moi déjà vieux!

Par la tendre et simple manière
Dont tu m'avouas ton passé,
Je te dois ma larme dernière,
Et par elle il est effacé.

PRINTEMPS PERDUS

Hélas! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée?
Pourquoi, pourquoi si tard?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi, jeune homme, et toi, petite enfant,
Nous étions des voisins, et que, sans nous connaître,
Moi, mûr trop tôt, et toi, venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris,
Où, maintenant, ayant déjà des cheveux gris,
Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi, cependant, ô ma chère petite!...
Le logis où, depuis plus de quinze ans, j'habite
Est près de la maison dans laquelle, jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel, au soleil d'octobre, un arbre faubourien, —
Près de moi tu vivais; — et je n'en savais rien!
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents,
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant : « Du vinaigre! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée!...
La cruelle pensée!... Et dire que plus tard,

Dans ce même quartier, sur ce long boulevard
Où, par les nuits de juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans, mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage ;
Et dire que jamais alors nos yeux n'ont lui,
Moi m'écriant : « C'est elle ! » et toi disant : « C'est lui !... »

Telle est la vie : On marche, on va, — quelle injustice ! —
Sans qu'un seul battement de cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Mais le hasard n'a pas voulu nous fiancer,
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi, ma jeunesse, et toi, ton innocence.
— Lorsque enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,
Et je t'ouvris mes bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse !
Ah ! certes, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme,
Qui parfumes mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie !
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.

MINUTE SENTIMENTALE

Amour plus que beauté me touche,
O ma mignonne, et j'aime mieux,
Bien mieux, ton regard que tes yeux,
Et ton sourire que ta bouche !

Pour tout je monde, c'est certain,
Ta bouche est enfantine et ronde,
Et tes yeux sont pour tout le monde
Bleus comme le ciel du matin.

Mais pour moi seul, tu me le jures,
Brilla ce regard attendri ;
Pour moi, pour moi seul ont souri
Si doucement ces lèvres pures !

Avant de m'avoir pour amant,
A d'autres tu semblais jolie ;
Mais par moi tu fus embellie
De la beauté d'un sentiment.

SON CHARME

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse ;
Mais, seul, je sais comment elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laissa prendre ;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.

TACHES DE SON

Sur ta peau si tendre et si lisse,
Dont ma bouche sait la douceur,
Le soleil d'été, par malice,
A mis des taches de rousseur.

C'est tous les ans la même chose :
Et l'on dirait qu'il veut laisser
Sur ton radieux teint de rose
Une trace de son baiser.

Mais j'aime tout de ce que j'aime ;
Et ton front, si frais et si doux,
M'attire davantage même
Constellé de quelques points roux.

Quand à mes lèvres tu le portes
D'un geste amoureux, je crois voir
La neige d'or des feuilles mortes
Sur le ciel vermeil d'un beau soir.

CRÉPUSCULE

Ainsi qu'un malheureux, le corps frileux et gourd,
Tâche de se chauffer en soufflant sur des braises,
L'amer couchant d'Octobre, au lointain du faubourg,
A fait flamboyer ses fournaises.

Dans les squelettes noirs des arbres nus et droits,
Le vent du soir, tout bas, parle d'une voix rauque ;
Un archipel d'îlots couleur de feu, mais froids,
Nage dans la paix du ciel glauque.

Combien de fois déjà, par des soirs tout pareils,
Où l'esprit sur lui-même en souffrant se replie,
L'adieu rouge et glacé des suprêmes soleils
M'a versé sa mélancolie !

Combien de fois ce vent aux sinistres soupirs,
Dont le gémissement se glisse sous les portes,
A fait devant mes yeux tourner mes souvenirs
Dans la valse des feuilles mortes !

Automne nostalgique, automne évocateur,
Qu'ils me font mal, tes ciels qu'un dernier rayon moire,
Tes purs et tristes ciels, froids comme la douleur
Et profonds comme la mémoire !

LE BAISER

Je ne fus heureux — pas souvent —
Que par le baiser, je l'avoue.
J'aimais les lèvres sur ma joue,
Quand j'étais un petit enfant.

Le baiser seulement me touche.
Ma jeunesse et mon âge mûr
L'ont cherché, sensuel ou pur ;
Et l'on me baisa sur la bouche.

Aucuns fils ne me survivront ;
La saison d'amour est finie.
A l'heure de mon agonie,
Qui me baisera sur le front ?

FLUX ET REFLUX

I

La nuit tombe et la mer descend.
Ma chère âme, allons sur la grève,
Auprès du flot retentissant !

Le doute m'assaille sans trêve.
M'aimes-tu vraiment ? J'ai rêvé
Que ta tendresse serait brève.

Écoute le râle étouffé
Du flot lointain ! L'Angelus tinte
Tristement son dernier Ave.

Mon âme est par l'angoisse atteinte ;
Je tiens, comme pour un départ,
Ta main, froide malgré l'étreinte.

La falaise est dans le brouillard ;
Le vent humide nous pénètre.
Entends ce goëland criard !

Pour bien d'autres ton cœur fut traître !
Ton passé n'est point innocent.
Tu vas m'abandonner peut-être !

La nuit tombe et la mer descend.

II

Le jour grandit et la mer monte,
Allons courir sur les galets !
Comme le ciel est pur ! Sois prompte.

Plus d'un bateau plein de filets
S'en va, le long du quai qu'il frôle,
Vers les horizons violets.

Serre-toi contre mon épaule,
Et, le cœur joyeux, allons voir
La vague écumer sur le môle !

Que j'étais injuste, hier soir ;
Je doutais de toi, ma chère âme !
Ce bleu matin me rend l'espoir.

Ton passé cruel, pauvre femme,
Nos larmes d'amour l'ont lavé,
Comme est ce rocher par la lame.

Vois ! Le bon soleil est levé.
Aimons-nous sans crainte et sans honte.
Notre bonheur est retrouvé !

Le jour grandit et la mer monte.

TOAST CHAMPÊTRE

Mai, qu'avait jusqu'alors désolé le vent aigre,
Mai, frileux sous les fleurs, en habit de vinaigre,
S'était enfui. Joyeux, dans le ciel enchanté,
Le chaud soleil de juin proclamait : « C'est l'été ! »
Celle qui connaît bien mon sentiment pour elle
Choisit sa robe claire et sa plus fraîche ombrelle ;
Et pour le beau pays de forêts et d'étangs
Qui cache nos amours depuis quelques printemps,
De grand matin, heureux de vivre, nous partîmes.
Les poiriers du chemin sont nos amis intimes ;
Quand, dans la carriole au vieux cheval boiteux,
Nous passons, les rameaux murmurent : « Ce sont eux ! »
Et, grise de plein air et de grand paysage,
Ma mignonne leur prend des feuilles au passage.
Rien n'a changé. Voici l'auberge. Sur le seuil,
Le vieux chien du logis vient pour nous faire accueil.
Notre chambre est la même. En ouvrant la fenêtre,
La même saine odeur de forêt nous pénètre.
Voici le pied tronqué de l'orme qu'on scia ;
En face, dans le parc, le même acacia
Répand, comme jadis, son odeur printanière.
J'entends le loriot comme la fois dernière,
Et songe : « Le bonheur qui se peut retenir
Est tout dans l'habitude et dans le souvenir. »

Cependant, ma petite amie — oh ! comment dire
Le charme tendre et fin de son joli sourire ! —
Bien contente, elle aussi, dans ce coin retrouvé,
A ri, comme autrefois, du portrait mal gravé
Du pauvre Monsieur Thiers en toupet ridicule ;
Elle a mis son chapeau fleuri sur la pendule,
Oté ses gants de Suède, et puis, ayant pensé,
Tout à coup, qu'on ne s'est pas encore embrassé,
Elle s'approche, avec son air sainte-n'y-touche,
Et pose lentement sa bouche sur ma bouche.
Quelle minute !...

Un cri nous appelle soudain.
Le déjeuner! On est servi dans le jardin,
Sous la tonnelle basse, auprès du jeu de boules.
On court se mettre à table en effarant les poules.
Victoire encor! Rien n'a changé! Tout est pareil!
Voici le gai vin blanc qu'il faut boire au soleil
Et dont la courte ivresse en rires se dissipe,
Le lourd couvert d'étain et de terre de pipe
Dont un joyeux rayon fait vibrer les couleurs,
Et des cerneaux tout frais dans une assiette à fleurs.

...Puisque après ce repas nous faisons une pause
Et que mon verre est plein, effeuilles-y la rose,
Ma chère, que tu fais tourner entre tes doigts;
Car je veux boire au nid de nos amours! Je bois
Au clocher du village, orné d'un coq de fonte,
Qui depuis cinq printemps, — à mon âge, on les compte, —
Le long des jeunes blés, pleins d'oiseaux et de chants,
Nous a vus tant de fois faire un bouquet des champs.
Je bois aux toits moussus où, comme nous fidèles,
Reviennent, chaque été, les bonnes hirondelles.
Je bois aux verts fourrés de ronce et de genêt
Où l'écho semble aimer ta voix qu'il reconnaît.
Je bois aux vieux témoins de nos gaîtés champêtres,
Aux fleurs dans les grands prés, aux fraises sous les hêtres,
A la forêt où chante au lointain le coucou,
Aux sentiers dans lesquels, te baisant sur le cou,
Je t'étreins brusquement pour te dire : « Je t'aime! »
Enfin, je bois au cher pays, toujours le même,
Où, depuis ce matin, nous sommes de retour,
Chère, et qui n'a pas plus changé que notre amour!

RETOUR

Vivons! Je t'aime! Rentrons. La promenade est faite.
La claire nuit de juin vient d'allumer ses feux;
Le clocher d'un gros bourg, où nous logeons tous deux,
Se rapproche, et la lune en argente le faîte.
Regagnons lentement l'auberge, où l'on apprête
La chambre et le grand lit aux draps frais. Je te veux!
Et, pour qu'en cheminant je baise tes cheveux,
Sur mon épaule heureuse abandonne ta tête.

Mets un de tes chers bras au cou de ton ami;
Traversons, enlacés, le village endormi;
Et, comme nous voulons, dans la campagne verte,

Dès l'aurore, demain, reprendre notre vol,
Nous laisserons, ce soir, la fenêtre entr'ouverte,
Pour être réveillés au chant du rossignol!

RÊVE FLEURI

Ma chère, tu cueillais, en riant aux échos,
Des gerbes de bleuets et de coquelicots.
O journée en plein air, adorable et trop brève!...
Et, dans le large lit d'auberge où j'ai dormi
En sentant, près du mien, battre ton cœur ami,
Pendant toute la nuit, j'ai vu des fleurs en rêve.

CONFIANCE

Souvent, libertin lassé de mon rôle,
J'ai feint un amour à peine éprouvé.
Mais tu m'as guéri, mais je suis sauvé,
Depuis que je dors sur ta jeune épaule,

C'est un sentiment si frais et si pur,
C'est comme une fleur dans mon âme éclose,
Lorsque tendrement ma tête repose
Sur ton humble cœur dont je suis bien sûr.

Je vieillis, j'ai fait deux tiers du voyage;
Mais si, quelquefois, j'en suis attristé,
Cela passe vite, ainsi qu'en été
Glisse sur les champs l'ombre d'un nuage;

Car j'ai mon bonheur sincère et permis,
Car je suis certain, ô chère maîtresse,
Que bientôt, hélas! quand fuira l'ivresse,
Nous serons encor de bons vieux amis...

Et c'est pour jamais! Et, chauds et fidèles,
Mes derniers désirs vont vers ton amour,
Comme, dans le ciel d'un dernier beau jour,
S'attarde et tournoie un vol d'hirondelles.

LE BON LENDEMAIN

J'AI, de façon presque incongrue,
Bâillé dans le monde, hier soir...
Ma petite amie, allons voir
Les humbles passants dans la rue.

Le musc est un affreux parfum;
On m'a dit trop de platitudes...
Dans le faubourg aux odeurs rudes,
Écoutons les gens du commun.

J'ai vu des messieurs pleins de morgue
Et des dames raides d'empois...
Vois donc, sur les chevaux de bois,
Tourner le peuple au son de l'orgue!

J'ai fait un dîner trop truffé,
Qu'encore aujourd'hui je digère...
Vivent nos dînettes, ma chère,
Où je bois, assis, mon café!

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Écris-moi souvent, mes amours;
J'aime tes fautes d'orthographe!

Quand j'ai pu m'enfuir, plein de thé,
Il était une heure et demie...
Couchons-nous, ma petite amie,
Comme les oiseaux en été.

Là-bas, une coquette obèse
Croit que j'aspire à ses faveurs...
Ma svelte blonde aux yeux rêveurs,
Donne ta bouche qu'on la baise!

ACCIDENT D'HIVER

IL fait froid. Rentrons vite. Il fait froid. Les gamins
Achètent des marrons pour se chauffer les mains
Et courent en frappant des pieds, comme en colère.
Dans le ciel bleu d'acier, un ciel de nuit polaire,
Le dur scintillement des étoiles s'accroît.
Les ruisseaux sont gelés. Rentrons vite, il fait froid.
Tu me serres le bras bien fort, pauvre petite.
Je te sens frissonner. Il fait froid. Rentrons vite,
Et montons l'escalier quatre à quatre... Grand Dieu!
Dans la chambre, on n'a rien préparé pour le feu.
Nous grelottons. J'allume une triste bougie.
Au bord du canapé, blême, sans énergie,
Gardant voile, fourrure et manchon, tu t'assieds.
Comme il fait froid! Je pousse un coussin à tes pieds
Et j'y tombe à genoux, sans quitter ma pelisse.
C'est si drôle, que tu souris avec malice.
Voilà des amoureux qui ne sont pas fringants!
Nous nous prenons les mains, mais sans ôter nos gants,
Et nous partons d'un grand éclat de rire ensemble...
Oui! mais je deviens fou, quand tu ris. Il me semble
Qu'il fait meilleur. Glissant mes mains sous ton manteau,
Je te serre en mes bras comme dans un étau.

Je me rechauffe là. Tant pis pour ta toilette!
Levant du bout du nez le bord de ta voilette,
Je te donne un baiser, et me sens — que c'est doux! —
Au travers de ta jupe étreint par tes genoux.
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure;
Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur, ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... Dis donc, comme il fait chaud!

DERNIÈRE FLAMME

Oui! j'ai changé souvent de maîtresse et d'amours,
Mais, chaque fois, j'ai cru que c'était pour toujours;
Et, jusqu'à l'âge mûr, j'ai connu la misère
De me duper moi-même, en me croyant sincère.
Ah! dans cette heure exquise où le désir naissant
Et les parfums d'Avril troublent l'adolescent,
Heureux, heureux celui qui résout le problème
De n'aimer qu'une fois, d'aimer toujours la même!
Il ne connaîtra pas, celui-là, le frisson
Qui — lorsque vient l'amour de l'arrière-saison,
Sentiment moins ardent, sensation moins vive —
Soudain glace le cœur et fait douter qu'il vive...
C'est mon ancien regret, chère âme, et tu le sais!
Car bonheurs et chagrins de mes amours passés
Sont devenus des vers et j'en ai fait mon livre,
Misérable rêveur qui me regarde vivre.
Lorsque tu m'as choisi, tu savais bien, hélas!
Que ton bras s'appuyait sur un bras déjà las.
Quand, fixant sur mes yeux tes yeux d'esclave heureuse,
Tu me tendais la fleur de ta bouche amoureuse :
« Laisse-moi seulement t'aimer! » me disais-tu.
Et, j'en conviens, souvent mon cœur n'a pas battu,
Malgré tous mes baisers sur ton front incrédule.
Non! il ne battait point, — pareil à la pendule
Dont on a pour toujours arrêté le ressort,
Dans la chambre funèbre où quelque prince est mort. —
Que j'ai souffert alors de ne pouvoir te rendre
Qu'un goût sentimental, qu'un peu d'amitié tendre!
Mais j'ai voulu t'aimer, parce que tu m'aimais.
Aujourd'hui, chère enfant, viens dans mes bras, et mets,
Mets ton front sur mon cœur... Tu l'entends?... Il palpite
Lentement, lentement, mais chaque jour plus vite,
Ainsi qu'un voyageur par l'espoir soutenu,
Le lointain exilé, l'absent, est revenu.
Mon Octobre frileux donne son chrysanthème.
Ton charme et ta constance ont triomphé : Je t'aime!...
Mon enfant, serre-moi bien fort entre tes bras
Et jure, oh! jure-moi que tu l'entretiendras,
La flamme que ta jeune haleine a fait renaître!
Car c'est mon seul bonheur, ma seule raison d'être;
Par elle seulement je suis poète encor.
Gardons, ô mon enfant, ce suprême trésor!
Veillons, ô ma plus chère et dernière maîtresse,
Sur ce foyer d'amour qu'alluma ta tendresse,
Comme un mineur perdu protège avec sa main
Le flambeau qui lui fait retrouver son chemin!

L'INCORRIGIBLE

Lorsque, vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus d'un m'a dit : — « Encore? A quarante ans passés! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie!

Non! je ne deviendrai jamais pareil à vous,
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs qui traînent leurs boulets,
Ainsi que des forçats sous les coups de la chiourme!

DÉSIR DE GLOIRE

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit. Soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas! tout passe et tout lasse,
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et, fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,
La Mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines! des arbres morts!

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu;

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

Oh! si, par bonheur, doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi!

Vétéran n'ayant plus mon grade,
Poète oublié, triste et vieux,
Je serai mort, ma camarade,
Et tu m'auras fermé les yeux;

Te te rappelleras, ma chère,
Mes jours de la fin, si peu gais,
Et ma gloire si mensongère,
Quand tu passeras sur les quais

Et verras mes recueils intimes,
Jadis célébrés si souvent,
Qui, dans la boîte à dix centimes,
Seront feuilletés par le vent.

Mais qu'une enfant du voisinage
Qui te confiera ses amours,
— Car pour ces choses, malgré l'âge,
Tu seras clémente toujours, —

Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami,

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux!

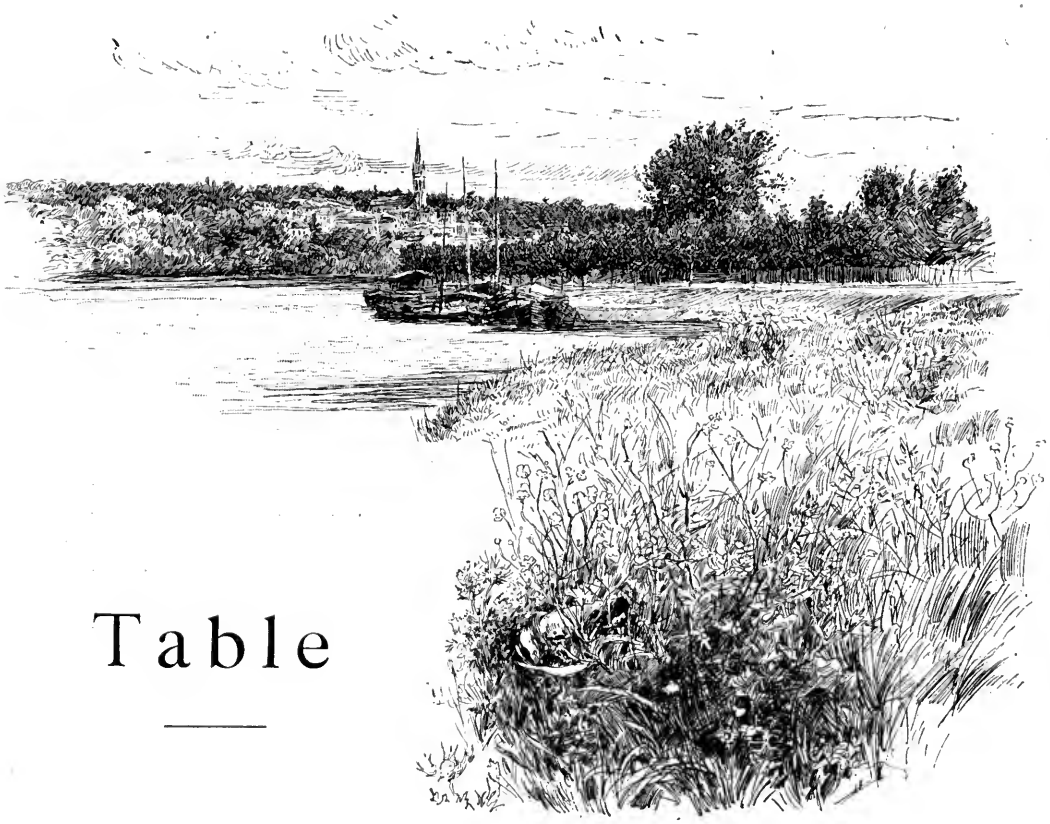
Ces vers dont on garde mémoire
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

Des larmes mouillant tes lunettes,
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.

Caressant, de ta main légère,
Mon front posé sur tes genoux,
Combien tu me savais sincère !
Combien mes chants te semblaient doux !

Oh ! qu'à son tour, la Renommée
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !

Table



Table

LE RELIQUAIRE

Prologue 3
Vers le Passé 5
Solitude. 7
Adagio 8
A tes yeux. 10
Et nunc et semper. 11
L'Étape. 12
Sous les branches 13
La Trêve 15
Bouquetière 16
Le Cabaret. 18
La Vague et la Cloche. 19
Une Sainte. 20
Rédemption 22

POÈMES DIVERS

Le Jongleur 27
Innocence 29
La Mort du Singe 30
Ritournelle. 32
A une Tulipe. 33
Le Feu follet 34
L'Horoscope 35
Ferrum est quod amant 36
Le Lys 37
Chant de guerre circassien. 38
Vitrail 40
Le Fils des armures. 41
Les Aïeules. 42
Le Justicier. 44

INTIMITÉS

INTIMITÉS. 53

POÈMES MODERNES

Angelus. 65
Le Banc. 83
Enfants trouvées. 86

L'Attente 88
Le Père. 90
Le Défilé 91
La Bénédiction 93

La Grève des Forgerons 99

LES HUMBLES

La Nourrice 107
Le petit Épicier 111
Un Fils. 114
Petits Bourgeois 118
En province 120
Émigrants 125
Une Femme seule 128
Simple Ambition. 130
Dans la Rue 132
La Sœur novice 133
La Famille du Menuisier 134
Le Musée de Marine. 135
Joujoux d'Allemagne. 136

ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE

Lettre d'un Mobile breton. 139
En Faction. 141
Le Chien perdu 142
A l'Ambulance 144

Plus de Sang! 147

PROMENADES ET INTÉRIEURS

Promenades et Intérieurs. 151

LE CAHIER ROUGE

Avertissement de la première édition 162

Aux Amputés de la Guerre 163
Le vieux Soulier 165
Le Printemps. 167
Tristesse 169
Fantaisie nostalgique 171
Tableau rural 173
Cortège de Banlieue 174
Menues 175
Le Fils de Louis XI. 176
En sortant d'un bal. 177
Cheval de renfort. 179
Au Bord de la Marne 180
La Chaumière incendiée 181
Pour toujours! 183
Désespérément. 185
Morceau à quatre mains. 186
Sonnet 187
Rhythme des Vagues 188
Aux Bains de Mer 189
Matin d'Octobre 191
Aubade parisienne 192
Lendemain. 193
Kabala 194
Sur la terrasse du château de R... 195
Gaieté du Cimetière. 197
En Bateau-mouche 198
Aubade. 199
Douleur bercée 200
Blessure rouverte. 201
Presque une Fable 202
Le Canon 204
Théophile Gautier élégiaque 207
Lutteurs forains 209
A un Sous-lieutenant 210
Prologue d'une série de causeries en vers. . . . 211
La Première 213
A un Lilas. 214
Dans la Rue, le soir. 216
Noces et festins 217
Au Lion de Belfort 218
Désir dans le Spleen. 219

OLIVIER

Olivier 223

LES RÉCITS ET LES ÉLÉGIES

Récits épiques

Les Yeux de la Femme. 251
Blasphème et Prière. 253
Sennachérib 255
Le Pharaon 257
L'Hirondelle du Bouddha 259
Un Évangile 261
La Honte 263

L'Araignée du Prophète 264
Le Jugement de l'Épée. 266
Les deux Tombeaux. 268
Le Liseron. 270
Moisson d'épées 274
La Tête de la Sultane 276
Duel de Raffinés. 280
Vincent de Paule. 282
Les Parias 284
Le Magyar. 287
La Réponse de la Terre 288
L'Un ou l'Autre. 290
Mort du Général Walhubert. 292
Le Fils de l'Empereur 294
Le Naufragé 296
La Veillée. 302

L'Exilée

Invocation. 309
La Mémoire 310
Réponse. 310
A un Ange gardien. 310
Pitié des Choses 311
Vie antérieure. 311
Chanson d'Exil 311
Espoir timide. 312
Romance 312
Lettre 312
En Automne 315
Épitaphe 315
L'Écho 315
Lied. 315
Les trois oiseaux. 315
Purgatoire 316
Étoiles filantes. 316
Obstination. 316
Serment. 317
Orgueil d'aimer 317

Les Mois

Janvier 319
Février 320
Mars. 320
Avril. 323
Mai 323
Juin 323
Juillet 324
Août. 324
Septembre 324
Octobre. 325
Novembre 325
Décembre 325

Jeunes Filles

L'Amazone. 327
Sur la Plage 329
Au Musée du Louvre 331
Souvenir du Danemark. 333
Dans un Train de Banlieue 335
Prise de Voile. 337

CONTES EN VERS

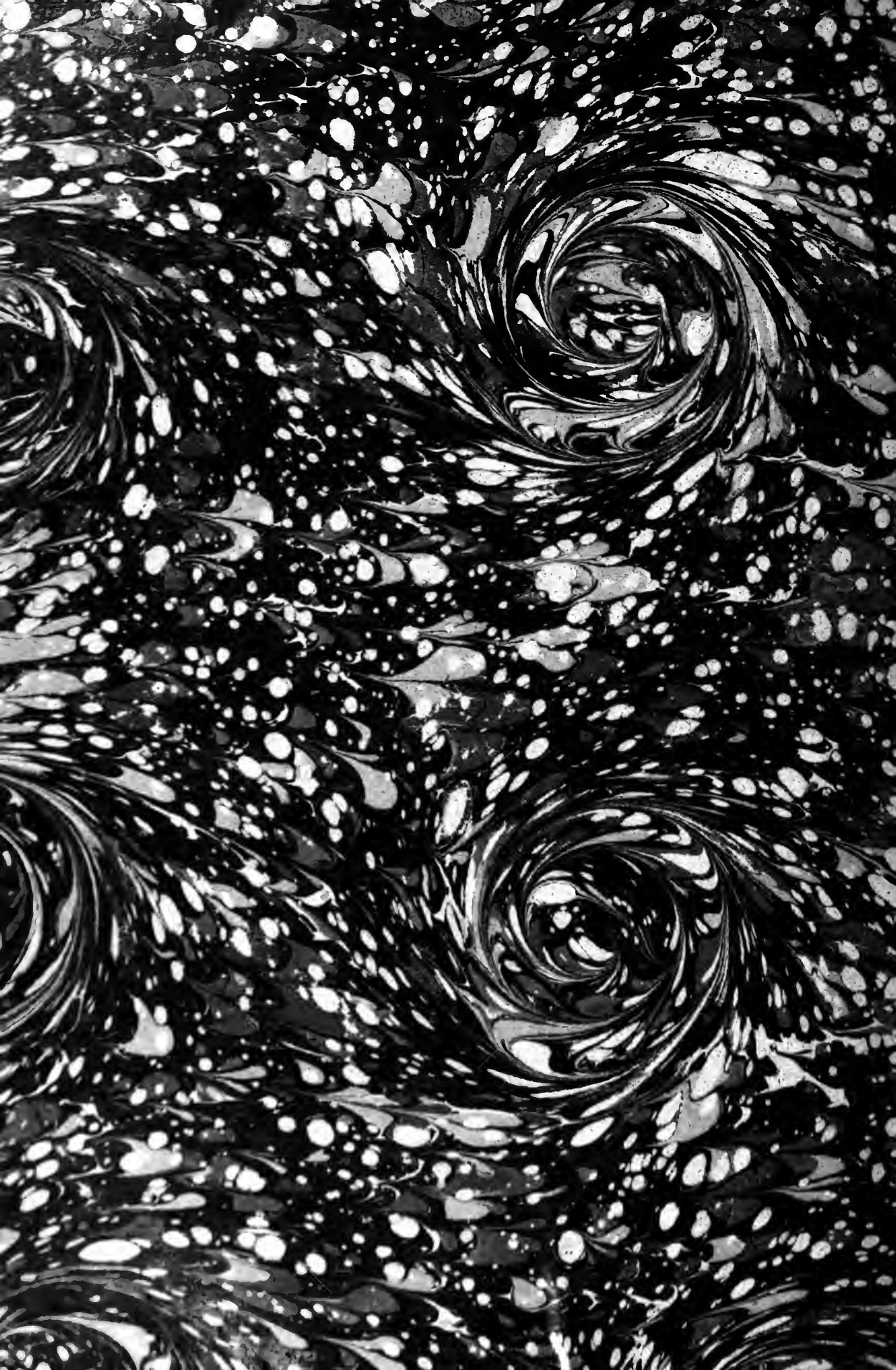
ET POÉSIES DIVERSES

La Marchande de Journaux 341
L'Épave. 346
L'Enfant de la Balle. 349
Les Boucles d'oreilles 354
Le Roman de Jeanne. 359
Pour le Drapeau 365
Bleuette. 368
Le Raisin 374
Premier désir 376
Une aumône 378
Préface d'un Livre posthume. 379
A un Amant 381
A un Élégiaque 382
La Chambre abandonnée 383
Le Bateau-Mouche 385
La Nymphe de Ville-d'Avray. 387
L'Anneau 389
Vieux Brouillon de Lettre. 390
Sur une Tombe au Printemps. 391
Le Vin 392
Portrait de Victor Hugo par Bonnat 393
L'Anniversaire. 394
Résurrection 396
Le Rêve (d'après Jules Lefebvre). 397
L'Éducation maternelle (d'après Delaplanche). . . 398
Rêverie 399
Le Régiment qui passe (d'après Detaille) 400
Aux Femmes de Lyon 402

Le Cadeau de Sahagun le vieux 404
Pour Guitare solo. 405
Ballade de Coppée à Banville. 406
Ballade de Banville à Coppée. 407
Préface pour Émile Blavet. 408
Aux Bourgeois d'Amsterdam 410
Dizains 412
Statue d'Homme d'État. 414
Sur un Exemplaire de l'*Exilée*. 415
Pour une Fiancée. 416
Très ancien Sonnet 417
Caprice attendri 418
Pour une Blonde inconnue. 419
Ballade pour deux Dames 420
L'Éventail 421
Billet. 422
L'Asile de Nuit 424
Au Jardin du Luxembourg. 427
A Petœfi 429
Poèmes Magyars. 430
L'Amiral Courbet. 434
L'Étoile des Bergers. 436

ARRIÈRE-SAISON

Ruines du Cœur. 441
L'Aveu 442
Printemps perdus. 442
Minute sentimentale. 443
Son Charme 443
Taches de son. 443
Crépuscule. 444
Le Baiser 444
Flux et Reflux 444
Toast champêtre 447
Retour 448
Rêve fleuri. 448
Confiance 448
Le bon Lendemain 449
Accident d'Hiver. 449
Dernière Flamme. 450
L'Incorrigible. 450
Désir de Gloire 453



PQ
2211
C3A6
1890z
c.1
ROBA

24.7.89

1908
80z]
/ François Coppée ; édition
dessins de F. de Myrbach. --
9-?]
euvres complètes de François

0003 89MAY17 03382402